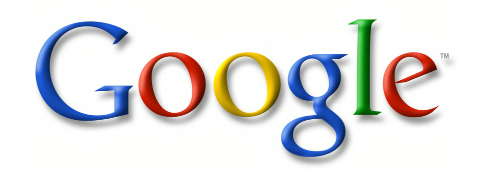
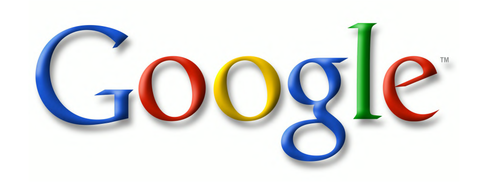
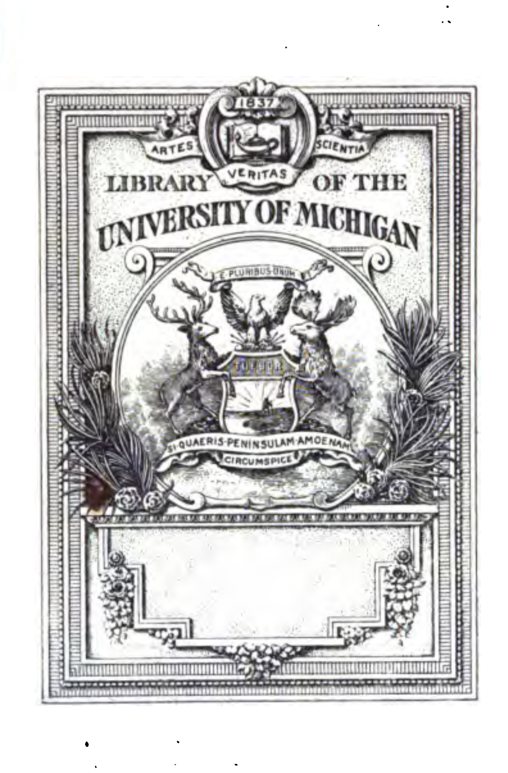
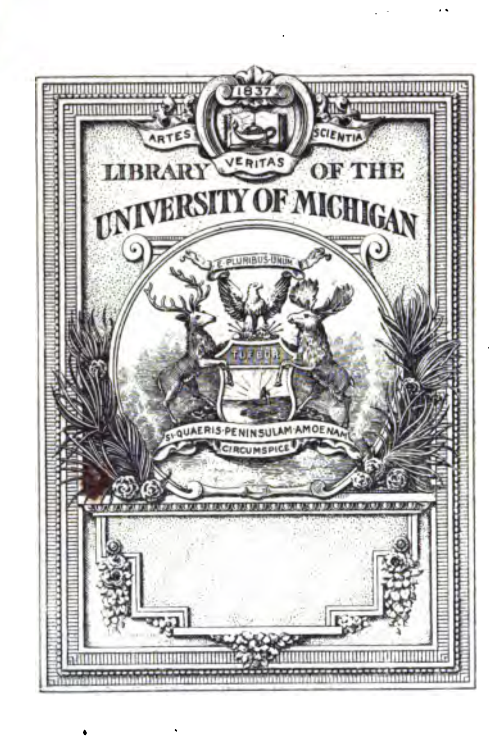




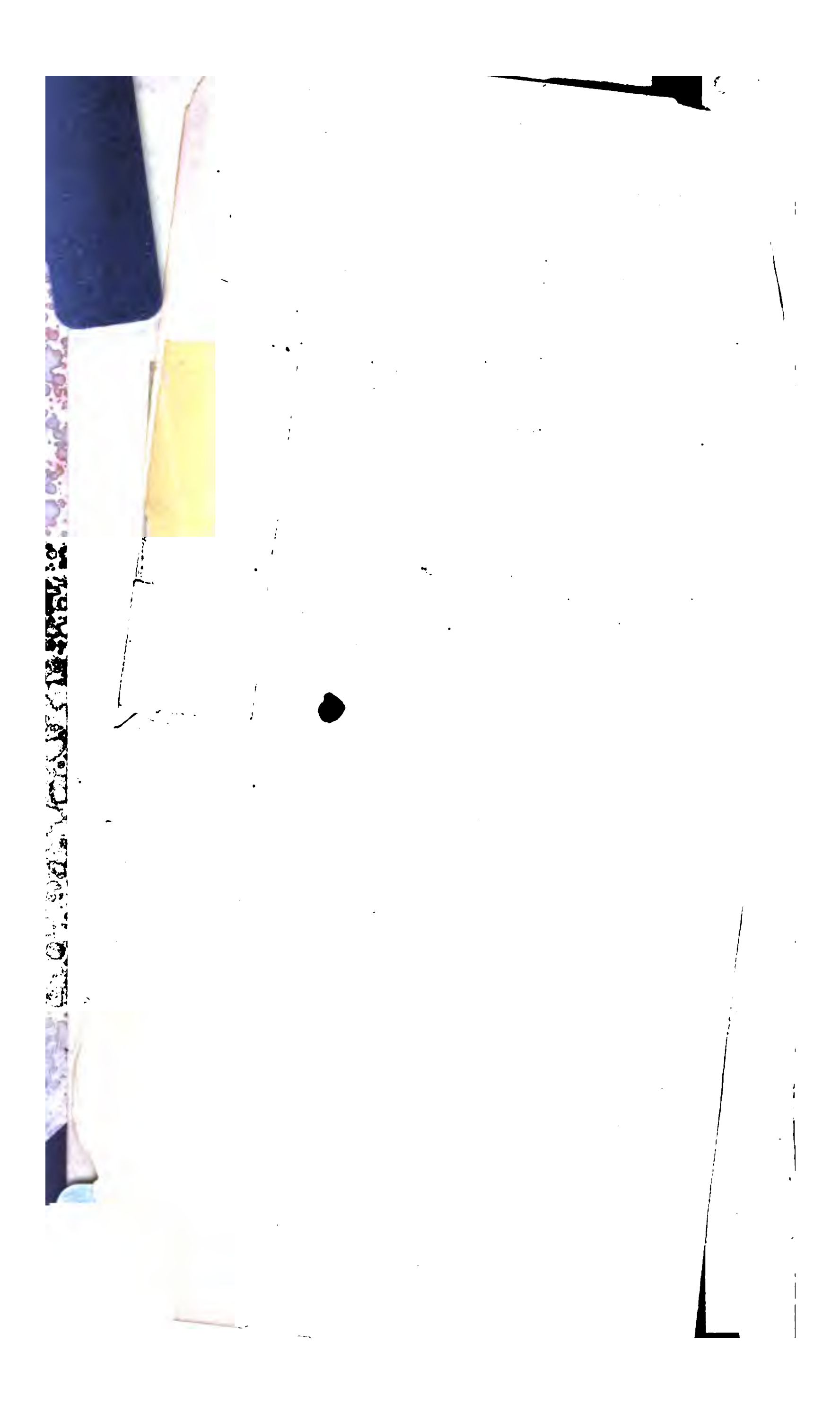


A 815,546


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

PS



LA

PSYCHOLOGIE DE L'ENFANT

AUTRES OUVRAGES DE L'AUTEUR

L'Éducation dès le berceau. Essai de pédagogie expérimentale; 1880, Germer Baillière; 1 vol. in-8°. 5 fr.

Ouvrage recommandé par M. le Ministre de l'Instruction publique pour les bibliothèques pédagogiques.

Thierri Tiedemann et la science de l'enfant. — Mes deux chats. Essai de psychologie comparée; 1881, Germer Baillière; 1 broch. in-12. . . . . . . 2 fr.

Recueil de compositions françaises, à l'usage des candidats au Baccalauréat ès lettres (1re partie); 1881, Delalain frères; un vol. in-12. . . . . 2 fr. 50

LA PSYCHOLOGIE

DE

L'ENFANT

(LES TROIS PREMIÈRES ANNÉES)

PAR

BERNARD PEREZ

DEUXIÈME ÉDITION, ENTIÈREMENT REFONDUE

PARIS
LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108
1882

PRÉFACE

Ce livre parut, il y a quatre ans, une heureuse tentative en ce qu'il présentait, pour la première fois, mais dans les plus simples proportions, une Psychologie de l'enfant. Le plan même de mon étude lui donnait ce dernier caractère, auquel son titre répond maintenant ; je m'étais, en effet, attaché à suivre dans le petit enfant l'éveil graduel des facultés qui constituent l'activité psychique, si richement différenciée, si délicate et si puissante de l'homme adulte. C'est sans doute cette idée, peut-être un peu prématurée, de systématiser un ordre d'observations dont il n'avait encore été donné que des aperçus souvent remarquables, qui m'a valu soit en France, soit à l'étranger, les encouragements des philosophes et des éducateurs. Je n'avais donc qu'à m'en tenir à ma première méthode pour améliorer l'œuvre modeste qui m'avait tout d'abord gagné leurs sympathies. Mes cadres étaient tracés et acceptés : j'ai pris à tâche de les dessiner un peu mieux, de les remplir un peu plus. Faits et interprétations, je me suis efforcé de rendre le tout plus net et plus précis.

Pour ce qui est des faits, décrits ou mis en action sous forme d'anecdotes psychologiques, j'ai eu soin de les trier ; j'en ai rejeté un certain nombre, qui m

paraissaient peu importants ; j'en ai adopté un grand nombre d'autres, soit tirés de mes journaux d'observations, soit empruntés à autrui, mais vérifiés par moi-même. J'ai pensé aussi qu'on me pardonnerait facilement d'avoir extrait de mon livre l'*Éducation dès le berceau* un très petit nombre de pages d'observation psychologique, qui trouvaient ici leur place naturelle, et qui seront remplacées là par des considérations plus spécialement pédagogiques. Les deux livres auront, je le crois, gagné à cette substitution.

Pour l'interprétation des faits, je me suis efforcé de la diriger selon l'esprit de la méthode expérimentale. Si j'ai quelquefois bien vu et bien jugé, c'est à elle que l'honneur en revient ; les méprises, les lacunes sont ma propre part. En tout cas, aucune des philosophies qui, sous différents noms, se sont plus ou moins exactement adaptées à la méthode expérimentale, n'est responsable de mes erreurs. Quoique ayant mes préférences ou mes tendances, je ne suis d'aucune école. Je me rencontre le plus souvent, il est vrai, avec les explications d'un Darwin ou d'un Spencer ; je n'en suis pas moins heureux de reproduire celles de Mmes Necker de Saussure et Guizot, de MM. E. Egger et L. Ferri, quand elles sont les fruits réels de l'expérience. Je ne demande pas aux faits et aux idées leur étiquette et comme leur mot de passe, pour les introduire dans mon petit domaine psychologique : il me suffit qu'ils soient des faits, bien observés, bien décrits ; il me suffit qu'elles soient des idées, claires et judicieuses.

Ainsi voudrais-je voir mes lecteurs en user envers mon essai de psychologie infantile : que les préoccupations d'un système quelconque soient secondaires pour eux, comme elles l'ont été pour moi-même. J'ai souvent médité, quant à moi, pour tâcher d'en faire mon profit, ces paroles très sensées de M. Fr. Pollock : « La science nous rend chaque jour plus évidente cette vérité qu'il n'existe ni au dehors, dans le monde, ni au dedans, dans l'esprit, rien qui ressemble à un équilibre fixe; de même, il devient clair que les vrais et durables triomphes de la philosophie ne sont pas dans les systèmes, mais dans les idées (1). » Si quelques bonnes idées se trouvent éparses dans mon livre, je prie mes lecteurs de ne pas y voir et de ne pas y chercher autre chose.

Mai 1882.

BERNARD PEREZ.

---

1. Cette pensée termine la belle étude intitulée *Spinoza, his life and philosophy*, Londres, 1880.

LA

PSYCHOLOGIE DE L'ENFANT

CHAPITRE PREMIER

LES FACULTÉS DE L'ENFANT AVANT LA NAISSANCE

I

Le fœtus appartient-il à la psychologie? La réponse n'est pas douteuse pour les physiologistes, qui n'admettent pas d'organe régulier sans fonctions plus ou moins développées, et qui voient dans le fœtus tout l'ensemble au moins ébauché des organes de la sensibilité. Elle ne laisse non plus aucun doute aux philosophes de l'école expérimentale, qui accordent autant d'importance aux manifestations de la vie inconsciente qu'à celles de la vie consciente de l'esprit, et qui tiennent les mouvements en apparence automatiques de l'être intra-utérin pour des révélations évidentes d'une sensibilité quelconque.

Voici d'abord l'opinion professée par le docteur Luys, en ce qui concerne la sensibilité initiale: « Dans les premières phases de la vie fœtale, il est bien difficile de préciser à quelle époque la sensibilité, en tant que force mobile, se manifeste

d'une façon précise ; néanmoins, dès le quatrième mois, on peut reconnaître que le système nerveux commence à réagir et à révéler la vitalité des différents appareils qui le constituent. On sait, en effet, que, dès ce moment, le fœtus est sensible à l'action du froid, qu'on peut développer ses mouvements spontanés en appliquant la main refroidie sur le ventre de la mère ; on sait aussi qu'il opère des mouvements spontanés, pour se soustraire à des pressions qui le gênent et qui mettent en jeu sa sensibilité. On peut donc légitimement induire que ce sont là les lueurs premières de la sensibilité qui s'éveille, et que, dès ce moment, grâce au système nerveux, elle est transmise par ses voies naturelles, et déjà réglée suivant le mode dont plus tard elle se manifestera à travers l'organisme (1). » Si l'on admet avec le même auteur la persistance dans les cellules nerveuses des incitations vibratoires qui les ont tout d'abord mises en mouvement, et, pour ce qui touche l'activité intellectuelle, la persistance de ces vibrations toujours conservées à l'état de souvenirs ou d'idées même inconscientes, on comprend l'intérêt que la psychologie pourra prendre aux études sur le fonctionnement, quel qu'il soit, de la vie psychologique, avant la naissance.

M. Ribot, un philosophe de l'école expérimentale, admet la possibilité des recherches utiles à la psychologie sur l'objet qui nous occupe, mais seulement au point de vue de nos connaissances sur l'inconscient. « Les premières formes de la vie inconsciente, dit-il, devraient être cherchées dans la vie fœtale, sujet bien obscur et bien peu étudié au point de vue psychologique. On peut croire avec Bichat et Cabanis que, quoique les sens externes soient, chez le fœtus, à l'état d'engourdissement, et que dans la température constante de l'amnios, la sensibilité générale du fœtus soit presque nulle, son cerveau a déjà perçu et

1. Luys, *Le cerveau et ses fonctions*, p. 100.

voulu, comme semblent le montrer les trépignements des derniers temps de la grossesse (1). » Le professeur Kussmaul va plus loin : il admet que « l'enfant peut, même avant sa naissance, concevoir certaines expériences et acquérir certaines aptitudes par le sens du toucher réveillé par son contact avec la matrice qui l'entoure, de même que par la sensation de soif et de faim excitée par les humeurs amniotiques qu'il avale. Ainsi, déjà à cette époque, l'intelligence de l'enfant commencerait à se développer, bien que très imparfaitement. »

Que sont les modifications de la vie mentale avant la naissance ? Est-ce que l'analogie expérimentale nous éclairera quelque jour sur cette délicate et complexe question ? L'anatomie comparée du cerveau fœtal, du cerveau de l'enfant et du cerveau de l'adulte, nous apprendra-t-elle si les sensations primitives se trouvent arrêtées ou non en chemin avant d'atteindre les fibres nerveuses qui les aident à se transformer en perceptions ? Les organes des sens, quoique incomplètement achevés encore, ne laissent-ils pas que de produire des réactions locales, périphériques, vibrations sensitives ou sensations véritables, mais qui n'en sont pas moins, pour les parties impressionnées, une sorte d'exercice rudimentaire équivalant à un commencement d'éducation, d'habitude, de pli, pour ces organes ? Quelle est l'action de la vie extérieure ou de la vie intérieure sur ces âmes à demi formées, à demi actives, et peut-être vaguement conscientes ? Si les mouvements du fœtus étaient tous mécaniques et inconscients, ses sensations n'aboutiraient-elles qu'à de sourdes excitations de la sensibilité, qu'il serait déraisonnable d'en contester, comme d'en exagérer l'importance. Puisque la déviation d'un dixième de millimètre subie par une fibre nerveuse, pendant l'état de grossesse, influe considérablement sur la contexture d'un organe quelconque, les

1. Ribot, *l'Hérédité*, p. 315. 1re édit.

impressions de la vie fœtale, soit les impressions régulieres, soit surtout les impressions accidentelles, quoique élaborées par des organes imparfaits et inexercés, doivent avoir cependant, sur la constitution générale de l'esprit et sur ses dispositions particulières, une influence qu'il sera sans doute possible de déterminer dans de certaines limites. Ce sont là les premières lueurs de la vie spirituelle, dont l'aurore est le moment de la naissance. C'est la première page du livre, que le psychologue ne doit ni désespérer, ni trop se hâter de déchiffrer.

Quelle est la nature ou l'intensité des sensations que nous supposons l'enfant intra-utérin apte à éprouver? Ce sont probablement des sensations déjà intégrées et différenciées de bien-être et de malaise viscéral, des sensations musculaires, cutano-thermiques, tactiles, sapides, ces dernières moins distinctes, parce qu'elles sont moins variées que les sensations vitales et musculaires; on peut même supposer, malgré l'imparfaite organisation de l'appareil auditif, que les vibrations sonores, transmises par les cloisons abdominales, produisent sur les parties déjà complètes de cet appareil des ébranlements équivalant à un exercice rudimentaire et à des sensations grossières de l'ouïe. Quant à la distinction et à l'intensité de ces sensations hypothétiques, ce que nous pouvons savoir de la nature des sensations nous autorise à inférer qu'elles ne sont pas considérables

La physiologie contemporaine ne voit, en général, dans la sensation que le résultat d'une altération des organes correspondant à chaque altération du milieu ambiant. L'intensité de la sensation est en raison directe de la résistance que les fibres de la sensibilité opposent à l'action des impressions extérieures : c'est la répercussion de cette action sur le *sensorium* qui produit la sensation. Le nerf de l'adulte est capable de supporter une plus forte excitation que celui du jeune enfant, et exige, pour éprouver

une sensation donnée, une excitation *minimum* supérieure à l'excitation *minimum* qui détermine chez ce dernier une sensation. Mais la facilité d'accommodation de l'organisme enfantin au milieu ambiant, le peu de résistance qu'il oppose à l'excitation extérieure, font que sa susceptibilité sensationnelle est considérablement moindre; plus facile aux impressions nouvelles, il leur résiste trop peu, il en contracte trop aisément l'habitude, pour les pouvoir éprouver longtemps. Ce que nous venons de dire s'applique à plus forte raison au fœtus. L'activité relative des fonctions viscérales, l'extrême sensibilité tactile de la peau résultant en partie de ce que cette enveloppe n'est pas entièrement constituée, le développement déjà considérable de la sensibilité musculaire, pourraient avoir pour résultat de faire éprouver au fœtus des sensations assez vives et assez distinctes, sous l'influence de la pression, du froid et du chaud, des modifications internes de l'organisme. Mais que savons-nous sur le degré de vitalité actuelle propre aux appareils et aux centres nerveux à l'époque dont nous parlons? En un mot, le fœtus éprouve-t-il, perçoit-il les sensations qu'il nous paraît éprouver et percevoir?

La plupart des physiologistes sont portés à croire, avec Wirchow, que le nouveau-né est simplement « un être spinal », que ses sensations inconscientes n'aboutissent qu'à des mouvements automatiques réflexes, que ses sensations et ses mouvements n'ont pas de retentissement dans les centres d'idéation sensationnelle et motrice. Est-ce à dire que ces deux centres encéphaliques seraient fonctionnellement inactifs dans le fœtus? La science du cerveau fœtal n'a rien de décisif, que je sache, à nous apprendre sur ce point, et le cerveau de l'enfant nouveau-né est encore un terrain en friche.

On peut en juger par le petit nombre de renseignements que l'on trouve dans les travaux les plus récemment publiés en France sur le grand organe. Vers la fin du cinquième

mois, le cerveau fœtal s'est développé avec une rapidité considérable : les hémisphères cérébraux couvrent complètement les tubercules quadrijumeaux, et le cervelet maintenant plus gros. A partir du sixième mois, les changements survenus dans le cerveau sont plus marqués que ceux qui se manifestent dans le cervelet. Les parois des hémisphères s'épaississent; le corps calleux s'accroît et prend une direction plus horizontale; les scissures et les circonvolutions se développent, au point que, vers les premiers temps du septième mois, on peut suivre distinctement les principales d'entre elles. Il se produit aussi quelques modifications importantes dans les lobes du cerveau : au septième mois, le lobe frontal et le lobe temporal sont assez gros, et le lobe pariétal fort petit ; mais à l'époque de la naissance, son développement est plus complet. A cette époque, les lobes cérébraux tiennent juste le milieu entre ceux du chimpanzé et ceux de l'homme adulte; chez l'enfant nouveau-né, la proportion entre les lobes cérébraux est la même que chez l'orang adulte. Ainsi l'accroissement du cerveau est, alors, plus considérable que celui du cervelet. Quant aux caractères microscopiques du cerveau fœtal, s'il présente en certaines parties des noyaux arrondis reliés par un réseau de fibres, et dans d'autres parties des groupes de noyaux plus allongés, on n'y rencontre pas de cellules nerveuses distinctes, de formes différentes, réunies entre elles par leurs prolongements, qui annoncent le développement complet des circonvolutions cérébrales (1). Autant que ces superficielles indications permettent de rien conclure, on voit que si le développement des hémisphères supérieurs paraît assez mûr pour la perception, l'émotion et la volition, le peu de consistance de leurs éléments constituants indique, au moins pour la période utérine, un fonctionnement très restreint des facultés psychiques. Du reste, de ce que

1. Voir Charlton Bastian, *Le cerveau organe de la pensée*, t. II, chap. I.

le développement du cervelet, organe des mouvement coordonnés, est resté en arrière de celui du cerveau, il ne s'ensuit pas que les centres d'idéation et de volition motrice ne soient pas déjà entrés en fonction avant la naissance.

Les psychologues doivent donc se montrer bien réservés dans une matière ou les physiologistes les plus autorisés voient plus de ténèbres que de lumière. J'ajoute que, ces derniers ne pouvant soumettre les nouveau-nés de notre espèce à des expériences meurtrières d'intoxication et de vivisection, nous n'avons pour ce moment que peu de chose à attendre de leurs informations directes sur les fonctions cérébrales du jeune enfant, et à plus forte raison, du fœtus. Tout au plus, comme nous le montrerons plus loin, la psychologie infantile pourra-t-elle trouver quelques informations indirectes dans leurs expériences sur des animaux nouveau-nés. Chaque âge à sa psychologie comparée.

Pour le moment, et d'après l'analogie la plus naturelle, croyons que, longtemps avant de naître, l'enfant a fait connaissance avec le bien-être et la douleur, autant que ses organes de plus en plus développés ont permis passage aux impressions qui normalement les produisent. Il a éprouvé aussi un grand nombre de sensations modérées, en quelque sorte indifférentes, mais qui ont eu quelque écho dans sa conscience déjà formée. La plupart de ces sensations, nées sans le concours des actions cérébrales supérieures, sont confuses et indistinctes. D'autres sont plus nettes et aboutissent à de véritables rudiments de perceptions, perceptions diffuses, sans objet localisateur, sans autre lien qui les rattache entre elles que ce sentiment obscur et permanent de la personnalité intime qui réside en je ne sais quel réduit mystérieux de l'encéphale. Ce sont des perceptions comme intérieures et subjectives. Nous aurons occasion de revenir sur la nature des perceptions pendant la vie fœtale, dans le chapitre consacré aux perceptions du nouveau-né.

II

LES PREMIÈRES IMPRESSIONS DU NOUVEAU-NÉ

L'enfant a déjà fait connaissance avec la douleur dans le sein maternel, et l'on ne peut savoir jusqu'à quel point le rude travail de la naissance le fait souffrir. Mais c'est une bien douloureuse expérience pour lui que celle de ses premiers rapports avec les réalités extérieures. Aussitôt que sa tête arrive au contact de l'air, ce fluide s'introduit par torrents dans les tissus délicats de ses organes respiratoires, et la succession progressive des mouvements d'inspiration et d'expiration, qui établit la respiration pulmonaire, ne se fait pas sans de pénibles ébranlements : c'est pourquoi les premiers bruits que fait entendre l'enfant sont des sortes d'éternuement analogues aux effets d'une suffocation, et des cris douloureux. Ce n'est que lentement, et au bout de quelques jours, que le petit être est accommodé à vivre dans l'air qui lui convient. Quand il arrive au monde, dénué des forces de résistance qu'il possédera plus tard, son fin épiderme est tout à coup enveloppé d'une atmosphère très froide relativement à la température du sein maternel qu'il vient de quitter. Le froid est le plus sérieux ennemi des nouveau-nés, et l'on sait avec quel soin les animaux s'efforcent de réchauffer de leur chaleur leurs petits. Les précautions que nous prenons, pour atténuer pour l'enfant l'action nuisible du froid, n'empêchent pas cette action de s'exercer cruellement au moment de la naissance. Si l'opération du premier lavage à l'eau chaude ou tiède est faite assez rapidement pour que l'enfant ne se refroidisse pas trop, l'étoffe et l'éponge dont on se sert ont beau être douces, l'extrême sensibilité de la peau rend le nouveau-né très impressionnable à leur contact. Ses membres, arrachés à la

molle pression dont ils avaient l'habitude, reçoivent une liberté d'extension douloureuse; nos mains, dont les caresses les plus légères sont pour lui une torture, froissent, compriment, secouent ses tendres organes, meurtris par le travail de la naissance. Tous les sens sont battus coup sur coup d'impressions insolites, et les faibles cris de l'enfant semblent témoigner qu'elles sont péniblement ressenties. Le nouveau-né est aveugle et sourd : les traits de la lumière environnante n'en frappent pas moins ses yeux d'impressions choquantes; des tourbillons d'ondes aériennes n'en heurtent pas moins son tympan de dures excitations.

Faut-il s'étonner que cette brutale prise de possession par la nature extérieure détermine chez l'enfant les cris plaintifs que le poète a si énergiquement décrits : « L'enfant à sa naissance, comme le nautonier jeté sur le rivage par les ondes en courroux, est étendu à terre, nu, ne parlant pas, dénué de tous les secours de la vie, dès le moment où il aborde aux plages de la lumière, arraché du sein maternel par les efforts de la nature ; et il remplit de vagissements lugubres le lieu où il vient de naître : douleur bien légitime ! il lui reste à traverser une vie si durement affligée de maux ! » (1) L'enfant ne pressent ni les maux ni les joies qui se partageront sa courte ou longue carrière, mais il souffre évidemment de sa vie désormais individualisée : il palpite, se lamente, comme s'agitent et geignent les animaux qui viennent de naître, sous l'influence des nouvelles et multiples impressions qui irritent leur sensibilité. Il est donc rigoureusement exact que l'enfant fait connaissance avec la vie extérieure par la peine. Son entrée dans ce monde est aussi douloureuse que sa sortie, et c'est pourquoi l'on voit tant d'enfants, épuisés par leurs premiers efforts et par leurs impressions nouvelles, tomber, après la naissance, dans une sorte de rigidité cadavérique.

1. Lucrèce, *De natura rerum*. Liv. V, vers 223 et suiv.

La fatigue, le besoin de sommeil, et peut-être l'action puissamment excitante de l'air aspiré qui commence à transformer le sang veineux en sang artériel, font que la faim ne se manifeste pas chez le nouveau-né immédiatement après la naissance. « Après une pause de quelques heures, le besoin de se nourrir se fait sentir à l'enfant pour la première fois. Le sentiment de la faim et de la soif, également nouveau, arrache l'enfant à cet oubli de lui-même et amène la cessation de son sommeil ; il s'éveille, il crie. La tendresse maternelle va répondre à cet appel et lui offrir son premier présent. C'est alors qu'il va trouver de la joie à humecter sa bouche d'une liqueur douce et sucrée qu'il puisera au sein sur lequel sa tête reposait mollement. Première peine éprouvée à son début, aussitôt effacée par une douce et première compensation. L'enfant rassasié s'endort de nouveau au sein de ce sentiment de bien-être que produit la satiété ; il semble retourner à cette vie d'isolement qui était son état normal dans le sein maternel, et dont l'organisme n'a point encore dépouillé l'habitude. Il en sortira toutes les fois que le besoin de nourriture reviendra de nouveau troubler sa quiétude... (1) »

Ainsi, bien que l'enfant jeté nu sur la terre y trouve aussitôt le doux et chaud oreiller du sein maternel, bien que la nature elle-même lui ait ménagé les transitions qui l'amènent à la complète possession de la vue, de l'ouïe et de la locomotion, le combat pour l'existence commence pour lui à la naissance, tant sont brusques et rudes les premières impressions qui l'assiègent. La faim, la soif, le froid, les souffrances de la respiration, de la digestion, les souffrances tactiles et musculaires, les impressions irritantes des organes de l'ouïe et de la vue, l'attendent au sortir de chacun de ses profonds sommeils. Plus ou moins vives, plus ou moins conscientes, toutes ces sen-

1. Richard de Nancy, *Éducation physique des enfants.*

sations n'en éprouvent pas moins ses organes encore imparfaits et si délicats. C'est ce qui explique la difficulté qu'on a de conserver les petits enfants, et la fréquence des affections nerveuses ou thoraciques qui en emportent un si grand nombre. Du reste, s'il est naturel de juger du bien-être de l'enfant d'après la vigueur et la manière dont ses fonctions s'exécutent, on peut croire que ce bien-être est excessivement influencé par la seule alimentation du nouveau-né. Il tète mal, sans énergie, et se fatigue vite à téter, pendant les premiers jours. L'enfant est alors travaillé par l'excrétion du méconium, et jusqu'au troisième jour, son poids diminue d'environ 100 grammes, pour ne revenir qu'au sixième ou septième jour ce qu'il était à la naissance. Nous en concluons que son bien-être général correspond au faible degré de développement et d'accommodation de ses organes à son nouveau milieu et à ses nouvelles conditions d'existence.

CHAPITRE II

L'ACTIVITÉ MOTRICE AU DÉBUT DE LA VIE

I

Les premières manifestations de la vie psychique, chez le nouveau-né, se montrant dans les mouvements qu'il exécute plus ou moins automatiquement, il convient d'étudier tout d'abord la nature de ces mouvements, expressifs des phénomènes psychiques chez l'adulte. Dès les premiers jours, on constate chez l'enfant une sorte d'activité motrice générale indéfinie, due à des excitations internes ou externes, elles-mêmes la plupart du temps indéfinies : il faut voir là premièrement une tendance spontanée des centres nerveux à dépenser leur énergie surabondante en force musculaire. Il faut voir aussi dans quelques-uns de ces actes l'expression d'associations préétablies entre certains mouvements et certaines sensations agréables ou désagréables. Par exemple, les mouvements vagues et incohérents des bras, des jambes et des muscles faciaux, que le nouveau-né produit comme pour échapper à la pression du maillot, ou pour lutter, par la distraction que procure le mouvement, contre certains états douloureux de l'organisme, les mouvements sans intention précise qu'il exécute avec ses bras, quand on les lui laisse libres, et qui le font se frapper ou s'écorcher, tous ces mouvements appartiennent à la première classe des actes réflexes indistincts. Dès les premiers jours aussi, la bouche saisit avec avidité et suce le doigt ou le bâton qu'on lui

présente ; les doigts se resserrent machinalement sur l'objet avec lequel on effleure l'intérieur de la main, « comme les feuilles et les fleurs de quelques plantes sensitives chaque fois qu'elles sont touchées intérieurement par un corps étranger (1) ; » les yeux s'agitent avec effort, comme pour se former aux impressions blessantes d'une lumière trop vive ; quand on touche doucement la plante des pieds, ou qu'on la chatouille avec une barbe de plume, il se produit des mouvements instinctifs pour retirer les pieds : tous ces mouvements d'abord automatiques, mais d'une utilité définie, se rapportent à la classe des mouvements généraux distincts.

Une des premières actions réflexes à noter chez l'enfant, et qui paraît, au premier abord, ne pouvoir guère être séparée de l'instinct, c'est, au dire de Darwin, l'éternuement qui accompagne le premier acte respiratoire. Il en est de même des cris clairs, saccadés, des actes préliminaires de l'action de pleurer, de la moue, du plissement du front, de la contraction des sourcils, de la grimace de la bouche qui fait se relever la lèvre inférieure avec un abaissement convulsif des commissures, enfin des sanglots et des larmes, lorsque l'enfant est arrivé à l'âge d'en produire. C'est à l'âge de cent trente-huit jours seulement que Darwin a noté pour la première fois, chez un de ses enfants, un sanglot distinct. De même, il a noté l'effusion des larmes, jamais avant l'âge de vingt jours, une fois à soixante-deux jours, deux autres fois à quatre-vingt-quatre et à cent dix jours ; l'époque de l'apparition véritable des larmes lui paraît être très variable.

Le rire, qui se montre de si bonne heure chez l'enfant, est manifestement un acte réflexe. Une caractéristique générale de la joie, c'est la rétraction des coins de la bouche avec une légère séparation des lèvres, et l'on peut remarquer ce

1. *Mémoire* de Tiedemann.

léger épanouissement des muscles antérieurs de la face, cette physionomie souriante, oserai-je dire, même chez un chien ou chez un chat qui joue. Tiedemann a cru noter chez son fils, cinq jours après sa naissance, « l'apparence du rire sans motif particulier, ainsi très vraisemblablement sans intention ni sentiment de plaisir, uniquement parce que le mécanisme le voulut ainsi, par hasard. » Le fils de Tiedemann se montre, en général, d'une rare précocité. J'aimerais mieux m'en rapporter à Darwin en ce qui concerne des faits par lui scientifiquement observés. « Ceux qui soignent des enfants jeunes, dit-il, savent bien qu'il est difficile de reconnaître sûrement si certains mouvements de la bouche expriment quelque chose, c'est-à-dire de reconnaître s'ils sourient réellement... » Ce n'est guère avant l'âge de quarante-cinq jours qu'il a observé pour la première fois un sourire, et à soixante-cinq jours qu'il l'a vu se produire avec ces sons brisés, saccadés, qui sont ceux du véritable rire. « Nous trouvons dans ce développement graduel du rire chez l'enfant quelque chose d'analogue, jusqu'à un certain point, à ce qui passe pour les pleurs. Il semble que, dans l'un et l'autre cas, un certain exercice soit nécessaire, aussi bien que pour l'acquisition des mouvements ordinaires du corps, tel que ceux de la marche. Au contraire, l'habitude de crier, dont l'utilité pour l'enfant est évidente, se développe parfaitement dès les premiers jours. »

J'ai vu le sourire chez beaucoup d'enfants avant l'âge d'un mois. Mais il ne faut pas confondre avec cette expression, dès lors réflexe, de la joie, certains mouvements de rétraction des lèvres, spasmodiques et saccadés, que la douleur vive produit chez eux, comme chez les grandes personnes. Tous les enfants de deux mois que j'ai observés riaient effectivement, soit de plaisir, soit qu'on les chatouillât, et cela, plus ou moins facilement, d'une manière plus ou moins nette, suivant les organisations. Mais ils ignoraient que leur rire ou leur sourire exprimât quelque chose, et j'en ai vu

très peu, à cette époque, répondre par le sourire au seul sourire de la mère; il fallait, qu'il y eût, en outre, plaisir réel, appel de la voix, ou provocation à jouer. S'ils souriaient consciemment sans motif apparent de cette nature, l'intention en était bien faible sans doute.

Les personnes qui, sans supprimer l'emmaillotement, savent l'atténuer et le concilier avec les exigences de la liberté enfantine, laissant les jambes à l'aise en même temps que les bras libres, savent quelle satisfaction, même avant l'âge de deux mois, l'enfant éprouve à remuer dans son berceau bras et jambes. En attendant que surgisse la faculté de locomotion, ses tendances motrices s'accusent par un exercice incessant. A ces mouvements, pour la plupart indistincts et peu précis, s'ajoutent aussi « les sons, simples à la vérité et sans articulation, mais cependant variés » (Tiedemann). Rien ne montre mieux les rapports intimes des centres moteurs des membres et des centres des mouvements d'articulation, que cette nécessité pour l'enfant et pour l'animal d'associer des sons à des mouvements. M. Taine a fort bien noté ce double jeu dans la petite fille étudiée par lui : « Vers trois mois et demi, on la mettait au grand air sur un tapis dans le jardin; là, couchée sur le dos ou sur le ventre, pendant des heures entières, elle s'agitait des quatres membres et poussait une quantité de cris et d'exclamations variées, mais rien que des voyelles, pas de consonnes; cela dura ainsi plusieurs mois. » Les sons, avec ou sans articulation, n'ont pas une bien grande importance pour le psychologue, puisque le langage appris du geste et de la parole commence à les rendre inutiles, aussitôt que l'enfant comprend la valeur expressive de ces derniers signes. Mais ils seraient très intéressants à étudier chez des enfants qui se trouveraient, si cela était possible, dans une situation telle qu'ils eusssent à réinventer le langage, sans y être aidés autrement que par les gestes de leurs éducateurs. L'expérience se fera peut-être un jour.

Revenons à l'étude des mouvements, si intéressante pour le psychologue, puisqu'ils expriment le plus souvent des phénomènes mentaux, et qu'à leur tour ils en produisent (1). Des mouvements très fréquents chez les petits enfants à peine âgés d'un mois sont ceux qu'ils produisent, quand on les tient, avec les deux bras, ou avec un seul, par une légère impulsion de bas en haut, sans utilité apparente, et d'une manière plus ou moins accusée, avec de petits frétillements dans les doigts de la main. De même, quand leurs jambes sont libres, elles vont et viennent, montent et descendent, avec une régularité automatique qui rappelle certains mouvements convulsifs des adultes. Ne faut-il voir dans ces mouvements qu'une décharge d'un surplus d'activité nerveuse, qui n'a pas et ne cherche pas d'emploi spécial, mais qui n'en a pas moins son effet utile sur l'ensemble des fonctions vitales? Il me semble qu'on peut raisonnablement y voir aussi l'effet de sourdes tendances actives à s'accuser par des mouvements spécialisés; et d'ailleurs, le résultat est facilité par ces mouvements, si l'on veut, sans portée finale. En effet, chaque nerf, chaque muscle, produit son action plus ou moins régulière, quand ses fibres et ses centres ont atteint un degré suffisant de force ou d'organisation. De plus, l'exercice, qui favorise la nutrition générale du corps, arrive ainsi à préparer le fonctionement de virtualités enfouies dans l'organisme, qui, quelquefois tout d'un jet, ou du moins sans gradation manifeste, surgissent à l'actualité véritable.

Pendant les trois premiers mois, les mouvements de la tête, soit de gauche à droite, soit de droite à gauche, soit de haut en bas, et de bas en haut, si longtemps faibles et incertains, se dessinent peu à peu davantage. Déjà, chez un enfant d'un mois et demi, j'ai noté un mouvement de la tête, qui suivait le regard dirigé de mon

1. Voir M. Ribot, *Revue Philosophique*, 1er octobre 1879.

côté, tandis que l'oreille paraissait tendue pour m'écouter. Dans le cas d'une médecine prise et refusée, à sept semaines, j'ai vu un enfant faire à deux reprises la grimace du dégoût, avec une ébauche des mouvements qui signifieront plus tard *non*, mais qui n'étaient encore ici qu'inconsciemment répulsifs. Il y avait là cependant un progrès : l'enfant de huit jours ou d'un mois rejette les substances désagréables au goût, avec la grimace des pleurs, mais sans secouer la tête, ni la rejeter en arrière. Quant aux mouvements des yeux dans plusieurs directions, que Tiedemann a observés le second jour, et qui se produisent souvent chez les nouveau-nés, ils ne peuvent être considérés que comme des actions purement réflexes, même à l'âge de trois semaines ou d'un mois, puisque, je l'ai déjà dit, l'enfant est aveugle pendant une première période, dont la durée est impossible à déterminer. Il se peut toutefois que le contact des vibrations éthérées excite les yeux de ces jeunes êtres à s'agiter automatiquement, au hasard, comme s'ils avaient l'air de suivre des objets. Il peut même y avoir comme une étape nécessaire vers la faculté visuelle, car tout porte à croire à une vague correspondance entre la lumière et les tissus destinés à la vision, puisque une telle correspondance s'observe même là où il n'y a que peu ou point d'organe visuel. « L'œil rudimentaire qui consiste, comme celui des planaires, en un petit nombre de grains colorés placés sous le tégument, peut être considéré comme n'étant simplement qu'une partie de la surface plus irritable à la lumière que le reste » (1). A plus forte raison peut-il en être ainsi pour l'œil du petit enfant, chez lequel existe un organe spécial de sensibilité à la lumière. Les mouvements automatiques que la pure irritabilité, sans nulle sensation lumineuse, fait produire à ses yeux, doivent, du reste, concourir à la nutrition des tissus musculaires et nerveux, dont le développement

1. H. Spencer. *Principes de psychologie*, p. 321.

est indispensable à la production de la sensibilité visuelle. Au développement plus grand des muscles, des centres nerveux, des centres moteurs, aux sensations plus distinctes, aux jugements plus étendus, correspondent, dans les centres moteurs, des adaptations de plus en plus spécialisées. L'enfant de deux mois, qui distingue plusieurs objets hors de lui, et commence à posséder une vague idée des distances, ne pouvant étendre les mains vers les objets pour les saisir, ce qu'il fait déjà volontairement quand ils sont rapprochés, fléchit et penche son corps vers eux. A la même époque, il a une idée encore plus nette de l'étendue, ou plutôt de la localisation relativement aux diverses parties de son corps : il ne s'égratigne plus que par intervalles. Avant la fin du troisième mois, il porte plus souvent qu'auparavant ses mains vers son visage, et les douleurs de la première dentition l'exciteront bientôt à porter sans cesse les doigts à la bouche. Ses mains s'occupent davantage et mieux : la flexion de la main sur le poignet s'exécute parfaitement ; les doigts ont des mouvements plus réguliers, plus variés ; on voit des efforts pour tendre les bras, mais encore assez rarement. L'enfant commence à ébaucher des mouvements des jambes et du thorax pour se tenir dans la station verticale, quand on le dresse sur ses pieds en le soutenant ; il aime à grimper à force de bras et de genoux jusqu'au visage de sa nourrice, qui le fait avancer en le soutenant sur les pieds. En un mot, il a plus qu'auparavant conscience et possession de son activité, elle lui plaît davantage, et ce plaisir même l'excite à agir.

II

Du quatrième au sixième ou septième mois, les progrès sont nombreux, mais cependant très lents, si on les compare aux progrès analogues qui se produisent chez quel-

ques-uns des animaux supérieurs. C'est que, plus la volonté doit dominer dans le contrôle et la coordination des mouvements, plus les acquisitions motrices spéciales seront étendues et complexes, et plus l'éducation est longue en même temps qu'influente. Ainsi, le chat âgé d'un mois, le chien âgé de quatre mois, se servent mieux de leurs pattes pour la station, la marche, la préhension et le jeu, que l'enfant âgé d'un an de ses bras et de ses jambes en vue des mêmes fonctions. Le petit chat qui vient de naître peut même se traîner sur le ventre, sinon marcher, et ses efforts, ses progrès, spécialement en motricité locomotrice, sont peut-être intéressants à mettre en regard des progrès analogues qui s'accomplissent si lentement chez l'enfant (1).

Il faut près de deux ans à un enfant pour faire des progrès même inférieurs à ceux que de jeunes chats ont accomplis en moins d'un mois. C'est à peine si, à l'âge de six mois, l'enfant que l'on abaisse rapidement en le soutenant, paraît faire effort de ses mains pour ne pas tomber. Son triomphe à lui, c'est la position assise : quand il est assis sur un tapis, entouré des jouets dont il est le maître jaloux, ses mains, ses bras, ses doigts, produisent des mouvements délicats et variés, malgré beaucoup d'incertitude, dont un chat ou un chien d'un an n'est pas capable. Son activité, doublée de curiosité, et surexcitée par les sentiments affectifs de toute sorte, le rend de plus en plus heureux, et lui paraît à tel point nécessaire, qu'un quart d'heure d'inactivité relative lui pèse comme une journée d'ennui aux adultes.

A cette époque, que de jouissances musculaires, sensitives, intellectuelles, morales, lui procurent les premières tentatives de marche, les premiers essais de notre langage, et les gestes variés qu'il copie sur les nôtres ! Tous ces

1. Voir *Mes deux chats*, fragment de psychologie comparée, broch. in-12, chez Germer Baillère, 1881.

progrès sont d'autant plus vivement ressentis par sa naïve personnalité, qu'ils ne s'opèrent pas toujours à la suite d'efforts conscients, et par une évolution graduelle et voulue, mais le plus souvent tout d'un coup, selon le développement des organes spéciaux qui servent à leur production. L'apparition de ces forces pressenties vaguement peut-être par l'organisation, mais non intentionnellement recherchées, procure à l'enfant le plaisir incessant de l'inattendu. Ce sont des trouvailles dont il se félicite, et dont il veut faire part à tout le monde : il répète sans se lasser, pendant quelque temps, le mouvement utile dont il a vu naître en lui le pouvoir : tel mouvement spécial des mains et des jambes, il cherche à le faire aller à toutes fins, comme les premières articulations significatives qu'il s'est appropriées lui servent de termes généraux pour désigner les ressemblances quelquefois les plus lointaines des objets. Inutile de rappeler que la plupart des progrès les plus sérieux, les plus personnels, s'opèrent sans nous, sinon en dépit de nous. Il en est du moins bien peu que nous puissions, ou que nous sachions surveiller et diriger. Mais rien de plus intéressant à étudier que ceux auxquels nous pouvons, jusqu'à un certain point, collaborer.

Voici un petit enfant de dix mois, qui, depuis quelque temps, apprend à marcher. Ses premiers efforts ont été laborieux ; quoiqu'on le tînt avec soin par la robe, il échouait souvent dans ses tentatives pour faire quelques pas sérieux ; il lui arriva même, plus d'une fois, de rouler sur lui-même, et de pleurer. Assez longtemps il en est resté à l'ABC de la marche, c'est-à-dire à piétiner sur place, comme un soldat novice à qui l'on enseigne à tendre en avant une jambe, puis une autre. Maintenant ses jarrets sont un peu plus fermes, il sait faire sept ou huit pas sans broncher. Mais, comme il tourne la tête du côté de celui ou de celle qui le maintient debout ! Il sent qu'il ne se tient droit que grâce à l'appui qu'on lui prête ; il se souvient de ses nombreuses chutes, ou, peut-

être, comme les chats mis pour la première fois sur le parquet (1), a-t-il un sentiment instinctif de la difficulté de son entreprise : quoi qu'il en soit, il montre souvent qu'il a peur. Mais, les succès et les encouragements lui venant, il finit par oublier ses appréhensions, il s'échauffe, il s'égaie, et fournit quelques pas plus ou moins bien formés, avec un entrain manifeste. Je n'oserais même pas nier qu'il ne s'éveille en lui quelque chose de semblable à de la fierté, au sentiment heureux de la difficulté vaincue. Il doit, en effet, avoir ce sentiment, et même accompagné d'un certaine exagération ; car il apprécie l'importance de ses efforts à la peine qu'ils lui coûtent, et la distance parcourue lui est connue par la comparaison des objets environnants avec ses propres dimensions.

L'éminent philosophe Herbert Spencer a donné une excellente explication de ces deux sortes de faits psychologiques. Il dit d'un côté : « Le sentiment d'effort qu'éprouve un enfant en soulevant un poids excède de beaucoup en intensité le sentiment d'effort qu'il éprouve à soulever le même poids avec les mêmes muscles trente ans plus tard. Dans l'âge mûr, une quantité égale de sensation a pour corrélatif une quantité égale de mouvement produit. De même, ce rapport varie quantitativement, selon l'état constitutionnel. Après une maladie qui a causé de la prostration, le sentiment d'effort qu'on éprouve à soulever un membre est aussi grand que celui qui, en santé, accompagne une grande dépense de force (2). » Il dit d'autre part : « Les dimensions de notre corps et les espaces parcourus par notre corps servent comme points de comparaison avec les dimensions environnantes, et nos idées de grandeur ou de petitesse se forment suivant que ces dimensions environnantes sont beaucoup plus grandes ou plus petites que les dimensions orga-

1. Voir *Mes deux chats*, p. 66.
2. H. Spencer, *Principes de psychologie*, p. 207.

niques. Par suite, la conscience du rapport donné de deux positions dans l'espace doit varier quantitativement avec la variation de la masse du corps. Il est clair qu'une souris qui doit parcourir plusieurs fois sa propre longueur, pour traverser l'espace qu'un homme traverse d'un pas, ne peut avoir la même conception de l'espace qu'un homme. Chacun peut suivre dans sa propre histoire mentale, de l'enfance à l'âge mûr, des changements quantitatifs dans ces rapports composés de coexistence. Les distances qui semblaient grandes à un enfant semblent médiocres à un homme, et des édifices qu'on trouvait importants par leur hauteur et leur masse, deviennent insignifiants (1). » Cela est si vrai, que, pour donner un exemple pris dans l'histoire de mes propres idées, j'ai peine à ramener mes souvenirs d'enfance aux proportions de mes sensations actuelles, à l'égard de certains lieux, de maisons, de places, de ponts, de rivières, de collines, que je revois toujours avec mes yeux d'enfant, lorsque j'y pense à distance. Ainsi, l'effort et la distance qui équivalent à une vingtaine de pas ébauchés doivent souvent paraître considérables au petit enfant, et on comprend son effroi, avant de tenter cette aventure, et sa joie triomphante, après qu'il l'a fait avec succès.

Il en est de même de tous les efforts conscients que fait l'enfant, et que l'habitude transforme si promptement en actes réflexes. Je suppose que l'enfant dont j'aurai occasion de parler, qui, ayant saisi en même temps deux biberons, les soulevait tous les deux avec notre aide, pensait soulever deux objets d'un poids énorme. De même, lorsque, à trois mois et demi, l'enfant commence à palper et à retenir les objets avec un peu moins de maladresse, il est évident que la joie de la difficulté vaincue se joint au plaisir qu'il a de les toucher et de les regar-

1. H. Spencer, *Psychologie*, p. 217.

der. Il est un âge où, tenir une simple feuille de papier qu'on a désirée, et qui fait du bruit sous vos doigts frémissants, et qui s'étale toute large sous vos yeux ébahis, doit être considéré comme une prouesse accomplie. Un des triomphes les plus vivement ressentis par l'enfant est, plus tard, de pouvoir imiter avec une lointaine ressemblance quelques-uns de ces mots que ses éducateurs lui répètent avec tant de patience, et que, malgré la vive impressionnabilité de son cerveau, il se fatigue tant lui-même, non pas à graver dans sa mémoire, mais à fixer dans ses organes vocaux si rebelles. Aussi, quand il est parvenu à les prononcer tant bien que mal, il prend bien sa revanche, et il s'en assourdit avec un plaisir toujours nouveau.

III

A un an, l'enfant commence à *marchotèr*, à se *lâcher*, d'une personne à l'autre, à ne plus craindre autant les chutes, et à les parer en s'appuyant des mains à terre : bien plus, le rôle de quadrupède ne lui paraît pas à dédaigner, puisqu'il lui est utile. Il est curieux à voir, s'appuyant du ventre contre une chaise ou un banc, et restant des demi-heures dans cette station verticale, rangeant et dérangeant ses jouets, faisant ses petits repas avec les mets qu'on lui donne, jouant avec le chien ou le chat qui veut bien se laisser torturer, se retournant du côté des personnes présentes, leur tendant les bras avec une mimique sérieuse, si elles s'éloignent ou refusent de lui apporter un objet montré, se tournant et retournant, au gré de ses impressions mobiles, faisant avec précaution et en se cramponnant le tour de la chaise ou du banc, se baissant avec les mêmes précautions pour s'asseoir par terre, et puis se relevant avec un peu plus de peine, enfin livré à lui-même, et n'ayant presque

plus besoin de personne pour se mouvoir à volonté et se tenir dans la position la plus naturelle à l'homme. Encore quelques mois, quelquefois quatre ou cinq, quelquefois deux ou trois, et le petit être avancera tout seul, avec cette démarche boîteuse et empêtrée, qui lui fait lever les genoux avec un visible effort, comme s'il traînait des souliers de plomb.

Vers cette époque de quinze mois, l'enfant exécute, avec une adresse et une précision relativement considérables, quantité de mouvements appris ou perfectionnés. On peut juger des immenses progrès accomplis par le petit nombre d'actes que je vais citer. La tête se lève ou s'abaisse, penche à gauche, à droite, en arrière, s'immobilise par la tension du cou, se secoue pour dire *non*, se balance de haut en bas pour dire *oui*, frétille dans la joie ou dans l'épanchement de tendresse, s'enfonce dans les épaules ou se cache dans les mains pour jouer, dodeline gracieusement au milieu des caresses, et se mutine drôlement pour exprimer l'espièglerie. L'oreille et l'œil se sont accommodés aux distances ; l'oreille se tend avec célérité vers le point d'où le son provient ; elle entend plus de choses, sait quelquefois ne se prêter qu'aux sons qui lui plaisent, les écouter, les appeler, et se fermer à certains autres ; elle connaît un grand nombre d'êtres et d'objets, aux bruits qu'ils produisent. L'œil a acquis un riche ensemble d'adaptations : l'aveugle de Cheselden, si tant est que cet aveugle métaphysique existe, est très avancé déjà dans l'éducation double et réciproque de la vue, du tact et du muscle. Cet œil n'a plus l'expression vide d'autrefois : il plonge parfois son regard dans l'intétérieur de la personne, il se meut avec une rapidité électrique à toutes les impressions venues de l'extérieur, quelles qu'elles soient ; il exprime avec force et délicatesse les diverses nuances de la pensée, du sentiment et de la volonté ; il sait qu'il les exprime, et il les exprime intentionnellement de temps à autre.

Il y a quelque chose de grand et de respectable, pour ainsi dire, dans l'étonnement heureux que cause à cet œil la découverte d'un fait nouveau, et surtout dans cette attention confiante et soutenue qu'il prête aux moindres paroles, aux moindres gestes, aux moindres regards de la personne qui parle. Le rire et les pleurs, aussi fréquents qu'il y a quelques mois, sont plus souvent et plus complètement expressifs ; ils le sont avec intention, quoiqu'ils n'expriment pas toujours les sentiments, et surtout les nuances de sentiment, qu'ils sont destinés à traduire plus tard.

Quant aux progrès accomplis par la main, cet organe humain par excellence, ils échapperaient en grande partie à l'analyse de l'observateur qui voudrait les enregistrer ; car les mouvements, presque tous compliqués, et si délicatement combinés, qu'elle exécute, représentent des efforts et des acquisitions, des perfectionnements accumulés pendant de longs mois, et d'heure en heure. Elle palpe déjà avec une certaine sûreté d'analyse et d'appréciation ; elle mesure souvent l'effort à la nature de la difficulté connue ou induite ; les doigts, toujours agités, souvent se recourbent, pour apprécier le poli ou la rugosité des objets, pour discerner en les effleurant leur degré de chaleur. Le poing ne se ferme plus avec une indifférence automatique : il exprime la colère ; il marque l'intention de frapper, de battre ou de masser ; souvent l'index en émerge, et le doigt se tend en avant pour montrer ou nommer les chóses ; les doigts se détendent, et la main se renverse et s'agite gracieusement pour saluer ; énergiquement, pour repousser ce qui gêne ou déplaît. Enfin, elle prend, retient, soulève, porte des fardeaux appropriés aux forces ou aux besoins de l'enfant ; elle est maîtresse des jouets qui composent ses trésors ; et, progrès qui n'était ni le plus facile ni le moins précieux, elle apporte tant bien que mal à sa bouche, deux instruments essentiels : la cuiller et le verre.

CHAPITRE III

LES SENSATIONS INSTRUCTIVES ET AFFECTIVES.

On peut étudier les sensations, au point de vue perceptif, affectif et instinctif, dans les perceptions ou idées qu'elles laissent après elles, dans les émotions agréables ou pénibles qu'elles occasionnent, et dans les tendances ou inclinations qu'elles engendrent. Nous commencerons par montrer dans l'enfant, autant qu'il nous est possible de l'observer ou de l'inférer, l'ordre de développement naturel des perceptions.

I

« L'esprit de l'homme, a dit Bacon, travaille sur une matière. » Les sensations, voilà la matière première de l'esprit, la cause déterminante de nos idées. Mais ce que l'on ne pourrait affirmer sur le témoignage des faits, c'est que les opérations intellectuelles sont engendrées, comme les idées, par les sensations. Si l'on considère les sensations comme un certain état des centres sensitifs, les idées comme des modifications particulières du centre intellectuel, et les différentes opérations comme des dispositions spéciales des organes spirituels, les unes et les autres aptes à se reproduire et à s'exciter mutuellement, par suite de l'habitude et de l'exercice, il reste à prouver, le scalpel et le microscope aidant, que la transformation de l'idée en attention, par exemple, produit une disposition moléculaire nouvelle et

persistante dans les fibres et les cellules du cerveau. On n'a encore rien observé de pareil. Mais ce qui ne laisse dès à présent aucun doute dans l'esprit de l'anatomiste et du physiologiste, c'est que le jeu de nos facultés est intimement lié à la perfection de l'instrument. « Non-seulement la moindre altération pathologique retentit sur l'intégrité des fonctions cérébrales, mais nous voyons celles-ci s'accroître à mesure que l'âge multiplie les fibres et les cellules cérébrales ou en complique les rapports. Sans doute, la science n'est point en mesure, dans ce nouveau dédale, de spécifier les fonctions de chaque fibre : elles se comptent par milliers ; la plupart mesurent moins d'un millième de millimètre ; il en est même qui sont à peine perceptibles pour nos meilleurs microscopes (1). » C'est l'état de cet instrument chez l'enfant nouveau-né qu'il nous faudrait connaître.

La psychologie et la physiologie comparées, je l'ai déjà dit, ne peuvent guère nous renseigner sur l'état des centres perceptifs dans les premiers temps de la vie. Cependant les anatomistes du cerveau prévoient le moment où l'expérience pourra ouvrir ce vaste champ à la pensée humaine. « Il serait très intéressant, dit Ferrier, de s'assurer si, chez un individu né aveugle, le centre visuel présente, en ce qui concerne, soit la forme des cellules, soit leurs opérations ou autre chose, des particularités différant de celles du cerveau normal. Si elles pouvaient être reconnues, nous ne serions pas loin de la connaissance des caractères propres à la base physique d'une idée (2). » De son côté, le Dr Tarchanoff a fait sur les centres nerveux, et particulièrement sur les centres psychomoteurs des animaux nouveau-nés et leur développement dans différentes conditions, des expé-

1. G. Pouchet, Analyse du livre de M. Ribot sur l'*Hérédité*, dans le journal *le Siècle*, juin 1873.

2. David Ferrier, *Les fonctions du cerveau*, p. 417.

riences dont je résume ici, d'après lui, les intéressants résultats. « Chez le lapin nouveau-né, le pavillon de l'oreille est fermé et ne commence à s'ouvrir, en forme d'une fente très mince, que dès le cinquième jour après la naissance. Les premières traces d'une fente entre les paupières apparaissent vers le dixième ou onzième jour; vers le douzième jour, les yeux sont parfaitement ouverts chez la plupart des lapins. Les centres psychomoteurs apparaissent ordinairement vers le douzième ou treizième jour après la naissance. Ce sont les centres moteurs de la mâchoire, et précisément les centres de mastication, qui se développent les premiers sur l'écorce grise du cerveau. Après ceux-ci apparaissent les centres des mouvements des pattes antérieures, et, trois ou quatre jours plus tard, ceux des membres postérieurs. Au seizième jour de la naissance, tous les centres psychomoteurs du lapin sont parfaitement développés. Un ordre presque identique du développement des centres psychomoteurs a été indiqué pour le chien par Soltman » (1).

Que savons-nous sur l'état, chez l'enfant nouveau-né, du siège de la perception ou idéation, soit visuelle, soit auditive, soit même motrice? A peu près rien. D'abord, en ce qui concerne la vision, bien que les parties constituantes de l'appareil oculaire soient suffisamment développées, et bien que l'enfant ferme quelquefois les yeux sous l'action d'une vive lumière, comme il les ferme à tout instant, il est difficile d'en rien conclure quant à la vision. Dans les premiers jours de l'existence, l'immobilité des pupilles et de l'iris paraît indiquer l'insensibilité de la rétine à la lumière. Il est cependant probable qu'il distingue bientôt faiblement le jour d'avec la nuit : ce progrès peut être attribué, en général, à la fin de la première semaine. Quelques jours après, les yeux

1. Dr Tarchanoff, *Revue mensuelle de médecine et de chirurgie*, pag. 841, nov. 1878. Germer Baillière édit.

suivent la direction de la lumière ; et des flambeaux; mais toujours errants, si ce n'est quand il tète, ils ne se fixent sur aucun objet, ils ne suivent pas les mouvements, preuve qu'ils ne les distinguent pas mieux qu'au moment de la naissance. On ne peut guère constater ce dernier progrès, et encore très confusément, avant la fin de la quatrième semaine.

On sait que l'enfant nouveau-né est sourd, le passage auditif externe étant fermé et l'oreille moyenne contenant trop peu d'air. Mais passe-t-il de la surdité initiale à une audition quelconque par des degrés intermédiaires, ou par un saut brusque, son appareil auditif se trouvant tout d'un coup assez développé pour remplir ses fonctions? Nous l'ignorons aussi. Cependant il est facile d'observer, dans la première quinzaine, une très grande impressionnabilité aux moindres bruits, quelqu'ils soient. L'enfant tressaille et cligne les yeux lorsqu'il entend le bruit soudain d'un choc, d'une porte fermée, d'un meuble dérangé, d'une voiture roulante, d'un éternuement, d'un éclat de rire, d'un cri, d'un chant élevé.

Pour ce qui est des perceptions musculaires, comme nous l'avons déjà dit, ébauchées sans doute chez le fœtus, leur progrès en nombre et différenciation est fort limité dans le premier mois. Les perceptions musculaires se rapportant à la motricité sont encore bien rudimentaires à cette époque. Cela ne veut pas dire qu'il en soit de même à l'égard des autres sensations musculaires, comme aussi des sensations cutanées. L'enfant continuellement soumis à de nouvelles sensations de contact, de pression et de température, a pu déjà retenir et développer, sous les lois de l'intégration et la différenciation, assez de perceptions pour que la faculté de localiser des sensations à cause extérieure dans les différentes parties du corps ait fait quelque progrès. Mais où en est encore, vers le second mois, la connaissance des objets extérieurs? Et d'abord, à cette époque, comment l'enfant les voit-il?

Il convient peut-être de se demander si le petit enfant

âgé d'un mois ou même de deux mois, voit tous les objets situés dans le champ de vision. Y a-t-il pour l'individu une évolution progressive du sens des couleurs, comme Gladstone et Magnus veulent qu'elle ait eu lieu pour l'espèce? D'après la thèse soutenue par eux, le sens de la couleur ne se serait développé chez l'homme que depuis les temps héroïques, c'est-à-dire depuis trois mille ans environ. Les anciens ne distinguaient, avant Homère, la lumière qu'en tant que claire et colorée. Dans l'éducation progressive de l'organe, trois couleurs principales lui auraient été successivement révélées et lui seraient apparues dans l'ordre de plus ou moins grande réfrangibilité : ce sont le rouge, le vert et le violet. Dans la seconde phase de son développement, le sens de la couleur devint complétement distinct du sens de la lumière. Le rouge et le jaune avec leurs nuances, l'orangé compris, sont maintenant nettement distingués. Ce qui caractérise la troisième période, c'est qu'on y apprend à reconnaître les couleurs qui, en fait d'éclat, n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre extrême, mais qui sont en somme des variétés du vert. Enfin, dans la quatrième phase de son développement, l'homme commence à discerner le bleu ; cette phase dure encore, et même elle est peu avancée pour certaines parties de l'humanité ; nous-mêmes, à la lumière, confondons très facilement le bleu et le vert (1). M. G. Atlen, au nom de l'évolution pure, a entrepris la réfutation de la théorie de l'évolution historique ; mais il reste toujours la question antéhistorique : la formation de l'organe visuel humain, tel qu'il existe aujourd'hui, et le développement du sens de la couleur, ne peuvent s'expliquer que par une transmission héréditaire. Nos plus immédiats ancêtres de l'âge préhistorique voyaient-ils les mêmes couleurs que nous? L'enfant les voit-il donc comme nous? Certains faits de l'ordre patholo-

1. Voir l'intéressante appréciation que M. A. Espinas a faite du livre de M. G. Atl(e)n, *Revue philosophique,* janvier 1880.

gique, engendrant à ce qu'on appelle les illusions de la vue, et, en particulier le daltonisme, qui est si fréquent chez les adultes, pourraient donner lieu à supposer, vu la formation incomplète de l'appareil visuel et des centres optiques dans le nouveau-né, que l'enfant ne voit pas toutes les couleurs de prime-abord, que le sens de certaines couleurs lui fait peut-être défaut, que ces lacunes sont variables suivant les individus, et dans chaque individu suivant les états physiologiques des organes, suivant les jours, les heures. Mais quelle donnée avons-nous pour établir cette hypothèse? Je crois, d'ailleurs, que la valeur de la distinction chromatique importe peu à la question qui nous occupe : la non-distinction d'une couleur n'implique pas nécessairement la non-perception de la lumière, et c'est par ses dégradations, par le plus ou moins d'intensité de ses perceptions, que l'enfant distingue les objets.

Il est probable que le champ de vision ne s'ouvre pour l'enfant que graduellement, et qu'il n'en saisit les diverses parties que selon qu'elles lui présentent une lumière ou une coloration plus ou moins intense. On se ferait une fausse idée de ses premières perceptions, si on l'assimilait à l'aveugle de Cheselden, qui ne percevait des différents objets placés devant ses yeux que comme un amas de couleurs répandues sur une surface plane. La vision binoculaire, dès qu'elle s'exerce avec l'accommodation régulière, produit la perception de l'étendue colorée, à deux dimensions, et ébauche l'idée de la troisième dimension. Les mouvements des objets rapprochés de l'enfant, qu'il touche et voit tout à la fois, font progresser assez lentement cette perception, jusqu'à l'âge d'un mois et demi. Mais, vers l'âge de deux mois, commencent les progrès sérieux. D'abord l'enfant accorde un peu plus d'attention aux impressions qui le sollicitent. Ses fonctions tactiles et surtout musculaires, appuyées sur des centres plus développés, apportent leur contingent de perceptions indispensables à celles de la vue. D'ailleurs, l'œil

est plus mobile, les muscles en sont plus forts, il s'ouvre davantage : ce qui non seulement élargit le champ de vision, mais permet la formation des idées de localisation, de relief et de distance.

Que toutes ces idées soient encore bien confuses dans le cerveau d'un enfant de deux mois, c'est de toute évidence. Il a cependant déjà fait un grand nombre de ces expériences musculaires, qui sont la condition de formation de toutes les idées d'extériorité, et en particulier de la distinction entre l'extérieur et l'intérieur. De même que par la distinction de ses cris et des voix, ou des bruits étrangers, l'enfant imagine aussitôt, comme distincts de lui, des êtres capables de se faire entendre comme lui ; de même, les sensations musculaires des mouvements qu'il produit se distinguent pour lui de celles des mouvements qu'il ne produit pas, et cette distinction se corrobore par les sensations concomitantes de la vue qui lui font voir des corps étrangers en mouvement. Les progrès de sa motilité amènent donc ceux de ses idées sur l'existence séparée des choses, en même temps que sur leurs formes, leurs relations et leurs distances. A trois mois, la mobilité de ses yeux, de son cou, de son bras, s'est accrue ; de là une foule de sensations musculaires combinées à des sensations visuelles, dont le résultat est une distinction plus nette de toutes les idées dont nous parlons. Il commence aussi à avoir le discernement, je ne dis pas l'appréciation, du poids, qui appelle en jeu le sens musculaire de l'effort, et surtout, si l'on en croit Ferrier, le sentiment des contractions des organes respiratoires (1).

Marie, à trois mois et demi, distingue déjà plusieurs parties de son corps. Quand sa mère lui demande : « Où sont tes petons ? » elle promène d'abord à droite et à gauche ses yeux incertains, et bientôt, penchant son cou, elle les dirige

1. Ferrier, *Les fonctions du cerveau*, p. 358.

vers ses pieds. Elle en fait autant pour sa robe, qu'elle paraît prendre pour une partie de sa personne. Elle joue avec sa mère, elle la caresse : celle-ci approchant sa joue, la petite, des ses maladroites mains, touche, palpe, saisit le visage maternel, avec une intention évidente de marquer sa tendresse. Elle jase aux fleurs, selon l'expression de sa mère. Elle est passionnée pour les couleurs, surtout pour les plus vives. Lui montre-t-on une image coloriée, elle fait deux ou trois soubresauts, et, sans pour cela perdre le sein, elle tend ses frémissantes mains vers la gravure. Bientôt, elle lâche le sein, et, haletante de désir ou de plaisir, l'œil fortement attentif, le visage tout épanoui, poussant de petits cris d'oiseau, elle cherche à manier le bel objet, elle le saisit à deux mains, le froisse, et l'admire, sans y rien voir que des couleurs agréables. Le mot *tableau* la fait sourire par association d'idées et de sentiments. Elle jase aussi aux oiseaux, qu'elle connaît bien. Non-seulement elle se tourne du côté de la cage, quand le serin chante. Mais si, l'oiseau ne chantant pas, sa mère lui dit : « Où est le coco ? Écoute coco », elle tourne aussitôt ses yeux vers la cage.

Elle comprend, à l'air du visage, au ton de voix, qu'on la réprimande : alors son front se plisse, ses lèvres se crispent convulsivement, font un instant la moue, ses yeux s'humectent de larmes, elle est près de sangloter. Elle est très-sensible aux caresses, elle rit et joue avec quiconque rit ou joue avec elle. Mais elle est d'une jalousie extrême. Quand on place un enfant à côté d'elle sur le sein de sa mère, et que celle-ci embrasse sa sœur aînée, Marie reste un moment les yeux fixes, sa bouche se contracte, ses yeux se mouillent, elle sanglote, et, tournant brusquement sa tête de côté, pour ne pas voir sa rivale, elle garde pendant quelques secondes cette attitude malheureuse. Elle agit de même, lorsque sa mère donne à sa sœur, ou que celle-ci prend sur la table le biberon, avec lequel sa mère l'allaite

en partie. Mais quand sa mère lui prend le biberon, ou fait mine de le porter à sa propre bouche, la petite jalouse ne s'en intrigue point, comme si son égoïsme n'existait point pour sa mère.

Voici un autre enfant, d'un autre sexe, d'un autre tempérament, et d'un autre caractère. Georget a sept mois. A peine arrivé dans ma chambre, son attention est vivement excitée par les mouvements bruyants d'un moineau, qui sautille dans sa cage, tout auprès de la fenêtre. Ensuite, il regarde pendant trois minutes, immobile, avec un intérêt sérieux, un chat accroupi aux pieds d'un fauteuil : il a vu souvent des chats.

Mais le moineau a poussé de petits cris, et Georget cherche de tous côtés, ne sachant pas d'où provient le bruit agréable qu'il entend. Je l'appelle par son nom de Georget, et, quoiqu'il n'ait jamais entendu ma voix, il me sourit très-agréablement. Il ne tarde pas à tendre ses bras vers un bouquet de fleurs, que j'ai placé non loin de lui; le plaisir qu'il éprouve à le regarder est visible, mais ne se manifeste pas par ces bonds, ces cris et ces élans de joie, que j'ai, déjà remarqués chez Marie, et chez plusieurs enfants de son âge, dans des circonstances semblables. Georget est un gros et grand garçon issu d'alsaciens, joufflu, grave, lent et entêté, tandis que la petite Marie est une mince, pâle, vive et frétillante poupée parisienne. — Dix jours après sa première visite, Georget a fait une seconde pose devant moi. Cette fois, il fait des soubresauts joyeux vers mon chat. Il se jette en avant, pour saisir une assiette qui se trouve au milieu de la table ; je lui permets de s'étendre sur la table et de toucher l'assiette ; il la manie avec force gestes de plaisir, et son visage exprime aussi une joie excessive. Bientôt, moi la soutenant aux trois quarts, il la porte à sa bouche, comme il fait de tous les objets avec lesquels il entre en connaissance. Sa grand'mère l'a nourri au bibe-

ron. J'ai remarqué chez lui, comme chez beaucoup d'autres enfants, une tendresse toute particulière pour sa nourrice. Dès qu'il tient un objet désiré, lorsqu'il éprouve un plaisir qui n'est pas celui de manger, il se tourne en riant du côté de sa grand'mère, comme si sa joie avait besoin d'être partagée, pour être complète. Ou bien ne faut-il voir là qu'une habitude toute machinale, l'enfant n'ayant jamais éprouvé quelque joie, que sa grand'mère ne fût là pour en prendre sa part ?

Chez un enfant de trois mois et demi, nous remarquons donc la distinction d'un grand nombre d'idées essentielles, mais encore bien vagues et indéterminées. Il se distingue de sa mère, de sa grand'mère, de sa sœur, de moi, de l'oiseau, de la cage, du chat, de la table, de l'assiette, etc. Mais, même à sept mois, il voit les détails saisissants mieux que les ensembles ; il les voit par une sorte d'abstraction imaginative, qui lui fait arriver les perceptions extérieures comme par morceaux de couleur. Il n'a qu'une appréciation imparfaite de la distance et du poids : l'objet un peu éloigné doit être particulièrement sonore ou vivement éclairé pour que sa curiosité, même excitée par l'utilité, s'y attache ; il veut saisir l'objet avant qu'il soit à la distance voulue ; il prend à pleine main, et comme s'il s'agissait d'un corps compacte et assez lourd, une simple feuille coloriée. Il distingue à trois mois, un biberon d'après sa forme et sa couleur ; mais il compare si peu qu'il saisit indifféremment un biberon plein et un biberon vide. A sept mois, il compare mieux qu'à trois mois, et il paraît avoir déjà des perceptions visuelles associées à des idées de genre : la forme et la couleur d'une pomme de terre, d'un morceau de pain, d'un gâteau, d'un fruit, les lui font promptement distinguer au point de vue de leurs qualités sapides. A un an, à deux ans, sa curiosité s'étant développée par l'exercice, par la facilité et le besoin d'émotions toujours nouvelles, par l'accroissement de ses forces musculaires et surtout de ses facultés de mobilité et

de locomotion, il compare et distingue encore beaucoup mieux. Toutes les idées de situation, de figure, de relief, de distance, de poids, se sont perfectionnées au point de se rapprocher, dans beaucoup de cas, des mêmes idées chez un adulte. Mais que d'illusions, dont il a quelquefois conscience, lui causent encore ces perceptions qui mettent en conflit les sensations actuelles de la vue et les jugements acquis d'extériorité! Il faudra encore de nombreuses expériences, de nombreuses erreurs, des déceptions vraiment ressenties, pour qu'il arrive à la connaissance sommaire du monde extérieur tel qu'il apparaît à l'œil de l'adulte. A vrai dire, cette connaissance n'a pas de limites, et, par la science, elles peuvent être sans cesse reculées pour l'adulte.

II

Les sensations du goût. — Les premières manifestations du plaisir, dans le petit enfant, sont relatives au goût. Quelques heures après la naissance, la faim se reconnaît aux efforts que fait la bouche comme pour chercher sa nourriture, à ceux qu'elle exécute pour sucer l'objet qui lui est offert, aux vagissements accompagnés d'une vive agitation des bras. Les jours suivants, quand il a appris à téter, il reste collé au sein, sans que son attention fortement sollicitée puisse l'en détacher, quand son appétit n'est pas satisfait. Cependant, il est certain que lorsqu'il a passé quelques secondes à téter, il le fait machinalement, sans rien ressentir que par intervalles, étant donnée l'inaptitude des organes à éprouver une sensation trop répétée : la sensation du goût a bientôt cessé de déterminer une réaction de la part des nerfs soumis à son influence, et, au bout d'un certain temps il faudrait, pour qu'une réaction se produisît, l'intervention d'une excitant plus énergique. Aussi

la gourmandise devient-elle bientôt, chez l'enfant, une chose aussi facile qu'elle est légitime.

Il est permis de croire que le sens du goût est fort peu développé chez le jeune enfant qui vient de naître : la preuve indirecte en est le peu d'utilité qu'il y a pour lui à reconnaître les saveurs. Nous avons d'autres raisons de le penser : nous savons qu'il se mêle, pour l'adulte, aux sensations du goût, des sensations olfactives qui influent sur la distinction que nous faisons des premières. « Les yeux et les narines étant fermés, dit Longet, on ne distinguera pas une crème à la vanille d'une crème au café : elles ne produiront qu'une sensation commune de saveur douce et sucrée. » Mais, comme l'a dit aussi Brillat-Savarin, l'empire de la saveur a ses aveugles et ses sourds, et les degrés de délicatesse sapide, très différents suivant les diverses personnes, apparaissent déjà dans le jeune âge. On a pu faire accepter à des enfants de six mois certains médicaments rien qu'en changeant la couleur du contenant. Mais on voit que d'autres plus jeunes se refusent à tirer le lait de leur mère ou de certaines nourrices, soit à cause des sensations olfactives qui se mêlent aux sensations sapides, soit plutôt à cause des sensations désagréables du goût qu'ils éprouvent. Certains enfants ont le dégoût très facile. J'en ai vu un, âgé de deux mois et demi, refuser énergiquement le biberon, avec un étirement des lèvres et une grimace caractéristique, parce que le biberon était rempli d'eau, et une autre fois parce que le lait n'était pas sucré. Certains enfants paraissent sensibles à toutes les impressions sapides, de quelque espèce qu'elles soient, d'autres indifférents : une dame de ma famille n'a jamais pu, étant petite, être habituée par sa mère à goûter le vin, et, malgré les avis des médecins, elle n'a jamais pu boire que de l'eau. D'autres, et c'est le plus grand nombre, se prennent de bonne heure à savourer l'âcreté de certaines substances, pour peu qu'on les y habitue. En général, les enfants

changent facilement de goûts, ce qui n'est pas une raison pour forcer leurs répugnances sans nécessité.

Les sensations olfactives. — Les enfants paraissent, en général, et assez longtemps, insensibles aux bonnes comme aux mauvaises odeurs. Il est probable seulement qu'ils en sont moins impressionnés que nous, et que leurs appareils olfactifs, organes si délicats et qui sont en connexion multiple avec différentes régions du cerveau, ne sont pas très développés dans les premiers mois, ce qui n'aurait rien d'étonnant, puisque le sens olfactif paraît n'être d'aucune utilité pour le nourrisson. Peut-être aussi que, les odeurs étant par nature variables et fugitives, il faut un jugement déjà exercé pour en distinguer les sensations et les rapporter à leurs objets comme à leurs causes. Connaître la provenance d'une sensation, c'est être capable de la préciser en l'isolant des sensations concomitantes.

Cependant certains médecins spécialistes m'ont affirmé que le nouveau-né est impressionné par les odeurs, et l'on me cite un enfant de six semaines, et un autre de deux mois, qui refusaient ou qui prenaient le sein de certaines femmes, guidés par la seule odeur de leur transpiration. Tiedemann, dont l'enfant, âgé de treize jours, avait rejeté quelques médecines après les avoir goûtées à plusieurs reprises, va jusqu'à supposer qu'il les « distinguait de ses aliments par l'odeur. » Le fils de Darwin, à trente-deux jours, « reconnaissait le sein de sa mère à une distance de 75 à 100 millimètres, comme le montraient le mouvement de ses lèvres et la fixité de ses yeux », et Darwin suppose que la vue et le toucher n'y étaient pour rien, que l'enfant y était guidé par la sensation de chaleur ou par l'odeur. On le voit, le recueil des observations concernant l'odorat, au double point de vue émotionnel et cognitif, est très incomplet encore chez les plus compétents observateurs.

Le petit enfant de quinze jours, d'un mois, de deux mois, ne manifeste que des sensations visuelles ou tactiles en pré-

sence et au contact d'une rose, d'un lys, d'un géranium, d'un bouquet ; je n'affirmerais pas qu'il n'en éprouve point d'autres. — J'ai soumis un certain nombre d'enfants âgés de dix à quinze mois, à des expériences touchant les sensations olfactives. Ils ont tous, excepté un seul, qui ne sentait aucune odeur, pas même celle du tabac et de l'éther, ressenti très vivement les différentes impressions olfactives que je les mettais dans la nécessité d'éprouver. Un enfant de dix mois me parut très sensible aux bonnes odeurs, et très offusqué par les mauvaises. Quant je l'empêchais de saisir une rose ou un bouquet de violettes, que je lui avais d'abord rapproché du nez, il me les demandait par sa mine et ses gestes ; je rapprochais de nouveau la fleur ou le bouquet de son nez, et alors il ouvrait la bouche, et restait immobile un certain temps, souriant de plaisir ; en un mot, il paraissait apprécier et savourer les bonnes odeurs. Il est, nous l'avons dit plus haut, des aliments qui n'impressionnent pas seulement le goût (qui nous fournit les sensations de saveurs douces, sucrées, salines, âcres, acides, amères), mais qui nous procurent aussi des sensations olfactives, comme le chocolat et le café : cet enfant les aimait à la folie, bien plus que le sucre ; il appréciait certainement, tout comme nous, le fumet du cacao et du moka. — J'en ai vu deux autres du même âge, que l'odeur de la rose ou du réséda, qui n'arrive point par l'aliment, laissait plus indifférents que le fumet du chocolat. L'odeur-aliment, et cela se conçoit, usurpe sur la sensibilité inexpérimentée de l'enfant les droits de l'odeur simple, tandis que le contraire arrive très fréquemment chez l'adulte. Les anciens se couronnaient de roses dans leurs festins ; nous mettons souvent des fleurs dans nos salles à manger, et, dans tous les cas, nous y apportons d'ordinaire avec nous des parfums délicats, qui ne font pas tort au fumet des vins et des viandes.

Les sensations organiques. — Bain a donné ce nom à celles qui naissent des diverses dispositions ou affections de

notre corps, et qui viennent toutes se fondre dans le sens vital ou sens fondamental, sensation générale de notre existence, sensation immédiate de notre propre corps, qui est, d'après le docteur Luys, la somme de toutes les actions nerveuses, et comme la base organique de la conscience. Au sens organique se rapporteraient les sensations de la respiration, dont nous avons déjà parlé, celles de la circulation et de la nutrition, les sensations organiques des nerfs et des muscles, comme la fatigue, les sensations de coupure et de déchirure, les crampes et les spasmes, etc. Que l'enfant, organisme inachevé et d'accommodation imparfaite, dans la première période surtout, éprouve fréquemment des douleurs de ces différentes espèces, cela ne fait aucun doute. Il est moins évident qu'il éprouve les sensations de plaisir correspondantes. C'est qu'elles équivalent, en général, a des sensations de régularité fonctionnelle et de bien-être qui ne se traduisent pas par des marques violentes.

Le bien-être qui résulte d'une respiration convenable doit être un de ceux que l'enfant ressent le plus. En effet, la respiration étant plus active chez lui que chez l'adulte, et la fréquence des inspirations lui faisant une nécessité plus grande de l'air oxygéné, d'un côté l'enfant doit porter une assez vive attention à l'acte respiratoire, à cause des modifications rapides qu'il fait éprouver à ses organes, et d'un autre côté la qualité et la température de l'air respiré doivent lui procurer des sensations en rapport avec la fraîcheur et l'appétition de ses organes respiratoires. Aussi nous savons tous que, pour le nourrisson à peine âgé d'un mois, la promenade au grand air est la plus salutaire distraction et la plus agréable jouissance.

Si l'on admet une conscience organique et automatique, toujours veillant sur toutes les parties internes et externes de l'être, on peut aussi ranger parmi les sensations heureuses de l'enfant celles que lui procure un sommeil régulier. Le pur sommeil de l'enfant implique une saine et complète

nutrition, un parfait accord de toutes les fonctions. Non seulement le sommeil est la condition de l'accroissement des organes, et du développement intellectuel et moral, qui se fait moins par les impressions reçues que par les perceptions digérées et consolidées ; mais il est la part la plus bienfaisante que la nature fasse à l'enfant jusqu'à l'âge de la curiosité vive et de la locomotion facile. Et qu'est-ce donc si ce bonheur négatif, qui est l'absence de toute sensation pénible, et qui prépare au réveil des sensations positivement agréables, est doublé pour le petit enfant, comme pour l'adulte, des idéales sensations du rêve, si l'enfant qui vient de s'endormir, repu et caressé, sous le charme de la voix maternelle, retrouve souvent en rêve l'aimable réalité qu'il a quittée ?

Les sensations musculaires. — J'ai déjà eu l'occasion de parler d'un sens auquel ont passé un certain nombre des attributions du tact, le sens musculaire, qui est une entité hypothétique pour Renouvier, mais dont Bain et Wundt croient avoir établi l'existence par des expériences irréfutables. On rapporte ordinairement à ce tact intérieur les sensations de pression, de poids, de traction, et même de résistance ; on en fait comme la conscience, non seulement des contractions musculaires, mais même de l'état des muscles, et, à un moindre degré, de l'état des articulations de la peau accompagnant les contractions musculaires.

Quelle que soit l'origine et quel que soit le centre de ces sensations, on ne peut nier qu'il n'en résulte des sensations de plaisir ou de douleur d'un genre particulier, indépendamment du plaisir ou du déplaisir moral résultant d'un désir plus ou moins vif et plus ou moins bien satisfait. L'effort plaît en lui-même, quand il n'est pas trop violent : on peut donc dire que les sensations de pression, de poids, d'efforts musculaires, sont agréables à l'enfant, quand ils ne dépassent pas ses forces, et lui déplaisent plus ou moins dans le cas contraire. Ajoutons que ces sensations sont

d'autant plus agréables, qu'elles sont plus variées : chaque membre, chaque organe est susceptible d'un nombre infini de mouvements qui procurent à l'être le sentiment intime, quoiqu'inconscient, de son activité ou de sa vie. Que de muscles en jeu simultanément ou successivement dans la seule traction d'une pelote attachée au bout d'un fil ! Et s'il s'agit d'un poids, si léger qu'il soit, à soutenir ou à soulever, ce ne seront pas seulement les muscles du dos, des épaules et du cou, ou les muscles du bras et de l'avant bras qui entreront en jeu, mais un certain nombre de muscles respiratoires. Ferrier paraît, en effet, avoir démontré que le sens de l'effort nécessaire au discernement d'un poids lourd « doit être plus exactement attribué à la région des muscles respiratoires (1). » Cette sensation du poids, antérieure à l'appréciation du poids, est donc un phénomène musculaire d'une complexité telle que la foule de sensations qui en résulte doit profondément intéresser la conscience musculaire ou le centre auquel répondent les attributions qu'on lui prête. Plaisirs d'un état d'équilibre et de santé, plaisirs d'un exercice approprié et modéré, telles sont les sensations qu'éprouve chaque jour sans s'en douter le petit enfant qui agite ou dont nous remuons les membres. Mais aussi que de sensations désagréables ou nuisibles nous lui faisons éprouver peut-être chaque jour par ses muscles, sans que nous nous en doutions, nous et ceux qui nous remplacent auprès de lui !

Les sensations thermiques. — La sensation de la chaleur et celle du froid dépendent essentiellement de la différence de température entre nos organes et le milieu ambiant, entre le corps rayonnant et le corps en contact, air ou objet quelconque. Quand la disproportion est modérée, dans un sens ou dans l'autre, il y a sensation agréable de chaleur ou de fraîcheur ; quand elle dépasse certaines limites, il y a

1. David Ferrier, *Les fonctions du cerveau*, p. 368.

douleur, en même temps que troubles plus ou moins graves dans les profondeurs de la vie organique. Malgré le développement incomplet de ses plexus et de ses centres nerveux, l'enfant est prédisposé à une très-forte impressionnabilité à la température, sinon par la facilité d'accommodation au milieu ambiant, du moins par la délicatesse de ses tissus épidermiques, par son peu d'activité nutritive, et la petitesse de son volume. Nous avons déjà vu que le fœtus est très sensible à la température haute ou basse. Mais chez tous les animaux nouveau-nés, la tendance au refroidissement est extrême, et ils meurent très facilement de froid, même en été, à l'ombre.

Les douces sensations de chaleur qu'éprouve le jeune enfant sont si évidentes, qu'il est inutile d'y insister. Mais on peut se demander si les sensations de froid, dont meurent tant d'enfants, leur sont aussi pénibles qu'elles le seraient à des enfants plus âgés ou à des personnes adultes. Il me semble que le tout jeune enfant en souffre en réalité moins qu'on ne l'attendrait de sa susceptibilité organique à de telles impressions. Les sensations de cette nature sont ordinairement modifiées pour l'adulte par des jugements, des habitudes, des sentiments très divers et très variables, qu'un abaissement ou une élévation de quelques degrés peut réveiller en lui. Un soldat de faction par une forte gelée pourra éprouver des sentiments qui contrebalanceront les vives sensations de froid, ou pourra faire des réflexions, des comparaisons, combiner des souvenirs, former des imaginations, qui auront pour résultat de lui rendre le froid plus pénible qu'à un enfant de deux mois, et surtout de quelques semaines, qui sera exposé, à quelques pas de la guérite, sous une porte cochère. Inutile, aussi, d'insister sur ce fait évident pour tous, que la constitution individuelle, l'état accidentel de la santé, augmentent ou diminuent, pour les enfants, comme pour les grandes personnes, la susceptibilité dont nous parlons.

Les sensations du tact. — Le tact est un instrument de préservation avant d'être un instrument d'instruction. Nous savons qu'il se manifeste déjà dans le sein maternel, en même temps que le sens musculaire et le sens thermique, sous l'effet d'une pression exercée par la main, ou sous l'application du froid et du chaud, etc. Au moment de la naissance, la sensibilité cutanée est très vive, et il semble que l'enfant, par son heureuse quiétude, ou par ses cris et ses convulsions, montre que le contact des objets extérieurs lui cause plaisir ou peine.

La sensation de résistance est considérée par quelques-uns comme la sensation fondamentale du toucher. L'intensité de cette sensation, ou les modifications qu'elle peut prendre suivant la nature des objets impressionnants, peuvent produire chez l'enfant des sensations douloureuses, ou simplement gênantes et irritantes : telles sont les sensations du chatouillement, du rude, du rugueux, du piquant. Des sensations de contact qui nous paraissent insignifiantes lui causent des inquiétudes, le font grimacer, crier, agiter les bras, remuer le corps, porter automatiquement les mains vers le visage. Les barbes d'une plume passée sur les yeux et sur le nez d'un enfant âgé de quinze jours lui ont fait froncer le sourcil, contracter obliquement le nez, fermer les yeux; il est vrai que d'autres, plus âgés, étaient insensibles à ce genre d'excitation.

Quant aux sensations agréables du tact, il n'est pas aussi facile d'en constater les signes évidents dans les enfants âgés de moins de deux mois. Les pressions délicates et légères, le contact d'une peau douce ou d'une étoffe moelleuse, ne déterminent sur le visage aucune expression précise de plaisir, ni sourire, ni agitation des yeux : le nourrisson n'est cependant pas insensible à ce genre de sensations, pour lui déjà significatives de la présence de certains objets ; il est impossible qu'elles ne lui fassent pas éprouver quelque vague sensation de bien-être, malgré l'im-

puissance où il se trouve encore de les localiser et de les différencier. Plus tard, l'expérience et la comparaison lui auront fait distinguer ces sensations des sensations plus fortes, de celles qui lui causent gêne ou mal. Mais, à deux mois, lorsque l'enfant a l'air de trouver agréable le contact de ma main effleurant le dos de sa main, son front et ses joues, est-ce la douceur de ce contact qui lui plaît, et qui même le fait sourire, ou l'idée du sein que le contact de la peau rappelle, ou le plaisir résultant de la sensation de température? C'est peut-être tout cela à la fois. Bientôt aussi la signification sympathique des caresses, qu'il ne tarde pas à comprendre, contribuera, à propos des sensations tactiles, à lui procurer un plaisir très manifeste. Quoi qu'il en soit, et malgré l'absence des signes indiquant le plaisir tactile, j'incline à croire que ce plaisir existe de très bonne heure. Il existe, à n'en pas douter, pour les animaux. Si je passe le doigt, doucement et à plusieurs reprises, sur la tête d'un moineau âgé de dix jours, il ne tarde pas à clore aux trois quarts ses yeux, et, la tête aplatie, à prendre une position qui favorise la continuation de ce contact pour lui très agréable. La même chose a lieu pour les jeunes chats et les jeunes chiens. Il doit en être de même aussi pour le petit enfant.

Les sensations visuelles. — Il faut considérer comme exagéré ce que Tiedemann nous rapporte de son fils à peine âgé de treize jours, qui, dans ses yeux et dans sa mine, laissait apercevoir des expressions de douleur ou de plaisir à la vue de certains objets, et portait une attention soutenue aux gestes de ceux qui lui parlaient. Pour ne s'en tenir qu'à des faits bien constatés, on peut sans témérité affirmer que l'enfant âgé d'un mois, ou de quarante jours, a déjà éprouvé un certain nombre de plaisirs et de peines suggérés par les impressions visuelles.

Ces plaisirs, ce sont les sensations causées par des objets lumineux, les flambeaux, la flamme du foyer, la clarté du

soleil, la couleur vive des objets, et les nuances variées que produit leur agitation. Ces peines, ce sont les impressions trop énergiques, les lumières trop vives, les tons trop crus des objets trop brusquement mis en rapport avec la rétine ou trop vivement agités, et aussi la gêne morale qui doit résulter d'une accommodation imparfaite, ou tout au moins la peine physique qui viendrait quelquefois des efforts faits pour chercher l'adaptation normale. Cette dernière hypothèse me paraît, en effet, fondée sur des analogies sérieuses. Il n'est malheureusement pas vrai que l'adaption progressive du jeune être au milieu pour lequel il est héréditairement constitué se fasse par des ébauches successives, avec des transitions douces et des ménagements providentiels. En vérité, l'homme souffre d'autant plus qu'il est plus faible; et si, au point de vue de la perception intellectuelle, la fonction s'exerce utilement selon les forces de l'organe, on en peut point dire autant de la sensibilité, relativement au plaisir. « Il faut, comme l'a dit Rousseau, beaucoup de temps pour apprendre à voir »; et une vision imparfaite est nécessairement accompagnée de sensations pénibles, comme tous les besoins mal satisfaits.

Les impressions visuelles ne produisent pas chez l'enfant les mêmes émotions agréables ou désagréables, ni peut-être en aussi grand nombre que chez l'adulte. Toutes les couleurs, il est vrai, le séduisent, l'attirent; les couleurs ternes ne le laissent pas toujours indifférent, et lui causent même un plaisir évident, pour peu qu'elles soient distinctes, qu'elles tranchent sur des couleurs plus claires, comme le noir sur le gris, et même le gris sur le blanc, pour peu surtout qu'il ait une organisation impressionnable. — Une petite fille de trois mois, un enfant de cinq mois, étaient charmés par des dessins de couleur uniformément grisâtre; celui-ci était particulièrement friand des gravures lithographiées en noir, et il suffisait de lui dire le mot « *tableau* », pour que son regard se tournât vers les cadres disposés le long du mur

de mon appartement. — Un autre enfant de six mois ne manifestait quelque plaisir que devant les images, les fleurs ou les étoffes voyantes; mais ces brillantes couleurs paraissaient lui plaire autant qu'aux deux autres. J'en conclus, ou qu'il y avait une énergie moindre dans ses fonctions visuelles, ou que sa sensibilité morale n'était pas, soit par le fait de l'hérédité, soit par le fait des habitudes personnelles, aussi apte que celle de ses deux camarades à s'émouvoir sous l'action des sensations de couleur.

Il ne serait pas bien aisé de distinguer dans l'enfant d'un jour à cinq mois, des émotions pénibles produites par certaines couleurs. Quoiqu'il soit incontestablement établi que les organes visuels ont des adaptations et sans doute aussi des appétences et des répulsions spéciales, je n'ai pas réussi à trouver trace, chez les enfants de cet âge, ni même chez des enfants plus âgés, de ces prédispositions affectives de la vue, résultat des différences d'organisation, et qui se traduisent inconsciemment chez les adultes par des préférences marquées pour telle ou telle couleur.

Le plaisir et le déplaisir des yeux sont peut-être, chez l'adulte, des phénomènes en grande partie artificiels. Comme l'enfant n'a pas de longtemps des idées distinctes sur l'utilité ou la nocuité des objets, il ne voit primitivement en eux que des couleurs mobiles, qui toutes lui plaisent, dès qu'il y est sensible.

Les sensations auditives. — Les petits enfants sont de très bonne heure agréablement excités par des sons, des airs joués ou chantés. Près de quarante jours après sa naissance, le fils de Tiedemann entendit pour la première fois jouer du piano, et, à cette occasion, il se montra singulièrement vif et joyeux. Un de mes jeunes parents aimait, dès l'âge d'un mois, entendre jouer ou chanter. Ayant fait, à l'âge de six mois, un séjour chez d'autres parents, ses tantes lui causaient une émotion très-vive, qui se peignait par l'éclat de ses yeux, l'immobilité et la rougeur de son visage,

quand elles lui chantaient quelque air. La première fois qu'il entendit la plus jeune, il l'écouta avec un ravissement manifeste : ce que voyant, l'autre accompagna de sa voix plus vibrante et plus mélodieuse; l'enfant se tourna aussitôt vers celle-ci, l'écoutant avec un plaisir mêlé de je ne sais quelle admiration ou surprise. — Tous les enfants ne sont pas également sensibles à la mélodie ; mais il paraît que tous les sons, clairs, tintants, et surtout réitérés plus ou moins rythmiquement, les amusent, quand ils ne leur heurtent pas trop fortement le tympan. J'en ai vu plusieurs, à l'âge de deux mois, que des bruits de médiocre intensité, un bruit de porte fermée, un bruit de pas, un bruit de voix, un aboiement rapproché, n'avaient l'air d'émouvoir en aucune façon. Mais à l'âge de quatre ou six mois, presque tous aiment qu'on leur chante, et un grand nombre cherchent à gazouiller, d'instinct et par imitation. On peut donc dire qu'il y a des sons agréables ou désagréables pour les jeunes enfants, soit que leur tonalité corresponde à certaines conformations de l'appareil acoustique ou à certains états intimes de la personnalité, soit que leurs oreilles soient organiquement charmées ou blessées, selon l'expression vulgaire, soit que le sentiment instinctif d'un rythme présent ou absent éveille des émotions concordantes dans les replis mystérieux de leur *sensorium* héréditaire.

Quoi qu'il en soit, les enfants s'habituent avec la plus grande facilité aux bruits qui avaient, pour une raison ou une autre, à un certain moment, pu leur impressionner désagréablement le tympan. Les bruits choquants, aigus, glapissants, grondants, ne leur sont pas désagréables de la même manière qu'aux grandes personnes. Ils tressaillent à les entendre, quelquefois pleurent, si le bruit est très-brusque et très-rapproché; mais peu de bruits leur déplaisent pour des raisons morales, et en vertu des associations d'idées qui les font se représenter certains objets connus comme désagréables. Ils ne sont d'ailleurs pas plus difficiles pour la

mélodie que les abeilles, les serpents, les singes, et tant d'autres animaux auxquels un rythme grossier et assourdissant tient lieu de musique. Tout leur est bon pour faire du bruit, aussitôt qu'ils peuvent se servir de leurs mains pour tenir les objets retentissants, et, s'ils paraissent quelquefois étonnés du vacarme qu'ils font, ils sont manifestement heureux de faire ainsi acte de force et de puissance. Je ne puis voir un bambin, de huit mois à trois ans, s'évertuer à s'assourdir lui et les autres, sans me rappeler les singes musiciens d'Afrique, dont parle Houzeau. « Le bruit des animaux n'est pas toujours le simple résultat accidentel du jeu de leurs organes : il est produit quelquefois avec intention. En d'autres termes, l'animal fait le bruit pour le bruit ; il y voit un moyen de s'étourdir et de s'exciter. Je ne parle pas de cette multitude de cris qui font retentir les forêts tropicales, des branches qui se cassent, des coups de bec sur les arbres, ni des noix croquées sous la dent. Ce tumulte des bois est inhérent à l'existence et aux occupations des habitants. Je parle de sons produits pour eux-mêmes, avec une intention aussi déterminée que celle d'un sonneur de cloches ou d'un joueur de tambour. Il arrive, par exemple, que les chimpanzés noirs de l'Afrique se réunissent au nombre de vingt, trente, ou cinquante, et qu'ils s'animent alors non seulement en jetant des cris, mais en battant sur du bois mort, au moyen de baguettes qu'ils tiennent avec les mains et les pieds (1). »

1. Houzeau, *Les facultés mentales des animaux*, etc., t. II, p. 106.

CHAPITRE IV

LES INSTINCTS GÉNÉRAUX ET LES INSTINCTS SPÉCIAUX

I

Dans l'homme, comme dans l'animal, l'instinct se traduit par des dispositions congénitales à produire certains actes déterminés dans certaines circonstances spéciales. Ces dispositions à produire des actes donnés sont des tendances qui font partie de notre constitution naturelle et héréditaire; c'est l'expérience inconsciente des ancêtres, qui s'accommode, avec plus ou moins de conscience et de liberté, à l'expérience individuelle de leurs descendants. Il convient d'insister sur ces impulsions mystérieuses de l'activité organique et psychique, d'en montrer la vraie nature, pour n'être pas tenté de considérer l'animal comme une machine montée une fois pour toutes au début de la vie, et l'enfant comme un animal doué, avec la raison en plus, d'instincts analogues, mais peut-être inférieurs à ceux de l'animal

Les meilleurs traités de philosophie courante, destinés à éveiller dans notre jeunesse ou à perfectionner dans le public érudit le sens de l'observation psychologique, présentent encore l'instinct comme ayant les caractères suivants : ignorance du but, perfection immédiate des actes spéciaux, infaillibilité, immobilité et uniformité de ces actes. Cependant, pour être juste, nous devons reconnaître que M. Janet (1) ne voit pas « dans les caractères

1. *Traité élémentaire de philosophie*, t. I, p. 37.

précédents des lois absolues et inflexibles. Il accorde, comme un fait d'expérience, que l'instinct peut varier, « sous l'influence de certaines circonstances, quoique dans de très faibles limites et dans des cas exceptionnels », en un mot, que ces modifications ne sont pas autre chose qu'« une adaptation innée des habitudes de l'animal au milieu environnant, » et qu'elles n'ont lieu que dans des détails très secondaires.

Montrons d'abord quelle est la part de l'ignorance, ou plutôt de l'inconscient, dans le fonctionnement de l'instinct. Il est de toute évidence que pas un des mouvements du fœtus ne peut s'expliquer par le raisonnement, la volonté claire, l'expérience individuelle. Ils ne relèvent pas de sa conscience, considérée comme cause impulsive, quoiqu'il soit permis de supposer qu'ils en provoquent l'exercice. Quand le petit être, quelque temps après sa naissance, recherche le sein ou la tétine de la mère, et coordonne les mouvements des muscles de sa bouche, de sa tête et de son cou, de manière à aspirer le lait ; quand il combine l'action de la langue, du palais, du pharynx, qui concourent au mécanisme de la déglutition ; quand, un peu plus tard, il presse de ses pattes ou de ses poings rythmiquement agités le sein ou le ventre de la mère, afin de faciliter le passage du suc nourricier ; quand l'action combinée et harmonieuse de si nombreux organes produit chez lui la respiration ; quand les paupières se ferment, si l'on touche la conjonctive, ou qu'une lumière trop intense ébranle la rétine, ou qu'un son violent heurte l'oreille ; quand l'irritation provoquée sur la face, à l'oreille ou sur la langue, en fait contracter les muscles ; tous ces actes automatiques, accomplis avec une précision supérieure aux actes dans lesquels intervient la volonté, ni l'expérience ni le raisonnement n'ont pu apprendre au jeune être à les faire. Le jeune animal, l'enfant, les font sans savoir dans quel but, ni par quels moyens ils les font ; mais ils savent qu'ils les font,

et, plus ils progresseront en connaissance, plus ils le sauront, plus ils s'apercevront des moyens employés et du but associé à ces moyens. L'impulsion est impérieuse, inconsciente; mais l'acte a une tendance constante à redevenir ce qu'il a été souvent à l'origine, chez les ancêtres, c'est-à-dire conscient, et même volontaire.

Passons à la perfection immédiate des actes instinctifs. « L'animal, dit M. Joly, réussit généralement du premier coup, sans tâtonnements et sans essais préalables. L'oiseau n'a pas besoin d'étudier pour faire son nid. Le carnassier n'hésite pas, quand il se trouve pour la première fois en présence de la proie que la nature lui destine, et parmi les herbes d'une prairie, le ruminant va droit à celle qui lui convient. » Cette perfection et cette infaillibilité de l'instinct animal sont très surfaites. L'assertion est vraie, en général, pour ce qui touche aux principales actions mécaniques de la vie, aux actes organiques les plus indispensables, les plus délicats, dont l'exécution n'aurait pu que dangereusement être confiée à la volonté. Ici l'impulsion de l'instinct est fatale, certaine et précise, dit Houzeau « comme toutes les grandes harmonies de la nature ». Mais dans la plupart des autres actes moins nécessaires, « régis, ou du moins influencés par l'animal lui-même », nous trouvons un instinct « sujet aux illusions accidentelles, aux aberrations des individus, aux idiosyncrasies des espèces (1). » Il n'est pas sans intérêt d'emprunter au même auteur quelques exemples montrant que l'instinct peut se trompei

« Le grand ver de terre ou lombric a grand peur de la taupe, et dès qu'il sent la terre remuer, il monte à la surface et se dérobe aux recherches de cet insectivore. Or des oiseaux, tels que le goeland, le vanneau, et après eux les pêcheurs qui emploient le ver de terre pour appât, vont pié-

1. *Étude sur les facultés mentales chez les animaux*, t. I, p. 295.

tiner sur le sable. Le lombric, croyant à l'approche d'une taupe, sort de sa retraite souterraine, et se livre ainsi à l'ennemi. C'est une fausse application de l'instinct, mais ce n'est pas, à proprement parler, un instinct faux... » Mais il faut voir une erreur plutôt qu'une illusion dans les faits suivants : « A quoi servirait que la poule conservât l'instinct de couver lorsque ses œufs ne sont point *coqués*, tout comme elle le possède quand il s'agit d'œufs fécondés ? Un guide supérieur ferait la distinction. Il est vrai toutefois que la poule couve sans œufs, lorsque l'époque est arrivée ; d'où l'on pourrait croire que le repos, l'attitude de prostration et le jeûne partiel, sont nécessaires alors à la dissipation d'un surcroît de chaleur organique. La poule qui couve à vide couverait par besoin personnel... Mais l'instinct de conservation peut être en défaut. Ainsi les petits oiseaux prennent le coucou pour l'épervier, et ces mêmes passereaux attaquent l'engoulevent d'Europe, comme s'ils avaient à le redouter, tandis que cet oiseau se nourrit seulement de papillons de nuit et d'insectes nocturnes... L'instinct ici va trop loin dans le sens de la protection. C'est, dira-t-on, un surcroît de précaution. Mais voici un exemple du cas contraire. Les aphides, ou pous de plantes, ne savent pas que les larves des syrphides sont leurs ennemis mortels. Ils n'éprouvent à leur vue aucune défiance, et vont jusqu'à se promener sur leur corps. Les syrphides, qui se nourrissent d'aphides, profitent, comme on le pense aisément, de cette imprudence.

« La conscience du danger, d'un danger ordinaire et constant, peut donc faire défaut : les instincts ne sont donc pas absolus. Mais les faits que nous possédons sont bien certainement insuffisants, pour décider l'importante question formulée au début de ce chapitre (l'instinct peut-il se tromper?). Il est probable, mais non encore démontré, que l'exécution des actes d'instinct est influencée dans une certaine mesure par la volition. On peut l'inférer particu-

lièrement de ce fait que l'animal a le pouvoir de suspendre sa respiration, et d'exercer un contrôle partiel ou momentané, comme le peut l'homme lui-même, sur certaines fonctions automatiques. Les chiens, les chevaux, dont l'observation est facile, suspendent leur souffle, pour mieux écouter, lorsqu'ils appréhendent un danger. Or si certains actes de la vie automatique des animaux ne sont pas soustraits au contrôle, fort limité, il est vrai, de la volition, faudrait-il s'étonner si l'on démontrait un jour que tous les instincts peuvent également être influencés par le même contrôle (1)? »

Puisque l'instinct se trompe, et qu'il est jusqu'à un certain point soumis au contrôle de la conscience et de la volonté, il s'ensuit aussi qu'il n'est pas uniforme pour l'espèce, et qu'il n'est pas invariable pour l'individu. Même chez l'animal, il obéit à la loi de progrès, et ce progrès est plus ou moins hâté, suivant l'utilité qui en résulte pour l'espèce, plus ou moins retardé, suivant le degré qu'il doit atteindre dans l'espèce, et sans doute aussi selon les aptitudes de l'individu et les influences du milieu.

Les poulains, les poussins, les jeunes veaux, marchent d'instinct, aussitôt qu'ils sont nés, action automatique, facilitée par leur organisation, mais qu'ils perfectionnent par l'exercice et l'attention. L'oiseau vole, ou essaie de voler, dès que ses ailes sont assez fortes. Et voyez comme l'hérédité intervient utilement dans des cas semblables : la brebis ne peut soigner son petit comme la guenon ou la femme ; il périrait donc, s'il ne pouvait se tenir sur ses jambes et bientôt marcher, comme il le fait. L'enfant tète d'instinct, et, comme les chats, les chiens, et les agneaux, il apprend, très vite d'ailleurs, à opérer une succion en général rapide et sûre ; mais, quoiqu'il ait la faculté instinctive de marcher, il apprend à marcher par de longs efforts, efforts conscients et progressifs. Au prix de quels tâtonnements,

1. *Étude sur les facultés mentales des animaux*, t. I, p. 294 et suiv.

il arrive à développer ses organes de locomotion et de préhension, qui, s'ils étaient parfaits en l'absence de l'expérience intellectuelle et morale qu'il doit pousser si loin, l'exposeraient à des mécomptes graves, à des erreurs dangereuses, à des essais et à des jeux fatals ! De même, l'enfant possède assez tôt les signes, gestes ou cris, des émotions et des volitions ; mais ce n'est que lorsque ses facultés psychiques ont déjà acquis un développement supérieur à celui de beaucoup d'animaux adultes, qu'il débute dans les essais de la parole, apprentissage assez long, qui lui est, d'ailleurs, facilité par les leçons et par l'exemple.

Ainsi, ni chez l'homme, ni chez l'animal, l'instinct n'est un guide uniforme et infaillible. Comme pour l'animal, mais dans des limites en général moins restreintes, il y a pour l'enfant un développement plus ou moins facile et sûr de l'instinct à poursuivre ; il doit mener de front l'apprentissage de tous ses sens, de toutes ses facultés, émotionnelles, intellectuelles, volitionnelles et morales. On est frappé, il est vrai, de la lenteur des progrès de l'enfant, quand on les compare à ceux des jeunes animaux : mais un enfant d'un an est, à beaucoup d'égards, beaucoup plus avancé que ne le sera jamais un animal adulte. A ces mêmes égards, les enfants diffèrent les uns des autres, selon leurs énergies natives, selon la force des transmissions héréditaires, et selon la nature des circonstances extérieures dans lesquelles a lieu leur développement (1). C'est ce que ne doivent jamais perdre de vue les personnes que leur rôle naturel met en rapport avec de jeunes enfants. Leur influence, qu'elles le veuillent ou non, n'est indifférente, ni au point de vue quantitatif, ni au point de vue qualitatif, au développement des instincts, quels qu'ils soient, de leurs pupilles. Grande

1. On peut lire d'intéressantes observations sur la *plasticité de l'instinct* dans le livre de M. Bastian : *Le cerveau organe de la pensée*, t. I, p. 179 et suiv.

serait leur erreur, si elles croyaient que la nature fait tout, autrement dit que les instincts, fruit de l'expérience héréditaire, par une sorte de grâce providentielle, dispensent le jeune être de l'effort que coûte l'expérience.

Partisans de la doctrine d'évolution, nous devons nous garder avec soin de tomber dans l'erreur où tombaient autrefois, par une exagération en sens contraire, les défenseurs optimistes des causes finales. Ne sacrifions pas l'expérience personnelle à l'expérience de l'espèce : ne croyons pas que l'apprentissage de la vie n'est qu'une réminiscence, que l'enfant n'a qu'à répéter machinalement ses ancêtres. Comme on l'a très bien dit, « malgré la transmission héréditaire des instincts, tout est perpétuellement à refaire, à recommencer, pour chaque individu nouveau, et la vie se compose, non d'une série de réminiscences faciles, mais d'une suite d'acquisitions laborieuses et de conquêtes personnelles... Il ne faut pas, en un mot, que l'évolution de l'espèce nous cache et nous dérobe l'évolution individuelle (1). »

II

L'activité instinctive présente chez le nouveau-né, ou chez l'enfant âgé de quelques semaines, un grand nombre de formes, dont les principales vont être l'objet d'un rapide examen. Nous distinguerons d'abord les tendances générales, appétits ou instincts simples, et les tendances spéciales, appétits ou instincts complexes. Parmi les premiers nous rangerons les instincts du goût, de l'odoration, de la vision, de l'audition, du toucher, de l'activité musculaire, de l'équilibration thermique; et parmi les seconds les instincts de nutrition, de sommeil, de phonation, de locomotion et de sexualité.

1. G. Compayré, *Revue philosophique*, novembre 1878.

Instincts généraux. — Partout où il y a des organes de sensibilité, il y a aussi tendance instinctive à accomplir des actes pouvant réveiller une certaine sorte de sensibilité. Tous les sens veulent être satisfaits ; et, dès le moment de la naissance, ou tout au moins quelques jours après, nous avons vu que le jeune enfant commence à user de l'énergie qui est propre à chacun d'eux. Il en est ainsi surtout pour le goût, qui pourtant, dès le commencement, est passif et obtus, parce qu'il se confond avec l'appétit de nutrition. Mais au quatrième mois, l'enfant, qui abstrait un peu mieux ses diverses sensations, donne des signes évidents de tendance à désirer les aliments reconnus agréables : de glouton qu'il était il peut dès lors devenir gourmand. Il en est de même pour la vue : l'œil est attiré, dès la troisième semaine, par la lumière, et bientôt par tout objet lumineux ou coloré : et l'on voit bien ici que l'instinct qui pousse chaque organe à entretenir sa vitalité est d'accord avec l'instinct qui le porte à rechercher dans l'exercice une satisfaction : toute couleur plaît à l'enfant, qui excite sa vue sans la troubler. On peut en dire autant des impressions auditives : nous avons vu combien l'enfant aime le bruit, indifférent aux discordances musicales, pourvu qu'elles émeuvent son appareil auditif sans le froisser. Ces deux sens, qui seront deux instruments par excellence d'instruction et d'émotivité, fonctionnent d'abord pour eux-mêmes, si j'ose ainsi parler, et dans un but entièrement affectif. L'enfant de deux mois, de trois mois, passe la plus grande partie de ses heures de veille à regarder pour voir, à écouter pour entendre, pour le seul plaisir que cela procure, sans utilité immédiate ou prochaine, sans curiosité proprement dite. Le tour du tact arrive : à trois mois l'enfant commence à tendre la main pour saisir, il palpe en connaisseur novice, et la tendance à éprouver des sensations tactilo-musculaires se développe de jour en jour chez lui.

Un enfant de six mois passe au moins la moitié de ses

moments de veille à exercer les organes qui lui procurent des plaisirs ou des sensations visuels, auditifs, tactiles et musculaires : qu'il les exerce aussi, la plupart du temps sans autre utilité que le développement des organes, et par intervalles avec une attention utile à son bien-être et à son instruction, cela n'est pas douteux. Mais la tendance à s'éjouir de sensations agréables, fraîches, renouvelées, est celle qui domine encore à cette époque. Du reste, cette tendance persistera à toutes les époques de la vie : quand l'adulte n'est pas forcé par les nécessités de la vie, par les exigences du devoir, par les influences d'habitudes professionnelles ou spéciales, à discipliner toutes ses facultés sous l'empire de l'attention utile, l'homme retourne à l'enfant, l'instinct sensible et inconscient reprend le dessus sur l'instinct intellectuel et volontaire ; on se remet tout doucement à regarder pour voir, à écouter pour entendre, à palper pour toucher, à se mouvoir et à marcher, pour les seules sensations, agréables ou même indifférentes, que ces actes automatiques procurent. Pour combien de personnes les journées se passent-elles à vide, je veux dire remplies par le fonctionnement inconscient des instincts sensoriels transformés en habitudes stériles ! Ce qui est une nécessité pour le petit enfant, qui a besoin de se reposer de ses efforts d'attention et d'intellection dans des sensations en quelque sorte glissantes, ne l'est pour l'adulte que par intervalles, à titre de rémission de la fatigue nerveuse ou musculaire, et accidentellement à titre de lénitif des affections pathologiques.

L'instinct de nutrition. — L'appétit de la nutrition, ou l'instinct de se nourrir, qui occupe le premier rang dans les appétits spéciaux, n'est pas une de ces tendances dont le stimulant est toujours présent dans les organes viscéraux, comme le besoin de respirer l'est dès le moment de la naissance ; ce stimulant a besoin d'être cherché, et, par suite, l'état des viscères auquel correspond l'appétit pour la nourriture se reproduit à des intervalles réguliers.

Même dans les derniers temps de la vie utérine, l'union intime entre l'activité sensorielle et les besoins viscéraux est établie relativement à cet instinct : c'est que ses fonctions sont trop délicates, trop importantes, trop complexes, pour que les organes destinés à y coopérer ne soient pas capables d'entrer en jeu au moment de la naissance, qui, on le sait, est soumis à une foule de variations accidentelles. Les faits suivants, rapportés par Houzeau, n'ont donc aucune invraisemblance. « Le mammifère et l'oiseau ingèrent avant de sortir de leurs enveloppes : le poulet consomme le blanc de l'œuf, l'enfant boit l'eau de l'amnios, et il en est de même du veau et de la plupart des mammifères. Cette alimentation fœtale est l'origine des selles souvent copieuses des animaux nouveau-nés. Mais le veau fait plus encore. Il est démontré qu'il se lèche dans le corps de sa mère ; on trouve dans son estomac, avec de l'eau de l'amnios, des paquets de son propre poil... L'instinct de se nourrir est donc inné, comme le besoin même de prendre de la nourriture (1). » On doit même ajouter qu'il est déjà spécialisé, « qu'il ne porte pas l'être indifféremment vers tous les objets, mais vers une certaine classe d'objets. » Après les premiers mois d'allaitement, l'enfant montre des tendances très caractérisées d'omnivore, quoique affectant selon les individus, des appétences, des dégoûts, des préférences particulières.

L'instinct de nutrition est inné ; quant à la faculté de se nourrir, d'opérer les actes qui la favorisent, elle est jusqu'à un certain point connée, mais non parfaite au premier jour. Certains animaux la possèdent entière, dès la naissance : certains animaux, dit Bastian, sont capables de manifester cette faculté « presque immédiatement après la naissance, et sans tenter auparavant d'essai infructueux (2) » ; par exemple, le

1. *Etude sur les facultés mentales des animaux*, T. I, p. 193.
2. *Le cerveau organe de la pensée*, T. I, p. 177.

marcassin et le poulet. Mais, chez les animaux qui n'ont pas encore atteint dans l'oviducte ou l'utérus le développement exigé pour l'exercice de certaines facultés, elles ne se montrent, ou plutôt ne se développent que quelques jours ou quelques semaines après la naissance. Ainsi l'enfant opère, quoique maladroitement, la succion, quelques heures après la naissance ; il ne peut ni mâcher, ni saisir les aliments qui conviennent à son espèce, de même que le petit chat qui vient de naître ne peut happer ni mâcher sa proie. Et de même aussi que le petit chat n'apprend à guetter sa proie, à saisir son aliment, et à le mâcher, que lorsque certaines parties de son organisme ont reçu un développement suffisant, de même aussi que l'oiseau s'essaie à s'envoler et à chercher sa nourriture dès que ses organes sont assez faits pour cela, de même l'enfant n'apprend à saisir et à manger une pomme, un morceau de pain ou de viande, qu'à une certaine période de maturité organique. J'ajoute que les forces qui suffisent pour produire le stimulant de l'action instinctive, chez l'enfant, comme chez le petit chat (1), et même chez le jeune oiseau, n'aboutissent tout d'abord qu'à des essais plus ou moins heureux. La faculté de se nourrir, comme celle de marcher et de voler, exige toujours une éducation plus ou moins longue, où l'initiative du jeune a plus ou moins besoin d'être secondée par l'exemple et les encouragements des adultes.

L'instinct de sommeil. — L'appétit du sommeil se manifeste d'une manière toute spéciale, comme une tendance négative, si je puis m'exprimer ainsi, comme un besoin de cessation d'activité. Aussi les mouvements et les actes qui amènent la tranquillité et le sommeil sont-ils monotones et lents : le bercement naturel des branches pour l'oiseau, le mouvement rythmique de la tête pour le cheval debout, peut-être les mouvements alternatifs et moelleux du chat

Voir *Mes deux chats*, p. 71 et suiv.

qui se dispose à se coucher, et le balancement ou le bercement, accompagné d'un chant monotone, pour l'enfant. Le sommeil est intéressant à étudier, au double point de vue du physiologiste et du psychologue.

La cause physiologique du sommeil est inconnue. Quelque hypothèse que l'on admette pour l'expliquer, la congestion ou l'anémie cérébrale, on peut du moins observer les caractères assez constants de ce phénomène. Il s'empare par degrés chez l'adulte, et souvent brusquement chez l'enfant, des différents organes : ce sont d'abord les muscles des membres, les bras, les jambes, qui s'immobilisent dans la position qu'ils ont choisie ou rencontrée : après les membres, les muscles volontaires du tronc se relâchent et s'arrêtent dans une flexion plus ou moins complète. On a remarqué aussi que pendant le sommeil, la respiration devient plus rare, le pouls moins fréquent.

Que devient l'état mental de l'animal endormi ? Pendant que les fonctions nutritives continuent et les mouvements réflexes persistent, le cerveau cesse-t-il de fonctionner? Le sommeil n'abolit-il qu'une partie des phénomènes de l'activité psychique? On n'en sait rien. Il est probable que l'abolition des états mentaux n'est jamais absolue, qu'elle n'atteint jamais toutes les régions du cerveau, même quand le sommeil est profond.

Il est du moins certain, le souvenir et la nature des rêves le prouvent, que les hémisphères cérébraux ont, pendant le sommeil, une grande aptitude à recommencer leurs fonctions, quoique toujours d'une manière incomplète. On sait aussi que les impressions venues des viscères, une gêne même légère de la circulation ou de la respiration, une pression musculaire trop forte, la réplétion ou la vacuité de l'intestin, ou même des perceptions du monde extérieur brusquement et désagréablement ressenties, donnent lieu à des idées et à des émotions très pénibles, provoquent des cris et des mouvements en rapport avec de semblables images.

Quoique le rêve ne paraisse pas exclusif du sommeil même profond, il est en général une fatigue pour les organes. Le sommeil équivaut à une réparation et à une mise en réserve de forces; et l'activité intempestive du rêve est une dépense prématurée des forces destinées à l'activité de la veille.

Mais quand il est léger, intermittent, flatteur, qu'il n'empêche pas le sommeil complet des principaux organes, et qu'il n'exerce qu'à demi, sans le fatiguer, l'organe cérébral, le rêve, indifférent au point de vue physiologique, n'a rien que de très-favorable au développement de l'être intellectuel et moral. En l'absence de perceptions actuelles, les perceptions passées s'élaborent, sous la loi de l'association, et sans le contrôle et les obstacles de la réalité; l'esprit semble s'isoler du monde extérieur pour s'abandonner librement à son œuvre d'incubation et de digestion idéale.

Alors, peut-être mieux qu'à l'état de veille, l'association et la dissociation fortuites des images produisent comme par surprise ces abstractions par lesquelles les formes individuelles se détachent des masses, les détails des ensembles, les qualités des objets : on ne peut douter que dans le rêve le cerveau de l'enfant ne soit traversé par des images aussi vives en elles-mêmes que peu conformes aux réalités absolues: des hallucinations de sons, de couleurs, d'impressions tactiles, de sensations musculaires, de formes isolées ou groupées, d'objets semblables, de semblables différenciés, bien plus, de séries d'actions accomplies par un plus ou moins grand nombre d'acteurs, et donnant lieu à des raisonnements et à des sentiments concordants. Toutes les opérations intellectuelles, toutes les facultés affectives, s'exercent dans le rêve avec d'autant plus de facilité et d'utilité, qu'elles opèrent avec leurs seules ressources: dans cet état, l'esprit travaille sur son acquis, sur ses idées, en quelque sorte sur lui-même. Ainsi l'on peut dire que le sommeil est pour l'enfant un repos général de l'activité musculaire, sensorielle et cérébrale, mais avec des reprises intermittentes d'activité

d'autant plus agréables et utiles que les rêves sont plus rares et plus légers. On sait, du reste, que l'enfant de deux ou trois ans rêve plus que celui de six mois ou d'un an, l'enfant de six à dix ans plus que celui de trois ans, l'adulte moins que l'adolescent, et le vieillard moins que l'adulte : la fréquence et la vivacité des rêves, bien entendu, à l'état normal du sujet, paraissent correspondre au degré d'excitation ou d'activité psychique.

Le rêve n'est pas seulement un fait important de la vie psychique, intéressant nos facultés intellectuelles : son influence s'étend à nos sentiments, et jusqu'à notre moralité. Les états mentaux qui se produisent avec ou sans conscience pendant le sommeil sont la suite et la préparation de certains états mentaux de la veille. « Il se peut, dit M. Ch. Levêque, que les dispositions tristes ou gaies de la veille soient un écho affaibli des agitations du sommeil, et même que ces intimes ressentiments aillent jusqu'à produire certains actes de notre journée (1). » Il est, en effet, bien certain que le souvenir n'est pas la seule trace que les rêves puissent laisser après eux. Selon la nature des rêves qu'il a faits pendant la nuit, l'enfant éveillé montre une humeur plus ou moins gaie, une tendance plus ou moins grande à obéir, etc.

J'ai suffisamment parlé de l'instinct de locomotion au chapitre des mouvements, pour qu'il soit inutile d'y revenir ici. Il sera question de l'instinct de phonation dans le chapitre consacré au langage. Les considérations touchant l'instinct de sexualité trouveraient aussi leur place naturelle dans un chapitre consacré à la pudeur ou au sens moral; mais il m'a paru bon de lui accorder quelque attention dans ce chapitre consacré aux tendances spéciales.

L'instinct sexuel. — La localisation dans l'encéphale de l'instinct sexuel est loin d'être déterminée. L'hypothèse de

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1858, p. 932.

Gall qui voulait qu'il existât une relation constante entre le développement du cervelet et l'appétit sexuel a été complètement réfutée par des faits d'observation clinique et de pathologie humaine. Selon Ferrier, les besoins organiques qui constituent la base de l'appétit sexuel se groupent autour d'une forme spéciale de sensation tactile, et celle-ci peut être supposée comme ayant son centre en rapports étroits avec la région de l'hippocampe. Mais il le suppose, et n'affirme rien. Il ajoute, se basant sur la puissance d'excitation sexuelle qui appartient à certaines odeurs, qu'une région étroitement unie aux centres de l'odorat et des sensations tactiles pourrait être considérée comme le siège probable des sensations qui constituent la base de l'appétit sexuel (1). Les centres de cette sensation sont, selon le même auteur, « probablement localisables dans les régions qui unissent les lobes occipitaux à la région inféro-interne du lobe temporo-sphénoïdal. Comme les organes reproducteurs constituent chez la femme un élément si prépondérant dans leur constitution physique, ils doivent être représentés dans les hémisphères cérébraux par des centres proportionnellement plus considérables, fait qui s'accorde avec l'excitabilité émotionnelle plus grande de la femme et le développement relativement plus considérable des lobes postérieurs du cerveau (2). » Nous en sommes réduits à des hypothèses quant à la localisation de l'appétit en question. Il n'est donc pas nécessaire de chercher si le cerveau du petit enfant possède, à un degré quelconque de formation, les organes cérébraux d'appétition sexuelle. Mais nous devons remarquer que cet instinct n'est pas exclusivement caractérisé par la tendance reproductrice. Il l'est surtout par l'appétition des sensations qui ont pour but inconscient, ou, si l'on veut, pour résultat la multiplication de l'être, la conservation de l'espèce. Je laisse

1. David Ferrier, *Les fonctions du cerveau,* p. 318.
2. *Id. ibid.* p. 422.

encore ici la parole à un représentant autorisé de la psychologie comparée :

« Les anatomistes modernes ont prouvé que la disparité des sexes est une différence beaucoup moins radicale qu'on ne serait tenté de l'imaginer. Le type est le même pour tous les individus d'une espèce. Le mammifère mâle a, comme l'autre sexe, les mamelles, auxquelles il ne manque que le développement. L'analogie se poursuit, sinon entre les proportions relatives des parties, du moins dans le plan général de structure, jusque dans les organes génitaux. Everard Home va jusqu'à penser que le germe, à l'origine, peut indistinctement être doué de l'un ou l'autre sexe, qui dépendrait de simples circonstances ultérieures, telles que les accidents de l'imprégnation.... Même dans les animaux supérieurs le sexe, bien qu'il ne puisse être changé, n'a pas quelque chose d'aussi exclusif qu'on le pense généralement. A la naissance et pendant toute la première période de la vie, il n'entraîne aucune manifestation propre ; la structure des organes génitaux est le seul moyen de le distinguer. C'est plus tard seulement que paraissent d'autres caractères, la barbe, les seins, la menstruation. L'oiseau mâle se pare des plus beaux joyaux de son plumage. Celles des affections mentales qui se rattachent aux phénomènes sexuels, nulles ou presque nulles jusque-là, éclatent maintenant dans toute leur force (1). »

Le même auteur cite un grand nombre d'exemples, empruntés à la série des mamnifères ou des oiseaux, qui tendent à montrer que la déviation de l'instinct sexuel, allant jusqu'à la confusion anomale du sexe et de l'âge, ou la recherche exclusive des sensations qui se rattachent à cet instinct, n'est pas spéciale à l'homme. Ces considérations physiologiques, dans l'intention du célèbre naturaliste, n'ont pour but que

1. Houzeau, *Études sur les facultés mentales des animaux*, T I, p. 274 et suiv.

d'expliquer la brutalité de la passion de l'amour dans les différents animaux. Elles nous suffisent pour l'intelligence des mêmes excès dans l'homme, qui n'est pas un animal raisonnable, mais un animal qui peut et doit l'être. Sans appuyer sur ces délicates questions, que des scandales fréquents de criminalité et le succès de certains romans, beaucoup moins funestes aux mœurs qu'ils ne le paraissent (1), imposent aux méditations des moralistes et à l'attention des législateurs, je me contenterai, comme je l'ai fait déjà, de signaler aux parents et aux éducateurs qui les ignorent les dangers possibles de la déviation et de la corruption de l'instinct sexuel, même à l'égard du tout jeune enfant. Qu'on me permette encore de citer quelques passages d'un livre à haute portée morale, dont l'adulte peut faire son profit, et pour les enfants de tout âge, et pour lui-même. Ma citation ne se rapporte qu'à l'intérêt moral du jeune enfant.

« L'observation, dès les premières années de l'enfant, dont il faut s'efforcer de gagner la confiance, le choix attentif de ses compagnons, comme de l'école qu'il fréquente et des études qui ne lui gâteront pas l'esprit, la formation de ses goûts, l'exercice en plein air, la camaraderie des frères et des sœurs, le choix du médecin, les relations de société, les amusements ; tous ces divers points demandent à être examinés avec le plus grand soin.

« Le premier devoir des parents est d'observer le petit enfant. Il y a bien peu de parents qui sachent combien tôt les mauvaises habitudes peuvent être contractées, et combien l'influence des bonnes (pourquoi des bonnes seulement ?) peut être préjudiciable à l'enfant... L'œil de la mère, plein de tendresse et de respect, doit constamment surveiller ses enfants... Cette surveillance exercée sur le jeune enfant, la nuit comme le jour, voilà le premier devoir

1. Je fais allusion à certaines œuvres bien connues d'A. Belot et d'E. Zola.

à inculquer universellement. Deux choses sont nécessaires à qui veut l'accomplir, savoir : une connaissance très claire des maux auxquels l'enfant peut être exposé, et un tact permettant de comprendre la plus légère indication du danger, et de le prévenir, sans permettre à l'enfant de s'en douter (1). » Mme Blackwell ajoute, dans une note d'appendice, ces graves considérations : « On peut trouver de terribles exemples dans le traité de médecine de Trélat, intitulé : *La folie lucide*, etc. Lallemand et d'autres chirurgiens citent de nombreux cas de dommage funeste porté à la santé des enfants encore à la mamelle, par les actes odieux de bonnes sans principes. J'ai dû moi-même faire remonter la mauvaise santé d'enfants, dans des familles de la plus haute société, aux habitudes pratiquées par des bonnes de confiance, qui avaient toute l'apparence de femmes honnêtes et respectables ! Des témoignages d'un grand nombre de médecins confirment ces observations (2). »

1. *Conseils aux parents sur l'éducation morale de leurs enfants au point de vue de leurs facultés sexuelles*, par Mme Elisabeth Blackwell, docteur en médecine, Germer Baillière édit. 1881, p. 92 et suiv.
2. Id. ibid. p. 138

CHAPITRE V

LES SENTIMENTS

Je ne puis me résoudre à ne voir dans le petit enfant, même quand il compte à peine quelques jours de notre existence, qu'un pur automate. Un savant, à qui j'avais exposé, sans le convaincre, mes idées sur la direction à imprimer aux facultés du jeune enfant, m'envoyait, en guise de réfutation, cette étrange, mais caractéristique miniature de son fils âgé de près de deux mois : « C'est une vraie petite bête, vorace à l'excès, qui n'a de véritable repos que dans le sommeil ou au sein. Je n'aurais jamais cru qu'un petit enfant fût si absolument un animal, sans autre instinct que la gloutonnerie. Il faut, pour en supporter le dégoût, se dire que, dans quelques mois, il y aura quelques lueurs d'intelligence, que cela commencera à ressembler à un petit homme. » Tout d'un coup, n'est-ce pas? par je ne sais quel miracle de la nature! Mon ami reçut de moi des observations plus nombreuses, qui n'eurent pas plus de succès auprès de lui. Il ajouta : « Je crois toujours à la pure animalité du petit enfant, et, pour donner une véritable idée de la voracité de cet âge, je ne peux le comparer qu'à une larve toujours mangeant sans trêve ni repos. » Sans relever quelques détails qui me paraissent doublement calomnieux, et pour le petit enfant, et pour l'animal, je reconnais que mon ami a bien observé et bien décrit cet état du petit enfant soumis au tyrannique besoin de la nourriture. M. Luys a vu aussi la même chose; mais il a vu, comme moi, quelque chose à côté, et ce quelque chose est de la plus grande im-

portance. « Ses appétitions organiques sont flattées par le lait qu'il suce, et il se nourrit organiquement comme une cellule organique qui emprunte au milieu ambiant les matériaux qui lui agréent. Mais, en même temps, cette satisfaction qu'il éprouve, il la traduit à sa manière, il sourit en voyant le sein qui lui donne la nourriture et la vie, et dès lors, sa sensibilité *intime* est mise en émoi, son *sensorium* est ému. Il se réjouit, parce qu'il se souvient, parce qu'il a gardé le souvenir des satisfactions données à ses appétitions physiques (1). »

Sentiments relatifs au goût. — Les plus vifs sentiments de l'enfant sont longtemps ceux qui se rapportent au goût. Le besoin de manger domine longtemps tous les autres, même le besoin de mouvement : il est le premier à se manifester, et le plus persistant. Les plus importantes de ses émotions, les plus agréables, sont, pour l'enfant, celles qui se rapportent à cet incessant et impérieux besoin. C'est à travers les satisfactions de son appétit, qu'il se met à connaître et à aimer successivement le sein de sa nourrice ou son propre biberon, et ensuite les mains, le visage, la voix, les yeux, le rire, les caresses, la personne tout entière de sa nourrice. Ses premières amours sont celles d'un gastronome ; sa première gratitude est la reconnaissance de l'estomac ; ses premières expériences tactiles, sont toutes, autant qu'il est possible, rapportées au goût. Quand on met un objet quelconque dans les mains d'un enfant d'un à six mois, il le palpe un instant, il le serre, sans avoir l'air de s'arrêter aux impressions tactiles, et, s'il a la force de le porter à sa bouche, il l'expérimente avec les organes du goût. Votre doigt, un chiffon, un bâton, une boîte, un fruit, une fleur, un animal, un vase, les objets grands ou petits, propres ou dégoûtants, tout y passe. Après s'être emparé de la belle gravure dont les couleurs l'avaient d'abord sé-

1. Luys, ouv. cit., p. 100.

duit, il n'a rien de plus pressé que de la porter à sa bouche. Le beau et le bon paraissent pour lui une seule et même chose. Lors même que de très-nombreuses expériences lui ont appris que tous les objets ne sont pas d'une dégustation agréable, il ne se défie, à première vue, que des objets notoirement offensants pour son goût: ainsi un enfant de trois mois, à qui l'on avait fait prendre des remèdes amers dans une tasse bleue, détournait la tête, grimaçait et pleurait, à la vue de la tasse bleue. — Un enfant de six mois, à qui l'on présenta pour la première fois un porte-plume, un petit cadre, une paume, un livre, les porta successivement à sa bouche. Le besoin de combattre le picotement continuel de leurs gencives est sans doute pour quelque chose dans ces mouvements, lorsque les enfants ont plus de quatre mois ; mais la raison principale en est la surexcitation des fonctions du goût, et des idées et sentiments qui s'y rapportent.

Les sentiments de joie et de peine qui se rapportent au goût restent dominants pendant les premiers mois, mais ils ne sont pas les seuls que le petit enfant éprouve.

La crainte. — Dès les premiers jours, l'instinct automatique de la peur se montre chez l'enfant. On peut, d'ailleurs, trouver comme une manifestation obscure de cet instinct dans les tressaillements produits chez le fœtus par la frayeur subite de la mère. Une dame ayant été très fortement effrayée, trois mois avant la naissance de son enfant, sentit son fruit s'agiter convulsivement dans son sein. Cet enfant ne vécut que quelques mois, et produisait souvent, sans cause extérieure déterminante, ces soubresauts violents qui caractérisent la peur excessive. Ce sont là des effets d'imaginationisme incontestés, et contre lesquels une mère et son entourage doivent se prémunir, autant qu'il est possible.

Quant aux tressaillements, aux cris, à l'arrêt ou à la précipitation de la respiration, qui sont symptomatiques de

la peur chez le nouveau-né, leur cause est souvent si faible, qu'il n'est pas toujours donné de la prévoir ou de l'écarter. L'audition brusque de toute espèce de bruits, presque toutes les apparitions soudaines d'objets nettement vus, dérangent le repos de l'enfant. A trois mois, et même auparavant, la simple vue d'un visage étranger le fait quelquefois s'agiter et respirer au point de sembler anhélant.

Darwin a noté des signes de crainte dès les premières semaines, à l'occasion du moindre bruit inattendu, et plus tard, à l'occasion de bruits ou d'attitudes étranges. Il parle de la crainte éprouvée par certains enfants plus âgés, quand ils se trouvent dans l'obscurité, mais sans nous dire s'il croit cette disposition héréditaire. Il est à croire que son opinion est telle, car il attribue, et, selon moi, non sans une apparence d'exagération, la peur ressentie par son enfant, au Jardin Zoologique, en présence des animaux de grande taille, à des « effets héréditaires de dangers réels et de superstitions abjectes qui datent de l'époque de la vie sauvage. » Plein de déférence pour les opinions de l'illustre physiologiste, je me demande cependant si un enfant de deux ans et trois mois ne peut pas tenir en partie de son expérience comparative cette frayeur causée par la vue d'un animal énorme, et s'il est besoin de reculer jusqu'à l'expérience de ses ancêtres sauvages pour expliquer chez lui cette manifestation particulière d'une tendance héréditaire seulement dans ce qu'elle a de général.

On peut rapporter sans doute à l'époque de six ou sept mois, l'observation suivante de Ch. Bell (1) : « Si nous faisons sauter l'enfant dans les bras, il reste immobile lorsque nous l'élevons, mais pendant la descente, il se débat, et fait des efforts. Quand la nourrice le pose sur ses pieds, en formant un cercle de ses bras autour de lui, il apprend len-

1. *The hand*, p. 233.

tement à trouver l'équilibre, et à se soutenir, non sans y mettre une grande timidité. Il ne prétend se tenir tout seul qu'à une petite distance des genoux de sa nourrice, assez près pour se jeter dans son giron s'il allait tomber. Dans ses premiers essais de force musculaire, il est sous l'empire d'une peur, que l'expérience peut encore avoir produite. » Un petit enfant qui tombe en essayant de marcher, y renonce quelquefois pour longtemps. Mais il y a sous ce rapport de très grandes différences entre les individus de notre espèce, comme entre les petits des animaux qui font les premiers essais de leurs pattes pour marcher, pour courir, pour sauter, monter et descendre. Comme les petits enfants dans les premiers essais de jeux difficiles ou dans les premiers exercices de gymnastique, les petits chiens montrent, les uns un témérité extraordinaire, que les chutes n'étonnent guère, et les autres une prudence et une poltronnerie risibles.

La frayeur causée par les impressions visuelles est moins fréquente chez les petits enfants de trois à dix mois que celle qui provient des impressions auditives ; chez les chats, dès le quinzième jour, c'est le contraire qui a lieu. Un enfant de trois mois et demi, au milieu du va-et-vient d'un incendie, en présence des flammes dévorantes et des murs effondrés, ne manifestait ni étonnement, ni crainte : il souriait même à la femme qui le gardait en attendant ses parents et veillant sur les meubles ; mais le bruit du clairon, des pompiers qui approchaient, et ensuite le bruit des roues de la pompe, le firent tressaillir et pleurer. A cette époque, je n'ai pas encore vu d'enfant tressaillir sous l'impression d'un éclair même très vif, mais j'en ai vu plusieurs s'effrayer du bruit du tonnerre. Mes observations sont ici en opposition avec les assertions de Rousseau et d'Herbert Spencer. Le premier pense à tort, comme Locke, que la crainte est un sentiment dérivé de l'expérience des choses nuisibles ou dangereuses, et qu'à moins d'impres-

sions trop choquantes, ce sentiment ne se produit pas chez l'enfant. « J'ai remarqué, dit-il, que les enfants ont rarement peur du tonnerre, à moins que les éclats ne soient affreux et ne blessent réellement l'organe de l'ouïe, autrement cette peur ne leur vient que quand ils ont appris que le tonnerre blesse ou tue quelquefois (1)... » Herbert Spencer dit de son côté : « Sans doute il arrive que l'enfant soit frappé de crainte par un coup de tonnerre, et qu'un ignorant regarde une comète avec une terreur superstitieuse ; mais les coups de tonnerre et les comètes ne sont pas des phénomènes qui arrivent tous les jours et se produisent avec ordre (2). » La vérité est que certains enfants, dans les premiers mois, sont effrayés par certains bruits très secs ou très sonores, et surtout inhabituels. Il est vrai aussi, comme l'ont d'ailleurs observé Locke et Rousseau, que l'accoutumance, et surtout l'accoutumance graduée de ces bruits en fait perdre la crainte aux enfants : un enfant, qui craignait le tonnerre à l'âge de six mois, c'est-à-dire au mois de mai, ne le craignait plus cinq mois après, à la fin de septembre, ayant eu plusieurs fois l'occasion d'entendre ce bruit et de se familiariser avec lui. Mais à l'âge de trois ans, peut-être par l'effet d'une mauvaise éducation, cette crainte le reprit de nouveau.

Il y a une sorte de crainte naturelle, d'organisation et d'hérédité, résultat des expériences antérieures, et qui est pour le jeune être une sauvegarde contre certains dangers très réels, mais dont il n'a pas encore fait l'expérience. C'est ce qui fait que la frayeur est plus facile et plus forte chez un enfant de cinq ans que chez un enfant de trois ans, chez un enfant de trois ans que chez un enfant de six mois, et que ce genre d'émotion vient au petit enfant plutôt à l'occasion des impressions auditives que des im-

1. *Émile*, livre I.
2. *Principes de sociologie*, t. I.

pressions visuelles. La vie antérieure de l'homme civilisé n'a pas autant prédisposé l'espèce à guetter le danger éloigné qu'à l'attendre de près, c'est-à-dire à l'écouter venir. Aussi, en mettant de côté toutes les susceptibilités individuelles, fruits d'une hérédité spéciale, la crainte vient plutôt par l'oreille que par les yeux à l'enfant encore inexpérimenté. Il est naturel que la proportion soit renversée, ou du moins plus réduite, chez des animaux organisés pour apercevoir le danger de loin. Aussi n'ai-je pas vu d'enfant effrayé à la première vue du feu, mais j'ai vu le contraire chez plusieurs animaux domestiques, jeunes chiens, jeunes chats, jeunes poulets, jeunes oiseaux. Une poule à demi morte dans le jardin fut approchée du feu, ce qui la fit reculer brusquement, malgré sa faiblesse ; on l'en approcha de nouveau en la caressant, on la tint sur un tabouret en continuant de la caresser, elle se laissa faire, prit goût à la douce et réconfortante chaleur, et ne tarda pas à clore les yeux et à s'endormir. Une demi-heure après, soit qu'elle fût trop faible pour s'enfuir, soit qu'elle se trouvât heureuse dans sa nouvelle situation, on la laissa seule, on marcha dans la chambre, et aucun bruit ne la fit sortir de sa molle quiétude. Elle resta là toute la journée et toute la nuit. Le lendemain elle était guérie, mais elle vint d'elle-même reprendre sa place sur le tabouret. — J'ai recueilli, il y a quelques années, une chatte perdue : elle avait un an environ ; quelques mois après, aux premiers froids, j'allumai du feu dans la cheminée de ma chambre de travail, qui est son salon à elle ; elle regarda d'abord d'un air très effrayé la flamme, je l'en approchai : elle bondit et courut se cacher sous le lit. Quoique allumant du feu tous les jours, je ne pus que vers la fin de l'hiver la décider à rester sur une chaise auprès du feu. L'hiver suivant, toute appréhension avait disparu : elle se plaçait tout bonnement sur une chaise devant le feu, et, quand le feu était à demi éteint, sur le parquet même, tout près du foyer. Pas de bruit qui

ne détermine, chez le même animal, une tendance à se garer par les yeux : le bruit du tonnerre, le bruit d'une lourde charrette, l'excitent tout à coup à regarder au plafond plutôt qu'à aller écouter à la fenêtre : c'est que les ombres des corps qui passent dans la rue glissent très souvent sur le plafond, mes volets étant à demi fermés. Concluons donc qu'il existe des prédispositions héréditaires à la frayeur, qui sont indépendantes de toute expérience, mais que les expériences graduellement amenées atténuent dans une mesure considérable. A l'enfant, elles viennent surtout, je le crois, par les oreilles.

Colère. — Pendant les premières semaines, l'enfant ne paraît exprimer instinctivement que par ses cris et ses mouvements de résistance la peine que lui font les objets. Mais à l'âge d'environ deux mois, il repousse avec violence les objets désagréables, et, par le froncement des sourcils, la rougeur du visage et de la peau du crâne, les trépignements, quelquefois les larmes, montre de véritables accès de colère. A l'âge de trois mois, la jalousie provoque en lui des larmes, des cris et des contorsions, lorsqu'on fait mine de le supplanter dans la possession du sein ou du biberon. Il s'irrite encore quand il ne peut prendre avec facilité le sein recouvert par l'étoffe du corsage, quand on le débarbouille, qu'on le baigne, qu'on change son linge, quand on ne devine ou ne satisfait pas assez promptement ses désirs. A six mois, en général, il ne se laisse plus enlever, sans criailler d'impatience, ses jouets, auxquels il paraît tenir, soit en vertu d'un instinct inné de propriété, soit en raison des distractions de plus en plus nombreuses qu'ils lui procurent.

A la même époque, ses mouvements et ses cris semblent indiquer pendant le sommeil quelque rêve pénible. Vers l'âge d'un an, sa colère se traduit quelquefois par des actes nuisibles, qui sont comme un germe du sentiment de vengeance. Il bat, par colère comme par jeu, les objets, les

personnes, les animaux; rejette avec emportement les assiettes, son verre, ses aliments, ses jouets, tout ce qu'il a dans ses mains, sur les personnes qui lui ont déplu, ou simplement sur la première personne venue, quand ces objets lui déplaisent. Ainsi, la colère a pour origine, et de très bonne heure, soit des sentiments simples, soit des sentiments complexes, et pour expression, soit des actes simples et automatiques, soit des actes complexes et d'acquisition personnelle.

Si l'hypothèse de l'évolution est vraie, il est nécessaire et utile que le jeune civilisé traverse avec une certaine gradation les étapes principales qui ont amené son ancêtre de l'animalité à la civilisation la plus inférieure. Notre enfant a des droits sérieux à reproduire un moment cet ancêtre, à ressembler à ce sauvage auquel plusieurs identifient l'homme primitif. Or, l'irascibilité est un des caractères spéciaux du caractère émotionnel des races inférieures. L'irritabilité et l'impulsivité sont, à peu d'exceptions près, des traits fondamentaux de toutes ces races. « En dépit de leur contenance d'ordinaire impassible, les Dacotahs entrent dans des accès effrayants de fureur sanguinaire quand ils tuent des bisons; et chez les flegmatiques Criks, il y a très fréquemment des suicides causés par des désappointements sans importance. » Si nous passons d'Amérique en Asie, nous rencontrons les Kamtschadales qui, à ce qu'on rapporte, sont « excitables, pour ne pas dire hystériques (il s'agit des hommes). Un rien les rend fous, ou leur fait commettre un suicide. » Parmi les Négroïdes, le Papou est « impétueux, irritable, bruyant »; les Fidjiens ont « les émotions facilement excitables, mais peu durables... »; les Tasmaniens sont « prompts à passer du rire aux larmes »; « les Fuégiens parlent avec bruit et emportement »; « l'impulsivité des Australiens se trouve impliquée dans les termes que Stuart emploie quand il dit que la *jin* (femme de l'Australie) en colère fait plus de fracas que l'européenne », et qu'un

homme « remarquable par sa superbe et sa réserve, sanglota longtemps quand on lui arracha son neveu (1). »

Cette impulsivité et cette irascibilité sont chez nos enfants un legs hérité de nos primitifs ancêtres : elles sont en eux comme une arme instinctive de défense et un instrument natif de préservation. Il paraît donc démontré *a priori* que l'évolution systématique, ou l'éducation, doit conserver cette force en la disciplinant. Mais l'expérience seule peut nous apprendre quelles peuvent être dans le premier âge, et pour l'avenir, les conséquences de ce sentiment combattu ou favorisé, et par suite, en quelle considération doit être pris ce facteur moral de l'éducation.

La colère est légitime chez le petit enfant, quand elle exprime sa révolte inconsciente contre les premières douleurs de la vie, convulsions, coliques, mal de gencives, malaise produit par la fièvre, le besoin d'air, de locomotion ou de sommeil. Ce sont pour lui des mouvements et des bruits, des sensations intenses qui ont pour effet de le distraire jusqu'à un certain point du sentiment de la douleur, et pour ses protecteurs nés ce sont des avertissement dictés par la nature elle-même. De même est-il entièrement dans son droit, lorsque, dans ses maladroits essais du langage, l'expression ayant trahi sa pensée, il hurle, il frappe la terre avec son pied, s'indigne de si bien dire et d'être si mal compris. Il est encore en droit de se fâcher, lorsque, lui ayant donné une mauvaise habitude, comme celle de le bercer, de le laisser dormir sur les bras, ou de le coucher avec de la lumière, on vient à interrompre tout à coup une de ces habitudes ; et plus encore dans son droit, quand, au mépris de sa tendre et délicate personnalité, nous voulons lui imposer un acte rebutant pour lui de prime-abord ou qui lui déplaît d'habitude, le forcer à avaler une potion âcre, à supporter sans se plaindre une correction ou une

1. Herbert Spencer. *Principes de Sociologie*, p. 82 et suiv.

privation, à saluer ou embrasser une personne antipathique. Sa colère est aussi de bon aloi, lorsque, selon l'exemple cité par Rousseau, frappé par sa nourrice parce qu'il pleure, il se tait sur-le-champ, devient violet, et suffoque de colère, et qu'une autre souffrance s'étant ajoutée à celle qu'il éprouvait sans doute auparavant, il exprime l'une et l'autre par des cris aigus, des signes de ressentiment, de fureur et de désespoir.

Il est aussi certaines impatiences qui dénotent un caractère franc et généreux, et qui sont mêlées à l'éclosion des premières vertus morales. Ainsi, l'enfant qui se plaît tant à marcher seul, quoique à ses risques et périls, se fâche sérieusement si l'on s'obstine à lui imposer une aide, quand il a envie de courir en liberté. Ainsi, un peu plus tard, ayant fait devant sa mère une mauvaise plaisanterie dont les bonnes avaient beaucoup ri auparavant, il part d'un éclat de rire auquel personne ne répond, rougit d'abord, fait une moue crispée, comprend qu'il a dit une sottise, et paraît presque irrité contre lui-même. Ainsi, vers l'âge de deux ans, puni sévèrement par une personne qui se montrait ordinairement faible envers lui, il entre en fureur pour une punition qu'il aurait subie sans mot dire, si elle lui avait été infligée par ses parents. Ainsi encore, voyant deux enfants se battre dans la rue, il court, les poings fermés, le visage empourpré, les séparer. Ne sont-ce pas de précieux indices pour la connaissance du caractère, et d'excellents auxiliaires de l'éducation morale, que ces petites colères bénies ?

Mais si la colère a ses bons côtés, son utilité, ses droits, elle a ses torts, ses excès, ses inconvénients, qu'il faut maintenant rappeler. Elle peut être l'expression aiguë du caprice, de la jalousie, de la haine, du mépris, de toutes les passions hostiles, de la combativité, de la destructivité, de la vengeance, l'arme à deux tranchants de la méchanceté humaine, qui se blesse en blessant les autres. C'est

une passion d'explosion : elle peut donc, par sa fréquence et ses excès, nuire au développement physique et moral de l'enfant, autour duquel doit circuler une atmosphère de douce sérénité, et dans lequel on doit s'efforcer de maintenir le calme intérieur. La colère peut avoir surtout des effets désastreux chez les enfants prédisposés aux maladies convulsives, à un âge où les ébranlements du système nerveux n'ont point pour contrepoids la masse et les actions d'un système musculaire suffisamment organisé. Quoi de plus propre à enrayer les progrès de la bienveillance ou de la docilité dans un enfant de six à sept mois qui contracterait l'habitude de s'irriter pour les moindres causes, parce qu'un objet qu'il veut saisir lui glisse des mains, parce qu'on lui donne un aliment ou un jouet qu'il ne veut pas, parce qu'une personne étrangère lui parle ou le cajole? Quel spectacle moins charmant que celui d'un joli bambin d'un ou deux ans, qui décharge habituellement sa fureur plus ou moins motivée sur les meubles, les ustensiles de cuisine, les instruments, les livres, les fleurs, les fruits, les aliments, sur les animaux, sur ses bonnes, et, même sur ses parents?

J'ai vu une petite capricieuse de onze mois, se mettre dans une violente fureur, parce qu'elle n'avait pu réussir à saisir le nez de son grand-père. Une autre âgée de deux ans avait une belle poupée, dont elle était très fière : ses parents l'ayant emmenée aux eaux de Cauterets, elle vit, à la descente de voiture, une enfant avec une poupée pareille à la sienne : cris de paon, paroxysme de rage ; elle sauta sur l'enfant, l'égratigna, la battit, la mordit, et on dut la lui arracher des mains : sa colère avait été si forte, qu'elle en fut malade trois jours. Une autre petite fille du même âge avait de tels accès de rage, lorsque sa mère la couchait, que les voisins étaient obligés d'intervenir pour la calmer ; mais il y en avait un qu'elle craignait surtout, et dont la vue suffisait à l'apaiser, un monsieur à grosse voix

et à grande barbe, qui la fouettait quelquefois dans son petit lit. Un petit garçon âgé de quinze mois mordait sa mère, quand elle le mettait dans le bain. Un autre âgé de trois ans, que ses inconvenances avaient fait renvoyer de la salle à manger, revint aussitôt après et se coucha par terre en travers de la porte, en jouant des bras et des jambes, et jetant des cris affreux.

D'après ce que nous venons de dire des avantages et des inconvénients de la colère, il me semble qu'on peut, *a posteriori* comme *a priori*, la ranger dans cette classe de sentiments fondamentaux qu'on perdrait son temps à vouloir détruire, mais qu'il faut s'efforcer de diriger et d'élever. Il faut voir en elle un des éléments les plus féconds de l'activité humaine, qui s'unit à la sympathie pour exciter au dévouement, et peut aider à la formation des habitudes morales, soit en forçant l'enfant à faire un retour sur lui-même, soit en lui inspirant, dans la mesure permise à cet âge, un germe de

> ces haines vigoureuses
> Que doit donner le vice aux âmes généreuses.

Jalousie. — L'instinct de la jalousie, commun à tous les animaux, inégalement accusé chez les individus d'une même espèce, se produit dans des circonstances et avec des manifestations très diverses. Elle n'est pas toujours l'indice d'une sensibilité très vive ou d'une personnalité excessive, car elle se montre très énergique chez des enfants et des adultes d'un caractère calme et coulant d'ailleurs : tantôt elle éclate comme un incendie, tantôt elle couve sous la cendre. L'amour et l'affection lui sont un excitant des plus violents ; mais elle peut naître à l'occasion de tout objet possédé ou recherché par autrui. Un chat, un chien, sont jaloux d'un autre, à propos d'un aliment, d'une place occupée, d'un jouet, de caresses. Un moineau apprivoisé par une dame était jaloux des chats qu'elle caressait, des

personnes qui entraient dans sa chambre : ses attitudes, ses cris, tout l'indiquait. De même, un enfant de trois mois se montre jaloux des personnes qui s'approchent du sein de sa nourrice ou qui touchent son biberon ; il est jaloux des caresses de sa mère. A quinze mois, un autre enfant se montre jaloux quand on donne du sucre ou du dessert à sa bonne.

La jalousie s'éveille à propos d'objets très différents : elle se confond quelquefois avec l'envie, l'appropriation, et l'imitation. Les enfants veulent souvent les choses, moins pour les avoir, pour en jouir, que pour ne pas les voir entre les mains des autres. Ils agissent à l'égard des choses comme à l'égard des personnes. Un enfant de quinze mois faisait des scènes de jalousie très curieuses. Son père et sa mère faisaient-ils mine de s'embrasser devant lui, il courait en grondant les séparer, et il repoussait le père, qui est loin d'être le préféré. Le même enfant, à la même époque, ne pouvait rien voir entre les mains d'un autre sans le demander, sans chercher à le toucher ou à le prendre ; on ne faisait aucune opération à portée de ses yeux et de son intelligence, qu'il ne vînt s'en mêler : dans la cuisine, il lui fallait un couteau, ou un semblant de couteau, pour travailler avec des détritus de légumes, quand la bonne préparait la soupe. Quand son frère aîné écrivait, il lui fallait une chaise haute devant la table, du papier et une plume, avec quoi il croyait faire la même œuvre que son frère : une fois il demandait très sérieusement le blaireau à son père, pour se raser aussi. Les tendances propriétaires et imitatives entrent donc pour beaucoup dans les manifestations de la jalousie ou de l'envie.

Les pères n'ont guère à se préoccuper des préférences que leurs enfants accordent en général à leurs mères ou à leurs nourrices : elles sont dans la nature, et plus utiles que nuisibles au développement intellectuel et moral de l'enfant. De leur côté, les mères ne doivent pas s'inquiéter

outre mesure des petites infidélités que ces cœurs frivoles peuvent faire à leur tendresse. Chez les uns et chez les autres, la jalousie serait fort peu raisonnable, et pourrait, d'ailleurs, se traduire par des effets d'un mauvais exemple pour l'enfant.

Il entre sans doute toujours un peu d'amour-propre, sinon de vanité, dans la jalousie qu'un enfant montre à ses frères et à ses sœurs, surtout à l'égard des marques de tendresse et des attentions qu'on a pour eux. Chez le fils de Tiedemann, âgé de vingt-deux mois, « la jalousie et la vanité se développaient de plus en plus ; si l'on flattait sa petite sœur, il arrivait pour qu'on le flattât aussi ; il cherchait à lui prendre ce qu'on lui donnait, et même à la frapper en cachette. » Quelques mois auparavant, à la naissance de sa sœur, l'enfant avait manifesté des signes de mécontentement ; il voulait la battre, toutes les fois qu'elle était dans le giron de sa mère ou dans son lit à lui, parce qu'il lui était désagréable de se voir enlever quelque chose qu'il avait exclusivement possédé longtemps.

Un de mes neveux, à l'âge de trois ans, parlait continuellement d'un frère qu'il devait avoir bientôt. « Comme je l'aimerai, disait-il à chaque instant ! » Mais quand il l'eut vu accaparer le sein, les baisers, les caresses de sa mère, les soins et l'attention de son père, il en témoigna très haut son mécontentement. Il dit même un jour à sa mère : « Est-ce qu'il ne va pas bientôt mourir, le petit Fernand ? » Quand le nouveau venu se mit à marcher et à parler, l'autre lui faisait mille méchants tours : il le battait, le tirait d'une chaise pour se mettre à sa place, lui criait dans les oreilles, l'appelait vilain et méchant, lui prenait des mains les jouets, contrefaisait son langage et sa démarche.

Sentiments variés. — Lorsque l'expérience du petit enfant lui a signalé un certain nombre d'objets comme pouvant lui procurer des sensations agréables ou pénibles de la vue ou du tact, ses heures de veille se partagent de

plus en plus entre ses repas et ses jeux. Au besoin toujours dominant, mais non plus exclusif, de la faim ou de la gourmandise, s'ajoutent de nouveaux besoins, que les Écossais appelaient besoins intellectuels, parce qu'ils supposent un certain progrès de l'intelligence.

Voici un enfant de huit mois, d'une intelligence ordinaire. Il s'intéresse à une foule d'objets indifférents à son goût, et il ne les porte plus qu'accidentellement à sa bouche. Ils sont désormais pour lui des jouets ou des objets d'étude, et l'un et l'autre tout à la fois. Il les manie, les tourne, les retourne, les abat, les redresse, les jette, les reprend, les poursuit à quatre pattes quand il ne peut les atteindre, les attire à lui, les frappe les uns contre les autres, les met les uns dans les autres, fouille dans leurs profondeurs, les entasse et les sépare, enfin joue ou s'instruit par eux de mille manières. La vue et le tact, qui paraissaient autrefois le plus souvent de simples auxiliaires du goût, fonctionnent pour eux-mêmes ; à la synthèse primitive des fonctions succède une analyse de plus en plus puissante et délicate; les cercles concentriques des sensations, des perceptions, des jugements, des sentiments, vont s'élargissant, et désormais, le savant dont j'ai parlé plus haut admire la *petite bête* s'élevant de jour en jour, d'heure en heure, au rang de *petit homme*.

Voici un petit enfant de onze mois. Il est passionné pour son biberon, qui lui représente une source de jouissances exquises ; mais il a fait connaissance avec un certain nombre d'aliments agréables, la soupe, le pain, la viande, les gâteaux, les fruits, le vin sucré, qu'il paraît aimer autant que sa première nourriture. Cependant, lorsque son appétit satisfait, vous le mettez à ses jouets, on voit qu'il en jouit tout autant, sinon de la même manière, que de la nourriture ; il montre les mêmes tendances à s'en emparer, la même attraction vers eux, la même peine si on l'en prive, la même joie sur le visage, dans les gestes et les

attitudes, à leur demander des sensations agréables. D'autre part, je le vois aimer tendrement sa mère, sa bonne, sa sœur, sa tante, les personnes qui le nourrissent, le choient, le caressent, lui parlent et l'amusent. Il paraît même faire quelque différence au point de vue affectif entre telle et telle de ces personnes. Il paraît plus joyeux d'aller dans les bras de sa mère et de sa bonne, qui sont pour lui d'une douceur et d'une gaîté extrêmes, que dans ceux de sa petite sœur, qui l'étreint si maladroitement qu'elle le fait quelquefois pleurer, et surtout de sa tante, qui se croit très aimante et très caressante, mais qui n'en a pas l'air, et qui joint une voix criarde à un visage revêche. Cet enfant est égayé par un jeune ou joli visage, et montre très peu d'empressement pour les visages laids, vieux, ou cachés par une voilette. Il a ses affections variées suivant les objets ou les sensations qu'ils lui procurent, suivant le caractère, les gestes, les procédés des personnes : il a aussi ses haines, et pour les personnes, et pour les choses. Il s'exaspère, quand un voisin, âgé de sept ans, qui lui a fait plus d'un tour, et surtout plus d'une grimace, fait mine de l'embrasser. Un de ses oncles amène souvent un petit chien noir des plus aboyeurs, dont la seule vue assombrit l'enfant, et dont l'approche l'effraie ou l'irrite. Le martinet, le clysopompe, la serviette à laver, sont pour lui des ennemis personnels. Ainsi, les objets inanimés ont déjà une large part dans les sentiments du petit enfant. Le plaisir et la peine que ces objets font éprouver à quelqu'un de ses sens sont le germe de toutes ces affections et de toutes ces répulsions. Mais la curiosité, le besoin incessant d'émotions vives ou nouvelles, servent d'excitant et fournissent un aliment quotidien à sa sensibilité affective.

Les affections de l'enfant, comme la curiosité qui les surexcite, sont à fleur d'esprit. Elles glissent des objets aux objets, des personnes aux personnes. Par suite de sa profonde ignorance et de son attention vite lassée, il ne peut pas

s'occuper longtemps d'une personne ou d'un objet, qui ne sauront pas se varier, se métamorphoser, au gré de sa mobile curiosité. — Voici un enfant de dix mois : il confond les fleurs avec les autres objets inanimés; un morceau de papier rose excite en lui un sentiment de curiosité, une attraction, un plaisir, de même vivacité et de même durée que celui qui lui procure une belle rose. Quand je flaire cette fleur devant lui, et que je l'invite à m'imiter, en lui disant : « Elle sent bon, » il aspire, il a l'air content, il est sensible à la bonne odeur de la rose : mais les parfums excitent en nous des sensations si vite émoussées, qu'il faut avoir l'habitude tout artificielle de l'adulte (de l'adulte même animal, car j'ai vu souvent des chats se fourrer le nez dans des violettes, en vrais gourmets d'odeurs), pour savourer ces sensations en les renouvelant méthodiquement, pour les apprécier, et pour aimer les fleurs à cause de leurs parfums. Le charme des nuances végétales, si profondément ressenti par l'adulte, a vite fatigué l'enfant. A l'égard de ces êtres si fragiles, et surtout dans ses mains, son plaisir est encore plus fragile. Il tressaille d'aise à les voir, à les sentir, et bientôt il les délaisse pour autre chose. Son organisation, plus faible que la nôtre, subit presque sans réaction l'effet de cette loi naturelle, qui veut que les sensations les plus vives soient le moins longtemps ressenties. C'est pourquoi les objets, qui excitent en lui les sensations les plus agréablement ou péniblement vives, ne lui plaisent ni ne l'attristent jamais longtemps. Ils lui replaisent ou l'attristent souvent, et les sensations agréables sont les bienvenues, les sensations contraires sont mal reçues, quand elles se répètent après des intervalles suffisants.

Sympathie animale. — Les êtres animés ont, un peu plus que les objets inanimés, le don d'arrêter l'attention, d'éveiller la curiosité, et partant d'exciter l'affectibilité de l'enfant. Les chiens, les chats, les moutons, les oiseaux, les poulets, voilà, par excellence, ses instruments récréatifs,

instructifs et affectifs. Est-il étonnant qu'il en soit ainsi? Ils réunissent pour lui tous les plaisirs de la vue et de l'ouïe, les jouissances multiples du tact, et cette volupté latente qui suit les satisfactions de l'appétit du mouvement. Au renouvellement continuel de la curiosité, qui s'opère grâce à eux, s'ajoutent aussi les influences non moins puissantes de la sympathie animale. Quelle fête, quand l'enfant étreint une de ces bêtes complaisantes de ses petites mains convulsives! C'est sa propre vie, sa propre personnalité, qui se répercute vaguement pour lui dans ces organes agités des mêmes mouvements que les siens. Ce sentiment, plus héréditaire qu'acquis de la sympathie, a quelquefois chez lui des phases d'excitation supérieure : les jeux, les caresses, les cris de joie, les doux grognements, les plaintes, les gémissements du chien ou du chat, tout cet ensemble de sensations à signification sympathique renforce la curiosité, et surexcite les affections produites par les larges satisfactions de la vue, de l'ouïe, du tact, du mouvement, que la présence de ces animaux lui procure.

Cette sympathie pour l'animal ne va guère, d'ailleurs, chez l'enfant, jusqu'à la sympathie morale. Un enfant de dix mois, mon voisin, qui joue toute la journée avec le chien et avec le chat, les aime, mais plus pour lui que pour eux, pour le plaisir qu'ils lui font que pour celui qu'il peut leur procurer lui-même. Il n'a pas l'air de se douter que ces animaux jouissent et souffrent. Leurs ébats, leurs voix joyeuses le charment; leurs cris ou leurs colères l'étonnent, l'effraient, l'attristent : c'est à peu près tout. Comme le chien est plus doux que le chat, il n'est pas d'épreuve à laquelle l'enfant ne soumette sa patience : il se jette de tout son poids sur lui, le tire par la queue, par les pattes, par les oreilles, lui mord même la queue, crie à l'assourdir, lui fourre divers objets dans la gueule, éparpille sur lui ses jouets, lui fait tomber une chaise dessus, le bat avec sa pelle de bois, etc. L'autre jour, dans le jardin, la bonne l'a assis sur le

gazon, et, pour l'amuser, a mis une tortue près de lui : il observa tout d'abord le pauvre chélonien avec une assez grande curiosité ; ce que voyant, la bonne le laissa seul un moment ; à son retour, la tortue avait une patte à demi arrachée, et l'intéressant observateur était occupé à en tirer une autre de toutes ses forces. Du reste, ce mépris de la douleur chez l'animal, lorsqu'elle ne se traduit pas par des signes extérieurs très-sensibles, est commun à l'enfant et à un grand nombre d'adultes, résultat d'une éducation mauvaise plutôt que d'un défaut naturel de sensibilité. J'ai vu bien souvent des gens sans instruction, des bonnes, par exemple, convaincus que tel animal ou tel insecte ne souffre pas. Les partisans outrés de l'automatisme des bêtes, et Malebranche entre autres, n'ont-ils pas professé que cela ne sent pas ? Il est même bien remarquable qu'un savant, le célèbre Lamarck, un des précurseurs de Darwin, ait donné à une partie du règne animal le nom d'animaux *apathiques*.

Sympathie humaine. — Un enfant de douze mois, qui revint dans la maison paternelle après un mois d'absence, vit avec indifférence un chat bien connu se frotter sur sa robe en ronronnant. Il fit à peine attention au chien qu'il avait vu tous les jours dans la cour, avec lequel on l'avait laissé jouer quelquefois, et dont il disait très-souvent le nom. Il fallut bien une dizaine de minutes, pour qu'il redevînt familier à l'un et à l'autre. Mais à peine vit-il une bonne vieille servante venir de son côté, avant même qu'elle l'eût appelé par son nom, qu'il rit et lui tendit les bras, en faisant de joyeux soubresauts. C'est que le petit enfant, qui paraît souvent aimer le chien ou le chat presque à l'égal de ses parents, oublie plus facilement les animaux que les personnes. L'enfant un peu plus âgé se souvient beaucoup mieux des animaux ; il en parle même à tout instant quand il est loin d'eux. Mais je crois qu'en général l'affection qu'il a pour les personnes est plus profonde. En mettant de côté les penchants à la sympathie qui résultent ds l'orga-

nisation et de l'hérédité, l'homme est encore plus pour l'homme, et surtout pour l'enfant, cet « être ondoyant et divers », objet d'une curiosité toujours nouvelle, toujours attrayante, toujours satisfaite. Le petit enfant est, dans toute la rigueur du mot, suspendu aux regards, attaché aux lèvres, enchaîné aux gestes de ceux qui l'approchent. La parole est par elle-même, et à part les idées et les sentiments, variés comme elle, qu'elle exprime, une musique dont le rythme et les intonations sont proportionnés aux facultés esthétiques du petit enfant. Le regard joint au charme et à l'utilité de son expression universelle les éclairs de la passion, les effluves magnétiques de la volonté : l'œil est le plus intéressant et le plus attachant des spectacles : cette vivacité de la prunelle enchassée dans un ovale d'un blanc mat, cette limpidité, ce chatoiement, ces rayons, ces caresses, cette profondeur, attirent, éblouissent, fascinent l'œil du petit enfant, comme les contours et les dessins fuyants d'une belle agate : c'est son enchantement continuel. Quoique l'enfant ne soit que grossièrement sensible aux délicates impressions du beau, les formes douces, les nuances claires et bien assorties du visage humain, doivent être aussi d'un puissant attrait pour lui. Ajoutons-y le jeu si varié de la physionomie, qui a des liens si intimes avec l'organisation des êtres sensibles, que les animaux qui ne vivent pas habituellement dans la société de l'homme, y devinent et y cherchent une signification. A tous ces objets d'incessante et intense curiosité, sont associés pour l'esprit de l'enfant, les idées de caresses, de jeux, d'amitié, de plaisir, de nourriture, toutes les excitations de l'esprit, toutes les jouissances du cœur, toutes les habitudes physiques.

On remarque chez l'enfant, surtout vers l'âge de dix mois, de ces attachements subits pour des visages nouveaux, qu'il n'est pas toujours facile d'expliquer. Un jeune parent, âgé de onze mois, est venu visiter ma famille. A première vue,

son père étant présent, il m'a appelé : « Papa, papa ! » Je lui ai tendu la main, il s'est emparé de mes doigts, et m'a tiré le bras en avant, en disant : « Papa, mené, mené... » J'ai compris qu'il désirait que je l'aidasse à marcher, et je me suis exécuté, à sa grande joie. Il a continué, depuis huit jours qu'il est avec nous, à me témoigner une préférence marquée sur toutes les personnes. Il quitte souvent sa mère, et surtout son père, pour venir à moi. Souvent, sa mère le tenant sur ses genoux au bout de la table, et à une assez longue distance de moi, il me regarde fixement, émet son *papa*, *papa*, se glisse en gesticulant hors des bras de sa mère, et, à quatre pattes, il rampe, sous la table, à travers les chaises et les jambes, jusqu'à mes pieds, pour que je le prenne. Cette soudaine affection méritait d'être analysée dans son principe, et je crois que j'ai trouvé la clef du mystère. Dès le premier jour, me voyant fumer un cigare, il s'est mis à souffler bruyamment, comme s'il exprimait de la fumée avec ses lèvres. Il fait de même avec son grand-père ; or, ce dernier, qu'il appelle aussi *papa*, porte la barbe longue, comme moi. Cette ressemblance, et quelques autres peut-être, comme celles de la taille, des gestes, du son de voix, des attitudes, m'ont peut-être fait bénéficier, dès le premier rapprochement entre nous, de l'affection dès longtemps acquise à son grand-père. Mais il est certain que maintenant, il m'aime aussi pour moi-même, je veux dire surtout pour les amusements que je lui ai appris, et qu'il ne veut goûter qu'avec moi.

La personne humaine est donc pour le petit enfant, comme elle paraît l'être pour les animaux apprivoisés, l'objet de l'affection la plus marquée. Il est rare cependant qu'il manifeste jamais ses sentiments avec ce degré supérieur d'énergie, qui mérite aux sentiments le nom de passions. L'amour exalté, la passion, est le fait des adultes : elle implique un élément de réflexion, sinon toujours raisonnable, et une forte impulsion, sinon toujours réglée, de la vo-

lonté, qui font encore défaut au petit enfant. Il n'a pas des passions, mais, comme les animaux, des attachements, des habitudes. Il ne faut non plus chercher en lui autre chose qu'un germe de la sympathie humaine proprement dite : l'enfant n'a pas encore fait une épreuve suffisante des biens et des maux, pour être capable de les imaginer dans ses semblables. Il ne connaît pas assez la vraie signification de certains faits qu'il observe, il ne possède pas à un assez haut degré la faculté d'induction et de jugement, pour être atteint dans sa sensibilité par les manifestations extérieures des sentiments complexes. Il n'éprouve pas ces peines morales, qui quelquefois sont plus dures pour l'adulte que les souffrances organiques. Il peut souffrir de la privation d'un être ou d'un objet aimé, mais sans se dire à lui-même qu'il en souffre. On ne souffre, pour lui, que lorsqu'on pleure ou gémit.

Cet âge, si plein de sympathies irréfléchies, est sans pitié, selon le mot du fabuliste, par défaut d'expérience et faiblesse de jugement. On voit tous les jours des enfants, même de trois ou quatre ans, insulter innocemment, par leurs jeux inopportuns ou leurs propos cruels, aux douleurs les plus sacrées de ceux qui les aiment. Je me rappelle que, vers l'âge de cinq ans, ayant perdu une jeune sœur, je fus amené par me tante devant le lit de la pauvre défunte. Sa pâleur excessive, son immobilité, ses yeux à demi fermés, sa bouche grimaçante, le désordre de ses cheveux blonds maculés de sang (elle avait été tuée par le croup), me firent une impresssion très-profonde; mais en même temps, je fus frappé de sa ressemblance actuelle avec un petit garçon très-pâle, que j'avais souvent remarqué, à cause de son teint décoloré, en allant à l'école : je n'eus rien de plus pressé que d'aller trouver ma mère, pour lui parler de cette ressemblance. — Un enfant de quatre ans avait aussi perdu un de ses plus chers compagnons ; on le conduisit dans la maison de son ami ; le père le prit dans ses bras, et le tint pendant

quelques instants sur ses genoux, pleurant et sanglotant : que de choses, pour un adulte, dans cette grande douleur muette ! L'enfant n'y comprit rien : il se hâta de quitter les genoux du père affligé, fit quelques gambades par la chambre, et, tout à coup, revenant vers lui : « Maintenant que Pierre est mort, s'écria-t-il, tu me donneras son cheval et son tambour, n'est-ce pas ? » Mot horrible d'un innocent !

On peut cependant trouver des exceptions à cette règle générale. Un petit enfant, qui n'a pas encore trois ans, montre un rare exemple de ce que l'on a fort justement appelé la mémoire du cœur. Son grand-père et son père, qu'il aimait beaucoup, sont morts, l'un il y a un an, et l'autre il y a cinq mois. Il ne se passe pas de jour qu'il n'en parle. Chaque fois qu'on l'amène chez sa grand'mère, il s'asseoit sur le fauteuil de *grand'papa*, il demande qu'on lève le rideau qui cache le portrait de grand'papa, et il le regarde avec une expressive émotion. Chez lui, il ne se passe pas de jour qu'il ne demande la photographie encadrée de son père : il embrasse petit-père, et il le fait embrasser à sa sœur et à son frère aîné. Il comprend, grâce à cette persistance du souvenir affectueux, la tristesse bien naturelle de sa mère : « Tu es triste, lui dit-il, parce que petit-père n'est pas là. » S'il la voit pleurer, il l'embrasse, et lui dit : « Ne pleure pas : j'irai chercher petit-père, je le ferai revenir : j'ai la clef du paradis. »

Quoi qu'il en soit, voici encore des faits qui prouvent combien la sympathie est inégalement développée, dans ses différents modes, chez un même enfant. Ces observations me sont fournies par un ami. « Depuis que je m'hydrothérapise, il est arrivé deux fois à l'enfant (seize mois) d'assister à l'opération. Tant que je n'ai été que déshabillé, tout a été intérêt pour lui ; mais lorsque j'ai commencé à m'asperger, peut-être parce qu'il se rappelle la sensation fort désagréable qu'il éprouve quand on le lave, ou quand on le baigne, il s'est mis à pleurer à chaudes

larmes. La première fois, j'ai dû cesser mon opération pour le mettre à la porte, hors d'une vue aussi pénible ; la seconde fois il est resté, mais tout en pleurant très fort ; il est allé à la chaise où étaient mes vêtements, et il a pris ma chemise dans la main, pour me la faire mettre. Cette sensibilité sympathique m'a profondément touché.

« L'enfant est fort affligé, quand je lui dis, et sa mère surtout : « Je suis fâché, bébé. » Il en pleure souvent. Quand on le gronde, l'air mécontent lui fait la plus grande peine, et il en pleure. Si la gronderie n'est pas bien marquée, on le voit hésitant ; la bouche fait tantôt le pli du rire, tantôt celui des pleurs, et il se décide suivant notre physionomie définitive. Quand il pleure bien, pour avoir été grondé, sa mère le console toujours en lui disant : « *Pas fâché, ami de maman, fais ami à maman* », et alors il se présente déjà consolé, pour se faire embrasser. »

Mais le revers de la médaille est toujours là.

Ce même enfant, à la même époque, et encore un an plus tard, était la terreur des chats. Pendant un séjour qu'il fit chez nous, un jour j'entrai tout à coup dans une chambre où il se trouvait seul avec un petit chat ; à ma vue, il s'écria : « Je ne fais pas de mal au chat. » C'était vrai pour le moment où il parlait, car je trouvai le petit animal blotti sous une armoire, épouvanté.

CHAPITRE VI

TENDANCES INTELLECTUELLES.

I

La curiosité est comme l'appétit de l'intelligence, tout égoïste et sensuel au début, mais instinctivement et graduellement relevé par une sorte de désintéressement scientifique. C'est tout d'abord une excitation vive de la sensibilité, et par contre-coup de l'activité, en présence ou dans l'attente de sensations neuves et fortes.

Fénelon a décrit en psychologue, sinon en physiologiste exact, cette intéressante fonction de l'âme enfantine : « La substance de leur cerveau est molle; elle durcit tous les jours. Pour leur esprit, il ne sait rien, tout lui est nouveau : cette mollesse du cerveau fait que tout s'y imprime facilement, et la surprise de la nouveauté fait qu'ils admirent aisément et qu'ils sont fort curieux. Il est vrai aussi que cette *humidité* et cette mollesse du cerveau, jointe à une grande *chaleur*, lui donnent un mouvement facile et continuel : de là vient cette agitation des enfants qui ne peuvent arrêter leur esprit à aucun objet, non plus que leur corps en aucun lieu. » Fénelon dit ailleurs : « La curiosité de l'enfant est un penchant de la nature qui va comme au devant de l'instruction. » Disons plutôt : « au devant du plaisir », et la définition sera plus vraie.

Il appartient à la psychologie expérimentale de saisir sur le vif l'évolution de cette intéressante faculté. A deux mois, l'enfant tourne ses yeux, tend son oreille, avance les bras,

dirige ses mains vers tous les objets qui frappent ses sens. A trois mois, il saisit des objets placés à sa portée et les agite pour s'amuser : il sait que les mains sont des instruments qui lui procurent des impressions et lui servent à produire des mouvements, et il les exerce à toucher, à remuer, à rapprocher de ses yeux, et surtout de sa bouche, tous les objets qu'il peut. Quand on le déshabille pour faire sa toilette, il pousse ses mains dans tous les sens de sa petite personne, sur son abdomen, le long de ses jambes, du côté de ses pieds : il s'émerveille de sentir tant de choses qui sont lui-même. Se trouve-t-il assis sur les genoux de sa nourrice ou sur un coussin au milieu de la chambre, une de de ses préoccupations favorites est de prendre son pied à deux mains, et de le tirer jusqu'à sa bouche. C'est là le point central de toute cette jeune expérience : c'est là que toute connaissance nouvelle cherche à aboutir pour être contrôlée et jugée. Souvent même, soit besoin de tout expérimenter avec le goût, soit désir de calmer un mal de dents violent, en allant au remède par le chemin qui lui paraît le plus court, l'enfant cherche à prendre avec la bouche des objets éloignés.

Bientôt, c'est une envie et une étude continuelles de tous les objets placés à sa portée, curiosité qui passe et qui revient au même objet, avec la rapidité du plaisir que l'enfant éprouve à le tenir, à le remuer, à le regarder, à l'écouter bruire. Désormais malheur aux parents qui n'ont pas su tenir leur enfant de près, et se sont faits les serviteurs empressés de ses caprices! Par un geste gracieux de sa petite main ou pas des cris résolument impératifs, il exigera qu'on lui donne ou lui apporte tout ce qui aura frappé ses regards : votre montre, votre lorgnon, un fauteuil, un tableau, un vase de porcelaine, une lampe, jusqu'au bec de gaz de la rue, tout, comme l'a dit Rousseau, jusqu'à la lune.

Vers l'âge d'un an, la faculté de marcher a élargi, en progressant, la sphère des investigations personnelles, et la

faculté de parler a fourni à ses indiscrétions et à ses volontés un moyen de se diversifier à l'infini, et de s'imposer de gré ou de force. Cent fois en une heure, pour peu qu'on s'y prête, sa petite voix exprime un désir ou pose une question. Toutes ces choses dont il prenait autrefois possession par les yeux, il veut successivement les prendre avec ses mains ou sa bouche : il s'élance, rampe, trottine de l'une à l'autre ; il les ouvre, les brise, les heurte, les mêle dans le plus affreux désordre ; il donne à manger sa bouillie à la montre de son grand-père, met le poisson du bocal dans le lit de la poupée, et plonge la poupée dans l'eau du bocal, commet enfin toute sorte d'incongruités que nos peintres se sont ingéniés depuis quelque temps à reproduire ; tout cela, non tant par besoin de savoir ce que sont les choses, et ce qu'elles peuvent devenir, que par besoin de sensations fraîches et nouvelles.

Un peu plus tard, c'est l'époque des indiscrétions plus nombreuses : au jardin, à la cuisine, au salon, l'enfant est partout à la fois, voyant et écoutant, sans qu'il y paraisse, tout ce qui se passe, tout ce qui se dit : et sur toutes ces choses, il multiplie les questions souvent enbarrassantes ; de toutes ces choses, sa mémoire retient les détails les plus caractéristiques pour en régaler les visiteurs. Cette faim du savoir, ou plutôt des renseignements, est, chez l'enfant, une force d'absorption intellectuelle et affective, aussi dominante que l'appétit de nutrition, mais qui a besoin, comme lui, d'être surveillée et réglée.

On s'exagérerait étrangement l'influence héréditaire des tendances scientifiques dans l'homme, si on la retirait du groupe social pour la rapporter aux individus : ce qui est ici la part de l'individu, ce n'est qu'une plus grande aptitude à percevoir et à lier ses perceptions pour en faire des conceptions bien systématisées et coordonnées; mais l'instinct de la vérité désintéressée, le besoin de s'enquérir du vrai pour lui-même, ne se transmet pas, il s'inculque.

donc il n'est pas de questions auxquelles on ne doive répondre vrai, il faut se persuader qu'en fait d'explications le petit enfant n'est pas difficile, et qu'une réponse simple ou vague, quand on se croit obligé de la faire, satisfera toujours sa naïve curiosité. Ainsi, une petite fille demandait à sa mère pourquoi il y avait de l'eau dans la rivière. Sa mère lui répond : « Parce qu'il faut qu'il y en ait quelque part, mais non partout. » Un autre demandait pourquoi les haricots poussent dans la terre; sa mère lui répond : « Est-ce que tu ne grandis pas tous les jours? les petits chats aussi: tous les animaux poussent, et de petits deviennent grands ; les plantes font la même chose. » Un autre demandait pourquoi l'eau n'était pas du vin. Son père lui répondit : « Est-ce qu'un chien est un chat? Le vin, c'est du vin, et l'eau, c'est de l'eau. » Ce ne sont pas là des réponses par à peu près, mais absolument vraies, et qui suffisent à cet âge.

L'enfant ne s'émeut guère de l'invisible, de ce qui est et agit sans se montrer : il éprouve une répulsion instinctive pour le mystère. Comme l'a fort bien dit Spencer pour l'homme primitif, en peut dire de l'enfant : « Il accepte ce qu'il voit, comme fait l'animal; il s'adapte spontanément au monde qui l'entoure; l'étonnement est au-dessus de lui. » Si donc il n'est pas possible d'attribuer la naissance des religions à ces deux penchants dits innés de l'homme : l'automorphisme qui le pousse à placer derrière les phénomènes naturels des volontés semblables à la sienne, et l'étonnement qui le saisit en présence d'un certain nombre de ces phénomènes et l'excite à leur donner des explications mystérieuses, miraculeuses, extranaturelles, on peut soutenir hardiment que le sens religieux n'existe pas plus dans l'intelligence du petit enfant que le surnaturel dans la nature.

L'enfant se préoccupe fort peu, et le chien aussi, je suppose, de ces concepts d'invisible, d'infini, de finalité, dont on dispute dans les classes de philosophie. Son respect et

son amour s'appliquent à des êtres qui lui sont bienfaisants ; mais à rien d'invisible et de distinct de son espèce. Son instinct de finalité est tout objectif et utilitaire. Il demande comment telle chose s'appelle, pour savoir ce qu'elle est, c'est-à-dire en quoi elle est bonne ou mauvaise ; et aussi, mais surtout parce qu'on lui a appris à le rechercher, d'où elle provient, qui l'a faite ainsi, qui l'a posée là, c'est-à-dire en quoi peut-on aimer ou redouter la présentation de telle chose bien déterminée. Il n'y a rien là de métaphysique : il n'y a que des inquisitions fondées sur des analogies et des expériences très concrètes. Le mystère de son existence et de l'existence du monde n'a rien qui intéresse le jeune enfant et puisse le préoccuper, si on ne l'y excite pas. Quelle n'est donc pas l'imprudence des parents qui se croient tenus de lui apprendre ce dont il ne se soucie : qui l'a fait, qui a créé le monde, ce qu'est l'âme, quelles sont ses destinées présentes et futures !

Après cela, si grandes sont la confiance et la crédulité de l'enfant, qu'il acceptera, non toutefois sans regimber un peu, toutes les croyances que vous voudrez sérieusement lui imposer. Vous voulez qu'il soit bien convaincu qu'il est né sous un chou, que le Petit-Poucet avait des bottes de sept lieues, que le ciel bleu est peuplé d'anges, le dessous de la terre peuplé de démons et de damnés, les greniers, les escaliers, et les tuyaux de cheminées peuplés de revenants : vous n'aurez pas de peine à le lui persuader, puisque vous avez l'air de le croire vous-mêmes. Cela ne m'empêchera pas de trouver ridicule pour vous qu'il le croie.

II

Montaigne a dit de la menterie et de l'opiniâtreté chez les enfants, qu' « elles croissent quant et quant eux. » Il a dit bien vrai, pour ce qui est du premier de ces défauts,

dont je vais parler dans ce chapitre. Comme tous les vices héréditaires, l'habitude du mensonge se développe plus ou moins chez chacun, selon que les circonstances internes ou externes, l'éducation, l'exemple, l'influence de telle autre tendance ou habitude la favorisent ou la contrarient. En réalité, c'est un vice absolument subordonné, dont il faut rechercher la source première et les dérivations accidentelles, si l'on veut appliquer au mal un remède opportun et efficace.

La véracité est dans l'enfant proportionnée à la crédulité, quoiqu'il n'y ait aucun rapport de filiation entre elles ; tout ce qui fait sur lui une impression sensible lui paraît réel. Cependant, et de très bonne heure, les illusions dont aucun de ses sens n'est exempt viennent surprendre, sans l'ébranler encore, sa primitive confiance. Il est certain que bien des choses l'étonnent par la distinction qu'il est obligé de faire entre elles et d'autres choses qui leur ressemblent. J'ai vu un enfant de cinq mois tout ahuri de voir se démener autour de lui deux chats de même couleur, qu'il avait d'abord pris pour un seul et même chat. L'enfant tout jeune est donc surpris et contrarié par un certain nombre de méprises où il tombe.

Mais il l'est bien davantage, et il s'irrite même volontiers des tromperies qu'on lui fait, quand elles lui sont manifestement désagréables. Quand il veut, à l'âge de cinq mois, aller dans les bras de sa nourrice, et que celle-ci s'approche de son berceau, le caressant pour lui faire oublier son désir, il met souvent du temps à se laisser persuader, c'est-à-dire à se laisser tromper par cette gracieuse feinte. A sept ou huit mois, si vous lui donnez un morceau de pain à la place d'un gâteau déjà entrevu et désiré, il rejette le fallacie présent avec un geste de colère, crispe sa bouche en tricorne et ses yeux humectés, son froncement de sourcils, indiquent un prochain éclat. Et quelles scènes douloureuses, quand un changement forcé de nourrice exige une politique

consommee pour lui faire prendre le change et l'habituer à un nouveau sein ! Plus tard, que de supercheries éventées, lorsqu'il s'agira de sevrer l'enfant, et que de pleurs, de cris désespérés, de sanglots affreux, de notes menaçantes, si l'on ne s'y prend pas adroitement pour le tromper ! Mais, quoi qu'il arrive, on doit bien l'abuser plus d'une fois dans on intérêt, pour son bien, ou du moins on croit devoir le faire, et, quelque adresse et quelque tendresse qu'on y emploie, il est bien difficile de ne pas se laisser quelquefois prendre en flagrant délit de menterie. Heureux les parents qui peuvent se flatter, eux et leur entourage, de n'avoir jamais trompé ostensiblement leur enfant sans nécessité, sans excuse légitime !

En somme, l'enfant d'un an à quinze mois sait déjà que tout ce qu'on fait et dit n'est pas toujours ce qui est en réalité. Il ne se dit pas cela, mais il le sent. Bientôt, si le phénomène ne s'est pas encore produit, la ruse, innée dans toute organisation animale, le mènera directement au mensonge par la voie des cachoteries utiles. L'histoire du sucre dérobé par le jeune Tiedemann ou le jeune Darwin est l'histoire de tous les enfants du même âge (1). Ils se cachent instinctivement pour faire ce qu'ils savent défendu, comme pour jouer, comme ils disent ce qui n'est pas, en manière de plaisanterie. Un enfant de deux ans qui me dit : « Je viens de voir un papillon grand comme le chat, grand comme la maison. » fait là sciemment un mensonge joyeux ; de même lorsqu'il se blottit derrière une porte, en disant : « Victor n'y est pas. » Mais de ces deux contre-vérités, l'une est spontanée, l'autre imitée ; l'imagination plaisante de l'enfant et sa tendance à imiter les jeux d'autrui, voilà donc pour lui deux sortes d'encouragements à contrefaire la vérité

Mais il est porté d'ordinaire à y déroger, soit par gestes,

1. Voir ma brochure : *Thierri Tiedemann et la science de l'enfant*, etc. p. 36.

soit par mines, soit par paroles, plus pour son plaisir que pour celui des autres. Il jouit en égoïste de la surprise ou de la peur qu'il croit faire à sa bonne en ôtant tout à coup sa tête de dessous une serviette ou en sortant d'une cachette où il se croyait invisible. « Comme je t'ai fait peur ! » disait une petite fille de vingt mois à son oncle, qui avait paru s'effrayer de l'entendre imiter l'aboiement du chien, derrière une porte. On le voit aussi par cet exemple, les satisfactions de l'amour-propre ne sont pas étrangères à ces manifestations de la tendance à tromper pour rire. Certaines fois, l'amour-propre favorisé par l'imitation entraîne à un mensonge en apparence joyeux. L'enfant qui s'est fait une bosse en tombant, et qui se hâte de se relever, criant : « Je suis tombé pour rire ! » fait un vrai mensonge, en simulant la plaisanterie.

Il plaisantera aussi, on fera mine de plaisanter d'une manière analogue, pour éviter un reproche ou ne pas avoir l'air de le mériter. « Vilaine, vilaine, disait à sa mère un enfant de deux ans et demi, pendant qu'elle le mettait au bain contre son gré. — « Comment, c'est à moi que tu dis cela ! répartit la mère. — Non, non, ce n'est pas à toi ! c'est à l'eau que je le dis ! » Ici, quoique aidé par la question de la mère, le mensonge est dû à la spontanéité, plus qu'à l'imitation.

Du reste, toutes les passions égoïstes sont conseillères de menterie. L'enfant, qui vient de manger une friandise, dit qu'il n'en a pas eu déjà, ou qu'il en a eu bien peu, afin qu'on lui en donne encore. Il s'est brûlé en portant à sa bouche une cuillerée de potage, et se met à hurler avec des gestes de frénétique ; on veut le consoler, on lui dit : « Tu souffres beaucoup ! Tu t'es fait bien mal ! Tu t'es bien brûlé ! » A chacune de ces phrases, il répond par des sons inintelligibles, accompagnés de mouvements des bras et de la tête qui ont l'air de repousser quelque chose, puis il dit plus distinctement : « Non, je ne souffre pas, non, non ! »

Ici l'imagination, surexcitée par la souffrance et par la colère, suggère à l'enfant l'expression et l'idée d'une réalité qu'il voudrait voir changée en son contraire. Une petite fille de trois ans, voyant que sa mère caressait son jeune frère depuis quelques minutes sans faire attention à elle, se mit à dire : « Tu ne sais pas, maman? Henri a fait une grosse méchanceté au perroquet. » C'était un mensonge par jalousie.

La paresse conduit aussi l'enfant au mensonge. On commande à un enfant de deux ans et demi d'aller chercher un tabouret dans une chambre voisine : il revient, sans l'avoir cherché, et dit qu'il n'y est pas. Le même enfant, chargé de porter un livre à son oncle, qui se trouve à vingt mètres de lui sur un banc du jardin, quitte à regret ses jouets, hésite à partir, marche le plus lentement qu'il peut, retournant plusieurs fois la tête pour s'assurer qu'on ne le regarde pas, se rapproche du mur bordé de verdure, laisse tomber le livre au milieu des fleurs, et revient en courant à ses jouets, comme si la commission était faite. Paresse, désobéissance, hypocrisie, se trouvaient réunies dans cette action.

La peur d'être réprimandé ou puni, de ne pas obtenir une satisfaction attendue, engage assez souvent l'enfant à mentir; mais plus rarement jusqu'à trois ou quatre ans que passé cet âge. C'est très souvent la manière dont nous demandons la vérité qui fait naître la défiance, la dissimulation et le mensonge : « As-tu fait cela? Qui a fait cela? » Cette question, faite avec un visage sévère et d'une voix menaçante, amène une réponse qui peut amener l'impunité ou ajourner la punition, et l'enfant de mentir.

La véracité est une vertu si essentielle, et le mensonge une habitude si dangereuse, et qui se rattache de tant de manières à tous les détails de la conduite humaine, qu'on ne saurait trop se prémunir contre les premières tentatives de mensonge. Les préservatifs joueront dans cette hygiène

morale un rôle plus important que les correctifs. C'est une vérité banale, mais trop oubliée dans la pratique, qu'avec la justice et la bonté, l'on fait à peu près tout ce qu'on veut d'un enfant. Il sera franc, s'il est confiant ; il ne cherchera pas d'excuses à sa faute, s'il sait qu'elle fait de la peine aux parents et que c'est la conséquence la plus désagréable qui en doive résulter pour lui. Du reste, il ne faut jamais le gronder pour un tort involontaire.

III

Pendant les premiers mois, la tendance imitative est aussi peu développée que la force d'observation ; elle se manifeste cependant par des essais divers. Darwin croit avoir remarqué un semblant d'imitation à l'âge de quatre mois, son fils ayant paru imiter des sons ; mais il ne l'a constatée avec certitude qu'à l'âge de dix mois. Tiedemann, dans son fils âgé de quatre mois, note ce phénomène, qu'il présente comme un fait d'association déjà plus nette des idées : « S'il voyait quelqu'un boire, il faisait avec la bouche un mouvement comme s'il goûtait quelque chose. » Dans cette action, et autres analogues, ne faut-il pas reconnaître, outre l'instinct de finalité qui fait concevoir à l'enfant la destination des mouvements buccaux, un effet de cette sympathie instinctive des mouvements, qui, chez des êtres pourvus de la même organisation, provoque le semblable par le semblable, et, étant donné aussi le caractère impulsif de l'enfance, ouvre une voie facile à l'imitation'

M. Egger (1), tout en convenant que la faculté d'imitation se montre très précoce chez l'enfant, ne la note avec assurance que vers l'âge de neuf mois, dans les actions suivan-

1. *Le développement de l'intelligence et du langage chez les enfants*, p. 10 et suiv.

tes : 1° action de se cacher et de se montrer tour à tour par manière de jeu ; 2° action de jeter une balle, après l'avoir vu jeter par son frère ; 3° essai de souffler sur une bougie ; 4° essai d'éternuer en singeant celui qui vient d'éternuer ; 5° essai de frapper les doigts sur le registre d'un piano. Il ne constate, à la même époque, « nul effort sensible pour imiter les sons entendus ». Du reste, le développement, ou l'apparition de cette faculté, se rattache pour lui au premier éveil de l'intelligence. Pour moi, qui admets de très bonne heure, chez l'enfant, la coexistence des mouvements automatiques et des mouvements conscients et intelligents, je crois aussi, que, de très bonne heure la fonction imitative se montre liée à ces deux sortes de mouvements.

Mécaniquement, en vertu des connexions nerveuses de l'appareil auditif et de l'appareil phonétique, les jeunes oiseaux s'essaient à donner la note des oiseaux adultes qu'ils entendent chanter ; mécaniquement, les oiseaux parleurs cherchent tout d'abord à reproduire les mots et les bruits qui sonnent à leurs oreilles ; mécaniquement aussi, dès le second mois, à ce qu'il me semble, l'enfant ébauche des sons pour répondre à la voix ou accompagner, c'est-à-dire imiter, à sa manière, les sons du piano. C'est de la même façon, qu'à l'âge de trois mois, ayant mécaniquement appris à suivre la direction du regard ou le mouvement de tête des personnes qui le soignent, il regardera certains objets qu'il voit regarder, tournera quelquefois la tête du côté où il voit ces personnes tourner la leur, et cela, mais dans une mesure très restreinte, avec l'intention d'imiter. Le même fait se produit chez les animaux tout jeunes.

Bientôt, sa faculté d'observation et le jeu de ses organes se développant à la fois, le cercle de ses imitations s'élargira d'autant : par exemple, ses bras ébauchaient d'abord une foule de mouvements instinctifs vers les objets qui avaient attiré son attention et excité ses désirs : l'imitation de gestes analogues qu'il voit faire avec succès par d'autres

l'excite à renouveler ses tentatives et lui indique le moyen d'y réussir à son tour : à quatre mois, il tend avec plus d'assurance les bras vers les personnes qui le caressent, il sourit mieux, il essaie même de rire, tout cela, grâce à l'imitation qui a renchéri sur les premiers efforts de la spontanéité. A six mois, il sursaute en voyant des personnes se balancer pour l'amuser, il caresse de sa menotte le visage de sa mère, il gazouille des formules inarticulées d'admiration en face d'un objet qu'on l'excite à contempler. Un peu plus tard, son *mmm* et son *ppp*, plus ou moins spontanés, deviendront le *mamamama* et le *papapapa*, qu'on lui aura répétés cent fois par jour. Enfin ses premiers essais de la marche, moitié dus à son initiative, et moitié à la direction et à l'appui que ses éducateurs lui auront prêtés, se perfectionneront, jusqu'à un certain point, par son envie d'imiter les grandes personnes qu'il regarde marcher avec une observation si attentive. Combien d'autres progrès relatifs à l'exercice utile des sens et des membres sont hâtés par l'imitation, depuis l'âge de cinq mois jusqu'à l'âge d'un an !

Plus l'enfant avance en âge, plus les leçons de l'exemple l'amènent à diriger les opérations des sens, les opérations intellectuelles et les opérations morales. Par exemple, comme il a été dit plus haut, « on sent naître le besoin de manger quand on voit d'autres personnes qui mangent » ; et la conséquence pratique de ce fait sera de ne pas donner l'aiguillon de l'exemple à l'instinct de gourmandise inné chez l'enfant. Il en est ainsi de tous les actes qui relèvent plus ou moins directement de la sympathie, de la sociabilité, des tendances anti-sociales. Une petite fille a commencé à prendre, seulement à l'âge de quinze mois, les froncements de sourcils de son père, ses habitudes d'irascibilité, son ton de voix criard, et bientôt ses formules exprimant l'impatience ou la colère. A trois ans, elle disait gravement à un visiteur, avec lequel elle



s'était mise à discuter, selon la manie paternelle : « Mais tais-toi donc, tu ne me laisses jamais achever ma phrase ! » Ainsi la contagion de l'exemple a déjà un retentissement considérable sur les habitudes morales et sociales de l'enfant, avant l'époque et indépendamment des leçons proprement dites de bienséance et de morale.

L'enfant qui copie tout, le bien comme le mal, a bien vite fait de nous prendre nos jugements et notre conduite ; mais il faut cependant se garder de le juger absolument sur les appréciations passagères qu'il fera de certains actes, ou d'après l'imitation tout accidentelle qu'il en pourra faire. Ce sont des tendances à l'habitude, qu'il perdra quelquefois aussitôt venues, tout ainsi que les manières ou le langage qu'il a copiés de la même façon. Il y a d'ailleurs dans chaque enfant un fonds personnel, fruit de l'hérédité et des habitudes, qui se révèle toujours, si on veut le bien observer, à travers tous ses plagiats. Un enfant de trois ans va nous fournir de ce fait quelques exemples.

Son père a la faiblesse de faire toutes ses volontés. Ils passent un jour devant une pâtisserie, et l'enfant demande des gâteaux. « Je n'ai pas d'argent sur moi », dit-il à Joseph. Celui-ci insiste ; mais le père le prend par la main pour passer outre. « Il me faut un gâteau, s'écrie Joseph, et toi, tu ne t'occupes pas de ça ! » Le père commet la faute de revenir à la maison, pour prendre de la monnaie. Quelques jours après, il le mène voir Guignol, sur la place des Vosges. A peine arrivé, Joseph tire son père par le bras et l'amène assez loin du théâtre, auprès d'un banc. « Toi, lui dit-il, viens t'asseoir là. — Qu'est-ce que tu vas faire ? — Je vais jouer. » Trois minutes s'écoulent ; le père ayant tourné la tête, l'enfant a disparu. Le père ne s'en inquiète pas : Joseph doit être à Guignol. Il va se joindre à la foule qui entoure le spectacle en plein air, et il entend rire très fort : on riait moins de la comédie que des gestes, des cris, des drôleries de Joseph, qui s'était assis aux premières et

attirait tous les regards. Quand les marionnettes ont disparu, l'enfant les cherche partout, faisant le tour de la baraque, regardant par dessous, par les fissures, leur criant de revenir. La petite demoiselle qui faisait payer les bancs vient lui demander le prix de sa place. Joseph fait je ne sais quelle réponse et quitte le banc où il venait de s'asseoir. Il se dirige tranquillement du côté de la rue des Vosges. Son père le suit de près, en l'observant, pour ne pas le laisser exposé aux dangers de la rue. A peine l'enfant l'aperçoit-il : « Où vas-tu, père, où vas-tu donc ? Va t'asseoir là-bas. Moi, je vais chercher des sous pour donner à la demoiselle. » Son père lui donne deux sous, et il va se rasseoir triomphalement à sa place. Cette ruse enfantine, pour se débarrasser de son père, qui ne le fait pas asseoir dans le théâtre de Guignol, cette idée de s'en retourner chez lui pour aller chercher de l'argent, les paroles prononcées pendant toute cette petite scène, étaient des imitations, mais avec quelle part faite à la spontanéité !

Voici un autre exemple montrant, chez une petite fille âgée de plus de trois ans (de cinq ans à peu près), l'inconvénient des imitations serviles de nos actes que font les petits enfants, et dont les jouets sont surtout l'occasion. La petite Berthe avait une ménagerie en bois peint, dont elle s'amusait tous les jours. Sa sœur, pensant la corriger de quelques mauvaises manières en faisant jouer aux animaux des scènes fictives, lui dit un jour : « Si tu veux bien, nous allons faire un très joli jeu. Ton lion sera un petit garçon, et ta lionne sera sa maman. Le petit garçon était fort capricieux, toujours désobéissant : c'était bien vilain, n'est-ce pas ? et la maman devait en être bien chagrinée ? » Et la petite Berthe d'entrer en plein dans la situation : « Oui, mauvais petit garçon, c'était bien affreux, cela : c'est que vous avez tapé du pied, et vous avez dit à maman qu'elle pleurait pour rire ! Ah ! je serais bien malheureuse à sa place, et je ne voudrais plus vous voir ! »

Que de choses imitées et appréciées par l'enfant, très mal appréciés, mais qui n'en agissent pas moins sur sa moralité d'une manière plus ou moins immédiate ! L'intérieur se moule chez lui sur l'extérieur. « Il voit une action qu'il copie, accompagnée d'une certaine expression de physionomie qu'il copie aussi, et bientôt il s'ouvre je ne sais quel jour au-dedans de lui. Il devient grave par l'imitation du sérieux, tendre par c[illegible] de la sensibilité, et une fois sur la voie de ces impressio[illegible] âme est de plus en plus modifiée.... La sympathie et l'imitation décident de tout chez ces pauvres créatures (1). »

La spontanéité inhérente à la première enfance réussit quelquefois à lui épargner les inconvénients de sa considérable plasticité organique et intellectuelle. Mais il serait dangereux de trop compter sur sa spontanéité. Le respect dû à l'individualité de l'être humain exige qu'on surveille, au point de vue moral surtout, les exemples qu'il est si enclin à copier. L'idéal de l'éducation serait de laisser à chacun son air propre en lui donnant nos actes à imiter. Locke a compris la nécessité de respecter le naturel de chaque enfant, et il ne peut souffrir cette méchante figure que la contrainte et l'affectation ne manquent jamais de produire. Il déplore particulièrement ce défaut en ce qui concerne la civilité et les bonnes manières : mais son observation peut s'étendre à tout le détail de l'éducation morale. « L'affectation, dit-il, est une imitation grossière et forcée de ce qui doit être naturel et aisé : imitation destituée du charme qui accompagne la vraie nature, à cause de l'opposition qu'elle met toujours entre l'action extérieure et les mouvements intérieurs de l'esprit... » Fi de la politesse et des agréables manières, si elles mettent en danger la franchise et la sincérité de l'enfant ! « Maman, dit un enfant de quatre ans, est-ce que tu ne vas pas dire à ma-

1. Mme Necker de Saussure. *L'Éduc. prog.* T. I, p. 123 et 124.

dame X*** de s'en aller? Il y a longtemps qu'elle est là. » J'aime mieux, même chez un enfant âgé de quatre ans, cette innocente rusticité qu'une formule de politesse répétée, non pensée.

Une autre raison bien digne d'être prise en considération doit nous engager à ne pas étouffer l'initiative propre des enfants par l'influence abusive de notre activité sur la leur. Les animaux nous montrent une sorte d'individualité dans l'action, qui n'est pas le propre de l'homme; le développement de leurs forces et de leur adresse les réjouit au plus haut degré, quand ils sont jeunes, et plus tard leur inspire une sorte de confiance orgueilleuse. On observe la même chose chez le petit enfant. Tiedemann dit de son fils âgé de quinze mois, et son observation aurait pu être faite encore plus tôt : « Quand il avait fait quelque chose de lui-même, donné un certain mouvement à ses jouets, il se réjouissait visiblement et trouvait du plaisir à réitérer. » La réflexion qui suit a la même justesse : « Les enfants, en général, aiment à faire eux-mêmes ce qu'il leur a fallu jusque-là laisser faire par d'autres; c'est pourquoi ils veulent prendre leur nourriture de leurs propres mains, et ne veulent pas se laisser manier par d'autres pour s'habiller, se lever, etc. » Cette liberté d'action, même dans les actes imités, est une des conditions du bonheur de l'enfant, outre qu'elle a pour effet de l'exciter à exercer et à développer toutes ses facultés. L'exemple est le premier maître; la liberté est le second, par ordre d'évolution, mais un maître supérieur au premier, parce que l'attrait est son auxiliaire.

VI

L'instinct de crédulité n'est pas autre chose, à l'origine, que l'instinct de croyance. Il nous est impossible d'avoir une sensation ou une perception, et enfin une idée claire,

sans la rapporter d'abord à un objet présent, et plus tard à un objet qui l'a été ou qui pourrait l'être, en un mot, à un objet réel. C'est pourquoi la croyance, ou, si l'on veut, la crédulité, se confond pour l'enfant ou le jeune animal sans discernement, et jusqu'à un certain point pour le demi-civilisé (qu'on appelle sauvage), avec le désir de voir tel ou tel objet présent ou connu, et de le voir avec tels ou tels attributs agréables ou désagréables. L'enfant commence par une foi vive en la vérité des apparences. Cependant il fait chaque jour des expériences qui lui apprennent, non pas à se défier des apparences en général, mais de certaines apparences : sous ce rapport, sa faculté de distinction et de généralisation a fait des progrès incontestables, pendant l'époque importante du troisième au sixième mois.

Un petit enfant de sept mois, qui me rend visite, est sur ma table, tantôt assis, tantôt couché, au hasard de ses jeux. Je mets une brosse à sa portée, les piquants dressés. L'enfant y appuie ses deux mains, et bientôt les relève, assez lentement, d'un air fort grave. Son attention est attirée d'un autre côté. Quelques minutes après, je lui fais recommencer l'expérience, et j'observe un peu plus de rapidité dans les mouvements de recul. Je la lui fais recommencer cinq fois, en variant les circonstances et ménageant les intervalles : je ne remarque aucun fait nouveau. Un quart d'heure s'étant écoulé après la septième expérience, je mets encore Georget en situation de toucher la brosse. Cette fois, à première vue, il se retire brusquement, avant d'avoir touché l'objet piquant. L'ayant bien amusé et distrait, j'ai voulu, une dernière fois, répéter l'expérience. L'enfant regarde la brosse, sans bouger, d'un air fort attentif; après quelques minutes d'hésitation ou de réflexion, il se rejette en arrière, et embrasse sa grand'mère.

L'enfant fait chaque jour de ces expériences, qu'il généralise toujours fort peu, mais qui l'aident, dans un certain nombre de rencontres, et grâce à l'analogie et à l'associa-

tion des idées, à se comporter utilement à l'égard de certains objets non connus encore. Mais les erreurs qu'il commet si fréquemment ne lui sont pas connues comme erreurs : ce ne sont pour lui que des expériences isolées. Aussi, dans la plupart des cas, ce petit être encore plus irréfléchi qu'inexpérimenté, juge-t-il d'après les apparences.

A plus forte raison l'enfant s'en rapporte-t-il aveuglément, je ne dis pas à la parole, mais aux paroles des autres. « Les sons que l'enfant s'est habitué à reconnaître et à attacher à certains objets quand il a appris à parler, réveillent naturellement, aussitôt qu'il les entend de nouveau, la pensée des mêmes objets : jusqu'à ce que ces associations aient été rompues par l'expérience de l'erreur et du mensonge, elles se reproduisent toujours naturellement et infailliblement. Les mêmes mots rappellent toujours les mêmes idées. Si, toutes les fois qu'on a dit à l'enfant : « J'ai un gâteau pour toi, » on lui a réellement apporté un gâteau, il est impossible que les mêmes mots prononcés une fois de plus ne réveillent pas en lui la même idée et la même attention ; et si un jour, au lieu du gâteau promis on lui montre une poignée de verges, il éprouvera une déception soudaine que rien ne pouvait lui faire prévoir, et qui se traduira par des cris. On voit assez que l'instinct de véracité est inutile pour expliquer ces faits (1). » Je suis de l'avis de M. Janet : il n'est pas besoin de recourir, comme Reid l'a fait, à l'instinct de véracité pour expliquer la croyance naturelle des hommes au témoignage des autres hommes : elle a pour principe la croyance naturelle de l'enfant au sens exprimé par les mots, c'est-à-dire à l'objectivité des idées que les mots expriment. Même à l'âge de deux ou trois ans, lorsque l'enfant a déjà fait l'expérience du mensonge et de l'erreur, il peut mentir sans cesser de croire à la véracité d'autrui. Il ne se défie que

1. P. Janet. *Traité élémentaire de philosophie*, p. 516.

de certaines personnes, et jamais absolument. Menteur et crédule, ce sont deux qualités qui s'associent très bien dans l'enfant, et j'ajoute, dans beaucoup de personnes adultes. Il est plus aisé de mentir que de ne pas croire.

L'enfant accepte donc résolument pour vraies toutes les idées qui lui passent par le cerveau, et surtout celles qui empruntent un caractère de force et de clarté par la présence et les paroles des autres personnes. Leurs récits, quels qu'ils soient, deviennent instantanément ses croyances. C'est là ce qui fait le charme, et aussi, selon moi, le danger de toutes les historiettes invraisemblables qu'on lui raconte même avant qu'il entende parfaitement le langage qui les exprime.

A l'âge de vingt mois, l'enfant n'est pas encore avide de contes et de fables, qu'il ne comprendrait pas, mais il est passionné pour le récit de ses propres impressions. Chaque fois que la mère d'une petite fille de cet âge était sortie avec elle, le souper terminé, et avant l'heure impérieuse du sommeil, elle racontait au père, dans un récit à la fois simple et pittoresque, ce que la petite fille et maman avaient fait et vu. « Nous sommes allées sous les grands arbres du Luxembourg : le chien était avec nous ; il courait autour de la voiture de la petite fille ; et il venait de temps en temps lui lécher les mains et la figure. Mais le chien a été vilain, il a mordu au gâteau de la petite fille : la maman a bien grondé le chien, et l'a chassé avec l'ombrelle bleue, ce qui a fait rire Marie, qui commençait à pleurer. Puis, la petite s'est beaucoup amusée auprès d'un banc. Il est venu un petit garçon, qui s'appelle Joseph : il est un peu plus grand que la petite fille, mais il est bien gentil, et il aime bien la petite fille. Il lui a laissé prendre son ballon et il n'a pas fait mal à la poupée ; il a sauté, et Marie aussi ; mais il s'est approché du gazon, et en voulant franchir vers l'autre côté, il est tombé, il s'est fait une bosse au front : il a crié beaucoup, et la petite fille aussi, parce qu'il s'était fait bien mal

Et puis, nous avons marché, beaucoup beaucoup, jusqu'au banc du fond, avec madame X.., qui aime beaucoup bébé; madame X..., a dit à bébé : « Quand viendras-tu me voir? Il y a de beaux abricots pour toi dans le jardin, et les oiseaux de la volière sont toujours bien jolis, bien joyeux : ils demandent souvent où est la petite Marie, en faisant *coui, coui, coui, coui?* etc., etc.., » Et pendant ce récit, souvent interrompu par les baisers, les cajoleries de la mère, ou les éclats de rire et les courtes réflexions du père, la petite fille, tout yeux et tout oreilles, passait par toutes les impressions assorties à la nature des événements racontés, mimant avec ses bras, sa tête, ses jambes, un certain nombre de détails, imitant quelquefois les mouvements et les gestes expressifs de sa mère, comme si c'était elle-même qui racontât, et surtout ne manquant pas d'imiter quelques-uns des cris des animaux dont on parlait. Elle était comme de moitié dans la narration, disons mieux, dans la création de l'histoire dramatique dont le père paraissait si charmé. L'habitude de ces récits vrais familiarisa bientôt Marie avec les récits fictifs, que sa mère inventa pour elle, en les appropriant par degrés au développement croissant de son intelligence. A l'âge de deux ans, elle ne pouvait se passer de ces petites histoires merveilleuses; plusieurs fois par jour, elle disait à sa mère, d'un petit air câlin : « Maman, *toi* (histoires) à tit fi biensâ, maman toi à tit fi. »

Ces drames et ces comédies, pour lesquels l'enfant est passionné, il les prend au sérieux, même à l'âge de trois ans. Une fois qu'il les sait par cœur, et ici l'expression est éminemment propre, si vous y changez quelque chose, le charme s'envole, et l'attention avec lui. Un enfant qui vint chez des parents, à l'âge de deux ans et demi, se montra particulièrement séduit par les historiettes que lui racontait la plus jeune de ses tantes. C'est d'elle qu'il voulait les entendre, et tous les jours, fussent-elles les mêmes. Souvent, après le repas du soir, lorsqu'il ne s'endormait pas au mi-

lieu du dessert, il venait se poser sur ses genoux, le corps allongé, immobile, et la tête appuyée contre le corsage de la jeune fille : admirable position pour entendre et voir raconter ! Dès que le récit commençait, il fallait le voir, muet, sérieux, les yeux fixes comme s'il regardait à dix pas devant lui. Aucun bruit, aucune interruption ne pouvait le faire sortir de cette immobilité attentive : le passage d'un chat, un geste ou un mot plaisant d'un de ses cousins, n'avaient pas le pouvoir de le distraire, pas même le rire des grandes personnes que cet imperturbable sérieux égayait. Mais on pouvait deviner à son visage, parfois coloré d'une subite rougeur, au miroitement de ses yeux toujours fixes, et aux faibles contractions de ses lèvres parfois entr'ouvertes par le passage d'un soupir, la série des émotions profondes qui successivement agitaient son âme. Il lui arrivait quelquefois de redemander jusqu'à trois fois le même récit.

Un soir, ses tantes étant sorties, il se trouvait seul à la maison avec l'aîné de ses cousins, un homme. Il s'ennuyait. Le cousin lui proposa de raconter l'histoire qui lui plaisait le plus, celle d'un jeune oiseau qui, ayant quitté le nid malgré la défense de sa mère, va se poser sur le tuyau d'une cheminée, tombe dans le feu, et meurt victime de sa désobéissance.

Le narrateur se crut obligé d'enjoliver le récit, et d'y ajouter des broderies de son cru. « Mais ce n'est pas ça ! dit l'enfant à la première falsification qu'il entendit faire ; la mère a dit ceci, a fait cela. » Le cousin, qui ne possédait pas le mot-à-mot de l'histoire, fut forcé de recourir à son imagination, et d'altérer la naïve simplicité du récit bien connu. L'enfant n'y tint bientôt plus : il glissa d'un bond du haut des genoux de son cousin, et, quand il eut mis pied à terre, avec des larmes dans la voix, et avec des gestes d'indignation : « Ce n'est pas vrai ! le petit oiseau a fait *coui*, *coui*, *coui*, *coui*, avant de tomber dans le feu, pour

se faire entendre de sa mère ; la mère ne l'*entendit* pas, et il se brûla les ailes, les pattes et le bec, et il est mort, le pauvret ! » Et l'enfant s'éloigna, pleurant comme s'il avait été battu. Il avait été encore plus maltraité que cela : il avait été trompé, du moins le croyait-il ; on lui avait gâté son histoire, en l'embellissant. C'est à ce point que l'enfant prend longtemps les fictions pour des réalités.

CHAPITRE VII

LA VOLONTÉ

Je ne sais s'il est téméraire de supposer que tous les mouvements produits pendant la vie utérine ne sont pas absolument inconscients, et que l'enfant peut en idéer à sa façon un petit nombre au moment où il va les produire. Par exemple, on peut se demander s'il n'a nullement conservé le souvenir de certaines sensations de température, de pression, de contact, de saveur, et de mouvements plus ou moins définis, contorsions, trépignements, contractions des muscles de la bouche, que l'organisme a exécutés en réponse à ces diverses sensations. S'il en était ainsi, la conscience, qui était par hypothèse consécutive ou concomitante de ces actes instinctifs et des sensations qui les avaient déterminés, tendrait à prendre les devants sur l'acte : ou même elle pourrait se dédoubler en deux actes analytiques, s'appliquant successivement aux sensations et aux mouvements dont nous parlons. Le fait se passerait de la manière suivante : une sensation serait assez forte pour être ressentie, et pas assez pour produire instantanément les mouvements correspondants ; cette hésitation de l'instinct à suivre le choc de la sensation, peut-être un temps d'arrêt produit par deux sensation entre-croisées, permettrait à l'enfant d'interposer une intuition de conscience entre la sensation et l'acte : ce serait là une première et petite place faite à la spontanéité. Est-il du moins tout à fait exagéré de supposer que, pendant ce long travail de la naissance, composé d'actions et d'intermèdes si variés.

l'enfant quelque peu conscient de quelques-uns des efforts qui lui sont propres, et des sensations différentes en degrés qui les lui font produire, est capable de produire accidentellement quelques-uns de ces mouvements avec le vague désir de les produire ? C'est dans cette intervention de la conscience et du désir, ou si l'on veut, de la spontanéité personnelle dans la production de mouvements fatalement déterminés, si cette intervention existe avant et pendant la naissance, qu'il faudrait voir le germe de l'activité volontaire.

Mais tournons le dos à cette hypothèse métaphysique, et essayons d'interpréter scientifiquement quelques-uns des faits observés à une époque postérieure. Ce qui distingue les actes ou mouvements volontaires des actes ou mouvements involontaires, c'est que dans les premiers existe un désir de renouveler ou de repousser certaines sensations, et de plus, quelque idée des mouvements nécessaires pour produire cet effet, autrement dit quelque idée des sensations musculaires correspondant à ces mouvements. Le désir peut être plus ou moins vif, l'idée des mouvements plus ou moins claire, et partant la volonté intervient plus ou moins dans l'acte ou dans les mouvements. Elle intervient en général très peu dans les premiers temps de l'existence. Soit que les grands centres nerveux, moteurs et autres, soient incomplètement achevés à la naissance, soit que l'instinct rende aisés à l'enfant la plupart des mouvements qu'il paraît apprendre, les volitions, c'est-à-dire la conscience, l'effort et le désir, n'ont que très peu à intervenir pour l'individu dans ces mouvements prédéterminés par l'organisation et par l'hérédité. Ainsi les doigts d'un enfant âgé de quelques jours se referment trop facilement sur un objet mis en contact avec la paume de la main, pour qu'il soit de bonne heure excité à produire volontairement des mouvements semblables. De même, on peut soutenir que les progrès accomplis dans la succion pendant les premiers jours se sont produits avec aussi peu de conscience et de désir que

possible, que ces progrès sont dus à un développement de forces et à l'exercice purement machinal : mais peut-on dire la même chose à propos de la remarque faite par Tiedemann sur son enfant âgé de dix-huit jours? « Mis dans la position de téter, ou s'il sentait une main douce sur le visage, il cessait de pleurer et cherchait les seins ». Il paraît y avoir quelque chose de plus qu'une association d'idées ; il paraît y avoir un souvenir et un désir de l'action de téter, et peut-être des mouvements de succion. M. Preyer ne veut reconnaître la première apparence de volonté que dans la manière dont l'enfant tient la tête, et il ne la tient droite qu'au bout de quatorze semaines (1). On peut cependant noter d'autres efforts conscients vers la même époque. A un mois et cinq jours, l'enfant de Tiedemann « distinguait de lui-même les choses hors de lui, en montrant le premier effort pour saisir quelque chose par l'extension des mains et la flexion du corps tout entier. »

Les mêmes mouvements, plus ou moins conscients, se remarquent chez les chiens et les chats, avant la fin de la première semaine ; mais le jeune Tiedemann, en qualité d'enfant, me paraît, sous ce rapport, beaucoup trop précoce. L'observation suivante est beaucoup plus vraisemblable : à un mois et vingt-sept jours, le même enfant manifeste déjà que son activité lui est connue : ses gestes de plaisir l'indiquent, comme ses accès de colère et sa violence à repousser les objets désagréables. La remarque faite à la même époque par Tiedemann sur l'intention impérative des pleurs est confirmée par des observations analogues de Ch. Darwin. A onze semaines pour un de ses enfants, un peu plus tôt pour un autre, la nature des cris changea, « selon qu'ils étaient produits par la faim ou la souffrance. » Ce moyen de communication parut bientôt être mis au service

1. *La psychogenèse*, voir *Revue philosophique*, décembre 1881, p. 662.

de la volonté. L'enfant sembla apprendre à pleurer quand il le voulait, ou à contracter ses traits selon l'occasion, de manière à faire voir qu'il désirait quelque chose (1). » Ces progrès de la volonté ont lieu vers la fin du troisième mois. A la même époque, le fils de Tiedemann en était encore à ces mouvements instinctifs ou plutôt primitifs du désir qui se traduit par l'extension machinale du bras et l'inclination du corps tout entier ; ce n'est guère que vers trois mois qu'il saisissait quelques objets placés à sa portée ; mais, en portant les objets à sa bouche, il apprenait à tenir ferme : tous progrès évidemment conscients et désirés, c'est-à-dire déjà volontaires.

A mesure que se développent la connaissance et les forces mobiles, autant vaut dire les grands centres nerveux de l'enfant, l'élément émotionnel de la volition, ou désir, et l'idée ou conception du mouvement à accomplir deviennent plus accentués. Le désir est d'autant plus vif que l'idée de l'objet désiré est plus précise. C'est le cas de tous les mouvements plus ou moins appris, quoique instinctifs, de l'enfant : ils sont d'autant plus conscients, voulus, que leur exécution un peu compliquée les a rendus plus difficiles à exécuter. Ce qui indique à quel point les efforts faits pour apprendre à tendre la main vers un objet désiré, à le tenir ou à le manier, à s'asseoir, à rester debout, à marcher, ont intéressé la personnalité de l'enfant, c'est que l'enfant les répète sans se lasser, aussitôt qu'il les a accomplis une première fois : il les répète même hors de propos, « pour répondre à tout désir en général, si ridiculement insuffisants qu'ils soient pour arriver au but désiré (2). »

La volonté de l'enfant, plus émotionnelle qu'intellectuelle,

1. Exemples tirés du livre de l'*Expression*, de Darwin, et que j'ai reproduits dans ma brochure : *Thierri Tiedemann et la Science de l'enfant*. — *Mes deux chats*, fragment de psychologie comparée, p. 12 et suiv.

2. Ferrier, *Le cerveau et ses fonctions*.

se montre, en général, à l'âge de trois mois ou d'un an, peu susceptible de contrôle personnel. Le désir manifeste un caractère plus ou moins impulsif, la volition de l'être sans expérience, s'il est laissé à lui-même, ne pouvant guère être influencée que par les mobiles les plus simples, et surtout par les impressions du mouvement. A l'âge de quatre mois, ayant appris à accomplir avec ses mains quelques actes spéciaux, il ne lui suffit pas d'une seule leçon pour associer dans son esprit l'idée d'un objet brillant et celle d'une vive douleur, et pour contre-balancer la forte tendance qui le porte à toucher une flamme brillante. Mais à six ou sept mois, le contact plusieurs fois répété en quelques minutes d'une brosse piquante, commence à établir, ne fût-ce que pour un jour ou une heure, une de ces associations dans lesquelles le souvenir du mal éprouvé neutralise un désir violent.

Ce qui domine surtout dans la volonté du jeune enfant, c'est avec le caractère d'impulsivité, celui d'obstination et d'entêtement. Peut-on attendre autre chose d'un petit être qui ignore les conséquences éloignées des actions et qui n'obéit en toute circonstance qu'à l'appétition ou à l'aversion actuelle, en un mot, qu'aux tendances flattées ou contrariées de son impressionnable et naïve personnalité? Les anecdotes suivantes, qui sont des faits en action, vont mettre cette vérité en lumière.

Une petite fille de trois mois, à qui l'on avait donné l'habitude de la bercer pour l'endormir, se réveilla pendant une courte absence de sa nourrice, absence qui avait duré un quart d'heure. Elle retrouva l'enfant dans un véritable accès de désespoir; son visage était d'un rouge cramoisi, et ses yeux pour la première fois mouillés de larmes; elle criait à être entendue à cinquante pas. La bonne se hâta d'approcher du berceau et de présenter le sein à l'enfant; celle-ci n'eut pas d'abord l'air de s'en apercevoir, elle cria de plus belle, et de ses petites mains crispées parut repousser la nourrice. Il fallut à cette dernière plus de dix minutes de caresses,

de tendres appels, de chansons, pour calmer l'enfant et la décider à téter : mais, comme elle venait de satisfaire son appétit juste au moment où la nourrice s'était absentée, elle ne resta pas au sein plus de six ou sept minutes. A peine l'eut-elle lâché, que son front se plissa, ses yeux se voilèrent à demi sous les paupières contractées, sa bouche grimaça, et, sans motif apparent, elle recommença à pleurer. La nourrice se demandait si l'enfant n'était pas indisposée ; mais tout à coup, en tournant machinalement les yeux du côté de son lit, elle aperçut, tout au pied du lit, une certaine quantité de platras provenant d'un trou qui s'était fait au plafond de la chambre. Elle fut tout ahurie de la découverte ; mais il fallait avant tout s'occuper de l'enfant, qui continuait à pleurer et à se tordre convulsivement; ses pensées revinrent à leur premier objet, et elle se dit : « A coup sûr, l'enfant a été effrayée par le bruit que la chute de ce lambeau de plafond a dû faire, et c'est la peur qui la faisait tant pleurer. » Elle embrassa l'enfant à plusieurs reprises, la câlina, et se mit bientôt à la bercer pour l'endormir. Les pleurs de l'enfant, ses cris, son air désolé, se calmèrent par degrés en trois on quatre minutes, et elle s'endormit d'un sommeil bienheureux. Aussitôt qu'elle la vit en repos, la nourrice, qui était seule dans la maison, s'occupa d'enlever les débris qui encombraient les abords de son lit, et elle descendit les jeter dans la cour. Un voisin du rez-de-chaussée avait entendu le bruit peu considérable que le platras avait fait en tombant, il avait vu aussi la nourrice sortir et la croyait avec l'enfant ; il lui raconta que ce bruit s'était produit presque immédiatement après sa sortie. Ce n'était donc pas la peur qui avait fait si longtemps pleurer l'enfant, mais le bruit l'avait réveillée en sursaut, elle s'était trouvée seule, ayant besoin de dormir ; elle s'était d'abord chagrinée, puis désolée, puis irritée, de ne pas se sentir bercée comme d'habitude avant de s'endormir ; la nourrice était survenue au dernier moment de cette

fureur, qu'elle avait eu tant de peine à apaiser, n'en connaissant pas la véritable cause. Elle comprit aussitôt son erreur, et me racontant l'aventure, elle dit : « J'avais donc fini par où j'aurais dû commencer : c'est que les enfants sont entêtés, monsieur, dans toutes leurs habitudes ! »

Qui n'a pas élevé ou vu élever des enfants peut seul ignorer l'ennui caractéristique, les scènes de colère, les cris, les trépignements, dont le débarbouillage est l'occasion. Ils ne veulent pas se laisser toucher par l'eau même attiédie. Les mêmes scènes se reproduisent chaque jour pour certains enfants, quand on ne s'y prend pas adroitement pour les glisser endormis dans le berceau. J'en ai connu un qui, à l'âge de quatre ou cinq mois, nécessitait l'emploi de plusieurs personnes pour être couché : une jambe enfoncée, l'autre sortait; on devait tenir une main, pour couvrir l'autre (on était obligé de l'emmailloter, pour qu'il ne s'écorchât pas le visage en dormant); et c'étaient des cris, des hurlements, des contorsions d'exorcisé. Quand il eut six mois, sa mère, voulant éviter le retour presque quotidien de ces scènes désagréables pour l'enfant comme pour elle-même, se décida à le déposer sur son lit pour l'y laisser dormir une heure ou deux dans l'après-dîner. Mais ce furent alors des colères bien plus terribles, quand on le remettait dans son berceau : le lit l'avait gâté, il ne voulait plus du berceau ; on dut lui permettre le lit autant que cela était possible, et l'on s'habitua à ne le rendre à son berceau que le soir, après l'avoir profondément endormi sur les bras, et en prenant des précautions infinies. Se réveillait-il, la lumière vacillante et adoucie de la veilleuse, dont la sensation s'était fortement associée dans son esprit à l'idée et au besoin du sommeil, avait sur lui cette influence bien constatée de l'empêcher de crier et de l'inviter à se rendormir, quoique dans son berceau.

J'ai revu cet enfant, quand il avait à peu près un an. Fort entêté, *volontaire*, comme disait sa nourice, pour cinq ou

six détails importants de sa vie d'enfant, il était, en général, d'une humeur gaie et même facile. Quelque personne qui lui sourît, il lui répondait par un sourire ; il était à l'aise sur les genoux de tout le monde, avait appris à *n'essuyer* les baisers de personne, restait des heures entières à se laisser amuser chez des voisins, ou même chez des étrangers qu'il voyait pour la première fois. Mais il ne fallait pas que sa mère et sa nourrice fussent là, quand on le prenait sur les genoux, pour qu'il y restât tranquille ; dès que l'une ou l'autre paraissait, il lui souriait de loin, lui tendait les bras, et faisait des efforts pour descendre, si elle ne venait pas le chercher, ou si on ne l'apportait pas vers elle. On le laissait faire quelquefois, on lui laissait croire qu'il échappait à la personne qui le tenait, et on le déposait à terre : alors il s'asseyait, et par toutes sortes de mines provoquantes, il invitait *ma ma ma* (c'était le nom commun à la mère et à la nourrice), à venir le rejoindre. Si l'on tardait trop, il se mettait à quatre pattes, et poussait en avant, s'aidant des genoux, et quelquefois du ventre. C'était un agréable entêtement, dont il riait comme les autres. Le matin, quand sa mère l'avait fait déjeuner, il était porté sur le lit du père, où il faisait mille jeux et mille espiégleries, se tournant et retournant, tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre, enfonçant la tête dans le coussin, se glissant sous les draps dans toutes les directions, se tordant comme un serpent, avec des cris d'oiseau, et des éclats de rire déjà bien accentués. Cette fête matinale était pour lui chose due. Si, le déjeuner pris, sa mère tardait trop à l'emporter dans la chambre voisine, même quand il n'entendait pas la voix de son père, il criait : *papa* ! et, si l'on n'avait pas l'air de comprendre ses gestes et ses mines cependant très éloquents, il mêlait bientôt des cris furieux et des sanglots aux sons hurlés plutôt que prononcés de *papa*.

Une petite fille, maintenant grandelette, et d'une amabilité et d'une douceur extrêmes, a été bien difficile à

élever, me disait sa grand'mère, qui en savait quelque chose. Jusqu'à l'âge d'un an, on avait toutes les peines du monde à la mettre dans son berceau. Le moindre mouvement l'éveillait, quand, après avoir longtemps épié le moment favorable, on s'enhardissait à la poser dans son berceau : si elle ne s'éveillait pas à ce moment, elle criait, comme un automate mû par un ressort, et tout endormie encore, au contact odieux de ce berceau : ses cris inconscients la réveillaient aussitôt, et il fallait la prendre, si on voulait éviter des larmes et des cris qui faisaient toujours craindre à sa mère pour sa santé. Même difficulté à lui faire prendre des bains cependant très nécessaires. Elle se raidissait comme un ver, me dit sa grand'mère, elle poussait des *cris de feu;* on s'y prenait de toutes les façons pour la décider à rester dans la baignoire : on faisait semblant de s'y mettre avec elle, on apportait ses plus chers jouets, on tapotait sur l'eau en riant, on y plongeait le bras, on restait accroupi à côté d'elle, quelquefois très longtemps, avant que la douce température de l'eau l'eût calmée. Mais il ne fallait pas avoir l'air de bouger, quand elle s'était oubliée à trouver l'immersion agréable: elle jetait les hauts cris au moindre mouvement. A deux ans, mais peu à peu, et, grâce au développement de la raison, à l'expérience qui lui a fait juger le sommeil agréable dans son petit lit, et le bain agréable quand elle y a passé quelques secondes, au désir de paraître sérieuse et obéissante, et de ne pas faire de la peine à sa mère, elle est arrivée à se laisser coucher sans trop de difficulté, et, si elle fait quelquefois la grimace ou laisse perler quelques larmes en entrant dans le bain, cela ne tire plus à conséquence.

Encore un exemple pris dans la période parlante. Juliette a vingt-deux mois. Sa mère lui a défendu de toucher aux fleurs de la fenêtre; on lui permet seulement de les arroser avec un petit arrosoir d'enfant. Elle s'acquitte de cette besogne avec un zèle qui n'a d'égal que sa maladresse

Mais il faut qu'elle en demande la permission à sa mère : les fleurs seraient noyées chaque jour, si on l'écoutait. Quand elle a désobéi, c'est la bonne qui arrose les fleurs. Aussi l'entend-on répéter plusieurs fois par jour : « Petit fille biè sâ, rosé fleur. » L'autre jour sa mère était au salon avec quelques dames, et l'enfant avait un moment disparu avec ses jouets. Elle revint après dix ou douze minutes d'absence : sa robe et son tablier étaient littéralement imbibés d'eau. « Petit fille biè sâ, rosé fleu », furent ses premiers mots en entrant. On ne s'aperçut pas tout d'abord de l'état dans lequel elle s'était mise, et ce ne fut qu'en l'embrassant qu'une dame le remarqua. La mère se précipita dans la chambre voisine : l'eau coulait partout. Voici ce qui était arrivé : comme Juliette avait été désobéissante à table, on l'avait punie en lui défendant d'arroser les fleurs, et on avait même caché son petit arrosoir. Mais la tentation avait été plus forte que la crainte d'être réprimandée en désobéissant une seconde fois. Elle avait pris l'arrosoir de la bonne, elle avait essayé de le remplir en ouvrant le robinet de la fontaine, et elle n'avait réussi qu'à produire une inondation, dont sa robe avait été atteinte. Sa déconfiture avait été si grande, et elle parut si humiliée, que sa mère ne la gronda qu'en riant. Elle aurait peut-être aimé mieux être grondée que moquée. Le soir en soupant, elle dit à son père : « Petit fille veu pa êt sâ, non, plu sâ ; pâque veu plus rosé fleur ; veu plu. toutt' mouillée. » Le fait est que le lendemain matin, la bonne ayant pris l'arrosoir, la petite la regarda sans manifester aucune envie de l'imiter ; la bonne lui mit son petit arrosoir dans les mains ; Juliette le jeta, en disant : « Pas sâge rosoi, pas sâ, mouillé petite, plu rosé fleu. » Mais sa résolution ne tint pas à la vue des blancs petits filets d'eau qui s'échappaient par les cent trous de l'arrosoir de la bonne. « Petit fille, biè sâ, rosé fleu », dit-elle, et elle ramassa son petit instrument

Il n'est pas un des exemples énumérés ci-dessus, qui ne

montre que, soit sous forme de désir automatique, soit sous forme de désir conscient, ou de détermination volontaire, l'action est presque toujours, chez l'enfant, subordonnée à la sensibilité. Ce qu'il veut, c'est ce qui lui plaît actuellement ou qui lui plaît par souvenir ; ce qu'il ne veut pas, c'est ce qui lui déplaît ou lui a déplu.

A mesure que l'expérience de l'enfant se forme, un plus grand nombre de sensations, de sentiments et d'idées, c'est-à-dire de mobiles et de motifs déterminants, s'interposent entre l'action et la détermination autrefois simple et instantanée. L'acte, quand il s'en produit un, est conditionné par le motif le plus fort : les actes de cette nature sont considérés comme délibérés, par rapport aux volitions impulsives. On voit souvent le jeune enfant suspendu entre deux motifs de nature contraire, qui le sollicitent également à l'action : en général, l'hésitation dure peu, surtout si les deux motifs sont tous deux agréables, sans doute par la raison qu'en donne Delbœuf, « parce que, dans ce cas, il vaut mieux agir qu'attendre. Soyons-en assurés, l'âne de Buridan n'est mort ni de faim, ni de soif » (1). Il n'y a même pas ici, à proprement parler, conflit, mais simple concurrence de motifs. Un cas presque analogue est celui où l'enfant se trouve placé entre la douleur que lui cause un violent désir non satisfait et le plaisir qui lui est offert d'une caresse ou d'un présent inattendus : le regret lutte ici contre l'attrait de l'actualité ; l'enfant qui pleure essaie de sourire, puis il se remet à pleurer de plus belle, ou bien il se console et se prend à rire et à jouer plus ou moins promptement. D'autres fois les éléments en conflit sont plus nombreux et plus distincts ; par exemple, nous trouvons d'un côté ces quatre termes : obéir, privation d'une chose désirée, approbation, caresses ; et de l'autre côté ces quatre termes : pas obéir, attrait de la chose défendue, reproche, punition ; ces

1. V. *Revue philosophique*, novembre 1881, p. 517.

différents motifs évoluent séparément ou se fusionnent, et sous l'influence de leurs représentations, l'impulsivité est plus ou moins longtemps contrebalancée. Dans ces sortes de cas, l'habitude des associations établies entre certains motifs et certaines manières d'agir facilite beaucoup le jeu de la volonté. Mais la volonté délibérante, c'est-à-dire l'arrêt réciproque des tendances à l'action, est la plupart du temps portée, chez l'enfant, à retourner à l'impulsivité, et à l'impulsivité dominée par les suggestions actuelles et personnelles.

Entre l'âge de deux et de quatre ans, le sentiment personnel s'affirme au point de s'exagérer, chez les sujets même le plus doux et les mieux élevés. Un enfant âgé maintenant d'un peu plus de trois ans était fort douillet, avant d'avoir atteint le vingt-sixième mois. Il pleurait et hurlait pour la moindre chute, et se croyait perdu pour une égratignure. L'amour-propre l'a guéri. Il fit l'autre jour devant moi une lourde chute : il se releva bientôt, après avoir marché à quatre pattes pour me faire croire qu'il n'était pas tombé. Une autre fois, il trébucha dans l'escalier, roula deux ou trois fois sur lui-même, en se cognant la tête avec bruit. J'accourus à lui : il était déjà debout, et faisait tous ses efforts pour ne pas pleurer. « Tu es tombé » ? lui dis-je. « Non, non, répondit-il avec vivacité, je ne pleure pas ! c'est pour rire que je suis tombé. » Cet amour-propre se traduit quelquefois par une fausse honte, et par un orgueil mal placé. On l'avait mis au milieu d'un groupe de petites filles de son âge, devant un tableau de lecture. Son tour venu de répondre, il s'écria, en faisant mine de s'éloigner : « Je ne veux pas apprendre à lire ici, j'ai mon alphabet chez moi, j'apprends tout seul. » Un autre jour, il refusa encore de prendre part à la leçon, en disant : « Les petites filles rient de moi, je ne veux pas apprendre à lire avec elles. »

Quand il pleure sans motif, son père grossit la voix, lui disant : *Tais-toi* ; et il obéit quelquefois instantanément ; de

même, quand son père lui dit : *Bois* ; et depuis quelques jours, quand il lui dit : *Marche*. Mais il obéit bien plus volontiers, quand il s'agit d'actes qui l'amusent ou qui font plaisir aux autres. Ainsi, lorsqu'on lui dit de contrefaire le chien, le chat, l'âne, de battre des mains, de dire *non* en faisant pivoter la tête, il ne se fait pas prier. Mais, lui défend-on des choses qu'il a plaisir à faire, il obéit plus lentement qu'à l'égard des choses qui lui sont indifférentes. Il obéit plus facilement pour le *oui* que pour le *non*, et cela se conçoit, dans le premier cas la volonté n'entrant pas en lutte avec les ordres qu'on lui donne. Ainsi, lui dit-on *Fais ami à papa*, à *maman*, *fais pam* à ton frère, à la table, au balai, il obéit plus vite que si on lui disait de ne pas le faire, quand il y est occupé. Quoiqu'il s'obstine à ne vouloir pas marcher seul, je lui ai fait faire quatre pas vers moi, en lui présentant une demi-pêche, dont il avait grande envie, et que je refusais de lui apporter. Mais sa volonté de bien faire est aussi vacillante que ses jambes. Quand il a eu mangé son morceau de pêche, j'ai voulu le soumettre à une seconde épreuve : le résultat n'a plus été le même. Je lui ai donné envie d'un autre morceau de pêche, et lui ai dit : Viens à *papa*, viens chercher bonbon, » et il s'est empressé de le faire, mais à quatre pattes, ce qui est sa manière de courir : chassez le naturel, il revient au galop. Du reste, il obéit bien mieux à sa mère qu'à son père, la douceur étant mieux comprise par lui que l'énergie, ou l'influençant davantage. Il avait laissé tomber un morceau de pain, et son père lui ayant dit de le ramasser, il faisait la sourde oreille ; sa mère se rapprocha de lui : il lui demanda la main ; la mère lui dit : « Je donnerai la main à bébé, quand il aura ramassé le pain ; ramasse d'abord le pain. » Il le ramassa, et tendit aussitôt la main à sa mère.

On voit donc, même chez l'enfant âgé de moins de trois ans, une certaine faculté, il est vrai, très mobile et très capricieuse, « d'arrêter, de modérer l'action, malgré la ten

dance des sentiments et des désirs à se manifester par des sortes d'éruptions motrices (1). » Cette faculté modératrice, qui assure le contrôle volitionnel des mouvements, et jusqu'à un certain point des idées, appartient à une époque de maturité plus grande, où l'expérience suggère à l'esprit des motifs plus puissants dans la précision des conséquences agréables ou désagréables des actions, où la faculté de l'attention étant plus développée, de même que les centres cérébraux qui la servent, elle réprime comme par une sorte d'inhibition mécanique les sensations, les sentiments et les idées dont la tendance non combattue porte sans coup férir à l'action. On voit donc que l'attention est un des éléments les plus importants de la volonté, ce qui en explique chez l'enfant l'indécision. la fragilité, la mobilité, le caprice (2).

1. Ferrier, *Le cerveau et ses fonctions*, p. 455.

2. J'étudierai plus loin les rapports étroits de la volonté avec le sens moral.

CHAPITRE VIII

LES FACULTÉS D'ACQUISITION ET DE CONSERVATION INTELLECTUELLE

I

L'ATTENTION

Comme l'attention est le résultat d'une sensation intense ou distincte, et que les organes du jeune enfant ne sont pas encore aptes à prolonger ces excitations vibratoires, les chocs d'attention paraissent très-rares chez le nourrisson au début de la vie. Cependant on croirait les noter par moments. Quand j'agitais un objet à quelque distance des yeux d'un enfant âgé de dix-sept jours, ses paupières clignotaient et se fermaient, exprimant la peur ou le désir de fuir une impression vaguement désagréable. Ses yeux suivaient, de droite à gauche, et de gauche à droite, une chandelle que je portais successivement dans les deux sens. Un bruit de porte fermée, le son d'une voix retentissante lui faisaient faire des tressaillements ressentis par la personne qui le tenait. Mais ces mêmes causes ne reproduisaient les mêmes effets que pendant trois ou quatre minutes ; l'enfant n'était plus ensuite impressionné par ces couleurs d'objet agité, cette lumière, ces bruits, ces sons : il reprenait pour quelques instants sa pose extatique habituelle, les yeux ouverts, immobiles, comme regardant en dedans. Bientôt ces différentes impressions deviennent, en se répétant, objets de réminiscence, d'intention vague, de recher-

che ou de fuite. L'attention donnée par l'enfant à ses sensations et à ses souvenirs devient de jour en jour plus forte, plus facile, au point qu'elle paraît souvent réflexe. C'est alors que l'enfant paraît vouloir le plus être attentif, et qu'il est le plus attentif, qu'il a en réalité le moins besoin de le vouloir. Je comparerais volontiers l'enfant attentif à ce jeune chat, qu'un objet brillant ou une proie guettée retient plus ou moins longtemps immobile, le cou tendu, les pattes serrées contre terre, le corps ramassé, l'œil dilaté, la lèvre supérieure légèrement arquée, comme rivé à l'objet de sa convoitise. C'est là une sensation ou un groupe de sensations exclusivement perçues, incessamment renouvelées, attendues : le sujet observant paraît moins s'appartenir qu'appartenir à l'objet observé ; c'est une réaction intense mais comme passive, une attraction plus ou moins consciente, une fascination de l'être attentif par l'objet d'attention. Le plaisir que la succion du sein procure à l'enfant devient pour lui objet d'attention : il s'y délecte, il s'écoute en quelque sorte, il se regarde, il se sent jouir. Cette apérition de la faculté consciente, que l'on désigne sous le nom d'attention se produit d'abord de l'extérieur à l'intérieur ; c'est une excitation des cellules nerveuses sous l'influence de l'impression qui les irrite, ce n'est pas une tension, un effort de dedans en dehors ; ce n'est que la condescendance à l'admission d'une sensation dans les centres nerveux. L'attention peut avoir pour occasion un acte de la volonté, mais ses propres actes sont autre chose que la volonté : c'est un canal qui s'ouvre à l'impression extérieure, et que la volonté peut quelquefois tenir fermé, mais qui est la plupart du temps ouvert malgré qu'elle en ait. Cette tension musculaire et nerveuse, réaction intense des impressions vives, imposée plus que volontaire, est le caractère primitif de l'attention. Bossuet la désigne sous le nom d' « attention forcée », et il ajoute : « Ce n'est pas là toutefois ce que nous appelons attention ; nous donnons ce nom seulement

à l'attention où nous choisissons notre objet pour y penser volontairement. » Cela signifie seulement que l'attention a des degrés, et que celle dont le tout jeune enfant est capable, volontaire ou involontaire, est toujours à son début provoquée par la sensibilité,

A l'âge d'un mois, un enfant prêtait certainement, de temps à autre, une attention soutenue à l'acte de la succion : on le voyait à la fixité de ses yeux, que le plaisir faisait briller, et qui, de temps à autre, se voilaient à demi sous les paupières. On lui remplit un jour son biberon d'eau sucrée : après quelques mouvemants de succion, il s'arrêta trois secondes, recommença son acte, et le continua avec la même expression d'attention voluptueuse que s'il avait contenu du lait. L'eau pure n'eut pas le même succès auprès de lui : il s'arrêta net dès les premières gorgées, revint au biberon après une pause de cinq ou six secondes, et le laissa bientôt, avec un froncement de sourcils, une contraction des coins de la lèvre et une moue des plus caractéristiques. Voilà donc l'attention appliquée aux fonctions du goût.

Pendant le premier mois, les divers mouvements, automatiques ou conscients, des organes, je ne parle que des organes préhensifs, s'exécutent d'une façon si maladroite, si vague et si indécise, que je n'ai pu y reconnaître d'une manière certaine l'influence de l'attention appliquée aux sensations tactiles. Cependant il est impossible que l'attention ne s'exerce pas également de ce côté. En effet, à l'âge d'un mois et demi, quand les mains d'un enfant se promenaient, en agitant les doigts, sur le sein de sa mère, sur ses mains, sur son visage rapproché de celui de l'enfant, l'expression fixe ou joyeuse des yeux et de la bouche grande ouverte indiquait qu'il avait plaisir à prolonger ces sensations de toucher fort confuses. A deux mois et six jours, il palpait le sein et le visage de la mère, et lui retenait le doigt avec une attention manifestement volontaire. A la même époque

il commençait à avancer les mains vers le sein, quand sa mère le découvrait, et le tenait à deux décimètres de ses yeux.

J'ai vu une petite fille de vingt-huit jours et un petit enfant de trente-cinq jours, montrer, par la fixité de leurs yeux et les mouvements de succion de leurs lèvres, en présence du biberon placé à quelques centimètres de leurs yeux, qu'ils reconnaissaient l'instrument de leur allaitement, et qu'ils étaient capables d'y diriger leur attention. A la même époque, ils élevaient automatiquement la main vers leur visage, ayant probablement très peu conscience de ce mouvement involontaire, mais qui, lorsqu'il était occasionné par des frottements opérés sur une partie de leur visage, indiquait par sa répétition, surtout leur front se plissant et leurs yeux se dilatant comme dans la peur, qu'ils portaient leur attention sur les désagréables sensations par eux éprouvées. Un enfant d'un mois regardait fixement pendant trois minutes, et ensuite pendant quatre minutes, le reflet miroitant de la lumière sur un tableau placé près de la fenêtre. A quarante-cinq jours, je le vis suivre des yeux, après l'avoir bien regardée, une poupée à robe bleu clair, qu'une petite fille agitait dans la chambre, à plus d'un mètre de distance. A cinquante jours, la fixité ou la direction de son regard dans un certain sens indiquait l'attention portée sur un objet bleu, blanc ou violet : les autres couleurs parurent, peut-être par un effet de daltonisme passager, le laisser indifférent. Mais à deux mois, le rouge d'une robe, d'une fleur, d'un papier, le violet, le blanc, l'attiraient aussi, tandis qu'il ne faisait attention ni au noir, ni au ponceau, ni au brun, ni au bleu lilas, ni beaucoup au jaune. Était-ce prédisposition plus particulière à certaines sensations de couleur, ou faiblesse relative des organes de la vision? Il faudra réunir à cet égard les résultats d'un grand nombre d'expériences, pour aboutir à des inductions sérieuses. L'enfant progresse de jour en jour, et quelquefois

d'heure en heure, manifestant une faculté qu'on n'avait pas d'abord découverte chez lui, et ce ne sont pas les facultés qui doivent être un jour les plus puissantes qui apparaissent toujours les premières. Un enfant qui ne fixait son attention sur aucun objet coloré avant l'âge de deux mois, était, vers deux mois et demi, aussi attentif aux couleurs que les plus précoces.

Quant à l'attention portée sur les sons, elle est manifeste dès la seconde quinzaine. A l'âge de douze, de treize ou de quinze jours, la plupart des enfants tressaillent en entendant un bruit un peu fort. « Le 5 septembre, ainsi treize jours après sa naissance, on s'aperçut de l'attention que le fils de Tiedemann portait aux gestes de ceux qui lui parlaient (?) ; leurs *paroles* agissaient également sur ses pleurs. » J'ai vu un enfant plus âgé (il avait seize jours), cesser parfois de pleurer, quand sa mère lui parlait en le câlinant ; mais les mouvements cadencés qu'elle faisait en même temps contribuaient à l'apaiser peut-être autant que ses paroles. Cependant le lendemain, pendant la nuit, sa mère ne pouvant réussir à le consoler, le père se fâcha, gronda, et, à la fin, lui enjoignit de se taire, avec une voix forte et saccadée, qui parut faire je ne sais quelle impression sur l'enfant, car il ne tarda pas à se taire.

« A deux mois et demi, dit M. Taine à propos de l'enfant qu'il a étudiée, je constate un mouvement qui est visiblement acquis ; entendant la voix de sa grand'mère, elle tourne la tête du côté d'où vient la voix. » — J'ai aussi cru remarquer le même mouvement chez un enfant âgé d'un mois et deux jours : j'étais à sa gauche et je parlais fort ; sa tête parut s'infléchir vers la gauche, et la fixité de son œil exprimer une certaine attention au bruit de ma voix. A l'âge d'un mois et demi, une petite fille exprimait consciemment la souffrance ou le besoin de téter par des cris tout différents. A l'âge de deux mois, ses pleurs exprimaient intentionnellement la souffrance, le désir et la co-

lère. — A l'âge de six semaines, un autre enfant faisait des soubresauts joyeux sur le sein de sa mère, quand il entendait jouer du violon. A l'âge de deux mois, les aboiements d'un chien qui se trouvait dans la même chambre que lui, lui firent froncer le sourcil, contracter les lèvres, faire la moue et pleurer; bientôt le chien flatté se mit à japper d'une voix caressante : l'enfant l'observa très attentivement, se calma, et parut écouter ces nouveaux sons avec plaisir.

L'énergie de l'attention se montre de bonne heure en corrélation directe avec la vivacité des sensations ou des sentiments éprouvés. Chez les petits enfants, comme chez les animaux jeunes, les plus facilement attentifs sont, à ce qu'il semble, ceux dont l'excitabilité nerveuse est la plus grande. A trois mois et demi, une petite fille très sensible, qui savait déjà distinguer quelques parties de son corps, et cherchait ses pieds au mot de *pépé*, était attentive à tout ce qui passait autour d'elle, aux sons de toute espèce, au bruit de la voix, à un bruit de pas dans la chambre, à un bruit de porte ou de croisée ouverte ou fermée, à toutes les couleurs, mêmes les moins vives, lorsqu'elles étaient placées à portée de ses regards. — Un petit enfant de six mois, d'ailleurs intelligent, mais lymphatique et peu sensible, regardait à peine un bouquet de fleurs pâles qui se trouvait assez près de lui ; je dus les rapprocher davantage, et même les agiter sous ses yeux, pour arrêter son attention. Mais une fleur très brillante, que je mis à côté du bouquet, lui causa un très grand plaisir, et il la regarda pendant une minute ou deux. Bientôt un chat parut, sorte d'animal qu'il n'avait point encore vu : l'enfant poussa un petit cri joyeux, bientôt renouvelé, étendit les deux bras, se pencha de tout son corps vers l'animal, et, celui-ci ne venant pas se faire toucher, l'enfant prit devant lui une pose de quiétiste. Il est donc évident que la faculté d'attention est primitivement en rapport avec la vivacité des sensations.

La sensibilité plus développée qui produit les divers sen-

timents, c'est-à-dire des idées, des souvenirs de sensations agrandis et exagérés, exerce une influence considérable sur l'attention chez les adultes. « Chez la plupart des hommes, la direction définitive que prend l'intelligence est inspirée par le sentiment (1). » Qu'est-ce qu'aimer, sinon penser constamment avec plaisir à une personne ou à une chose? Qu'est-cè que haïr? Penser toujours avec peine à l'objet désagréable. C'est la passion, c'est-à-dire l'attention toujours excitée ou même surexcitée par le sentiment, qui fait les amoureux, les artistes, les héros, les savants. Je modifierais volontiers le mot de Buffon, et j'écrirais que le génie est une longue passion. Le petit enfant, à peine âgé d'un mois, est déjà capable d'éprouver, nous l'avons déjà dit, dans une mesure restreinte, des sentiments proprement dits. Il aime sa mère pour le bien qu'il en reçoit, sinon pour elle-même; il aime son biberon ou le sein qui l'allaite, les bras qui le caressent ou le portent, le visage qui lui chante ou lui sourit, les yeux qui lui parlent; il craint, il désire, il souffre, il espère, il s'ébaudit, il s'irrite : autant d'excitations pour sa faculté d'attention déjà développée par l'exercice et par l'habitude des sensations vives. Mais, hâtons-nous de le dire, sa sensibilité morale, encore à l'état de vague formation, ne peut encore influer que médiocrement sur son attentivité, même dans le cas des prédispositions héréditaires les plus heureuses.

Cette diversité originelle des facultés qui concourent à former ou à exciter l'attention est la pluspart du temps atténuée par l'effet des compensations naturelles. L'enfant très impressionnable éprouve un trop grand nombre de sensations différentes, pour qu'elles transmettent au cerveau un retentissement durable; de là une habitude d'attention prompte et éparpillée, capricieusement, c'est-à-dire insuffisamment accordée à toute chose. Aussi est-il à crain-

1. Dr Castle, *Phrénologie spiritualiste*, chap. de l'Éducation.

dre que la petite fille dont j'ai parlé plus haut, avec l'éducation tout ordinaire qui l'attend, c'est-à-dire à demi livrée au hasard de ses facultés natives, ne produise qu'une femmelette nerveuse ou banale, à idées incomplètement nettes et précises, peut-être bizarres et disparates, une femme superficielle tout à la fois par le cœur et par l'esprit. — L'autre petit enfant dont j'ai parlé au même endroit, plus rebelle aux impressions ordinaires, d'une sensibilité plus lente à s'éveiller, avec sen attention plus paresseuse à se donner comme à se déprendre, pourra, dans les mêmes circonstances éducatives, devenir sans peine un esprit net, ferme et pratique : il aura peu d'idées peut-être, mais elles seront tenaces, et vraisemblablement exactes, parce qu'il aura pris son temps pour les former ; pour peu que le développement spontané de ces facultés moyennes ne soit pas contrarié, il saura bien le peu qu'il saura. Ajoutons que les ressorts de son attention auront conquis, par l'exercice, une puissance d'adaptation qui compensera peut-être le défaut de vivacité. C'est là un point qui intéresse la pédagogie rationnelle.

Quelques différences que les prédispositions naturelles ou l'exercice habituel puissent mettre entre les facultés individuelles, le caractère général de l'attention est d'être courte et mobile. Cette concentration de l'activité de l'esprit sur un objet, cette direction trait à trait du regard intellectuel (pardon pour ces métaphores qui ont l'air d'expliquer l'inexplicable), est aussi difficile au petit enfant, qu'il le serait à un valétudinaire de renouveler pendant deux minutes la série d'efforts musculaires représentant la suspension d'un poids lourd. Ce qu'on appelle un acte d'attention est, en réalité, une série d'actes attentifs répétés un plus ou moins grand nombre de fois dans une durée relativement très courte. Ne nous exagérons pas cependant cette rapidité foudroyante de la pensée. Cette prétendue vitesse incommensurable, le Hollandais Donders, et d'autres après lui, l'ont

mesurée, pour l'homme comme pour les animaux. Mais, quoique cette rapidité ne soit pas incalculable, elle n'en est pas moins considérable, et, faire attention à une chose, ne serait-ce que pendant quelques minutes, c'est l'avoir observée plusieurs fois dans ce court espace de temps.

Aussi, malgré les services que la volonté, le désir tenace, l'habitude rendent à l'attention, en lui donnant une facilité et une énergie toujours accrues, l'attention est toujours sur le point de faire défaut à l'homme même le mieux doué. Les personnes les plus familiarisées avec le travail intellectuel sont souvent obligées de se faire violence, pour se mettre à un labeur même des plus goûtés. Bien peu de gens, je le crois, travaillent parce que le travail leur est agréable. Ils se décident presque toujours à ce commencement pénible, par des motifs dominants, par nécessité, par intérêt, par amour-propre, par devoir. Mais, à peine relancés dans leur voie habituelle, le plaisir d'avancer les tient en haleine, facilite et accentue leur attention, jusqu'au moment où la lassitude vient tout à coup l'enrayer. Ils échappent d'ailleurs à ce dégoût et à cette difficulté du travail intellectuel, par un effet de cette loi de la nature qui fait que l'esprit se repose dans le changement, comme la variété des aliments renouvelle l'appétit. Mais le petit enfant, tiraillé sans cesse par des impressions surexcitantes, et doué d'une force de résistance musculaire très petite, n'a pas de tels réactifs contre la lassitude du cerveau. Au moindre effort d'attention, il est rendu.

C'est pourquoi l'enfant le plus attentif l'est infiniment peu. « Cette faculté de l'attention, qui joue un rôle si considérable dans la vie scolaire, n'a, elle aussi, été que très imparfaitement étudiée jusqu'à présent. Je ne connais guère que deux hommes, Horace Grant et Chadwick, qui soient entrés dans cette voie. Leurs recherches nous ont bien appris qu'au-delà de cinq à six minutes pour les enfants jeunes, et de trente à quarante-cinq minutes pour

les grands écoliers, l'attention est fatiguée et l'effort intellectuel fait défaut; que, dans les écoles, la capacité d'attention varie avec la durée des classes, la saison, les heures du jour, les heures de la semaine, la distance qui sépare le travail des repas, etc.... Ces observations n'ont fait qu'ouvrir la voie (1). » Si cette étude est à peine ébauchée pour les enfants en général, elle n'est pas même entrevue pour les nourrissons, pour les enfants pris à partir de la naissance jusqu'à l'époque des premiers essais de la parole. Il faudra de longues et patientes observations pour en arriver seulement à cette esquisse de la psychologie du petit enfant, que notre ambition n'est pas d'essayer, mais d'indiquer.

Ajoutons que, si l'enfant exerce très faiblement son attention, il l'exerce très souvent, d'une façon rapide, mais néanmoins profitable. La puissante sensibilité de son jeune cerveau compense quelquefois, et surtout avec le secours des répétitions fréquentes, la force de concentration de l'adulte. « Chez les jeunes enfants, dit M. Luys, les cellules cérébrales sont douées de caractères histologiques tout spéciaux; elles sont mollasses, grisâtres, flexibles en quelque sorte; elles sont de plus, au point de vue dynamique, vierges de tout ébranlement antérieur (2); aussi peut-on dire que l'excitation sensorielle qui arrive en elles à cet âge, s'y imprime d'autant plus facilement qu'elle les trouve à l'état de viduité, et que leurs forces coercitives n'ont pas encore été mises à l'épreuve. — D'autre part, dans les premières années de la vie, la substance cérébrale est en perpétuel travail de développement organique. Des éléments nouveaux s'ajoutent incessamment aux éléments anciens, et comme les nouveaux venus, suivant toute vraisemblance, dérivent de leurs prédécesseurs, on est amené à dire que les cellules filles

1. Fonssagrives. — *L'Éducation physique des garçons*, p. 176.
2. Ce n'est pas absolument notre opinion.

qui apparaissent, empruntent aux cellules mères qui leur ont donné naissance un lien de parenté fatal, une sorte de transmission héréditaire des états divers des cellules mères d'où elles dérivent. — C'est dans ces rapports intimes de cellule à cellule, dans ces liens mystérieux de parenté, qu'il faut chercher le mot de certains souvenirs. C'est ainsi que certaines impressions perçues au temps de notre première enfance, se trouvent devenir le patrimoine commun de certaines familles de cellules, lesquelles les maintiennent à l'état de verdeur, les avivent incessamment par une sorte de synergie permanente. — Chez le jeune enfant, l'impressionnabilité de la substance cérébrale est telle qu'elle retient, *motu proprio*, toutes les impressions qui viennent l'assaillir, aussi passivement qu'une plaque photographique sensibilisée qu'on expose à la lumière retient toutes les images qui viennent se réfléchir à sa surface (1). »

Il nous reste à examiner deux questions relatives à cette faculté d'attention, que l'on dit la faculté maîtresse de l'esprit. Voici la première. Helvétius a soutenu l'opinion assez cartésienne que tous les hommes sont naturellement doués de l'attention et de l'intelligence nécessaires pour se développer au même degré ; mais l'attention est une fatigue, et tous les hommes ne sont pas susceptibles de passions assez fortes pour changer cette fatigue en plaisir. La différence vient donc de l'inégalité des passions et non de l'inégalité d'attention. Le célèbre professeur Jacotot a repris, de nos jours, la même thèse, et il a même en apparence exagéré le paradoxe. Selon lui, toutes les intelligences sont égales ; les esprits ne diffèrent que par l'attention proportionnée au degré de volonté. La vérité, au point de vue physiologique et psychologique, c'est que nous apportons en naissant des organisations intellectuelles et morales différentes en quantité, non en qualité. Il n'est

1. Luys, le *Cerveau et ses fonctions*, p. 126.

peut-être pas tout à fait raisonnable, toutefois, de se fier absolument aux apparences à propos des inégalités intellectuelles et morales. Est-il, en effet, impossible de remédier à une incapacité d'attention peut-être héréditaire, peut-être accidentelle et passagère? Sait-on aussi si ces inégalités ne résultent pas surtout de l'éducation première? La question que je me contente d'effleurer ici n'est pas simple, mais complexe. La résoudre, soit au nom de la loi d'hérédité, soit en vertu d'une psychologie encore superficielle de l'enfant, c'est, selon moi, la résoudre *a priori*. Pour moi, je me contente de la poser ici, espérant la traiter ailleurs avec tous les développements qu'elle comporte (1).

La seconde question, qui peut intéresser la pédagogie infantile, est celle de savoir s'il est possible de prédéterminer, sur des indications phrénologiques, la capacité d'attention d'un enfant. C'est là un problème connexe du précédent, et tout aussi difficile à résoudre. Disons tout d'abord, que, sans admettre avec Gall et Spurzherim, une localisation topographiquement séparée des facultés indépendantes, la nouvelle phrénologie admet cependant que certaines portions des hémisphères cérébraux, les lobes antérieurs, par exemple, sont toujours intéressés dans l'accomplissement des opérations intellectuelles. Il est évident pour elle que ces opérations de nature identique comportent des degrés différents de complexité chez les divers individus (2). Ferrier, qui, par ses expériences habiles sur le cerveau des singes, a jeté tant de clartés sur ces obscures questions, croit à la localisation possible des centres perceptifs dans les hémisphères. En ce qui concerne l'attention, il croit, comme Bain et Wundt, qu'elle implique

1. Dans une *Étude* sur Jacotot, que je me propose de publier plus tard.

2. Voir Charlton Bastian, le *Cerveau organe de la pensée*, ch. XXV : *La phrénologie ancienne et nouvelle.*

l'activité des facultés motrices. « En rappelant une idée, dit-il, ou en considérant attentivement une ou quelques idées, nous mettons en mouvement, mais d'une manière restreinte ou étouffée, les actes auxquels sont associés, dans la cohésion organique, les facteurs sensitifs de l'attention... Le rappel d'une idée dépendant donc en apparence de l'excitation de l'élément moteur de sa composition, la faculté de fixer l'attention et de concentrer la conscience dépend, en outre, de la restriction du mouvement. Pendant le temps où nous sommes occupés par une idéation attentive, nous supprimons les mouvements actuels, mais nous maintenons en un état de tension plus ou moins considérable les centres du mouvement, ou des mouvements auxquels sont unis les divers facteurs sensitifs de l'idéation... Les facultés d'intelligence et de réflexion se manifestent proportionnellement au développement de la faculté d'attention. Ceci coïncide avec le développement anatomique des lobes frontaux du cerveau, et nous avons diverses données expérimentales et pathologiques pour localiser dans ces lobes les centres modérateurs... Les facultés de l'attention et de la concentration de la pensée sont faibles et imparfaites chez les idiots dont les lobes frontaux sont imparfaitements développés, et l'affection des lobes frontaux est plus spécialement caractéristique de la démence ou de la dégénérescence mentale générale... Le développement des lobes frontaux atteint son plus haut degré chez l'homme le plus intelligent, et si nous comparons deux personnes, celle qui est la plus intelligente est caractérisée par le développement frontal le plus considérable. » Ainsi les phrénologistes ont eu de bonnes raisons pour supposer que « le développement frontal de certaines régions serait la marque de la puissance de concentration de la pensée et de capacité intellectuelles particulières (1). » Il est donc hors de doute que la forte saillie

1. Voir Ferrier, *Les fonctions du cerveau*, pp. 454-465, *passim*.

de la région frontale du crâne ne soit en général la marque de la puissance originelle d'attention, ce qui ne doit nullement faire augurer, dans le cas d'une dépression relative de cette partie, d'une incapacité radicale d'attention. Il n'est pas une infirmité héréditaire que l'éducation ne puisse atténuer, ou même supprimer.

II

La mémoire n'est pas une faculté purement intellectuelle dont le rôle est de conserver et de reproduire les faits passés du moi. Elle est cette propriété inhérente à tout ce qui est, et plus manifestement à tout ce qui vit, de garder la trace des impressions reçues. Chaque impression laisse une note plus ou moins profonde et durable, et capable de se combiner de mille manières avec celles des autres impressions dans les cellules des tissus nerveux, musculaires et cérébraux. Il y a donc, dans toutes les parties de l'être, des dispositions, soit héréditaires, soit personnellement acquises, à se souvenir, c'est-à-dire à conserver et à reproduire. Il n'y a pas seulement une mémoire psychologique, mais une mémoire organique : les sensations, les sentiments, les affections, les états des viscères, des nerfs et des muscles, les mouvements et les associations de mouvements, tout ce qui a été en nous peut être de nouveau, et que nous en ayons conscience ou non.

Dès le moment de sa naissance, l'enfant, qui a faim et soif, qui souffre du froid relatif de l'air ambiant, de la nouvelle extension donnée à ses membres, des sons qui heurtent son ouïe débile, des traits de lumière qui battent ses yeux inclairvoyants, du contact inhabituel des personnes et des choses qui l'approchent, et dont le premier

acte respiratoire est lui-même une souffrance souvent exprimée, nous l'avons dit, par un éternuement; l'enfant nouveau-né qui exprime toutes ces diverses gênes par des cris ou plutôt des coassements aigus, des gestes désordonnés, et la montée d'une vive rougeur sur le visage et sur le crâne, exécute, en agissant de la sorte, des actes automatiques, c'est-à-dire des mouvements revenus, qui étaient venus à d'autres avant lui. Voilà la mémoire héréditaire. « Chaque nerf, a dit Bagehot (1), garde, pour ainsi dire, le souvenir de sa vie passée, a reçu une éducation ou en a été privé, a vu son activité décroître ou grandir, suivant les circonstances; chaque trait a pris un dessin plus précis, plus caractéristique, ou peut-être est resté vague ou sans expression, chaque main porte les marques de sa profession, les signes que sa vie y a gravés, est façonnée à son tour par les travaux qu'elle exécute; tout cela se trouve dans l'homme, si nous savons l'y voir. » Tout cela se trouve à l'état d'hérédité, dans les faits et gestes du nouveau-né. Et ce qui est vrai à l'égard des mouvements apparents, pourquoi ne le serait-il pas à l'égard des autres manifestations de l'activité humaine, à l'égard des sensations, des sentiments et des idées primordiales?

Je me suis souvent posé, non sans anxiété, cette interrogation à moi-même, lorsque je me trouvais en face d'un petit enfant, sphinx mystérieux qui me regardait inconsciemment l'observer, et dont les grands yeux calmes et ébahis déconcertaient mes laborieuses inductions. Je me rappelais que telle action, longtemps enfouie dans le réservoir des facultés virtuelles, jaillissait tout à coup à la lumière, éveillée par la présentation fortuite de certaines circonstances favorables, et je me demandais s'il ne fallait pas restituer à l'instinct et à l'hérédité ce que mes observations me donnaient le droit de leur enlever pour le donner à la

1. Bagehot, *Loc. cit.*

conscience et à l'expérience individuelle. Ainsi, l'enfant a la faculté instinctive de marcher, et cependant il apprend à marcher par de longs efforts conscients et progressifs. Il a l'instinct de téter, et cependant, comme les chats, les chiens, et les agneaux, il apprend, très vite d'ailleurs, à opérer une succion rapide et sûre. Les poulains, les poussins, les jeunes veaux, marchent d'instinct, aussitôt qu'ils sont nés, action automatique, facilitée par leur organisation, mais qu'ils perfectionnent par l'exercice et l'attention. Ces réflexions m'en ont suggéré une autre, qui a mis en repos ma conscience d'observateur. C'est que, et Darwin n'est pas contraire à cette opinion, les opérations dues à l'instinct peuvent facilement, dès le début, éveiller le sens intime, et, par exemple, que les premiers essais de succion et de marche peuvent unir, dans des proportions variables, les influences réflexes aux efforts conscients. Croyons donc, sans arrière-pensée, aux manifestations de l'activité actuelle, lorsqu'elle nous paraît exprimée par des gestes et des mouvements fournis peut-être par l'hérédité, mais repris en sous-ordre, contrôlés et perfectionnés par la personnalité présente. Ainsi le petit enfant, qui, à l'âge de cinq semaines, quand sa nourrice lui chantait un air familier ou lui parlait d'une voix caressante, se mettait à ébaucher de petits sons variés, le faisait d'instinct, par sympathie organique, par un effet de mémoire héréditaire, et aussi grâce à un souvenir associé entre ces sons et la voix de la nourrice, par un effet de sa mémoire individuelle.

Quoi qu'il en soit, la plus simple observation suffit pour montrer que le nombre des acquisitions personnelles d'un petit enfant à peine âgé de quelques semaines est considérable. Nous avons déjà vu en jeu, dès l'âge de deux ou trois mois, tout ce riche ensemble de faits instinctifs, volontaires, intellectuels et moraux que les psychologues étudient en général chez les personnes d'un âge plus avancé. Nous pensons qu'il est inutile de revenir sur ces faits, qui

indiquent d'une manière si manifeste combien la mémoire est une faculté prompte, énergique et tenace, au début même de la vie.

Remarquons aussi que les souvenirs les plus fortement établis dans l'esprit ne sont pas toujours les plus accusés à l'extérieur. Les plus importants, et peut-être les plus durables, sont ceux dont l'habitude paraît avoir émoussé la vivacité, et dont l'aptitude à se reproduire relève des énergies réflexes ou inconscientes de l'intelligence. Quand Georget s'arrête devant l'objet piquant sans le toucher, l'idée de la brosse est nettement fixée dans son esprit, et cependant rien ne trahit le souvenir d'une impression pénible. C'est ce qui nous porte à croire que rien n'est indifférent dans la vie de l'homme, et que l'éducation des nourrissons doit nous intéresser au même titre et au même degré que celle de l'enfant plus âgé. La plupart des idées qui influent pendant toute la durée de la vie sur la direction intellectuelle et morale de l'homme (les réviviscences signalées dans les cas d'hallucination, d'hypnotisme ou simplement de passion exagérée le témoignent), ressortissent des capacités latentes de l'esprit, fond obscur, mais dominant de l'âme. Rien ne se perd dans la nature, et, comme l'a dit M. Bagehot avec une précision éloquente, peut-être chaque nerf garde-t-il le souvenir de sa vie passée.

Que de subites apparitions de mouvements, d'idées et de sentiments, que d'heureuses illuminations ou d'inspirations déplorables, souvent attribuées, soit aux puissances naturelles de l'âme, soit à l'éducation, soit aux effets de l'exemple ou des excitations actuelles, et qui ne sont peut-être que des réminiscences du berceau ! Je n'ai, il est vrai, constaté nulle part des faits de mémoire remontant au-delà des deux premières années de la vie. Est-ce une raison pour qu'il n'en existe pas ? Le langage s'est incorporé à un grand nombre d'idées qui lui sont antérieures, et, comme

la plupart du temps les signes accompagnent la réapparition des idées, il nous semble que nous n'avons pas d'autres idées que celles qui sont exprimées par la parole, et nous sommes portés à croire que nous n'avons gardé trace que des idées acquises à l'époque et au moyen de la parole. L'affirmer, ce serait pourtant nier l'existence chez les animaux d'un nombre considérable d'idées, qu'il leur est impossible de traduire par leurs moyens particuliers d'expression. Mon avis est que toutes les idées bien conçues et bien conservées avant l'usage de la parole, ont bien pu être délimitées et fixées par les signes, mais que notre mémoire les tient de l'époque la plus reculée :

Telles sont ces idées familières de *chien*, de *chat*, d'*oiseaux*, de *fleurs*, de *lait*, de *pain*, de *fruits*, d'*eau*, de *vin*, de *feu*, de *bois*, de *pierre*, de *papier*, de *lumière*, d'*obscurité*, de *chaud*, de *froid*, de *rude*, de *poli*, de *savoureux*, d'*âcre*, etc..., toutes idées essentielles, et qui, bien que modifiées par les travaux postérieurs de l'intelligence, n'en ont pas moins conservé leur date et leur rang dans l'ensemble des processus cérébraux. Il n'est pas vraisemblable que ces impressions si nombreuses et si puissantes, qui ont servi d'aliment à l'exercice mental des deux premières années, n'aient été que le point de départ des modifications futures. Ce furent là les impulsions premières d'un mouvement, qui, se développant et s'amplifiant, a duré et dure encore. La vie, dans un être organisé, ne se succède pas à elle-même, elle se prolonge et persiste en se modifiant. Aucune des perceptions infantiles, modifiées ou non par le langage, n'est morte : elle a reparu, ou peut reparaître dans l'intelligence, dans la volonté ou la sensibilité.

Je trouve dans l'excellente monographie de la mémoire qu'a récemment publiée M. Th. Ribot, une sorte de confirmation de l'hypothèse pour laquelle je réclamais des faits. On sait que les excitations générales de la mémoire parais-

sent dépendre exclusivement de causes physiologiques, le plus souvent anormales. Quant aux excitations partielles, elles résultent aussi le plus souvent de causes morbides; mais les deux exemples suivants sembleraient indiquer qu'elles peuvent se produire à l'état sain.

« Une dame à la dernière période d'une maladie chronique fut conduite de Londres à la campagne. Sa petite fille, qui ne parlait pas encore (*infant*), lui fut amenée, et, après une courte entrevue, elle fut reconduite à la ville. La dame mourut quelques jours après. La fille grandit sans se rappeler sa mère jusqu'à l'âge mûr. Ce fut alors qu'elle eut l'occasion de voir la chambre où sa mère était morte. Quoiqu'elle l'ignorât, en entrant dans cette chambre, elle tressaillit : comme on lui demandait la cause de son émotion : « J'ai, dit-elle, l'impression distincte d'être venue autrefois dans cette chambre. Il y avait dans ce coin une dame couchée, paraissant très malade, qui se pencha sur moi et pleura (1). »

Voici l'autre exemple. « Un homme doué d'un tempérament artistique très marqué (ce point est à noter) alla avec des amis faire une partie près d'un château du comte de Sussex, qu'il n'avait aucun souvenir d'avoir visité. En approchant de la grande porte, il eut une impression extrêmement vive de d'avoir déjà vue, et il revoyait non-seulement cette porte, mais des gens installés sur le haut et en bas des ânes sous le porche. Cette conviction singulière s'imposant à lui, il s'adressa à sa mère, pour avoir quelques éclaircissements sur ce point. Il apprit d'elle qu'étant âgé de seize mois, il avait été conduit en partie dans cet endroit, qu'il avait été porté dans un panier sur le dos d'un âne; qu'il avait été laissé en bas avec les ânes et les domestiques, tandis que les plus âgés de la bande s'étaient ins-

1. Abercrombie, Essay on intellectual Powers, p. 120. Cité par M. Ribot. *Les maladies de la mémoire*, p. 143.

tallés pour manger au-dessus de la porte du château (1). »

Ces faits d'hypermnésie normale sont encore plus curieux que les faits beaucoup mieux établis d'hypermnésie à cause morbide. Ils montrent clairement, d'un côté, l'incalculable force de réviviscence des impressions reçues au premier âge, et d'un autre l'intime relation qui existe entre l'attention et la mémoire, entre bien voir et se bien ressouvenir. Et, comme nous savons combien la sensibilité influe sur l'attention, il nous paraît évident que la qualité de la mémoire dépend encore plus de l'affectivité que de l'intelligence. Je suis porté à croire que l'on prend souvent pour défaut d'attention ce qui est défaut de sensibilité. Est-ce par défaut d'attention ou de sensibilité régulière, que le vieillard, le fou, et le petit enfant montrent un si bizarre éparpillement de souvenirs ? Sans doute par défaut des deux facultés. La mollesse et l'intermittence de transmission dans les nerfs périphériques, d'élaboration dans les centres sensitifs, intellectuels et moteurs, entraînent nécessairement des émotions, des idées, des jugements, des volitions et des mouvements disparates, incomplets, décousus. Quoi qu'il en soit, la débilité des organes chez les vieillards déments, comme chez les petits enfants, se traduit par deux effets d'apparence contraire, la dispersion ou l'obsession des idées et des sentiments. Il y a beaucoup de l'une et de l'autre dans la période infantile. Nul doute que ce gazouillement, d'abord monotone, et bientôt assez varié, que le petit enfant de deux mois fait entendre plusieurs fois par jour, quand on a parlé ou chanté auprès de lui, comme plus tard son rabâchage de perroquet, comme le radotage des vieillards, n'ait pour thème quelques souvenirs dominants, qui passent et reviennent, avec un cortège de réminiscences plus vagues. J'expliquerais de la même manière ces mouvements en apparence automatiques, mouvements

1. Carpenter, Mental Physiology, p. 431. Cité par M. Ribot, *loc. cit.* p. 144.

des yeux, des bras et des jambes, que le petit enfant exécute, avec tant d'entrain et si peu de signification, dans son berceau, sur les bras de sa nourrice, ou quand on le tient debout par terre. Ce sont là souvent des impulsions, des désirs, des répulsions, des idées, des sensations, des sentiments, ressouvenus avec plus ou moins de conscience, mais avec des alternatives d'incohérence et d'obsession, que le besoin tout instinctif de locomotion n'explique pas suffisamment.

Cette obsession intermittente des souvenirs diffère de la monomanie, en ce qu'elle se rapporte ordinairement à des objets présents ou à des souvenirs d'objets familiers. Une petite fille de huit mois, quand elle a tété, fait un mouvement de bras analogue à celui d'une personne agitant une sonnette : c'est qu'elle est absordée par l'idée d'un grelot qui lui sert de jouet ; l'a-t-elle dans les mains, elle le fait tinter quelques minutes, le porte à sa bouche, le fait sonner encore, et puis le jette insoucieusement. Quant elle a agité pendant quelques instants d'autres jouets, elle redemande son grelot avec le geste habituel, recommençant le même manége, si l'on s'y prête, plus de vingt fois dans une demi-heure : pure habitude réflexe. Un jour que je me trouvais chez ses parents, j'imitai le mouvement de la petite fille, avec une boîte aux couleurs très brillantes et rendant un son très excitant : l'enfant réclama la boîte, et l'agita avec plaisir ; deux ou trois minutes s'étant écoulées, je lui remis son grelot dans la main : elle le secoua avec nonchalance, et bien vite le jeta ; je lui rendis aussitôt la boîte, qu'elle agita longtemps, en gloussant de plaisir. Ce fut sa seule envie, et sa seule occupation, pendant près d'une heure ; le grelot était supplanté. Une autre obsession, il est vrai, analogue, avait remplacé l'obsession habituelle.

Cette obsession passagère est plus remarquée chez les petits enfants commençant à parler, soit que les noms rappelant les objets leur en rendent l'idée plus nette, et le sou-

venir ou le désir plus énergique, soit que l'impression elle-même de mots sans signification pour eux tienne leurs cerveaux et leurs organes vocaux en éveil. Un de mes parents, à l'âge de quinze mois, frappait incessamment les oreilles du double son *a-teau*, représentant pour lui l'idée des bateaux qu'il voyait quelquefois marcher sur un grand fleuve, et dont il était fou.

Quelques mois après, ce rabâchage s'était augmenté du suivant : « Cote noi, toute vilai, cote blan toute jolie ». Cette cocotte noire et cette cocotte blanche étaient deux poules, qu'il allait voir deux ou trois cents fois par jour dans leur volière, au fond du jardin ; la blanche était fort douce, mais la noire lui becquetait quelquefois les doigts en prenant la nourriture qu'il leur apportait. Les bateaux et les deux poules étaient alors ses préoccupations les plus fortes. Quelques mois plus tard, ayant voyagé en chemin de fer, il parlait tous les jours des locomotives, des wagons, du sifflet, de la fumée : *min fer* avait remplacé bateaux et cocottes, dans son cerveau et sur ses lèvres.

Une question des plus controversées, et qui intéresse au même degré la psychologie et la pédagogie, est de savoir s'il est possible, dès le premier âge, de se former une opinion anticipée sur les facultés intellectuelles du jeune enfant, et particulièrement sur la mémoire, mais sur la mémoire entendue au sens de reproduction des idées. Gall, et beaucoup d'autres après lui, ont penché pour l'affirmative. Ce savant considérait des yeux gros et saillants comme les indices d'une mémoire facile (toujours d'une mémoire d'idées). Je crois avoir entendu donner pour indices de la même facilité, et surtout de la ténacité, des sourcils épais ou du moins rapprochés, qui passent aussi pour être les indices d'un caractère jaloux. Mes observations personnelles ne me donnent le droit d'adopter ou de rejeter aucune de ces interprétations.

Mais j'espère que l'étude des rapports de la physionomie

avec les facultés transmises, fournira les moyens de distinguer, même chez les enfants qui ne parlent pas, les mémoires faibles des bonnes mémoires, et partant de corriger, par un exercice méthodique, le défaut naturel d'aptitude ou d'adaptation mémoriale. Il sera encore possible, et aussi très utile, de pouvoir faire, dès les premier mois de la vie, le départ des aptitudes originelles de la mémoire et des aptitudes acquises sous l'influence des divers milieux, l'union ou le conflit des unes avec les autres, en un mot, la mesure dans laquelle l'exercice et l'éducation modifient la mémoire, dans son ensemble et dans ses adaptations spéciales. Cette science, à peine commencée pour les adultes, à peine soupçonnée pour les petits enfants qui parlent, sera sans doute faite un jour, même pour ceux qui ne parlent pas encore.

J'insiste particulièrement sur le tort qu'on a de considérer la mémoire comme une faculté intellectuelle ayant des adaptations différentes, et de croire, par exemple, que la mémoire du sentiment est une de ces adaptations. La vérité est, qu'il y a, dans chacun de nous, non par une mémoire, mais plusieurs mémoires. Non seulement nous nous souvenons de nos sentiments et de nos affections passés, sans les éprouver encore ; mais le sentiment ne persiste qu'à la condition de garder sa place dans la mémoire. « Le cœur le plus affectueux, a dit Chateaubriand, perdrait sa tendresse s'il ne s'en souvenait plus. » On peut dire qu'à l'égard de la sensibilité et de la vie affective, chacun a ses mémoires plus ou moins accentuées et tenaces. De même que chaque sens, de même que chaque faculté intellectuelle, a sa mémoire ou ses associations de mémoire, plus ou moins énergiques selon les organisations individuelles, de même chaque sentiment, chaque combinaison de sentiments, ont leurs mémoires inégalement réparties parmi les hommes. César, dit-on, n'oubliait que les injures : d'autres n'oublient ni le bien ni le mal qu'on leur fait, et d'autres n'oublient que le

bien. Cette manière de concevoir la mémoire affective, qui jette un jour nouveau sur la genèse des passions et des penchants, nous permet, dans bien des cas, de lire au fond de l'âme enfantine. Chaque sentiment, chaque penchant qui se manifeste à un moment donné de la vie, recouvrent des sentiments et des penchants le plus souvent hérités de nos ancêtres qui les ont exercés et développés avant nous, et souvent aussi des peines et des plaisirs, des sentiments, des passions que nous aurons éprouvés et développés nous-mêmes. On ne sait pas tout ce qu'il entre du passé dans les joies et les peines actuellement ressenties. Les représentations de notre vie affective peuplent notre âme ou notre sensorium, toujours prêtes à se réaliser de nouveau, soit à notre insu, soit en dépit de nous. Il en est des émotions passées, comme des idées : la conscience ne nous en révèle qu'une infime partie; c'est ce que le poète Musset a voulu dire dans ces vers si délicats :

Et l'on songe à tout ce qu'on aime
Sans le savoir.

CHAPITRE IX

L'ASSOCIATION DES ÉTATS PSYCHIQUES.

I

L'ASSOCIATION

L'association est l'état de connexion dynamique qui accompagne la production et la reproduction non-seulement des faits de la vie intellectuelle et morale, mais de tous les faits mentaux, musculaires, nerveux, dont la concentration, sinon la causation générale, a lieu dans certaines régions déterminées du cerveau. L'association n'est pas, à proprement parler, une faculté spéciale, comme la sensibilité, l'émotivité, l'activité motrice : elle est une des formes apparentes ou sous-jacentes de toutes les manifestations organiques et psychiques. Tout se continue, tout se lie, dans nos perceptions, nos affections, nos pensées et nos volitions. Nous avons déjà vu que toutes nos idées distinctes des objets équivalent à une synthèse ou association primitive d'analyses. Ces abstractions et ces groupements de perceptions, qui se retrouvent dans l'idée en apparence la plus simple, nous expliquent la nature et les conditions de la vie psychique, qui est une succession d'états mentaux reproduite, pouvant se combiner avec d'autres successions du même genre, et avec des impressions actuel-

9.

lement interjetées dans la trame complexe des liaisons anciennes.

Il est impossible de savoir à quel moment de la vie fœtale ou extra-utérine commencent pour l'enfant les associations des états mentaux proprement dits. Il s'en est certainement produit de telles bien avant le moment où nous croyons en observer chez lui. En effet, quel signe extérieur pourrait nous révéler les multiples sensations qui doivent s'associer entre elles pour produire la connaissance même grossière du moindre objet, du biberon, du sein de la nourrice, de son visage ? M. Ribot va nous montrer, par un exemple saisissant quelle complexité suppose le souvenir que la conscience nous fait voir comme simple. « La mémoire d'une pomme est nécessairement la forme affaiblie de la perception d'une pomme. Que suppose cette perception? Une modification de la rétine, terminaison nerveuse d'une structure si compliquée, une transmission par le nerf optique, les corps genouillés jusqu'aux tubercules quadrijumeaux, de là aux ganglions cérébraux (couche optique ?) puis, à travers la substance blanche aux couches corticales (dans la région du pli courbe, d'après Forrier). Cela suppose la mise en activité de bien des éléments divers, épars sur un long trajet. Mais ce n'est pas tout. Il ne s'agit pas d'une simple sensation de couleur. Nous voyons, ou nous imaginons, la pomme comme un objet solide, ayant une forme spérique. Ces jugements résultent de l'exquise sensibilité musculaire de notre appareil visuel et de ses mouvements. Or les mouvements de l'œil sont réglés par plusieurs nerfs : le pathétique, le moteur oculaire commun, le moteur oculaire externe. Chacun de ces nerfs aboutit à un point particulier du bulbe, rattaché lui-même par un long trajet à l'écorce du cerveau où se forment ce que Maudsley appelle les intuitions motrices. Nous indiquons en gros. Pour les détails, on peut consulter les traités d'anatomie et de physiologie. On se fera une idée du nombre prodigieux de

filets nerveux et de cellules disséminées en îlots et en archipels dans les diverses parties de l'axe cérébro-spinal, qui servent de base à cet état psychique, la mémoire d'une pomme, que la double illusion de la conscience et du langage nous fait considérer comme simple (1). »

Cela étant, nous ne pouvons espérer de prendre sur le fait les premières associations qui se font pour l'enfant, entre les perceptions, soit visuelles, musculaires et motrices, auditives et tactiles, soit entre ces perceptions et différents états sensitifs et affectifs : ces faits se passent dans le fond mystérieux de la conscience, si même ils n'appartiennent pas en partie à la cérébration inconsciente. Contentons-nous de signaler les plus apparents.

Darwin marque seulement à l'âge de cinq mois la manifestation certaine des idées dans l'esprit de l'enfant. Par exemple, « dès qu'on lui mettait son chapeau et son manteau, il devenait de fort mauvaise humeur, si on ne le sortait pas sur le champ. » A cinq mois, il cherchait des yeux sa nourrice, en entendant prononcer son nom. Cette date tardive est beaucoup moins éloignée de la vérité que celle de dix mois indiquée par M. Taine pour l'apparition du même phénomène chez sa fille. Tiedemann, à tort ou à raison, note l'association des idées deux jours après la naissance. Si l'on place son fils « sur un des côtés, dans la position de téter ou s'il sentait une main douce sur le visage, il se taisait et cherchait le sein ». Ici, écrit son père, l'association des idées est manifeste, le sentiment d'une position particulière ou d'une main douce éveillant l'idée de téter et de sein. — Le 26 janvier (il avait alors cinq mois), le désir croissant de s'instruire se signala plus visiblement. La bonne, toutes les fois que le temps le permettait, le promenait dans la rue, ce qui lui causait une joie extraordinaire, et, malgré le froid, éveillait un vif désir pour ce change-

1. *Les Maladies de la mémoire*, p. 29 et 30.

ment. L'enfant avait bientôt remarqué que, quand la bonne prenait son manteau, c'était un signal de sortie ; aussi se réjouissait-il, même au milieu des larmes, chaque fois qu'elle faisait cette opération. » — Quand je mets deux petits chats, que j'élève (ils ont trois jours), sur ma main, dans le sens de la station naturelle, ils y restent pendant quelques secondes sans bouger, comme heureux de la chaleur de ma main ; mais bientôt, le contact de la peau ne leur donnant pas la même sensation que celui du corps de leur mère, ils branlent la tête, montrent de l'inquiétude, rampent sur leurs pattes titubantes, essaient de téter la partie de ma main qui se rencontre sur leur museau, et qui, à cause de la nudité et de la chaleur de la peau, a pu leur rappeler un mamelon ; mais la vraie succion ne s'opérant pas, après un très-petit nombre d'efforts inutiles, ils prennent des attitudes de plus en plus inquiètes : c'est qu'ils ne se sentent pas là chez eux ; cette main tremblant sous leurs corps, se dérobant sous leurs pattes, et dont les mouvements les retiennent prisonniers, n'est pas leur *at home* déjà bien connu, ce ventre maternel, doux, large, uni et chaud, qui est tout à la fois leur gîte, leur salle à manger, et le théâtre aimé de leur activité naissante ; aussi ne tardent-ils pas à le regretter, à le désirer, à le réclamer à grands cris.

Ces quelques faits pris au hasard nous montrent de très-bonne heure, dans le petit enfant et dans le jeune animal, l'exercice de cette faculté physique et intellectuelle, qu'on désignait autrefois improprement sous le nom d'association des idées, et qui n'est autre chose que l'associabilité de de toutes les actions du système nerveux, soit avec leurs congénères, soit avec leurs voisines.

Toutes les premières manifestations de la sensibilité animale témoignent de la faculté qu'a l'esprit d'associer et de fondre en bloc les séries d'impressions homogènes. Un petit enfant de quinze jours, qui vient de dormir, et à qui j'ai fait mettre dans la bouche un biberon plein d'eau pure,

a tété pendant quelques minutes, et puis s'est mis à grimacer, à ouvrir sa bouche, et finalement à pleurer. Le même enfant, qui reposait, sans dormir, dans les bras de sa mère, a été pris dans la même position par son oncle, et il n'a pas tardé à geindre. Un enfant de deux mois, qui déjà sourit à sa nourrice en connaissance de cause, mis sur le sein d'une autre nourrice, et la sienne étant à côté, s'est mis tranquillement à boire à la coupe d'autrui. Ces exemples démontrent que les sensations homogènes se sont associées dans son esprit, au point qu'il les reconnaît quand elles se reproduisent, et que ne les retrouvant plus lorsqu'il les attend, et malgré la faiblesse de sa faculté de comparaison, il en souffre (1). M. Herbert Spencer donne à ce phénomène remarquable le nom d'intégration des sensations. « Une couleur, au moment où elle est perçue, non-seulement s'agrége irrésistiblement la classe des sensations naissant à la surface extérieure et impliquant des stimulus extérieurs, mais aussi la sous-classe des sensations visuelles, et elle ne peut être mise dans une autre sous-classe. Un son, dès qu'il est reconnu, tombe à la fois dans l'assemblage plus spécial des sensations auditives, et aucun effort ne le séparera de cet assemblage spécial. Et dire qu'une odeur ne peut être pensée comme une couleur ou comme un son, c'est-à-dire qu'elle s'associe indissolublement à des odeurs précédemment éprouvées. »

D'autre part, les impressions simultanées, de différente nature, visuelles, acoustiques, tactiles, olfactives et sapides, constituent des groupes définis dans la série générale de nos associations, et de leurs « éléments réunis par les liens d'une fédération mystérieuse, vont vivre tous de la même vie, s'anastomoser les uns avec les autres, pour s'appeler aussitôt qu'un des chaînons sera sollicité (2). »

1. H. Spencer, *Principes de Psychologie*, p. 259.
2. Luys, *Le cerveau et ses fonctions*, p. 121.

Mes deux petits chats, que la mère a laissés pour aller vider une tase de lait que je lui ai présentée, après s'être agités de toutes façons pendant quelques secondes, s'arrêtent, collés l'un contre l'autre, prêts à dormir. Tout à coup la mère revient, effleure de ses deux pattes de devant le rebord de la boîte, et retombe légèrement à côté d'eux, sans les toucher. Aussitôt les deux petits se redressent, comme mus par un ressort, la tête haute et dodelinante : le léger bruit que la mère a fait en rentrant dans la boîte et le mouvement qu'elle lui a imprimé, et qu'ils ont ressenti, ces impressions auditives et musculaires se sont associées dans leur cerveau à l'idée de sa présence, et à celles-ci l'idée de téter, car ils se mettent immédiatement à l'œuvre. — A un mois et demi, les deux mêmes chats, ayant fait connaissance avec la viande crue, se jettent, l'un après l'autre, sur une boulette de papier rouge, qu'ils ont prise pour un morceau de viande, et se disposent à la manger ; la sensation d'une couleur déterminée s'est associée pour eux à l'idée d'un aliment et aux mouvements de préhension et d'absorption, qu'ils produisent déjà par action réflexe. Dès l'âge d'un mois, ils ont appris, sans qu'on les y amenât ou les y contraignît, à aller au plat qui sert de water-closets à la famille : l'odeur seule de ce vase a produit en eux automatiquement certains mouvements appropriés aux besoins qu'elle leur a immédiatement suggérés ; trois jours après, le pli était si bien pris, qu'il venaient de très loin vers le vase, quand ils éprouvaient ce besoin. Ces trois exemples nous paraissent suffisants pour établir, chez les jeunes animaux, l'existence très caractérisée des associations d'impressions diverses, concomitantes (1).

Un petit enfant de quatre mois et demi est sur les bras de sa mère ; sa nourrice qui revenait après une courte ab-

1. Voir *Mes deux chats*. Passim.

sence, avant d'entrer, colle sa bouche au trou de la serrure, et de sa voix la plus caressante, appelle à trois ou quatre reprises le petit Paul; celui-ci redresse d'abord la tête, puis la tourne à droite et à gauche, jette des regards interrogatifs sur sa mère ; la bonne recommence le jeu, en riant assez fort. Paul n'y peut plus tenir, il tend ses petits bras, fait des soubresauts de joie, de désir, de dépit : enfin il commence à faire la grimace de pleurer, et sa mère se hâte d'appeler la nourrice pour éviter à l'enfant une peine inutile. Le son, le ton de voix, le rire de sa nourrice, sont donc de très bonne heure associés à l'idée de cette personne, au plaisir de sa présence, au besoin de la sentir là quand elle parle, aux mouvements instinctifs pour aller dans ses bras.

Une petite fille de trois mois et demi fut mise un moment sur les bras de son oncle, qui avait une belle rose à sa boutonnière ; il fut très-surpris de voir l'enfant tendre les deux bras, presser son gilet à deux mains comme lorsqu'elle tète, et bientôt coller ses lèvres à sa chemise, et exécuter des mouvements de succion : la nourrice avoua que, depuis quelques jours, elle achetait, quand elle sortait avec l'enfant, un bouquet de violettes, qu'elle cachait sous son corsage : voici donc une sensation olfactive associée à l'idée et aux gestes de succion. — Les associations de sensation que peut réveiller une impression tactile sont si nombreuses et si faciles à vérifier que je n'ai pas besoin d'en citer des exemples : on se rappelle que le contact d'une main douce éveillait chez le jeune Tiedemann les idées de sein et de téter.

Un petit enfant d'un an ne peut voir manier un chapeau, une coiffure quelconque, ou même tout objet qui ressemble de loin à un couvre-chef, sans dire : « *mené, mené* », ce qui signifie qu'il faut le prendre par la main et le faire marcher, le promener. Jouant sur la table, il a pris un petit tapis rond, l'a mis sur sa tête, et s'est écrié : « *mené, mené.* »

Il a prononcé les mêmes mots, en voyant une de ses tantes toucher une ombrelle. — Le mot « *peudu, peudu* », s'est associé pour lui à l'idée de tout objet qu'il voit tomber à côté de sa personne, à tout objet qui lui échappe, qu'il jette, ou qu'il cherche sans le voir lorsqu'on lui en parle. Un jour il m'a pris une main avec les deux siennes, l'a palpée, agitée, a joué avec elle comme avec un jouet ordinaire; puis la fantaisie lui est venue de la jeter par terre : il l'a poussée et lâchée, en disant : *peudu*, et a regardé aussitôt si elle était par terre. Si on lui donne une fleur à sentir, il la flaire quelques secondes, et immédiatement l'offre à sentir. Dans le jardin, quand il marche au bord des allées, il se penche vers une tige quelconque, la saisit, la tire à lui, et offre immédiatement à sentir ce qui lui en reste dans la main. — La vue de la fumée qui sort de mes lèvres lui fait faire un mouvement d'expiration très-curieux et qui ressemble à celui d'un fumeur. Mais toute fumée l'attire, lui fait dire *mené*, et quand il est tout auprès ou au milieu, si c'est moi qui l'accompagne, il me regarde d'un air heureux, et fait ce mouvement de lèvres, que son grand-père lui a appris, et que j'ai déjà noté chez un autre enfant.

On retrouve donc dans les jeunes enfants les mêmes espèces d'associations que dans l'adulte. Il n'est pas un seul des rapports d'association étudiés avec tant de soin par les psychologues dont on ne puisse constater au moins l'ébauche dans un enfant de six à sept mois.

On peut saisir encore dans le petit enfant une ébauche des rapports de séquence, principe de l'idée du temps. Un enfant de huit mois, à qui sa mère tendait les bras, en se dirigeant vers lui, s'arrête un moment : l'enfant tend les bras; elle l'appelle, mais ne va pas à lui ; il gesticule de tout son corps, et bientôt crie ; elle avance, et lui, se pousse en avant, comme pour hâter le rapprochement ; des mouvements commencés à une certaine distance et dans sa direction, sont associés pour lui à l'idée de continuation.

Un enfant de onze mois gazouille, en manière d'accompagnement, quand sa nourrice chante un petit air fort simple, mais que l'enfant aime beaucoup, qu'elle lui chante depuis sa naissance : si la nourrice s'arrête vers le milieu, ou même au trois quarts de l'air, l'enfant la regarde d'un air étonné, et se tait ; il manifeste un grand plaisir, si la bonne reprend l'air un moment interrompu. Ces associations de sensations successives, multipliées à l'infini, préparent la formation de l'idée abstraite et générale de temps, qui est si lente à se déterminer chez les jeunes enfants, même après leur initiation au langage parlé. Un enfant de six mois, dès le point du jour, même si on lui a donné son biberon avant ce moment, le réclame à grands cris, comme s'il était affamé. Sa mère dit: « Il devine que c'est l'heure de son déjeuner. » Non, assurément ; mais le retour de la lumière s'est associé chez lui à l'habitude de téter son biberon, et voilà pourquoi le crépuscule du matin provoque en lui le besoin factice d'un repas matinal. On peut remarquer une association de ce genre, et par conséquent un grossier rudiment de l'idée concrète du temps, dans cet instinct prétendu qui fait connaître aux animaux, même fort jeunes, et à d'autres indices que l'appétit, l'heure du repas de leurs maîtres ou de leurs amis. Qui n'a pas vu des chiens, des chats, des oiseaux, fort exacts à se rendre, à l'heure des repas, dans les maisons, dans les jardins, où ils ont table servie à cette heure ? Il est incontestable que des signes analogues à ceux qui nous font apprécier le temps, c'est-à-dire la succession des impressions, indiquent à ces parasites le moment opportun pour se rendre à leur hôtel.

Les associations de ressemblance sont non moins nettement accusées par le langage d'action des petits enfants. Un garçon de neuf mois est en face de moi. Sa grand'mère vient à prononcer le mot : *papa*. L'enfant sourit à sa grand'-mère, puis à moi-même, et me tend les bras. Assurément, l'enfant ne me prend pas, même à première vue, pour son

père ; mais quelques lointaines ressemblances que je puis avoir avec lui, ont réveillé, au nom de *papa*, les idées, les sentiments, les actes associés depuis longtemps à l'idée de la présence de son père, et ont amené l'enfant à me sourire, à me tendre les bras, à pousser de petits cris joyeux, à embrasser et à se faire caresser.

C'est par une association de ce genre que les petits enfants apprennent, de très bonne heure, à reconnaître dans leurs images les personnes ou les choses bien connues. Dans un très remarquable article, où malheureusement pour l'étude que nous avons entreprise, il n'est parlé de l'enfant qu'observé à partir de l'âge de trois mois, M. Taine a noté ce fait (1). « Elle voit tous les jours son grand-père dont on lui a montré souvent le portait au crayon, beaucoup plus petit, mais très ressemblant. Depuis deux mois environ (10 mois), quand on lui dit vivement : « Où est grand-père ? » elle se tourne vers ce portrait et lui rit. Devant le portrait de sa grand'mère, moins ressemblant, aucun geste semblable, aucun signe d'intelligence.

C'est l'association des semblables qui suggère au petit enfant ces comparaisons que nous prenons souvent pour des généralisations abstraites, et qui font que le jeune bavard parle de tout à propos de tout, son imagination vive et inexpérimentée lui montrant partout le connu dans l'inconnu, le semblable dans le différent. C'est elle encore qui lui fait saisir si vivement les contrastes qui le frappent d'étonnement dans les objets et les actions où il croyait reconnaître à première vue des ressemblances. C'est elle qui lui inspire des analogies pour nous si surprenantes, et pour lui si faciles, mais qui ont pour lui une signification toute extérieure ; par exemple, une petite fille, qui avait vu des hannetons sur les arbres, demandait « quand les hannetons pousseraient. » C'est encore l'association des sons analogi-

(1) *Revue philosophique*, janvier 1876.

ques qui produit chez l'enfant son penchant décidé pour les allitérations et les consonnances, qui se traduisent d'abord par un rabâchage saugrenu, et plus tard par le plaisir de la musique et de la rime.

Je ne crois pas qu'il soit possible de constater dans le tout jeune enfant qui ne parle pas des associations fondées sur la loi du contraste. Mes observations à cet égard ne m'ont fourni aucune indication précise. Serait-ce que ces idées de contraires, pour se souder ensemble, exigent un certain développement intellectuel, une puissance de comparaison plus grande que celle que possède un enfant âgé de moins d'un an ? L'enfant passe du facile au facile, du même au même, avant de passer du facile au moins facile, du semblable au différent, de l'analogie au contraste. Du reste, certains philosophes font rentrer l'association des contraires dans celle des ressemblances, soutenant, non sans vraisemblance, que tout contraste implique une ressemblance quelconque, qui le met en relief, et dont il ne serait qu'une sous-association. Il nous paraît donc inutile de chercher de ces sortes d'associations complexes dans le petit enfant qui ne parle pas encore.

Outre ces rapports, que les philosophes ont appelés accidentels ou fortuits, ils en ont distingué d'autres qu'ils appellent logiques ou rationnels, comme les rapports de cause, de principe à conséquence, de moyen à fin, de signe à chose signifiée. Je ne fais que rappeler cette classification et ces distinctions, sans les discuter. Je me borne à remarquer que les lois de la nature et les lois de l'intelligence étant données, il n'est pas une seule des espèces d'association énumérées plus haut qui n'existe nécessairement dans toute intelligence. La preuve en est que toutes ou presque toutes les associations dites logiques se constatent aussi bien que les autres chez le petit enfant. Quel est le nourrisson de trois ou quatre mois s'étant brûlé à la chandelle ou au feu, ou le petit enfant de dix mois ayant fait connais-

sance avec le terrible clysopompe, qui ne recule instinctivement à la vue de ces objets lui rappelant la douleur ou la gêne qu'ils lui ont causée? Voilà l'idée concrète de cause associée à l'idée concrète d'effet. Le rapport de moyen à fin, qui pour l'enfant se confond avec celui de cause à effet ou de succession, est d'une quotidienne application dans le premier âge. La vue des aliments, des jouets, des choses, des personnes qui le nourrissent, l'amusent ou l'attristent, lui rappelle, à chaque instant, que ce sont des instruments de plaisir ou de douleur. Quand il crie pour avoir le sein ou pour être bercé, il a, déjà à trois mois, l'idée concrète d'un moyen tendant à une fin, et de plus il l'utilise à sa façon. Il sait bien aussi, longtemps avant de parler, ce que signifient tel son ou telle modulation de voix, tel bruit des lèvres, tel geste, telle attitude ; en un mot, l'idée et le signe sont associés dans son jeune esprit. Quant aux associations établies selon le rapport du genre à l'espèce, il ne serait possible d'en démêler que de bien vagues rudiments chez le petit enfant, dont la puissance généralisatrice est toujours assez faible, ayant besoin, pour s'exercer pleinement, d'une assez longue expérience, jointe à des progrès sérieux dans l'acquisition du langage.

M. L. Ferri, dans un intéressant article sur *les trois premières années d'une enfant* (1), a exprimé l'opinion que l'intelligence existe dans un enfant et s'exerce dans une sphère mesurée au degré d'expérience, dont cet enfant est capable avant l'usage d'aucune notion abstraite : que l'intelligence humaine, alors qu'elle n'est fondée que sur les associations sensitives communes à l'homme et à l'animal, consiste essentiellement en une activité intuitive qui distingue et unit, affirme et nie le rapport soit des sensations, soit des choses, et *ne se borne pas à une réception passive*

1. Dans la *Filosofia delle scuole itiliane*, nº d'octobre 1879. Voir *Revue philos.*, Avril 1880, le compte-renau qui en a été fait.

d'associations correspondantes. Je le crois aussi : je pense que l'organisation seule prédispose l'enfant à modifier certaines expériences actuelles d'après les impulsions dynamiques que les expériences antérieures ont déposées dans ses organes à titre d'énergie latente. Cela n'indiquerait toujours qu'une facilité plus ou moins grande d'accommodation du jeune être aux expériences nouvelles, et peut-être la nécessité pour lui de certaines associations qui lui sont imposées par son organisation spécifique, autant que par la nature des choses. En tout cas, je crois, avec M. Taine, que les associations d'idées qui se produisent dans l'esprit d'un enfant âgé de dix mois ne dépassent guère la portée d'une intelligence animale : c'est peut-être què j'accorde à cette dernière plus que ne lui accorde M. Taine, et même M. Darwin, au moins dans l'opuscule précité. Le naturaliste anglais voit une différence marquée dans l'aptitude du petit enfant et celle de l'animal adulte le plus intelligent à former des associations dues à l'instruction et des associations spontanément produites. Je ne saurais souscrire à cette affirmation. Le chien qui accourt du fond du jardin en entendant le mot *sucre*, montre-t-il une faculté d'association inférieure à celle de l'enfant âgé de six ou sept mois qui fait aller sa tête de gauche à droite quand on lui dit : « Remue la tête ? » Je ne le crois pas.

On me cite un exemple d'association fourni par une petite Française qui habite Vienne. Elle avait deux ans et demi, lorsqu'elle entendit raconter dans tous ses détails l'assassinat du czar Alexandre II. Tous les détails du récit s'imprimèrent profondément dans son esprit : mais les assassins de l'empereur se confondirent pour elle avec les hommes qui balayaient la neige sur le théâtre du forfait. Quinze jours après, la neige tombait à Vienne ; la fenêtre ayant été ouverte, l'enfant regarda dans la rue et aperçut quelques hommes occupés à balayer la neige. Soudain, elle s'écrie : « Oh ! méchants hommes, ils ont tué le Kaiser ! Voudrais

qui il s'agissait. Voilà les points saillants de cette association d'images et d'idées si effrayante pour l'enfant : à tous ces souvenirs culminants s'en rattachaient une foule d'autres, qui revenaient capricieusement à l'enfant quand il venait à parler dé ce redoutable Pierrot.

Une question qui a aussi son importance est la suivante : la régression des souvenirs parallèle à la série des impressions se produit-elle plus naturellement, plus facilement que celle qui s'opère dans l'ordre inverse ? A mon avis, ce genre de liaison est surtout artificiel ; mais il n'est pas également facile, ou du moins habituel, pour les différents esprits, et toute inégalité d'intelligence à part. Un de mes amis, homme de science, esprit supérieur, m'écrivait sur ce sujet les réflexions suivantes : « Je me rappelle que, selon Taine, le souvenir peut reproduire les idées en ordre inverse de celui où elles se sont une première fois succédé. Il donne pour exemple un chemin parcouru, et dont tous les accidents peuvent être rappelés par le souvenir en ordre exactement inverse de celui où ils ont été vus, c'est-à-dire du point d'arrivée au point de départ. Erreur manifeste. J'ai vainement tenté l'expérience et j'ai reconnu que dans la série d'objets ou d'impressions, *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, si je voulais passer de *f* à l'objet précédent, je devais, par un travail rapide, mais saisissable, me représenter comme atteignant *e*, ou même *d*, avant d'arriver à *f*. Pour passer de *e* à *d*, il me fallut avoir préalablement rappelé en souvenir *e* ou même *b*. C'est ainsi qu'ayant appris par cœur la série des stations de Bordeaux à Morcenx, il m'a fallu un grand effort pour trouver la série inverse de Morcenx à Bordeaux, et je ne l'ai construite qu'à l'aide de fragments de la série directe. » Un pareil résultat me surprit chez un homme de science, et précisément rompu aux méthodes des sciences naturelles. Faut-il conclure que l'habitude lui manquait, ou bien la faculté de l'opération dont je parle ici ? Il se peut que certains esprits y soient naturellement plus propres que

d'autres. En ce qui concerne mon ami, j'ai vérifié par expérience que cette opération lui était aussi difficile qu'elle m'est facile à moi-même. J'en ai fait l'essai, à propos d'un chemin qui nous était bien connu à tous deux depuis notre enfance : j'ai noté d'une ville à un village, dans une longueur de deux lieues, en sens inverse comme en sens direct, tous les petits sentiers de droite et de gauche qui aboutissaient à la grand'route. Mon ami a bien commis quelques erreurs quand il s'agissait de les retrouver à partir du point de départ, mais il en eût fait un plus grand nombre en s'y prenant à rebours. Cette faculté, qui est surtout acquise, j'en suis persuadé, mais qui est plus ou moins accordée par la nature, doit être bien faible chez l'enfant. Mais lui est-elle interdite au premier âge? Rien ne me le démontre.

L'association fait l'unité de notre existence mentale en établissant un lien naturel entre tous les faits divers qui la composent, et c'est à elle qu'il faut s'adresser pour former les habitudes, le jugement, le caractère, la moralité de l'enfant. Elle offre un moyen facile d'exercer méthodiquement la mémoire, d'en vérifier les acquisitions, les aptitudes, d'en faciliter le jeu et d'en redresser les écarts, par la facilité qu'elle donne à l'esprit de l'enfant de remonter ou de redescendre, surtout sous l'influence de notre volonté, la chaîne de ses idées et de sess entiments. Quoi que nous fassions, cependant, nous ne parviendrons jamais à connaître et à diriger qu'un nombre très restreint des associations qui s'opèrent librement dans l'esprit de l'enfant. L'important est de savoir que nous pouvons en y découvrir et en y faire naître un grand nombre d'essentielles, celles qui sont les plus apparentes, les plus habituelles, et que nous pouvons ainsi faire mouvoir, en quelque sorte à notre gré, les ressorts intimes de cette jeune personnalité.

Il ne faut pas croire, avec Fénelon, qu'il suffit d'éveiller la curiosité de l'enfant et de faire dans sa mémoire un amas

de bons matériaux, qui s'assembleront ensuite d'eux-mêmes, quand le temps en sera venu, et que le cerveau plus développé permettra de raisonner avec plus de suite. Il y a un triage à faire dans les impressions que nous voulons laisser pénétrer dans l'esprit de l'enfant; mais il y a aussi un choix des impressions que nous voulons l'amener à avoir, et des liens que nous voulons voir s'établir entre telles perceptions, tels sentiments ou tels actes. Plus l'enfant avance en âge, moins il faut compter sur la propre vertu des idées vraies, des sentiments convenables et des impulsions utiles, à s'enchaîner d'elles-mêmes en associations logiques et durables. Pour l'enfant, toute liaison est logique et morale, par cela seul qu'elle existe. Il faut donc surveiller de près celles qui se forment et sur lesquelles nous aurons prise, dès le premier âge. Pourquoi les animaux domestiques, en tant qu'ils échappent au dressage de l'homme, et suivent les propres impulsions de leur organisation combinées avec l'action directe des objets extérieurs, nous paraissent-ils souvent faire preuve d'un jugement plus sûr et plus délié dans les choses qui leur est utile de savoir que la plupart des hommes dans les mêmes circonstances? C'est que les instincts dans chaque espèce et leur développement variable dans chaque individu obéissent moins à l'imitation et à l'éducation qu'à l'expérience personnelle, et à celle-ci moins qu'à l'expérience héréditaire, et par expérience, il faut entendre des associations solidement liées et d'un champ très limité. Leur logique est plus bornée que la nôtre, elle est circonscrite dans une petite sphère de relations, mais elle s'y meut à l'aise : elle est fondée sur les relations naturelles des choses, sur des associations vraiment expérimentales.

On en peut dire autant, à beaucoup d'égards, du sauvage. Ce n'est pas seulement par l'acuité de leurs sens et leurs adaptations spéciales qu'ils nous sont supérieurs, mais par les jugements limités, mais d'expérience et d'utilité, qu'ils

portent sur les données mêmes des sens. Non-seulement quelques-uns de leurs sens, la vue et l'ouïe, par exemple, ont une portée plus considérable que la nôtre, mais leur vie journalière les met dans des circonstances propres à exercer et à développer leurs jugements sensoriels, grâce à des associations fréquemment répétées.

« Où un Européen ne peut découvrir aucune indication, un Ara-Ouak, nous dit Hillouse, indiquera les traces d'un nombre, quel qu'il soit, de noirs, et dira le jour précis de leur passage, et même l'heure, si le passage a eu lieu ce jour-là... En même temps que cette finesse de perception, le sauvage possède naturellement une très grande adresse dans l'accomplissement des actions simples qui dépendent immédiatement de la perception » (1). Tel est le résultat de l'observation constante et détaillée d'un nombre limité d'objets. Il y a donc un choix d'expériences à faire pour l'enfant qui ne saurait les faire lui-même, et non-seulement dans le but de développer peu à peu les facultés sensorielles de notre espèce au point qu'elles égalent celles des sauvages et de certains animaux, mais aussi dans le but de développer, en même temps que celle des perceptions, la faculté du jugement et la faculté d'agir convenablement.

Voir peu à la fois, voir bien et souvent, c'est en cela que consiste l'art de *forger* et de *meubler* tout à la fois l'esprit de l'enfant.

1. H. Spencer, *Principes de sociologie*, p. 117.

II

L'IMAGINATION

L'imagination représentative ou reproductive, ou le retour d'impressions vives, d'images, de formes, de sons, de couleurs, des objets, des personnes, des lieux, qui nous ont affectés vivement, s'exerce dès les premiers temps de la vie. L'enfant, à peine âgé d'un mois, qui reconnaît le sein de sa mère à une très petite distance, montre par le désir très vif qu'il en a, que cette vue l'impressionne, et que cette image doit être profondément gravée dans sa mémoire. L'enfant qui, à l'âge de trois mois, se retourne brusquement en entendant chanter l'oiseau, ou en entendant prononcer le nom de koko, et cherche des yeux la cage, s'est formé une image très vive et de l'oiseau et de la cage. Quand, un peu plus tôt, en voyant la nourrice prendre son manteau, ou sa mère agiter l'ombrelle, il se montre très joyeux, et se figure la promenade au grand air, il fait encore œuvre d'imagination. De même, lorsqu'à l'âge de sept ou huit mois, on l'a trompé en lui donnant un morceau de pain au lieu d'un gâteau, et que, reconnaissant aussitôt la supercherie, il jette le pain avec colère, il faut que l'image du gâteau soit très nettement empreinte dans son esprit. Enfin, quand il commence à bégayer le mot *papa*, à la vue d'un homme quelconque, il faut que les caractères généraux qui constituent pour lui le *papa* soient bien dans son imagination.

Les frayeurs aussi vagues que profondes qui se manifestent chez les jeunes enfants comme chez les jeunes animaux, sont, chez les uns et les autres, des indices certains

du travail de l'imagination. Peut-on expliquer autrement que comme un effet de cette puissante faculté, les rêves de l'enfant, ces tressaillements subits, ces cris, ces sanglots, ces sourires, ces mouvements pour saisir ou pour repousser violemment des objets, que l'on observe chez un enfant de trois mois endormi, et qui ressemblent à ceux que la crainte, la douleur, la faim, le désir, la joie, lui font produire avec le plus d'énergie à l'état de veille ? On peut supposer que ces souvenirs d'objets déjà mis en rapport avec lui, lui reviennent aussi pendant l'exercice diurne de ses facultés, mais comme motifs de reconnaissance d'analogies, de sentiments divers, plutôt que comme images vivement détachées dans l'esprit. Les préoccupations absorbantes de leurs courts moments de veille ne laissent aux enfants, ni autant de temps, ni autant de loisir qu'aux adultes, pour imaginer des souvenirs, pour rêver éveillés. Ainsi, un petit enfant de deux mois et demi, tenu par son père depuis dix minutes, tendit brusquement et avec une joie visible les bras à sa mère qui avançait vers lui. Les nombreuses impressions dont son père avait eu le soin de l'occuper pendant l'absence de sa mère, ne lui avaient-elles pas enlevé la facilité de songer à l'absente et de l'imaginer près de lui ? Heureusement pour la tranquillité d'esprit de l'enfant et pour sa délicate santé, il est rarement abandonné à lui-même, pendant l'état de veille.

J'ai entendu souvent, de ma chambre, des enfants d'ouvriers que leurs mères avaient forcément laissés seuls pendant une ou deux heures, crier en désespérés dans leurs berceaux : les mots qu'ils font entendre dès l'âge de neuf, dix ou onze mois, leurs appels déchirants à *mama*, indiquent la nature des images et des sentiments qui traversaient leur intelligence et désolaient leur cœur, quelques mois auparavant, lorsque, se trouvant dans le même isolement, ils n'avaient pas le pouvoir d'exprimer leurs chagrins et leurs colères. Si l'enfant exerce son imagination dans la

veille, tout porte à croire qu'il l'exerce alors moins que pendant le sommeil. C'est ici, selon moi, le moment le plus favorable au travail intellectuel des petits enfants, travail fréquent, travail paisible, et dont l'importance est presque toujours en raison directe du repos apparent des organes extérieurs. C'est alors que ces sensations hallucinatoires, sans objet présent ou déterminé, ces réminiscences intenses, ces associations innombrables, éclairs d'abstraction et de généralisation, ces rapprochements touchant à la comparaison, ces jugements et ces raisonnements aux formes objectives, revivent, sous l'œil plus ou moins ouvert de la conscience, dans les fibres chargées d'impressions récentes du cerveau, où le sang afflue par intervalles rapprochés et réveille à chaque instant la vie mal atteinte par la paralysie du sommeil.

Étudions le passage de l'imagination reproductive à l'imagination productive, qu'on appelle aussi poétique ou créatrice. Dès que les idées ne se représentent plus dans l'ordre où l'intelligence les a perçues, dès qu'il y a quelque chose de changé, ne serait-ce qu'un chaînon supprimé dans une série d'images associées, on peut dire qu'il s'effectue une composition mentale artificielle, une conception du réel modifiée, un produit spontané d'imagination productive. Ces libres combinaisons d'images se construisent d'elles-mêmes chez le jeune enfant, et n'en est-il pas le plus souvent ainsi pour l'adulte, que visitent tant d'inspirations inattendues? Le jeune Tiedemann, à l'âge de cinq mois, « devine », dit son père, la sortie en plein air, qui lui cause une si grande joie. Son biographe ne voit là qu'une association d'idées; mais il y a plus que cela : il se trouve, mêlée au jugement que suppose le mot *devine*, tout au moins une conception très-vive de quelques-uns des souvenirs rattachés à l'idée de cette sortie, et elle forme pour l'esprit de l'enfant une série de tableaux réjouissants. Admettons qu'à l'état de veille, cette conception reste quelque

temps, ce qui est probable, dans un exact rapport avec la réalité perçue. Il est certain que, pendant le sommeil, la mobilité capricieuse des idées introduira dans ces images de la réalité, des circonstances, des détails, et une disposition de fantaisie. Certains détails s'ajouteront, d'autres disparaîtront; les lieux, les temps, les objets, se transformeront de mille manières imprévues. Les impressions de la réalité deviendront, pour l'enfant endormi, une réalité fictive.

Imaginons nous-mêmes les phénomènes de l'intelligence enfantine pendant ses rêves, en supposant, d'après l'enfant qui parle, ce que l'analogie permet jusqu'à un certain point d'inférer pour l'enfant encore muet.

Le petit enfant vient de dormir un quart d'heure : ce premier sommeil, consacré au repos des organes, a été très-profond ; un afflux du sang au cerveau, occasionné par un trouble intérieur, le réveille à demi : la nourrice le berce, et, au bout de deux ou trois minutes, il se rendort. Comme le premier sommeil a déjà quelque peu réparé les pertes de la vie organique, ce nouveau sommeil est plus léger, et plus favorable aux rêves. De vagues sensations, transmises de la périphérie au cerveau, excitent la réviviscence des idées, et le jeu des images s'associant et se dissociant est déjà commencé. Il a suffi d'une mouche posée sur le visage de l'enfant, d'un mouvement du rideau qui le protège, d'une sensation de contact due à ses langes ou à ses vêtements, d'un trait de lumière qui a effleuré ses paupières closes, d'un bruit de la rue ou de la maison, d'un éternuement de sa nourrice parvenu jusqu'à sa conscience, des sensations musculaires qu'un de ses mouvements automatiques lui aura causées, d'une impression accourue du fond des organes de la vie végétative, enfin de la moindre circonstance étrangère à la vie propre du cerveau, pour réveiller son énergie fonctionnelle, pour faire rêver l'enfant.

Aussitôt sa mémoire lui rappelle un des plus remarquables détails de la journée : par exemple, le banc vert sur

lequel sa nourrice s'est assise avec lui, et à cette image toute une série d'images associées : un grand arbre aux branches mouvantes, un beau nuage blanc dans un lambeau de ciel bleu, le gracieux visage d'un petit enfant qui l'a embrassé, lui a fait toucher ses jouets, et a fait mille gestes plaisants auprès de lui ; ensuite un chien tacheté de blanc et de brun, qui est venu mettre ses pattes sur la robe de l'enfant et lui lécher le visage ; puis un homme au costume rouge et bleu dont le grand sabre luisait et faisait grand bruit ; puis un homme de même apparence qui a passé près de l'allée en frappant sur un tambour ; un cheval au galop qui n'a pas tardé à passer dans la même direction, et plusieurs hommes habillés de rouge et de bleu avec des bâtons étincelants sur leurs épaules ; enfin une lourde charette qui heurtait le pavé à grand bruit ; et tout aussitôt une femme laide, mais souriante, offrant de beaux gâteaux dans un panier. Nous supposons que tous ces événements saillants, qui ont marqué la sortie au grand air, sont revenus à l'esprit dans l'ordre de succession des impressions réelles. Mais la reproduction de ces souvenirs, l'illusion hypnotique aidant, en a fait un tableau, non pas successif, mais simultané. Ce serait là une notable modification, et n'y eût-il que celle-là, que l'imagination aurait apportée dans les souvenirs de la réalité. Pour modifier encore cette association d'idées, il suffit d'une nouvelle excitation apportée de l'extérieur ou survenue à l'intérieur, qui combine dans le cerveau les souvenirs anciens avec les souvenirs récents, qui sépare ce qui était uni, joigne ce qui était séparé, et forme des associations d'idées disparates et bizarres, et l'imagination reproductive aura fait place à l'imagination productive.

Si la série conçue dans le rêve était la fidèle imitation des impressions réelles, d'où viendraient ces contractions violentes de la face, ces contorsions des membres, ce rire désordonné, ces poses extatiques, ces cris déchirants, ces

tressaillements pénibles à voir, tous ces signes évidents de sensations et d'émotions intenses, puisque les réalités dont le souvenir forme le tissu des rêves n'ont pas toujours excité chez l'enfant pareilles manifestations? Il faut qu'il se soit produit dans son cerveau halluciné un changement considérable, qui a atteint les proportions des images et leurs rapports mutuels.

Par exemple, le grand cheval aura pris la place et le rôle du chien caressant : il avancera, en poussant un hennissement terrible, ses gigantesques naseaux vers le visage de l'enfant; le gâteau, dont un morceau avait été happé par le chien, sera saisi par les grosses lèvres du cheval, qui s'enfuira emportant la bonne et le petit enfant, vers la charrette étourdissante ; et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'horreur parvienne à son comble, et qu'après de fortes contorsions, l'enfant s'éveille en poussant un grand cri. Mais ses yeux à demi ouverts ont aperçu, transfiguré comme dans le rêve, le doux visage de la nourrice, qui le berce et chuchote à son oreille des mots rassurants. Le charme recommence, l'enfant se rendort, et reprend son rêve tissu de joie et de bonheur : le banc vert reparaît, et les petits enfants habillés de blanc, de bleu et de rose, et leurs yeux vifs, et leurs joues satinées, et leurs voix perlées, sans oublier le joli gâteau donné à l'enfant, et ceci, et cela, au gré de la capricieuse fée, qui est l'association des idées. Tel est le fonctionnement rudimentaire de l'imagination créatrice.

Les rêves sont les poëmes de l'enfant, qui, même à l'état de veille, est toujours plus ou moins poète. Ah ! les drames étranges, les joyeuses comédies, les étincelantes idylles, les lugubres élégies, les odes palpitantes, qui ont hanté dans leur berceau les cervelles des futurs poètes, inventions fictives, dont ils se souviennent peut-être plus tard à leur insu, quand ils croient imaginer des combinaisons d'idées tout artificielles ! Pour l'adulte, comme pour le petit enfant endormi, ce qu'on appelle imagination créatrice consiste

séparer, à rapprocher, à tronquer, à amplifier, à rapetisser, à exagérer, à juxtaposer de mille manières, et dans un ordre le plus souvent involontaire, les perceptions, les jugements et les raisonnements antérieurs, pour édifier avec ces matériaux un monde intérieur, tout autre que le monde extérieur, mais cependant fait à son image.

L'exercice de cette faculté se traduit, à l'état de veille, par des manifestations de diverse nature.

III

Chaque sens a son imagination. Mais les psychologues ont remarqué que le sens de la vue est celui qui fournit naturellement les images les plus nettes et peut-être les plus vives. L'ouïe participe du même privilège. « C'est que l'ouïe et la vue jouent dans notre existence un rôle plus important que le goût et l'odorat : employés incessamment aux besoins les plus divers, ces sens restent rarement inactifs. Ajoutez que les impressions qu'ils perçoivent font vibrer des nerfs plus nombreux, plus fins et plus distincts et qui se ramifient avec plus d'ordre dans la substance cérébrale. » (1) Ce sont d'ailleurs leurs images qui dominent dans l'intelligence animale, et dans l'intelligence humaine à l'état de repos, d'inactivité relative de la pensée, comme la rêverie, le sommeil naturel et l'hypnotisme. Dans le somnabulisme provoqué, comme l'a dit M. Richet, « la moelle règne quand le cerveau est devenu impuissant ; » et l'un des phénomènes les plus caractéristiques, c'est, avec l'automatisme des mouvements, celui des images. L'enfant est à l'état ordinaire ce que le somnambule est par accident : chez l'un et chez l'autre les centres nerveux supérieurs sont peu actifs et peu équilibrés ;

1. H. Joly, *Cours de philosophie*, p. 126.

il n'est pas étonnant que l'imagination de l'enfant obéisse aux excitations du dehors, et aux plus vives et aux plus nombreuses, celles de la vue. L'état habituel de l'enfant est celui d'un rêveur éveillé.

M. Galton a fait d'intéressantes recherches sur la représentation mentale des images visuelles. Leur résultat a été d'établir des variétés naturelles de disposition mentale dans les diverses races, les divers sexes et âges. Il paraîtrait constaté, sur le témoignage des savants eux-mêmes, « que la représentation visuelle existe à peine pour eux, qu'ils emploient ce mot comme une simple métaphore. Par contre, « en interrogeant des gens du monde, des femmes et des enfants, M. Galton a constaté qu'ils avaient une vue intérieure d'objet bien distincte et « pleine de couleurs. » L'image visuelle est donc très vive chez l'enfant, et d'autant plus vive qu'il est plus jeune. Il est constaté aussi que la couleur est plus facilement représentée que la forme, surtout chez les enfants, et que cette faculté disparaît plutôt que celle de la forme. Ce sont là des faits d'une importance capitale pour l'intelligence et la direction des facultés enfantines, étant donné que l'imagination est toujours associée aux autres phénomènes de la vie psychique, et que chez l'enfant elle domine et les entraîne.

L'imagination reproduit aussi, et quelquefois avec une grande puissance, les perceptions des sons. Le timbre d'une voix humaine, le bruit d'une voix d'animal, le claquement d'un fouet ou le roulement d'une voiture, le son des cloches, les accords bruyants d'un orchestre, nous poursuivent encore quand tout est rentré dans le silence. Nous nous rappelons les airs que nous avons entendus ; quand nous solfions, nous avons dans l'oreille chacune des notes de la gamme ; un musicien compose de tête, et, quand il accorde son instrument, il en compare les sons à ceux qu'il entend en imagination. Nous entendons aussi mentalement les mots qui expriment nos pensées, en sorte qu'il nous est devenu

presque impossible de penser sans mots, phénomene désigné par les philosophes sous le nom de *parole intérieure*. L'imagination auditive, plus ou moins développée suivant les organisations enfantines, joue un rôle important dans leur évolution intellectuelle, dans le développement de leur intelligence, et un grand aussi dans leur évolution affective, morale et esthétique. Nous aurons occasion de le rappeler.

Tout souvenir implique une image plus ou moins nette et vive, et nous ne pourrions pas reconnaître une saveur, une odeur, si le goût et l'odorat n'avaient pas aussi leur imagination. Il est certain qu'on se représente une saveur et une odeur d'une certaine manière. Si les gourmets peuvent déguster et flairer en imagination, les gourmands jouissent d'avance de leur dîner; chez tous, la pensée d'un remède amer cause un dégoût réel, et la pensée d'un aliment agréable, suivant l'expression triviale, mais exacte, « fait venir l'eau à la bouche. » Le souvenir des sensations de l'odorat, quoique faible en général, peut être quelquefois assez vif pour que nous nous imaginions les éprouver réellement. Les délicats jouissent d'avance des parfums d'une rose qu'ils ont aperçue, ou d'un bouquet de violettes qu'ils se disposent à acheter. Nous avons montré que cette sorte d'imagination se trouve déjà intellectuellement et affectivement active chez quelques enfants du premier âge, puisqu'elle leur fait reconnaître le sein à distance, et refuser celui de certaines personnes.

Il y a certainement aussi une imagination tactile, une imagination musculaire et une imagination thermique. L'imagination du tact est démontrée par l'exemple des aveugles-nés qui se représentent, sans l'aide de la vue, les objets ultérieurs, qui lisent des lettres en relief, et qui ont une géométrie tactile, qui se représentent des figures tangibles comme nous des figures visibles (1). Ces trois sortes d'ima-

1. Diderot. *Lettres sur les aveugles.*

gination, que les observateurs superficiels confondent toutes en une seule, l'imagination tactile, s'exercent puissamment dès les premiers jours de la vie. Nous leur avons déjà consacré quleques observations au chapitre des sensations affectives et des perceptions sensibles. Nous nous contenterons de rappeler aux parents et aux éducateurs de l'enfant son extrême impressionnabilité aux diverses impressions dont nous parlons. L'enfant de trois mois distingue déjà les personnes à la manière dont elles le touchent, le palpent, le caressent, le tiennent et le portent. A six mois, il apprécie déjà très imaginativement aussi les petites corrections qu'on lui donne, les personnes par rapport à ces corrections, et les objets instruments de ces corrections. Il est des enfants que la vue d'un médecin qui les a soignés met comme hors d'eux-mêmes. S'il est des enfants peu sensibles, et l'on dirait même insensibles aux coups, le plus grand nombre est à leur égard d'une religieuse et légitime impressionnabilité. Je ne puis m'empêcher de rire en voyant dans mon pays les femmes du peuple terrifier, et quelquefois pour leur plus grand bien, leurs petits polissons de deux ou trois ans et plus, par ces seuls mots : « Qu'ou té péli, » ou « qu'et ba cosé, » formules d'une crudité gasconne qu'il est inutile de traduire en français. Quiconque pourrait douter des puissants effets de l'imagination tactile, n'a qu'à lire les confidences rétrospectives d'un enfant maintenant presque vieux qui n'a pas encore pardonné à sa mère ses « rossées » d'autrefois (1). Heureusement aussi les impressions tactiles et musculaires laissent dans l'imagination enfantine des traces sérieuses. Une grande partie des petites peines et des grands plaisirs de l'enfant vient de là. Nous l'avons dit ailleurs, et nous nous bornons à le rappeler ici (2). J'ajoute qu'on aperçoit même souvent chez le petit enfant, entre quinze mois et

1. Jacques Vingtras, *L'enfant.*
2. *L'éducation dès le berceau*, chap. III, p. 74-120.

quatre ans, une sorte de surexcitation inexplicable d'imagination tactilo-musculaire : ils ont besoin de se serrer contre les objets, les animaux et les personnes. « Crispons-nous », disait un enfant de deux ans à une personne amie en l'étreignant fortement. Est-ce jeu, surabondance de vie, impulsions inconscientes et désordonnées de l'affectivité ?

L'influence du sentiment sur l'imagination et de l'imagination sur le sentiment sont des faits si connus, et qui rapprochent si souvent l'adulte de l'enfant, qu'il n'est pas utile d'y insister à l'égard de ce dernier. Les affections, les sentiments, les passions, le désir, la crainte, l'aversion, le plaisir, l'amour, prennent pour lui à chaque instant un corps, s'incarnent dans les personnes et les animaux, s'individualisent dans les êtres inanimés, et se groupent devant ses yeux en images en relief, variées, capricieuses, quelquefois incohérentes, presque toujours fausses et exagérées, souvent terribles ou ravissantes.

A l'âge d'un an, lorsque l'enfant n'est pas encore une intelligence parlante, et même lorsqu'il commence à le devenir, les choses se représentent à son esprit, plus que les signes, termes ou gestes qui les expriment. Tout se reproduit pour lui en tableaux détachés ; il pense en images ; il mesure la vérité des choses à la vivacité des impressions le plus souvent actuelles, et parfois des impressions remémorées. L'enfant qui déjà parle, et sans doute celui qui ne parle pas encore, grâce à son imagination scénique, qui lui remet sous les yeux les lambeaux saillants de la vie réelle et réveille dans son cœur les sentiments qui s'y rattachèrent, a de fréquents retours sur lui-même, qui influent plus ou moins sur son bonheur, sur sa santé morale et par suite sur sa santé physique.

Une petite fille de deux ans et demi racontait avec un sérieux de grande personne, une tristesse persuasive et des larmes dans la voix, les actes de brutalité auxquels son père se livrait quelquefois envers sa mère. « Méchant papa, di-

sait-elle, très méchant! Il fait toujours comme çà à petite mère : il la bouscule, et je pleure. Il est très méchant, oui. »

Un enfant de trois ans et demi aperçoit des pins, en passant, dans un parc. « Les jolis pins ! s'écrie-t-il ; il y en avait comme çà à Arcachon, sur le bord de la mer. Je suis allé l'année dernière à Arcachon, avec papa et maman. C'est un bien beau souvenir pour moi ! Je me suis bien amusé, et l'on ne m'a pas beaucoup grondé ! »

Ce qui a frappé tous les observateurs du petit enfant, c'est, avec son aptitude à se rappeler avec émotion ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu, son impuissance à localiser ses souvenirs dans l'espace et le temps. Ces formes kantiennes de l'entendement sont des catégories bien incomplètes à cette époque d'analyse, d'abstraction et de comparaison rudimentaires. Un enfant de deux ans, qui passait presque tous les jours dans la même rue, pour se rendre au jardin des Tuileries, fut un jour mené par sa bonne au jardin du Luxembourg. A peine eut-il aperçu les grilles qu'il s'écria : « Châdin Tiri ! » Quoique plus particulièrement absorbé par la préoccupation du moment, il a bien une vague idée du passé récent en tant que passé ; mais cette idée a besoin de s'actualiser pour l'intéresser. Il dira : « J'ai fait cela hier », pour un acte du matin. L'avenir, qui n'est pas très prochain, ou qui ne lui paraît pas tel, grâce à la vivacité de ses désirs, n'a guère plus d'influence sur son imagination. Un enfant de deux ans dit à sa mère : « Puisque nous partons demain pour la mer de Royan, et pour aller voir grand'mère, pourquoi ne vas-tu pas t'habiller tout de suite ? » Mais, à l'âge de trois ans, ce même enfant, qui se trouvait heureux dans sa résidence de passage, et qui savait qu'on devait la quitter dans huit jours, reculait idéalement le jour du départ, par une illusion de son imagination intéressée à le voir venir le plus tard possible. Il disait à sa tante : « Nous partons pour Bordeaux dans huit jours, pas

demain, non, mais dans bien longtemps ». Arrangeons-nous pour rendre doux et faciles les plaisirs de ce présent, qui est presque tout pour l'enfant ; assurons-lui cette félicité qui coûte si peu, et qui est, d'ailleurs, la condition première de ses progrès en moralité. Enfant heureux, enfant sage.

Rousseau a fait une bien belle page sur ce bonheur dû à l'enfant, qui n'en connaîtra peut-être pas d'autre.

Une des maladies les plus terribles de l'homme, c'est la folie. Or les faits observés nous autorisent à penser que l'enfant, même à l'âge le plus tendre, ne trouve pas plus grâce devant la folie que devant les autres maladies. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'elle est relativement peu fréquente dans le premier âge. M. Compayré a relevé chez les auteurs aliénistes un certain nombre d'observations sur lesquelles nous appelons l'attention de nos lecteurs. Les convulsions peuvent jusqu'à un certain point être considérées comme le premier degré de la folie chez l'enfant, qu'elles aient une cause constitutionnelle ou accidentelle. Elles ont du moins tous les caractères extérieurs et souvent toutes les conséquences intellectuelles et morales d'une maladie mentale. « Trousseau cite un exemple curieux. Un médecin appelé auprès d'un petit enfant s'avise d'ôter le bonnet du malade : il aperçoit un brin de fil posé sur le crâne, et, cherchant à l'enlever, il attire à lui une longue aiguille profondément enfoncée dans le cerveau. L'aiguille une fois arrachée, les convulsions cessèrent immédiatement. Mais le plus souvent les convulsions relèvent de causes intimes, d'affections cérébrales transmises par l'hérédité. Elles se produisent chez des individus doués d'une susceptibilité nerveuse particulière, qui passe, avec la vie, des ascendants aux descendants, et qui se manifeste tantôt par un phénomène, tantôt par un autre, par un accès convulsif chez l'enfant, par l'épilepsie ou l'hystérie chez l'adulte. « Que l'on veuille bien y regarder avec soin, et l'on ne trouvera peut-être pas une

seule famille d'aliénés dans laquelle l'éclampsie n'ait joué un certain rôle. Même dans les familles simplement *nerveuses*, ne renfermant pas encore d'aliénés dans leur sein, l'apparition de l'éclampsie de l'enfance se manifestant successivement chez plusieurs enfants doit être considérée comme un symptôme de mauvais augure. » Elle est comme le premier signal de l'invasion possible de la folie dans une famille jusque là saine (1). »

L'hallucination, second degré de la folie, se manifeste rarement chez l'enfant par des caractères indéniables. Du moins si elle existe chez l'enfant de trois mois, ou de six mois, elle peut se confondre aisément pour l'observateur avec les désordres du sentiment surexcité. Cependant on peut citer des cas où l'absorption de substances toxiques a jeté le petit enfant dans des états nerveux analogues à l'état hallucinatoire. Le cas a été signalé par le D[r] Thoré.

« Une petite fille de quinze mois avait avalé en l'absence de sa mère un nombre considérable de graines de *Datura stramonium*. Presque aussitôt, l'enfant entra dans un état d'agitation qui effraya beaucoup ses parents. Le médecin appelé fit les constatations suivantes: « Un grand changement est survenu dans la vision : l'enfant semble privée de vue; elle ne regarde aucun des objets qui l'entourent et ne fait aucune attention à ceux qui lui plaisaient et qu'elle réclamait habituellement. On lui présente une montre, ses jouets ordinaires: ils n'attirent pas son attention; tandis qu'au contraire elle paraît à la poursuite d'objets imaginaires placés à une certaine distance d'elle et qu'elle cherche à atteindre en allongeant à chaque instant ses bras et à saisir avec la main. Elle se soulève même en s'appuyant sur les côtés de son berceau, comme pour s'en rapprocher plus facilement.... Elle agite ses mains

1. Compayré. *La folie chez l'enfant*. *Revue phil.*, décembre 1880. dans les *Annales médicales*.

dans l'espace, comme à la recherche d'objets qui s'envolent (1). »

Voici encore quelques faits qui, bien qu'appartenant à une période un peu plus avancée que celle dont je m'occupe dans ce livre, n'en intéressent pas moins la psychologie infantile.

« C'est la manie, c'est-à-dire l'incohérence et le délire des idées, l'agitation furieuse ou la divagation tranquille de la pensée, qui paraît être la forme la plus habituelle de la folie intellectuelle chez les enfants. Sur ce point, la plupart des observateurs sont d'accord. Le Dr Delasiauve (2), le Dr Le Paulmier dans sa thèse intitulée *Des affections mentales chez les enfants et en particulier de la manie* (3), le Dr Morel (4) déclarent que la folie se traduit le plus ordinairement chez les enfants par l'excitation maniaque.

« Voici les cas les plus remarquables recueillis par les aliénistes. Nous citerons d'abord l'observation très complète du Dr Chatelain, qui a eu l'occasion d'étudier lui-même une enfant de quatre ans et quelques mois, fille de cultivateurs du Jura. Deux causes surtout, l'une toute physique, la rougeole, l'autre morale, une vive frayeur causée par la vue d'une pompe à incendie, avaient agi sur la faible constitution de l'enfant et déterminé l'état bizarre dont elle souffrait. « Louise, dit le Dr Chatelain, est « drôle », singulière, distraite ; elle répond de travers aux questions qui lui sont adressées... Un jour son père lui dit de lui apporter sa poupée : elle va la chercher, mais ne rapporte rien, tout en disant : « La voilà » ; la main et le bras font le geste d'une personne qui donne quelque chose, mais la main est vide...

1. Cité par M. Compayré, *loc. citat.*

2. Voyez *Annales médico-psychologiques*, 1855, I, p. 527. *Forme maniaque spéciale chez les enfants.*

3. La thèse de M. Le Paulmier date de 1856.

4. Voyez *Annales médico-psychologiques*, 1870, II, p. 260-269.

Depuis qu'elle est malade, son caractère a sensiblement changé : elle a complètement perdu la timidité naturelle à son âge : en présence de deux médecins qui lui sont inconnus et qui l'examinent, elle n'éprouve aucune crainte, aucune gêne. Si on lui fait une question, elle répond vivement sans aucune hésitation, mais répond à faux. » Et l'observateur rapporte tout au long une conversation qui témoigne du désordre complet des idées, chez une enfant d'ailleurs très intelligente et dont la maladie ne peut être confondue avec l'idiotie.

« L'exemple qui précède nous offre un cas de manie calme, tranquille. Cependant la petite fille en question éprouvait aussi des accès de manie furieuse, manifestés par un besoin perpétuel de mouvement, par des pleurs et par des cris, par des menaces de mort proférées contre ses parents. D'autres fois, l'agitation est le caractère permanent...

« Chez les enfants un peu plus avancés en âge, les cas de folie maniaque deviennent plus fréquents encore. Le Dr Morel cite une enfant de cinq ans qui, à la suite d'une émotion de peur, tomba dans un état « de turbulence continuelle et d'exacerbation maniaque (1). » Sous le nom de *monopathie furieuse*, le Dr Guislain signale une maladie du même genre chez une petite fille de sept ans : ici le principe du mal était un coup reçu à la tête (2). Esquirol parle d'une enfant de huit ans qui fut atteinte de manie à la suite d'une fièvre typhoïde. Et comme les causes morales alternent toujours avec les causes physiques dans la génération de la folie, nous trouvons chez Foville l'observation d'un garçon de dix ans devenu maniaque pour avoir fait trop de lectures.

1. Morel, *op. cit.*, p. 102.
2. *Dictionnaire de médecine*, 1829.

« Ce qui est remarquable, c'est qu'à ces exemples si nombreux de manie enfantine, dont nous pourrions encore prolonger l'énumération, l'observateur ne puisse ajouter un seul cas de monomanie. La fixité des idées folles est tout aussi incompatible avec la manie de l'enfant que la fixité des idées normales et raisonnables. La petite folle observée par le Dr Chatelain changeait sans cesse de pensée. « Ordinairement une idée quelconque la préoccupait exclusivement pendant un jour ou deux, puis s'effaçait pour céder la place à une autre. » La monomanie paraît être au premier abord un signe de grande faiblesse intellectuelle, puisqu'alors toutes les idées, tous les sentiments, sont comme annhilés devant une seule pensée, devenue souveraine maîtresse de la conscience. Et cependant, si l'on y réfléchit, la monomanie suppose une certaine force de l'intelligence, une certaine puissance de concentration, puisqu'elle est un délire tout à fait systématisé. L'enfant, avec la mobilité et l'inconsistance de ses idées, avec ses impressions flottantes et encore mal établies, peut facilement délirer, c'est-à-dire passer d'une idée à une autre sans suite et sans raison : mais on comprend qu'il n'ait pas la force nécessaire pour grouper d'une manière permanente toutes ses facultés autour d'une seule conception folle. Voilà pourquoi sans doute le désordre intellectuel se manifeste chez lui par la succession rapide et incohérente, par la fuite incessante des idées, courant éperdues les unes après les autres, plutôt que par la concentration obstinée de toutes les forces de l'esprit dans une même direction (1). »

Ce qui peut quelquefois nous tromper sur les manifestations de la vraie folie chez l'enfant, c'est la vivacité, l'impulsivité, l'exubérance et l'indépendance propres à son âge. Nous serions, il est vrai, quelquefois bien mal venus

1. Ces remarques s'accordent avec celles que j'ai exposées au chapitre de la *mémoire*.

à prendre la vive et pétulante humeur de ces *irréguliers*, qui se rangeront, hélas ! beaucoup trop tôt, pour des signes quelconques de perturbations mentales. Il n'en est pas moins vrai qu'on peut retrouver dans l'enfant, comme une image affaiblie de la folie de l'homme à tous les âges. L'observation réclame ici les précautions les plus délicates. Le somnambule n'est pas un fou, mais il se comporte comme un halluciné impulsif ou automatique. De même l'enfant dans bien des cas, et il n'est pas sans intérêt de les comparer sous ce rapport l'un à l'autre.

Une des formes les plus curieuses de l'imagination, c'est l'automatisme. C'est un des phénomènes les plus importants du somnambulisme, et qui doit nous aider à comprendre ce qui se passe dans l'imagination de l'enfant. « Si l'on prie un sujet endormi de dire à quoi il pense, il répondra toujours qu'il ne pense à rien et qu'il n'a pas d'idées. Il faut prendre cette réponse au pied de la lettre. Un somnambule ne pense à rien. Son intelligence est vide ; c'est l'obscurité absolue. Cette inertie psychique se manifeste par l'inertie complète de la physionomie et des mouvements volontaires. Mais que l'on vienne au milieu de cette obscurité profonde à présenter une image ou une idée, aussitôt cette idée deviendra prépondérante et occupera l'imagination tout entière (1). » Ainsi dans l'enfant, l'inertie psychique relative explique la vivacité des impressions, leur objectivité réelle, leur obsession passagère : ils sont comme à la merci des impressions occurentes, surtout de celles qui font la plus intense image. Tout ce qu'ils voient, ils le croient tel qu'ils le voient. Tout ce dont on leur parle, ils le voient. Toutes les idées qu'on leur suggère, leur apparaissent sous des formes sensibles, ils se mettent aussitôt à les exécuter ou à les imiter. C'est ce qui explique la puissante influence de l'exemple sur ces frêles esprits, et aussi la toute-puissante

1. Ch. Richet, *Revue philosoph.*, octobre 1880, p. 361.

contagion des sentiments exprimés par des paroles et par des gestes. Comme le matégnisé est soumis au magnétiseur, mais à un degré moindre, et sans continuité complète, l'enfant est soumis, physiquement, intellectuellement et moralement, à la suggestion des êtres et des personnes accoutumés. C'est un véritable automate, qui, pour la plupart des cas, obéit consciemment ou inconsciemment, avec une docilité plus ou moins entière, à la tyrannique influence des images apparues, suscitées ou imposées. Par exemple, les faits contenus dans la page que je vais transcrire nous montrent un sujet hypnotisé que l'automatisme dont nous parlons rend à certains égard l'égal d'un enfant.

« Je dis à V..., : « Caresse ce chien. » Aussitôt elle va le caresser. Si le chien cherche à se dérober à cette étreinte, V... court après lui, le suit dans tous ses détours; s'il sort de la pièce, elle essaye de le rejoindre. Si l'on met un fauteuil ou un banc pour l'empêcher de passer, elle renverse cet obstacle, ou, si elle n'y réussit pas, s'en irrite et le repousse aveo colère. Mais à un signe elle s'arrête, encore toute tremblante de colère et d'indignation. Je peux lui donner un objet quelconque, un crayon par exemple, en lui défendant de le laisser prendre à qui que ce soit. Que si alors un des assistants veut s'en emparer, elle fera une résistance désespérée, courant à travers la chambre, se débattant, mordant, donnant des coups de pied, dans un état d'indignation et de fureur dont on ne saurait avoir une idée si l'on n'a pas assisté à de pareilles scènes. Les magnétiseurs de profession se plaisent à montrer au public de pareilles scènes, et les sceptiques s'imaginent qu'elles sont simulées. Certes elles pourraient l'être, car il n'y a là aucun phénomène qu'il soit impossible de simuler. Cela n'est pas feint cependant, et rien n'est plus réel que cette subordination de toutes les forces intellectuelles à un ordre exprimé verbalement. Il semble que le sujet endormi n'ait d'autre souci que de se conformer à l'indication reçue. Une idée a ébranlé son intel-

ligence, et cette idée est devenue souveraine dominatrice. Le reste n'est plus rien. Tout est sombre à côté de cette idée unique, lumineuse. Aussi tout ce qui peut entraver l'exécution est rejeté et repoussé avec colère (1). » Il y a dans l'enfant le plus sain beaucoup d'états analogues à ceux qui viennent d'être décrits.

1. Ch. Richet. *Revue philosophique*, octobre 1880, p. 365.

CHAPITRE X

LES FACULTÉS D'ÉLABORATION DES IDÉES.

I

LE JUGEMENT

« Si l'intelligence ne peut s'exercer sans distinguer, sans comparer, elle ne peut s'exercer non plus sans affirmer, explicitement ou implicitement, verbalement ou non. En d'autres termes, toute opération intellectuelle suppose un jugement : car le jugement, suivant la définition d'Aristote, est une opération qui consiste à affirmer quelque chose de quelque chose. Nous ne pouvons constater une chose sans y croire, et croire, affirmer, juger, c'est tout un. Qu'est-ce que percevoir un objet? C'est en connaître la forme, la position, la distance, les dimensions, etc., etc. Connaître, par exemple, la distance où un objet se trouve de nous, n'est-ce pas porter sur lui, mentalement tout au moins, une certaine affirmation? Peut-on former une idée générale, sans affirmer que cette idée s'étend à tels individus et comprend telles qualités? Nous voyons sans doute que l'imagination nous fait concevoir des fictions ou des chimères; mais là encore nous affirmons ou la possibilité des choses que nous concevons, ou le désir que nous aurions de les voir réalisées. Nous affirmons enfin le fait subjectif de ces rêveries, alors même que nous ne pensons pas

qu'elles répondent à rien d'extérieur. En un mot, nous ne pouvons ni percevoir, ni comparer, ni abstraire, ni généraliser, ni nous souvenir ou imaginer, sans porter une affirmation ou un jugement (1). »

Voilà le jugement défini par un psychologue. Un physiologiste va peut-être nous en expliquer, jusqu'à un certain point, l'origine et le fonctionnement. Le jugement ne serait, d'après M. Luys, que la réaction, la répercussion, l'affirmation de notre personnalité, « en présence d'une incitation du monde extérieur, soit d'ordre physique, soit d'ordre moral. L'action de juger, en tant que processus physiologique accompli à l'aide des activités cérébrales en mouvement, se décompose en trois phases, qui sont les suivantes : 1° une phase d'incidence pendant laquelle l'incitation extérieure vient impressionner le *sensorium*, et susciter la mise en activité de la personnalité consciente ; 2° une phase intermédiaire pendant laquelle la personnalité saisie, impressionnée, développe ses aptitudes latentes et réagit d'une façon spécifique ; 3° une phase de réflexion enfin, pendant laquelle le processus, continuant son parcours dans la trame cérébrale, s'exporte au dehors en manifestations phonétiques ou manuscrites coordonnées. — C'est la personnalité humaine impressionnée qui sort à l'extérieur, qui s'exhale tout entière, soit en langage articulé, soit en langage écrit (2). » Cette interprétation rend tout à la fois compte, et de la diversité des jugements humains, et de leur plus ou moins de rapidité à s'opérer, et enfin de la nécessité de ces jugements communs à l'espèce, principes du sens commun, qui répondent à ce qu'il y a de commun dans toutes les organisations cérébrales.

Si juger, c'est croire quelque chose de quelque chose, il est évident que les petits enfants, comme les petits animaux,

1. Joly. *Cours de Philosophie*, p. 94.
2. Luys. *Le cerveau et ses fonctions*.

ont conscience de leurs sensations, qu'ils les localisent ailleurs qu'en une partie d'eux-mêmes, qu'ils les apprécient, les différencient, qu'ils se connaissent, sans s'être vus, et connaissent leur mère, en un mot, qu'ils jugent qu'ils croient quelque chose de quelque chose.

Il suffit de passer quelques heures auprès d'un petit enfant de deux ou trois mois, pour s'assurer qu'il est capable de juger. Le jeune Tiedemann, qui, voyant sa nourrice prendre son manteau, imagine la sortie en plein air, et s'en montre très réjoui, opère, en cette circonstance, plusieurs jugements : il croit que la personne qui, sous ses yeux, s'approche de l'armoire, lève les bras, et tire le manteau, est sa nourrice; il croit qu'elle fait tous les actes que je viens d'énumérer; il croit, en vertu d'une association d'idées familières, que ces actes seront suivis d'autres bien connus, la sortie hors de la maison, la véhiculation au grand air, au milieu de grandes lignes de maisons, au bruit de voitures, de chevaux, de chiens, sous des arbres, etc... Toutes ces choses qu'il croit être et qu'il voit, toutes ces choses qu'il croit devoir être parce qu'il les a vues suivre ordinairement les premières, ce sont des modes, des manières d'être, des formes de personnes et de choses, qu'il se rappelle et imagine co-existant ou se suivant : ce sont autant de jugements synthétiques *a posteriori*, comme Kant aurait pu dire.

Lorsque la petite Marie, à trois mois et demi, distingue plusieurs parties de son corps, qu'elle joue avec sa mère, lui caresse le visage ou le sein, qu'elle jase aux jolies fleurs, qu'elle tend ses mains frémissantes, et pousse des exclamations admiratives vers les belles couleurs, qu'elle se tourne du côté de la cage quand sa mère lui dit : « Écoute koko », qu'elle comprend les gestes, le ton de voix, la physionomie de ceux qui lui parlent, et rit quand on la flatte, pleure quand on la réprimande, qu'elle détourne tristement la tête pour ne pas voir un petit enfant placé sur le sein de sa

mère, qu'elle souffre de voir sa sœur porter le biberon à ses lèvres, tandis qu'elle ne s'inquiète nullement lorsque sa mère en fait autant ; est-il besoin de démontrer que tous ces faits impliquent des jugements très caractérisés ?

Ainsi, pour le petit enfant, comme pour les jeunes animaux, le débat ne pourrait porter que sur le degré auquel ils possèdent la faculté de juger. Ils ne font pas des jugements abstraits, ou prétendus abstraits, comme l'homme adulte. Mais, ainsi que lui, à la vue d'une personne, d'un animal, d'un fruit, d'un jouet, d'un meuble, ils le reconnaissent comme déjà perçu, ils lui reconnaissent telle ou telle qualité, ils le distinguent des objets qui l'entourent, ils saisissent en lui une ressemblance, une différence, ils le rangent dans tel ou tel groupe, et toutes ces opérations supposent le jugement, ou sont le jugement lui-même.

Si toutes les opérations intellectuelles, même la plus simple, impliquent, dans une certaine mesure, l'opération de juger, c'est l'association des idées, qui, jointe à l'action prenante de le personnalité, influe le plus sur la formation et sur la nature des jugements. « Deux esprits, qui seraient constitués exactement de même et placés dans un milieu exactement identique, se développeraient de la même manière et produiraient les mêmes pensées... Dans la génération d'une idée, il y a deux sortes de causes : l'état de l'organisme, comme dépendant des impressions antérieures, et ce même état, comme affecté par les conditions physiques (1). »

Or, ces deux sortes d'états sont très-variables d'individu à individu. Les régions du cerveau où s'élaborent les idées ne sont pas également riches en éléments nerveux ; ces éléments ne sont pas doués d'une aussi puissante vitalité, ne sont ni aussi impressionnables, ni aussi

1. Draper, *Les conflits de la science et de la religion*, p. 95.

bien combinés entre eux, chez un individu que chez un autre. De là des supériorités et des aptitudes d'organisation cérébrale qui se traduiront par la variété des jugements. Ajoutons que si, chez un même individu, les appareils sensoriels, conducteurs des incitations extérieures, ne possèdent pas tous les mêmes énergies, à plus forte raison il en est ainsi pour les appareils de plusieurs individus, et ces différences amèneront une rapidité ou une perfection très-variable dans les opérations individuelles du jugement.

Trois petits enfants, de huit à neuf mois, sont établis pour jouer sur un tapis au milieu de la chambre. Je parle très haut, pour attirer leur commune attention, et je m'empresse de poser sur le tapis, à un mètre de l'endroit où ils sont assis, un petit cheval blanc à roulettes. L'un d'eux, A. pousse aussitôt un cri d'admiration; B. ouvre la bouche et a les yeux fixés sur le jouet; C. le regarde d'un air indifférent. Cinq secondes se sont écoulées : A. agite les deux bras et tend la tête en avant; B. tend aussi les bras, mais un peu plus tranquillement, et comme par imitation de ce qu'il lui voit faire; C. les regarde s'agiter, et pousse à son tour un espèce de cri ou de gazouillement (quatre secondes). A. n'y tient plus, il se précipite en avant, et tombe par côté, la tête contre le parquet; il pleure, je l'aide à se relever, et aussitôt il recommence les mêmes gestes et les mêmes mouvements en avant, et il essaie de marcher à quatre pattes vers le cheval; B. n'avait pas perdu l'animal de vue, il me regarde, et me fait des gestes de désir ou de supplication, il est sur le point de faire la grimace du pleureur; quant à C., il regarde A. marchant à quatre pattes, et il paraît plus préoccupé de cela que du cheval. Cet exemple suffit pour montrer, en rapport avec les différences d'impressionnabilité et de réaction personnelle, des aptitudes à juger, différant, et quant à la rapidité, et quant à la qualité du *processus* judiciaire. Plus l'enfant avance en âge, plus ces différences se notent avec facilité; mais aussitôt

qu'il arrive à la période d'initiation linguale, elles frappent les yeux de l'observateur le plus vulgaire.

Quelque différence que les variétés d'organisation et les accidents de la vie intellectuelle produisent entre les jugements formés par les divers esprits, il est cependant des analogies communes à l'espèce, et des rapports généraux, des jugements universels, qui constituent proprement le sens commun, ou la raison. Il n'y a pas d'intelligence humaine sans les idées, plus ou moins claires, que certains philosophes appellent encore idées innées ou premières, et qui seraient mieux désignées par le nom d'essentielles. Ces catégories d'Aristote, ces formes subjectives de la pensée, ces idées de qualité, d'être, de nombre, de lieu, de temps, etc., correspondent à la fois à la structure du cerveau, à la constitution de l'esprit humain, et aux propriétés permanentes de la nature. Tout homme, en présence des phénomènes extérieurs, les doit avoir de bonne heure : nous naissons tous avec une intelligence apte à les tirer, avec plus ou moins de rapidité et d'énergie, de nos premières impressions. C'est ainsi que l'innéité des idées peut très bien se concilier avec la théorie de la table rase. Il y a une raison des choses, qui correspond à la raison humaine, mais dont celle-ci n'est que le produit et l'image. La raison, faculté de production des idées pures, n'existe pas.

Nous avons vu que l'enfant âgé de trois mois juge déjà, dans bien des cas, tout comme l'homme fait. Il nous faut montrer par quels degrés il arrive à développer cette faculté, qui commence par être une simple affirmation d'existence, passe du concret à ce qu'on appelle l'abstrait, devient jugement comparatif et s'étend jusqu'à la conception de ressemblances plus ou moins nombreuses.

La première forme du jugement est l'appréhension pure et simple d'un concret avec une ou plusieurs de ses qualités. Ce concret peut être notre propre personne ou les êtres qui l'avoisinent. On ne saurait dire par laquelle de ces deux

sortes d'appréhensions l'enfant débute : il est probable qu'il exerce primitivement toutes les deux à la fois. Les premiers jugements ne sont pas autre chose que l'application immédiate de son esprit à son être et aux autres objets, c'est-à-dire aux sensations dans lesquelles il se sent lui-même et sent ou infère ces objets. Mais de même que les premiers jugements sont sans distinction du subjectif et de l'objectif, de même ils sont aussi sans distinction de sujet et d'attribut. Il y a longtemps pour lui, comme pour l'animal inférieur, une double fusion de ces termes. L'huître a, d'un côté, quelque sentiment d'elle-même, et de l'autre, quelque sentiment des objets extérieurs; elle n'affirme pas son existence, mais elle la sent, elle y croit fortement; elle croit fortement aussi à l'existence, c'est-à-dire à la réalité des objets extérieurs. Ce sont là des jugements d'existence, de modalité, d'extériorité, implicitement produits. De même son existence et l'existence d'autres corps étrangers s'affirment pour le fœtus dès les premières sensations conscientes: ce sont là des jugements implicites, confus, mais réels. Dans la première période qui suit la naissance, les jugements de l'enfant commencent à s'accuser un peu plus sans sortir longtemps de la sphère des concrétions individuelles. Cette période peut durer jusqu'au second mois inclusivement, mais avec une tendance plus ou moins marquée à passer du concret à l'abstrait, de l'individuel au général, autrement dit, au semblable. Un progrès notable s'est opéré dans le faculté de juger quand l'enfant reconnaît des images, et un plus grand quand il attend certains faits ou certaines sensations à la suite de certaines représentations. C'est ce qui a lieu dans tous les exemples cités au commencement de ce chapitre. Le jugement primitif, dans sa première phase, est un discernement de perceptions; la seconde phase est une association d'images, une suggestion accompagnée de croyance.

Le vrai jugement se trouve déjà, toutes proportions gar-

dées, dans un enfant de trois mois. Quand il applique mentalement une idée de qualité à telle forme ou à telle couleur d'objet, par exemple, quand il distingue un aliment d'un autre, un animal d'un autre, il s'est déjà établi dans son esprit une tendance à reconnaître le semblable et à distinguer le différent. C'est là une manière de juger, très pauvre en fait de comparaisons, absolument vide de généralités, mais qui n'en ressemble pas moins aux jugements ordinaires de l'adulte. Un enfant de dix mois commence même à ébaucher ce jugement, je ne dis pas abstrait, au sens des philosophes, mais séparé, mais distinct, tout en restant concret, de l'existence. En effet, quoi qu'on en ait dit, les jugements d'existence ne font pas exception à la règle générale : ils ont aussi pour origine, pour condition et pour occasion ces rapprochements d'images et de représentations, qui produisent en nous des idées accompagnées d'évidence, de croyance, de reconnaissance. Pour l'enfant même encore muet, la présence et l'absence d'un être ou d'un objet sont déjà des faits bien distincts; être, c'est pour lui se trouver là; ne pas être, c'est avec disparu. Aussi comprend-il très bien ce qu'on veut dire par ces mots *a-pu* (il n'y a plus), qu'il répétera bientôt lui-même, ainsi que les mots *peudu*, *peudu*, etc. Le jugement d'existence se confond primitivement avec celui de présence et d'absence, et se rapporte toujours à quelque chose de concret. L'enfant en est capable.

On aurait tort de croire que le jugement, pour s'exercer avec l'évidence qui fait la puissance de l'affirmation même implicite, exige le concours de généralisations très étendues. Une image très vive et très nette, qui s'accouple pour l'enfant à une représentation actuelle, a pour lui toute la force de vérité qu'elle aurait pour l'adulte. Elle est pour lui la réalité même. Il n'est pas nécessaire que le concept de *toujours* ni le grand nombre de ressemblances connues ajoutent à cette évidence : quelques expériences bien faites, quelques ressemblances, une seule ressemblance bien nette,

cela suffit pour constituer le jugement dans sa pleine valeur. Aussi voyons-nous que les esprits limités dans leurs idées, contenant peu d'images, peu d'associations variées, sont les plus entiers et quelquefois les plus ardents dans leurs affirmations. Si l'on y regarde de près, la généralité des pensées comporte, si ce n'est un certain vague, au moins une certaine indécision, qui peut simuler la largeur de jugement, qui l'annonce quelquefois, mais qui s'impose comme une nécessité avant d'être une vertu intellectuelle : plus la généralité est étendue, plus les ressemblances connues sont nombreuses, plus elles suggèrent des idées de différences réelles, et partant de différences, c'est-à-dire d'affirmations possibles. Aussi le savant, l'homme d'expérience, hésiteront, retiendront leur jugement et leurs actes, lorsque l'ignorant, l'homme inexpérimenté, l'animal adulte, l'enfant s'empresseront de juger et d'agir.

C'est pour ignorer la marche propre à l'esprit du jeune enfant que nous nous imaginons que sa logique est en défaut, quand elle est en opposition avec celle que nous pratiquons et dont nous lui inculquons les principes tout faits avec notre langage. Comme nos jugements se rapportent à des concepts relativement généraux, en tout cas plus étendus, plus nombreux, tout autres que ceux de l'enfant, les mots qu'il emploie n'ont pas la signification que nous leur prêtons arbitrairement. Ils représentent pour lui des faits, et nous leur faisons signifier des collections de ressemblances, des rapports généraux, etc. Il applique une de ses idées gènérales, c'est-à-dire un terme particulier et empirique de ressemblance, à une sensation donnée, et comme son jugement devait exprimer pour nous, non pas une relation entre deux faits, mais une relation entre une idée et un fait, nous le trouvons faux. Ce jugement est la vérité pour lui, l'erreur pour nous. Les observateurs et les éducateurs du premier âge devraient être convaincus que les progrès de la pensée sont en rapport avec ceux de la faculté

d'analyse portant sur les objets, plutôt qu'avec les progrès de la parole. Trop souvent, il est vrai, nous exagérons cette vérité en nous figurant, à l'exemple de Condillac, que l'enfant est capable d'observer, « jusqu'aux plus petits détails », non-seulement les objets extérieurs, mais les opérations de l'esprit elles-mêmes. D'après cette vieille théorie, naguère encore en honneur, en apprenant à exprimer ses jugements par des mots, l'enfant apprend à les observer partie par partie ; l'art de penser n'est pour ainsi dire que l'art de parler. Oui, si l'enfant parlait sa parole à lui, et non la nôtre. Cependant, Condillac, par une légère contradiction avec lui-même, admet que l'enfant juge et raisonne avant d'avoir appris à parler. A la vérité, réduit « aux seules impulsions de la nature », l'enfant tombe dans des erreurs graves et fréquentes. L'animal, qu'on veut bien aussi regarder comme un produit brut de la nature, commet souvent les plus grossières erreurs, même en ce qui touche à son intérêt. La faillibilité de l'instinct est un fait acquis à la science. Mais à la somme d'erreurs qui proviennent de l'usage spontané de ses facultés, il s'en ajoute pour l'enfant un grand nombre qu'il faut attribuer à l'interprétation défectueuse qu'il fait de notre langage et à l'interprétation non moins défectueuse que nous faisons du sien.

La nature fait en grande partie, sans que nous puissions ou sachions y prendre notre part, les premiers frais du développement des facultés enfantines. Elle le détermine par ses besoins qui sont la condition de leur exercice utile. Un enfant apprend surtout parce qu'il y a plaisir et utilité pour lui. Ses idées distinctes viennent du besoin qu'il a de les démêler. Il les acquiert de lui-même, par la simple manière dont il conduit ses sens. Mais son erreur ne vient-elle que de ce qu'un besoin pressant lui fait porter à la hâte un jugement ? Cela peut arriver ; cela même arrive souvent. Il a donc conduit mal ses sens ; mais l'erreur peut n'être que

momentanée. « Trompé dans son attente, il sent bientôt la nécessité de juger une seconde fois, et il juge mieux : l'expérience qui veille sur lui, corrige ses méprises. Croit-il voir sa nourrice, parce qu'il voit dans l'éloignement une personne qui lui ressemble? Son erreur ne dure pas. Si un premier coup d'œil l'a trompé, un second le détrompe, et il la cherche des yeux. » Je trouve que Condillac surfait outre mesure la faculté judiciaire de l'enfant, et surtout du tout jeune enfant, sa puissance de réflexion et de réaction sur ses premiers jugements de sensations. Cette correction des erreurs des sens par des observations renouvelées, se fait dans l'enfant à son insu : il juge et se déjuge tout machinalement.

Ce qui me paraît encore excessif dans cette théorie, adoptée en partie par Rousseau et reproduite avec éclat par Herbert Spencer, c'est de supposer que l'enfant s'aperçoit clairement que « la douleur vient à la suite d'un jugement faux, comme le plaisir vient à la suite d'un jugement vrai. » Que, non pas au début, mais lorsque l'enfant a cinq ou six mois, il ait acquis déjà, dans une mesure très restreinte, il est vrai, la faculté de comprendre et d'utiliser quelques avertissements de l'expérience, c'est de toute évidence. Mais il est insoutenable que le plaisir et la douleur, « ses premiers maîtres », lui donnent des leçons sûres, « parce qu'ils nous avertissent si nous jugeons bien ou si nous jugeons mal ». Le plaisir et la douleur sont des maîtres de la plus incontestable autorité, mais qui ont eux-mêmes besoin d'être redressés. Il serait aussi hasardeux de s'en tenir absolument à la conclusion qui ressort naturellement de ces prémisses, c'est que dans l'enfance nous faisons des progrès rapides et étonnants, parce que nous les faisons sous la direction de ces merveilleux maîtres de sapience. En vérité, la force de réceptivité et de rétentivité inhérente à nos jeunes organes si élastiques et à peu près vides d'impressions, la nature même des impressions de cette époque,

qui se rapportent principalement aux besoins de première nécessité, et qui sont relativement peu nombreuses, et faciles à discerner, en un mot, la puissance d'absorption supérieure à la puissance de digestion et de combinaison, sont bien pour quelque chose avec les avertissements de la nature, dans ces progrès rapides, mais superficiels. Il faut dire aussi que l'enfant, à peine âgé d'un an, dont les facultés et les prétentions sont accrues, se trouve en présence d'une œuvre plus vaste et plus difficile, et il est donc naturel qu'il se mesure avec elle avec une infériorité relative. A toutes ces causes d'erreurs qui lui sont propres, puisqu'elles dérivent de la nature des choses et de la nature de l'esprit, aux causes mêmes plus particulières de faux jugements qui résultent de ses prédispositions organiques ou de sa complexion psychique, il faut ajouter, pour une part considérable, celle que l'imitation forcée de notre langage et de nos pratiques intellectuelles lui impose à chaque instant.

Toujours est-il que la nature donne de sérieux avertissements pour redresser un grand nombre d'erreurs commises malgré elle, ou même avec son aide. Mais c'est surtout aux adultes qu'elle les donne. Les mères intelligentes savent combiner leurs leçons avec ces avertissements, au moins dans la mesure où la chose est possible. J'en ai connu une qui, pour empêcher son petit enfant de s'approcher du feu, le laissa se brûler légèrement l'épiderme avec un fer chaud qu'elle tenait exprès à la main. L'enfant qui devait faire par lui-même cette expérience souvent dangereuse, la fit ainsi, comme de lui-même : il pleura, la mère le consola, et lui dit à plusieurs reprises, en lui montrant le fer : « C'est chaud, cela brûle Edmond. » L'expérience renouvelée et variée, et toujours avec la même innocuité, lui avait appris bien vite, à l'âge de douze mois, à se défier du feu, des instruments qu'on en retirait, de la lampe, de la soupe trop chaude, etc. Ces deux mots *chaud* et *brûle*, ou la simple action de souffler, qui est un signe visuel et

tif tout à la fois, s'appliquant à quelques objets bien définis, lui avaient appris ce qu'ils signifiaient. Il s'habitua même, quand il se trouvait rapproché d'un objet fumant ou qui lui paraissait chaud, à faire un geste de répulsion en imitant avec ses lèvres le bruit d'une personne qui souffle avec force. On peut ainsi, par des répétitions d'expériences bien déterminées et par le simple jeu de l'association des idées, amener l'enfant à bien juger d'un grand nombre de choses et à se conduire conformément à ces jugements. La nature et l'enfant font aux trois quarts les frais de cette éducation naturelle : nous pouvons faire le reste.

L'observation attentive de l'enfant nous fournit une foule d'indications, non-seulement sur la genèse des facultés qui font la véritable force de l'adulte, mais sur la direction à donner à ces facultés naissantes. Ainsi l'enfant, de lui-même, juge après comparaison : à nous de le voir faire, pour l'aider à la tâche sans qu'il y paraisse trop. A force de tourmenter un chat ou un chien, il en reçoit un coup de griffe ou un coup de dent, et il dit : « Vilain Minet, vilain Médor. » C'est à nous de lui faire reproduire le jugement par lequel il a affirmé le rapport saisi entre l'idée de chat ou celle de chien et celle de coup de dent ou de coup de griffe. Quand il dit : « Gentil bébé » ou « vilain bébé », il fait encore un jugement comparatif portant sur le rapport saisi entre tel de ses actes et la qualification qu'ils reçoivent d'ordinaire. C'est à nous de le mettre fréquemment en situation de renouveler de tels jugements, avec la même formule, à propos d'actes et d'événements dont nous ne pouvons pas toujours amener la présentation, quoique nous puissions toujours la mettre à profit. Nous accroîtrons ainsi, autant qu'il est en nous, et sans étouffer l'initiative de l'enfant, son trésor d'observations, de termes de comparaison, de traits de ressemblance, en un mot, son domaine intellectuel.

Mais ici le grand écueil à craindre, c'est de vouloir développer les enfants pour soi-même et non pour eux. Que de

personnes prétendent leur inculquer des jugements et des pratiques de grandes personnes, sans s'être demandé ce que ces frêles esprits pouvaient en comprendre et en retenir. Je ne citerai qu'un seul exemple, dont j'ai été témoin à une table d'hôte de Luchon. Il est d'usage dans les bonnes familles espagnoles de laisser toujours quelque chose dans son assiette, afin de ne pas paraître trop grand mangeur. On habitue les enfants à cet usage, en leur disant quelquefois : « La politesse exige qu'on laisse un peu dans l'assiette ; n'oublie pas cela, c'est la politesse. » A la table où j'étais assis, une petite fille de deux ans et demi avait laissé à regret une parcelle de je ne sais plus quelle friandise. Elle se pencha vers sa mère, et lui dit à l'oreille, mais d'une voix entendue par tout le monde : « Permettez-vous, maman, que je mange la politesse aujourd'hui ? » C'est ainsi que nous sommes compris des enfants que nous ne prenons pas la peine de chercher à comprendre. Nous leur prêtons toujours ou trop ou pas assez d'intelligence, et même d'esprit.

A ce propos, je dois signaler une erreur assez commune chez les moralistes et les éducateurs, et sans doute aussi chez les parents. On dit l'enfant observateur et bon juge des caractères. Ceci demande une explication. Sa faculté de discernement, très limitée dans sa portée, est toujours subjectivement renfermée dans des limites assez rapprochées. Il ne dirige, comme l'animal et le sauvage, sa faculté de discernement que sur les qualités extérieures les plus saillantes, et celles surtout qui lui présentent un intérêt quelconque, actuel ou prochain. L'attention, éveillée par l'intérêt, fait donc saisir à l'enfant une foule de différences pleines d'importance pour lui, souvent nulles pour autrui. Ce qu'il saisit bien en général, et du premier coup, c'est l'expression dans les gestes, la physionomie, le ton de voix, des sentiments simples et communs, la brute signification plus que les délicates nuances même des émotions qui tou-

chent de près à la sympathie. L'enfant de six mois sait très bien à qui il a affaire, mais pour quelques actions seulement, quand il est en présence d'un père sévère ou gâteur, d'une mère ferme ou molle, d'un oncle joueur ou d'une tante maussade, d'un camarade espiègle ou endormi, gai ou triste, doux ou brutal. Il sait fort bien, à cet âge, mais surtout quelques mois plus tard, ce qu'il peut se permettre avec les uns et pas avec les autres. Ainsi les animaux connaissent de loin leur proie, et s'y prennent avec elle d'une autre façon qu'avec d'autres animaux. Ainsi les sauvages ont une acuité de sens ou plutôt une judiciaire sensible exclusivement limitée au genre de perceptions qu'ils ont eu le plus d'intérêt à discerner. Ainsi un ouvrier imprimeur reconnaît au simple toucher la lettre qu'il cherche, et la lingère distingue d'un coup d'œil, entre un grand nombre d'autres, l'aiguille ou le fil du calibre qu'il lui faut. Ainsi encore l'entomologiste ou le botaniste dit du premier coup le nom de l'insecte ou de la plante que leur éloignement ou leur petitesse rendent à peine visibles. Cette faculté de discernement est affaire d'habitude intéressée, et pourtant encore sujette à un grand nombre d'erreurs (1).

On peut quelquefois noter dans le tout jeune enfant des jugements aussi concrets, aussi peu généraux que possible, qui dans l'adulte passent pour des jugements généraux. Je n'en citerai qu'un seul exemple, relatif à la pluralité dans la répétition, qui se confond presque avec celui de quantité déterminée dans le temps. Je me promenais avec mon neveu Charles, alors âgé de quatre ans. Nous longions un canal aux bords plantés de saules

1. Comme il n'y a guère d'idées sans jugements, et de jugements sans raisonnements, on peut dire que l'erreur n'est la plupart du temps que la conséquence d'une induction ou d'une déduction fautive. Nous traiterons donc plus spécialement de l'erreur au chapitre du raisonnement.

et d'aulnes. Charles, apprenti naturaliste, qui avait l'œil à tout, sans cesser de causer avec moi de la façon la plus intéressante, me montra tout à coup une libellule aux ailes de gaze bleue qui venait de s'envoler à notre approche. « Généralement, se mit-il à dire (et j'écoutais attentivement, me demandant ce qu'annonçait cet adverbe considérable dans une bouche de quatre ans)... généralement, répéta-t-il une seconde fois, les libellules se mettent sur les feuilles, au soleil ; mais pas toujours, non. » J'avoue que je fus surpris de voir un si jeune enfant faire ainsi acte d'abstraction appliquée, ou du moins manifester une tendance à l'abstraction générale à propos de faits concrets qu'on avait interprétés devant lui, dont il avait compris l'interprétation..

Il n'est pas jusqu'à ce genre d'abstraction aboutissant à des jugements pratiques dont on ne puisse trouver le rudiment même dans un enfant âgé de vingt mois. Assurément il ne faut pas s'attendre à lui voir faire la part du bien et du mal, des qualités et des défauts dans les personnes et dans les choses ; ou s'il le fait, c'est comme tant d'hommes peu instruits ou peu sagaces, sans le savoir, et dans une forte petite mesure. Il est pourtant certain que les idées qu'il a de son père, de sa mère, des siens, des animaux qu'il connaît, ne sont pas des idées simples ; qu'il s'en est formé des conceptions générales et dominantes, des touts mentaux dans lesquels il tranche à chaque instant des abstractions proportionnées à sa capacité judiciaire. Ceux qu'il connaît peu sont bons ou méchants, tout d'une pièce, comme les héros de la tragédie pseudo-classique; ceux qu'il connaît bien sont, à sa connaissance, tantôt ceci, tantôt cela, et surtout selon sa propre conduite : et il le sait très bien. Dans de très étroites limites, il est vrai, son jugement va donc jusqu'à l'abstrait et au général.

II

L'ABSTRACTION.

Les sensations produisant nos idées, on peut dire que toutes nos idées distinctes ont pour condition l'analyse. « Aucun sens ne représente toutes les qualités que nous apercevons dans un corps. La vue représente les couleurs; l'oreille les sons, etc... En nous servant séparément de nos sens, les corps commencent donc à se décomposer : nous observons successivement les parties d'une montre. Le toucher est de tous les sens celui qui nous découvre le plus de qualités; mais lorsqu'il en représente plusieurs à la fois, il ne les fait cependant remarquer que l'une après l'autre (1) ». Cette nécessité d'analyse, en rapport avec notre constitution organique, peut être considérée comme ayant deux formes ou deux degrés principaux, et nous étudierons dans le petit enfant l'analyse qui aboutit aux notions d'individus, et celle qui aboutit aux notions de modes ou de qualités, qu'on est convenu d'appeler idées abstraites.

Les progrès les plus sérieux de l'enfant s'opèrent lorsque déjà les sens de la vue et de l'ouïe viennent en aide au goût et au tact. C'est alors que l'on peut commencer à saisir quelques-unes des manifestations de cette jeune intelligence en voie de développement. On se ferait une fausse idée des premières perceptions visuelles du petit enfant, si on l'assimilait à l'aveugle que Cheselden avait opéré de la cataracte, et qui ne percevait des différents objets placés de-

1. Condillac, *Cours d'Études*, T. I, p. 47. Édit. Dufart, an II de la Rép.

vant ses yeux qu'un amas de couleurs répandues sur une surface plane. D'abord le tact n'a pas encore fourni à l'enfant la conception d'une surface plane, et puis le champ de la vision ne s'ouvre pour lui que graduellement. « Les yeux, dit Tiedemann de son fils âgé à peine de deux ou trois jours, se mouvaient déjà dans toutes les directions, non pas au hasard, mais comme s'ils cherchaient les objets, et ils se portaient de préférence sur les choses agitées. » Cette observation manque d'exactitude. Avant l'âge de huit jours, je n'ai vu aucun enfant suivre des yeux aucun autre objet qu'une chandelle ou une bougie, ou la flamme agitée du foyer. Mais à l'âge d'un mois, j'en ai vu plusieurs dont les yeux suivaient, la tête restant immobile, les mouvements d'un objet agité à quelques centimètres de leur visage, ou se fixaient longtemps sur des objets brillants qui se trouvaient à une distance de deux ou trois mètres. A mesure que les organes visuels de l'enfant s'exercent, et que son champ de vision s'accroît, c'est surtout par parcelles lumineuses ou colorées que lui viennent les perceptions de la vue.

Dans ce qui ferait pour l'adulte un tableau, il ne saisit que les points les plus saillants. Son œil ne distingue que peu à peu les diverses couleurs, et le défaut d'accommodation de sa vue ne lui permet de saisir que quelques objets saillants, ou même quelques parties de ces objets. Il doit en être ainsi, si les observations que j'ai notées au chapitre de l'attention sont exactes. C'est d'abord le mamelon de sa nourrice, la flamme ou l'éclatant reflet d'un flambeau, le relief d'un meuble, d'une fenêtre, ce qu'il y a de dominant dans les formes et les couleurs (formes et couleurs sont tout un pour l'enfant), qui frappent sa rétine et se gravent dans ses souvenirs. Ainsi, c'est couleur à couleur, c'est morcelées, comme celles de tous les autres sens, que les impressions extérieures paraissent arriver, dès le principe, aux yeux de l'enfant. Or, percevoir distinctement des

sensations, en conserver le souvenir distinct, en dehors de la complexité vague des impressions concomitantes qui n'ont que très-peu affecté les sens, c'est là un travail de séparation, que l'on peut considérer comme une sorte d'abstraction rudimentaire.

Aux perceptions primaires, morcelées, isolées, que nous avons considérées comme de premiers abstraits, se joignent peu à peu les perceptions secondaires, dont l'ensemble va former les premiers concrets. Maintenant, il lui suffit d'une de ces perceptions dominantes, pour qu'elle lui rappelle et lui fasse induire tout un groupe de perceptions secondaires qui lui sont associées. Telle couleur, telle nuance, tel son, telle impression tactile ou sapide, lui suggèrent instantanément l'idée de telle forme, de tel objet, de telle personne. La personne de sa nourrice a été d'abord connue par une succession continue d'analyses. C'est le sein qui lui procure de si douces jouissances, le mamelon auquel il applique ses lèvres, son contour doux et chaud, qui est une caresse pour son visage et un attrayant spectacle pour ses yeux ; ce sont ses mains tièdes et caressantes, sympathique objet de perceptions tactiles et visuelles : les différentes parties de son visage, ses yeux, son nez, son front, son menton, ses lèvres où loge le sourire sitôt compris, et d'où s'échappent à profusion les mots et les chansons agréables. Ce sont aussi les différentes parties du berceau où on le dépose plusieurs fois par jour, où il s'éveille, d'où on l'enlève pour téter ; les étoffes légères, mais d'un contact quelquefois si rude pour sa peau délicate ; les barreaux et les pieds de la chaise, la surface polie, les arètes luisantes de la table et des meubles environnants ; ce sont tous ces objets qui l'ont frappé d'impressions parcellaires et successives, qui se relient maintenant entre elles sous forme de conceptions individuelles. Mais que ces idées d'individus et de petits ensembles distincts sont encore vagues et incomplètes ! Un petit enfant de deux mois distinguait nettement une personne

d'un animal et d'un meuble ou d'un mur; mais il adressait son sourire à la première personne venue, et il cherchait le sein de toutes les femmes qui le prenaient sur les bras. Mais à trois mois, il distinguait si bien sa nourrice de sa mère, que si, la mère le tenant, un autre enfant était placé sur le sein de la nourrice, ou si une grande personne tenait la nourrice embrassée pendant quelques intants, il manifestait sa jalousie par son air refrogné et par ses pleurs. A cette époque il distinguait très-nettement un chat d'un chien, l'un l'ayant griffé plus d'une fois, et l'autre lui prodiguant chaque jour ses caresses : à première vue, il se montrait fort joyeux, quand ce dernier apparaissait. Un mois avait suffi pour préciser dans son esprit un grand nombre de conceptions individuelles.

Quant à l'espèce d'abstraction qui nous fait séparer les modes des objets, la nécessité où l'enfant est de voir isolément pour bien voir l'amène continuellement à l'ébaucher. De ces objets, déjà distingués par lui comme individuels, lui viennent à différents moments des impressions particulièrement vives. Ainsi, je place une belle rose, à la lumière d'une lampe munie d'un abat-jour, en présence d'un enfant âgé de quatre mois : sa mère le tient debout sur ses genoux, devant la table sur laquelle j'ai posé la jolie fleur ; l'enfant ouvre la bouche, gazouille, tend les bras, sursaute, s'élance en avant; sa mère le met sur la table, et il s'y s'agite et se disloque de la plus curieuse façon, toujours en regardant la rose : n'est-ce pas que cette couleur sans objet bien précis pour lui, qui a si vivement excité son attention, lui restera à l'état de souvenir sans objet bien déterminé, mais de couleur bien vive ? Quelques instants après, je soulève l'abat-jour de la lampe, et ce beau foyer de lumière, d'un éclat si brillant, si persistant, lui fait pousser des cris, et exécuter des sauts et des trépignements d'enthousiasme ; la rose est oubliée, il ne la voit même plus, il est tout à la superbe mèche d'or qui le fascine et l'éblouit.

Croyons bien que le souvenir de la flamme vive et vacillante sera conservé avec une tonalité bien plus élevee que celle des objets immédiatement voisins, qui ont fourni à l'enfant des sensations bien faibles et bien peu précises : l'énergie ou la fréquence de ces sortes de sensations dominantes fait qu'elles tendent à effacer l'idée des objets, à s'en séparer, à s'en abstraire. A l'état de veille quelquefois, mais surtout dans le rêve, en l'absence des impressions extérieures qui ont pour effet de renouer la chaîne des associations habituelles, je ne doute pas que le cerveau de l'enfant ne soit traversé par des images aussi vives en elles-mêmes qu'indéterminées dans leurs objets, et qu'une hallucination équivalant à un son, à une couleur, à une impression tacile, à une sensation musculaire ou thermométrique, à une forme, à une dimension, à une saveur, ne réveille en lui ces vives sensations, sans qu'elles soient accompagnées des impressions sensorielles plus faibles qui s'étaient groupées autour d'elles, c'est-à-dire sans le support d'un objet précis. Nous voyons ici l'imagination reproductive concourir à l'exercice de l'abstraction de modes.

Ces abstractions aboutissant à des conceptions individuelles ou modales, qu'ébauche de bonne heure le petit enfant, ont une continuelle tendance à rentrer dans les masses confuses, les ensembles indistincts, et les concrets variables d'où elles sont tirées. La série, je ne dirai pas des impressions, mais des conceptions habituelles, régulières, naturelles, est celle des vues synthétiques pour l'enfant comme pour l'adulte. Les formes individuelles sont si multiples et si variées, que la mémoire les laisse peu à peu retomber dans la grande masse objective, vaguement mais directement saisie, dont elles ne se sont détachées qu'en vertu de circonstances exceptionnelles et passagères. Les modes séparément perçus dans ces individus, quelque saillants qu'ils aient pu être au début, ne le sont pas toujours au même degré, pour captiver également l'attention ou ré-

veiller la mémoire. La lumière d'un flambeau n'est pas toujours ni aussi vive ni aussi agitée ; les impressions tactiles, sapides, olfactives, auditives, ne frappent pas toujours avec la même intensité ni la même durée le sensorium du jeune enfant. C'est pourquoi, d'un côté, les souvenirs de formes individuelles, quoique fortement gravés dans l'intelligence, perdent peu à peu de leur précision première, en sorte que l'idée *d'arbre*, par exemple, fournie par des souvenirs directs et parfaitements distincts, revient à l'esprit sous une forme vague et indécise, que l'on a pu prendre pour une idée générale. De même, les modes essentiels, constants, nécessaires, que l'analyse a constatés dans différents objets, se conservent dans l'esprit avec d'ineffaçables empreintes : mais, quoique leur souvenir ne soit très-souvent accompagnée d'aucune série de perceptions distinctes, il s'y mêle toujours quelque vague et confuse image de certaines perceptions qui leur furent associées. Ainsi, nous avons beau faire, et nous pensons que plus d'un psychologue est dans le même cas, ils nous est impossible de songer à quelque idée abstraite, de blanc, de rouge, de son grave ou aigu, de beauté, de laideur, de bonté, de vice, de moralité, de nombre, d'espace, d'étendue, autrement qu'en imaginant quelque objet particulier, plus ou moins déterminé dans ses formes, auquel l'abstrait que nous concevons mentalement ne vienne immédiatement se joindre pour se concréter.

Ainsi comprise, on ne s'étonnera pas que nous ayons accordé aux enfants l'abstraction, que Locke, Condillac, et tant d'autres, ne regardent que comme une dérivation du langage. Le langage fixe, jusqu'à un certain point, précise et délimite, mais n'engendre pas, ce qu'on appelle des idées abstraites. L'idée la plus abstraite équivaut à la conception du signe le plus abstrait, c'est-à-dire encore à une idée sensible, à un certain concret, simplifié, affiné. C'est dire, d'un côté, que l'idée pure n'existe pas, que c'est une conception de métaphysicien et d'algébriste, une conven-

tion logique ; et c'est dire aussi que les idées relativement abstraites, les seules que nous admettions, sont, quant à leur origine même, indépendantes de la faculté du langage. Loin de refuser la puissance d'abstraire, comme nous l'entendons, au petit enfant qui ne parle pas, M. Vulpian est d'avis qu'on doit l'accorder aux animaux.

« Il y a, dit M. Vulpian, des abstractions relatives aux effets matériels, ou plutôt aux sensations qu'ils produisent sur nous. Ce sont, par exemple, les abstractions par lesquelles nous nous formons des idées des arbres, des chiens, du rouge, du vert, de tel ou tel son, etc. En un mot, il y a des abstractions sensibles, c'est-à-dire formées à l'aide de propriétés sensibles. Eh bien ! il me paraît difficile de refuser ces idées abstraites, du moins en partie, aux animaux supérieurs, car c'est évidemment sur ces idées que s'exercent parfois leur mémoire, leur réflexion, leur raisonnement.

« Quant aux idées générales abstraites, il me paraît tout-à-fait douteux qu'ils les aient ; qu'ils aient la moindre idée abstraite de l'infini, du temps, de l'espace, des dimensions, des nombres, des rapports, etc. Ce qui me confirme dans cette conviction qu'ils n'ont pas de ces idées abstraites, c'est que je ne suis pas sûr que l'homme les ait lui-même. Nous sommes ici exposés à une illusion sur laquelle on a trop peu insisté. Les animaux, ou du moins certains d'entre eux, ont une sorte de langage qui leur permet d'entrer en communication les uns avec les autres, soit par des variations ou des modulations de la voix, soit par d'autres bruits particuliers, soit par des contacts nuancés. Relativement à ce dernier mode, nous ne connaissons rien de plus remarquable que le langage antennal des fourmis décrit par Huber. Mais, en définitive, ces modes de langage sont bien différents de celui de l'homme. L'homme seul possède le vrai langage articulé ; lui seul peut faire des abstractions très variées à l'aide de ce langage ; lui seul, je n'ai pas be-

soin de le dire, peut aussi faire des abstractions métaphysiques. Mais de ce que, par des mots convenus, on a pu représenter ces abstractions, il ne faut pas déduire, comme une conclusion nécessaire, que l'homme possède des idées métaphysiques abstraites. Il n'y a guère d'idées possibles que dans le cas où il y a possibilité d'une représentation intellectuelle plus ou moins nette. Or, peut-on se représenter d'une façon abstractive, le temps, l'espace, etc.? Si je ne m'abuse pas, les prétendues idées générales n'existeraient donc pas en réalité, et elles ne devraient être considérées que comme des abstractions algébriques pour ainsi dire (1). »

Ainsi, entre les abstractions produites par l'adulte et celles que forment l'enfant et l'animal dénués de signes vocaux, la différence n'est pas qualitative, mais seulement quantitative.

Si nous prenons l'enfant au moment où il se sert déjà assez convenablement de la parole, nous voyons que, malgré les signes de délibération et de rappel, il est, comme il le sera adulte, toujours paresseux à l'abstraction qui ne s'appuie pas sur une représentation objective suffisamment déterminée. Un enfant de deux ans comprenait très bien le sens de ces phrases : « Ce verre est plus grand que ce bouchon ; Bébé est un bon garçon ; Le chien est méchant » ; mais à trois ans, il ne comprenait pas le sens de ces locutions : « La grandeur de cette maison, la bonté de papa, la méchanceté du chien, » malgré la ressemblance des sons entre les mots abstraits et les adjectifs correspondants. Une petite fille de vingt-trois mois récitait couramment les noms des couleurs principales, mais elle ne savait en déterminer qu'un petit nombre sur les objets. Son père tira successivement de sa bibliothèque des livres, qu'il lui montra en lui disant : « De quelle couleur est-il ? » — Il est blanc, il est

1. Vulpian, *Physiologie du système nerveux*, p. 911 et 912.

noir, il est bleu, il est rouge, répondit-elle en indiquant exactement la couleur des livres qu'on lui montrait. Il y en eut un dont elle ne sut pas déterminer la couleur. « Ce n'est ni rouge ni bleu », dit-elle après quelques secondes d'hésitation. Son père insista : « Quelle est donc sa couleur ? » Elle répondit : « Ni rouge, ni bleu, ni blanc, du tout, du tout. » Elle ne trouvait pas le mot *jaune*, quoiqu'il fût bien empreint dans sa mémoire ; et la couleur jaune lui était aussi connue en elle-même et comme distincte des autres, car elle ajouta « comme chapeau de petite fille. » Son hésitation provenait plus de la difficulté d'évoquer une idée relativement abstraite que de celle de se rappeler un mot bien connu. En effet, un autre jour, elle se trompa sur le vert, dont elle ne sut pas dire le nom à propos d'un ruban, et une autre fois encore sur le jaune ; son père lui ayant dit : « Va chercher sur ma table un papier jaune », elle en apporta de trois couleurs, dont aucnne n'était la couleur demandée.

Nous avons déjà montré, au chapitre de l'association, que le jeune enfant possède les rudiments des idées de cause, de lieu et de temps, etc. Observons en lui, entre autres indices de jugements aboutissant à des notions de sens commun, l'existence de la notion de quantité, et en particulier de quantité numérique. De bonne heure, si l'on présente à l'enfant un gros morceau de gâteau ou une grosse tranche de fruit à côté d'un morceau ou d'une tranche plus petits, il tend la main de préférence vers les premiers. C'est ainsi qu'un chat de deux mois, à qui j'avais jeté un petit morceau de viande, l'abandonna pour aller dérober à un autre chat un gros morceau, que je lui avais jeté immédiatement après. Quant aux idées de nombre, elles se confondent longtemps pour l'enfant, et sans doute aussi pour les animaux, avec celles de plus ou moins grande quantité. J'ai pu constater qu'une chatte de trois ans n'avait qu'une très-vague notion de nombre. L'avant-dernière fois

qu'elle me donna des chats, je ne lui en laissai qu'un; dans sa douleur d'avoir perdu les autres, elle le laissait seul pendant plusieurs heures, elle le portait de place en place; il mourut à dix jours, au moment où ses yeux s'ouvraient, et certainement faute de soins et d'une alimentation suffisante. Je n'en puis douter, quand je vois la mère si heureuse et si assidue auprès des deux petits que je lui ai laissés, d'autant plus qu'elle n'a appelé ni cherché un seul instant les trois que je lui ai noyés cette fois. Cela proviendrait-il d'un défaut d'aptitude arithmétique, et de ce que *deux* pour elle c'est *plusieurs*, tout aussi bien que *cinq* l'étaient? Je suis porté à le croire.

M. Houzeau ne refuse pas cependant cette faculté à certains animaux, mais réduite à des limites très étroites (1). « Il est certain, dit-il, que certains animaux réussissent à compter, soit le nombre des objets, soit celui des actions semblables, pourvu que le nombre soit peu élevé. C'est le cas, par exemple, pour la pie (*Pica caudata*). Lorsqu'elle est surveillée par un groupe de chasseurs, elle ne bouge pas avant que ceux-ci ne s'éloignent. S'ils s'en vont individuellement et l'un après l'autre, elle ne se trompe point jusqu'au quatrième; mais s'ils sont plus nombreux, elle quitte parfois sa cachette trop vite, et montre qu'elle a fait erreur. — L'observation suivante prouve que les mulets savent au moins compter jusqu'à cinq. Il y a dans les villes des États-Unis un grand nombre de chemins de fer où la traction s'opère par ces animaux. A New-Orléans, en particulier, on les préfère aux chevaux. La ligne de la rue Saint-Charles a un embranchement assez court, celui de Napoléon-avenue, où chaque mulet fait cinq fois le voyage avant d'être dételé. Le vétérinaire de la ligne, l'habile Dr Louis, appela un jour mon attention sur ce fait, que je pus vérifier, que les mulets de service restent silencieux pendant les pre-

1. Houzeau, *Facultés mentales des animaux*, T. II, p. 207.

miers voyages; mais à la fin du cinquième, dès qu'ils arrivent à la station, ils hennissent, sachant qu'on doit les dételer.

« Il y a des oiseaux et des quadrupèdes qui sont capables d'apprécier les nombres, au moins jusqu'à quatre ou cinq. Comment ces animaux, qui n'ont pas de langage conventionnel, réussissent-ils à compter jusqu'à cinq et peut-être davantage? Il faut qu'ils aient un certain moyen numérique, un moyen de distinguer entre les souvenirs. Est-ce par la mémoire des yeux et la juxtaposition d'images semblables, comme nous compterions en plaçant par la pensée des arbres en file, ou encore en alignant des jetons? Nous n'entendons pas décider cette question. »

Suivant le même naturaliste (1), « l'enfant ne fait d'abord la distinction qu'entre l'objet simple et la pluralité. A l'âge de dix-huit mois, il distingue entre un, deux et plusieurs. A trois ans ou un peu avant, il connaît un, deux et quatre (2 fois 2). Ce n'est guère que plus tard qu'il compte la série régulière, un, deux, trois, quatre. Il s'arrête à ce point pendant longtemps. Aussi est-ce seulement jusqu'à quatre que les brahmines enseignent à compter à leurs petits élèves de la première classe. Ils attendent la seconde classe pour faire compter les enfants jusqu'à vingt. On observe en Europe, qu'il faut l'âge de six à sept ans pour arriver jusqu'à dix, et environ dix ans pour s'élever jusqu'à cent. L'enfant peut sans doute répéter avant cet âge une numération apprise par cœur. Mais ce n'est pas en cela que consiste la connaissance des nombres. Nous parlons de déterminer le nombre sur les objets. Les données qui précèdent se rapportent à des enfants européens d'une intelligence moyenne, et qui reçoivent la première instruction. »

Mes observations personnelles sur les petits enfants qui ne parlent pas ne m'ont fourni aucune indication contraire

1. Houzeau, *Facultés mentales des animaux*, T. II, p. 202.

aux assertions de M. Houzeau. Quand le petit enfant (vers trois mois), à qui on présente deux biberons, les saisit tous les deux à la fois ; quand il prend deux objets plutôt qu'un, trois plutôt que quatre ; quand, ayant autour de lui deux chats semblables, dans son impuissance à bien comparer, il les prend l'un pour l'autre, et croit d'abord n'avoir affaire qu'au même (à huit mois), il confond évidemment l'idée de pluralité avec celle de quantité. Un petit enfant, âgé de deux ans et demi, intelligent, savait compter jusqu'à 12 : mais il n'avait pas une idée nette de la durée représentée par trois jours. « Je reviendrai dans trois jours, lui avais-je dit ; il répondit aussitôt : « Qu'est-ce que cela veut dire, « *dans trois jours?* » Je lui répondis : « Je reviendrai, pas *demain matin*, mais *demain*, *demain*, et encore *demain*. » Et il parut satisfait de l'explication. A trois ans et trois mois, le même enfant disait au jardinier qu'il allait partir *demain*, et qu'il ne reviendrait pas de longtemps : « Je reviendrai, lui disait-il, dans *beaucoup*, *beaucoup*, *beaucoup demain*. — *dans un an*. » Cette dernière formule était apprise et pas comprise ; la première était à sa portée, et de son invention. Le même enfant, et j'ai remarqué le même fait chez plusieurs autres, avait encore beaucoup plus de peine à rétrograder vers le temps écoulé, et il ne comprenait que difficilement, à trois ans, les idées d'*avant-hier* et même d'*hier*.

A trois ans, un autre enfant n'avait qu'en germe et de la façon la plus incomplète, la plus confuse, les notions abstraites de vérité, de bonté morale, et même de beauté et de laideur physique. Qu'est-ce que c'est que cela la vérité? demandait-il à sa tante, qui lui disait : « Voyons, Charles, dis-moi la vérité. » C'est quand on ne ment pas » ; il savait fort bien ce que c'était que mentir, ayant été très sévèrement puni pour avoir conté, par manière d'amusement, une chose qui n'était pas. Pour lui être bon, c'était être caressant, ne pas faire les choses qui font gronder, qui font que ma-

man pleure, ou que papa crie fort et donne des chiquenaudes sur le dessus de la main ; être méchant, c'était faire tout ce qu'il savait être répréhensible. Mais il confondait l'idée de *vilain* et celle de *méchant*. A deux ans et demi, on l'entendait répéter à satiété, et sans nécessité : « Une *telle* personne, un *tel* animal, est tout-à-fait *vilain* » ; il disait aussi, mais plus rarement, d'une personne ou d'un animal, qu'ils étaient *jolis*. Je lui dis un jour : « Tu es un beau petit garçon, tu es bien *gentil*, bien *joli* », pour l'exciter à se laisser faire patiemment sa toilette. Il me répondit : « Eh non, je ne suis pas joli, maman m'a dit chez moi que je ne suis pas *joli*.— « Alors tu es vilain? lui dis-je?— Oui, quelquefois, quand je fais de la peine à maman ou à papa. » Il savait l'opposition qu'il y a entre *joli* et *vilain*, mais il confondait *joli* avec *sage* ou *bon*, et *vilain* avec *méchant* ou *désobéissant*. Il n'avait donc pas encore l'idée nette du *bon* et du *mauvais* moral, du *beau* et du *laid* moral ; mais il avait cependant les idées très distinctes du *joli* et du laid *physique*. Il regardait certaines personnes avec plus d'attention et de plaisir que d'autres, parce qu'elles avaient un visage plus doux ou plus agréable. Nous croyons en avoir assez dit sur l'existence, à l'état rudimentaire et concret, chez le petit enfant, de ces notions dites rationnelles, résultat et principes des jugements les plus ordinaires et les plus généraux de l'adulte.

En résumé, s'il n'est pas tout à fait exact de considérer l'abstraction comme un cas particulier de l'attention opérant, du plus bas au plus haut degré de l'échelle, sur des concrets, admettons du moins qu'il y a une abstraction plus facile et une abstraction plus difficile, celle-là plus obtuse et plus commune, celle-ci plus subtile et plus rare, en un mot, qu'il y a des degrés dans l'abstraction. L'idée individuelle est une synthèse par rapport à la totalité de ses modes, elle est analytique par rapport à l'ensemble des individus ; l'idée de couleur rose, bleue ou blanche est abstraite

par rapport à l'idée de la fleur ainsi colorée ; l'idée générale de couleur ou de nombre, indépendamment de tout objet coloré et toute collection numérique, est encore plus abstraite, etc. C'est des plus basses formes de l'abstraction que l'enfant tout jeune peut nous fournir des exemples. Le point de départ de cette faculté n'est pas autre chose que la faculté de discernement. L'enfant qui distingue un certain nombre de personnes et d'objets, qui distingue sa mère de sa nourrice, le chien du chat, la table de la bibliothèque, a déjà abstrait. Chaque fois que, pour une raison ou pour une autre, il saisit dans les objets un point de vue, un côté, une qualité concrète qui prime toutes les autres, il abstrait. L'abstraction modale est pour lui une sorte de sensation exclusive et intense : un flambeau est-il à portée de sa vue, son attention s'arrête un moment sur la flamme plus brillante que le flambeau ; si on lui montre plusieurs objets de diverses couleurs, il regarde la couleur la plus saisissable à son œil, la plus éclatante, en sorte qu'il a bien plutôt l'idée de cette couleur que celle de la forme de l'objet. Les idées abstraites les plus familières au jeune enfant sont de cette nature. Ce sont là des séparations de concrets. Ce qui le démontre, c'est la difficulté qu'a l'enfant, et souvent l'adulte, de conserver les idées de couleur, de son ou de forme, et encore plus de quantité, de bonté, de méchanceté, de beauté, de laideur, quand les objets d'où il les tire pour un moment ne sont plus en sa présence. Le langage lui-même, malgré sa valeur d'équivalent sensible des objets et des quantités, ne vaut pas la présence ou le souvenir bien net de l'objet lui-même pour rappeler à l'enfant la qualité qui l'a frappé dans cet objet.

On peut dire que l'abstraction est une tendance séparative qui n'est jamais qu'idéale ou instantanée. C'est toujours en l'associant à quelque idée concrète que la mémoire de l'enfant lui rappellera cette idée un moment apparue seule, ou comme seule à son esprit. L'enfant comprend très bien

à sa façon ces mots : « papa bon, bébé gentil, bébé méchant » ; mais il n'attache aucun sens, au moins dans les deux premières années, à ces mots bonté, méchanceté, laideur, et à tant d'autres idées courantes, que d'ailleurs très peu d'adultes expliqueraient sans l'intervention d'idées concrètes.

Il n'est donc pas exact de dire que l'enfant répugne à l'abstraction. Il aime, il comprend les abstractions qui ne lui coûtent ni travail ni effort d'esprit, c'est-à-dire les moins abstraites des abstractions.

« L'enfant ne demanderait qu'à regarder les choses à mesure qu'elles passent... Il ne faut cependant pas s'exagérer la répugnance de l'enfant à cet égard : elle n'est pas si grande qu'on le croit. Tout effort en effet a son attrait ; puis l'abstraction nous dédommage très vite de la peine qu'elle nous coûte : elle fait les idées simples que l'esprit aime par dessus tout, elle produit la clarté qui est son premier bien... L'abstraction n'est donc pas une ennemie, au contraire ; et l'esprit s'y apprivoise. C'est pourquoi on fera bien de n'épargner à l'enfant la peine de penser sous forme abstraite, que juste assez pour ne pas le fatiguer, ne pas le rebuter et lui faire prendre l'étude en dégoût (1). » Ces réflexions, qui s'appliquent à l'enfant considéré d'une manière générale doivent nécessairement avoir leur part d'application pour l'enfant dans la période où il est étudié ici.

1. H. Marion, *Leçons de psychologie appliquée à la pédagogie*, p. 323.

III

LA COMPARAISON

Bien distinguer deux individus, semblables ou différents, comme étant deux, ce n'est pas encore comparer, mais, c'est un pas fait vers la comparaison. Pour être effective, la comparaison, ou l'attention successivement portée sur deux ou plusieurs objets, sur deux ou plusieurs parties d'objets, doit se doubler d'une certaine abstraction, et de la plus difficile, l'abstraction modale. Elle doit aboutir à la conception d'un rapport, qui est une ressemblance ou une différence constatée entre ces objets ou parties d'objets. La comparaison proprement dite n'existe donc pas pour le petit enfant, au moins pendant plusieurs semaines, et elle n'est possible que lorsque son intelligence peut joindre à une vision déjà assez nette du détail une force d'attention suffisante pour se porter coup sur coup, dans un court espace de temps, sur divers objets. Il n'a pas l'idée précise des rapports, et il n'en cherche pas. Les comparaisons se font en quelque sorte d'elles-mêmes sous ses yeux, les termes s'en rapprochent dans son esprit, et y restent même associés sous forme d'intégration et de désintégration, de ressemblance et de différence concrète ; mais il n'achève pas l'œuvre ébauchée par le hasard, il ne perçoit pas précisément le rapport, il ne conclut pas.

Un petit enfant d'un mois hésite à boire de l'eau sucrée en place de lait ; il refuse de boire de l'eau pure, et s'irrite, crie et gesticule comme un désespéré, après avoir avalé une gorgée de médecine amère : ce sont autant de sensations bien différentes pour lui ; mais que d'expériences analogues

sur un grand nombre d'objets devront se répéter, avant qu'il ait l'idée nette de la qualité qui en fait la différence, et qu'il examine si tel objet a ou n'a pas cette qualité! De même, le jeune animal, par exemple, un chien ou un chat de deux mois, si on jette près de lui quelques morceaux de viande, prend l'un ou l'autre indifféremment, et de préférence celui qui se trouve le rapproché plus de lui; mais un peu plus âgé, il court instinctivement au plus gros, parce que la sensation visuelle la plus forte détermine chez lui le désir le plus puissant. Mais beaucoup plus tard, ces expériences s'étant souvent reproduites, la qualité de grosseur, et même celle de goût meilleur, s'étant bien précisées dans son intelligence, c'est par habitude réfléchie qu'il volera au plus gros et au meilleur, et qu'il essaiera de le disputer à ses camarades. Il devient progressivement apte à la comparaison.

A trois mois, l'enfant paraît saisir un grand nombre de ressemblances et de différences, mais encore comparer très-peu, ou même point du tout. Je présentai, comme je l'ai déjà dit, à une petite fille de trois mois, d'abord un biberon rempli de lait, et ensuite un biberon vide : elle porta le second à sa bouche avec autant d'empressement que le premier. Je les lui présentai tous les deux à la fois, très-rapprochés l'un de l'autre, en sorte qu'elle pût voir le liquide blanc s'agiter dans l'une des fioles. Elle fit ce q'uaurait peut-être fait l'âne célèbre de Buridan, s'il avait eu deux mains, quand on l'aurait mis entre un seau d'eau et un picotin d'avoine; il se serait emparé de l'un et de l'autre; et la petite fille, autant que la maladresse de ses petites mains le lui permit, saisit tout d'un coup les deux biberons. Bientôt, sans lâcher le biberon plein, qu'elle tenait de la main droite, avec l'autre main elle porta le biberon vide à ses lèvres : ce mouvement provenait-il d'un simple hasard, ou de ce que le biberon vide était plus facile à élever? Peu importe à la question qui nous occupe ici.

Elle essaya sur le goulot quelques aspirations infructueuses, plissa le front, fronça les sourcils, et se mit à pleurer, en laissant retomber la malencontreuse fiole. Elle ne tarda pas à s'apercevoir de ce qu'elle tenait à la main droite; elle l'appliqua promptement à ses lèvres, et aspira quelques gouttes du contenu avec les marques d'une complète satisfaction. Jusqu'ici la petite fille n'avait donc vu dans ces deux objets aucune différence, et peut-être même son attention n'ayant été que superficiellement dirigée sur eux, n'avait-elle vu qu'un seul objet dans ces deux objets presque semblables. — Je voulus varier sur elle mon expérience. Je la savais très-friande des couleurs brillantes : je plaçai devant elle successivement des gravures de plusieurs sortes. Je commençai par les nuances faibles : l'enfant, en les voyant, sursauta, poussa des exclamations joyeuses, et tendit les mains en avant. Mais sa joie devint de l'exaltation, quand je plaçai devant ses yeux des couleurs plus éclatantes : elle les palpait, les heurtait de ses mains frétillantes, les froissait, les tiraillait, les portait à sa bouche, les contemplait en extase. Je variai une seconde fois l'expérience. Après quelques minutes consacrées à un autre divertissement, je lui plaçai sous les yeux, deux images à la fois, dont l'une aux couleurs très-vives. Elle se précipita vers les deux, comme vers un objet unique. Je les lui représentai ensuite séparément : elle éprouva un grand plaisir à regarder l'image aux couleurs sombres; mais à l'égard de l'autre, elle manifesta une joie et un enthousiasme indescriptibles. Si fortement impressionnée qu'elle eût été par des différences notables, ce n'avaient été pour elle que des impressions plus ou moins vives, sans retour d'attention sur les objets qui les lui procuraient, sans le moindre soupçon de qualité différente, ou de même qualité possédée à des degrés différents, sans la moindre velléité de comparaison. J'ai conclu de semblables expériences que la comparaison, telle que nous la comprenons et l'exer-

çons, n'est pas encore possible à un jeune cerveau de trois mois. L'est-elle un peu plus tard, et dans quelle mesure? Je laisse encore à cet égard la parole aux faits, sans me hâter de conclure.

J'avais, il y a quelques années, deux chats gris, la mère et le fils, de même taille, de même nuance, et de même apparence. Un jour, un enfant de huit mois, apporté dans ma chambre, aperçoit la chatte à quelque distance de lui, et la réclame avec force gestes et cris de circonstance. J'appelle le placide animal, qui entre aussitôt en relations amicales avec l'enfant. La chatte élève la tête et le dos pour se faire caresser, ronronne, passe et repasse en frottant sa robe contre l'enfant; celui-ci la serre à deux mains, la tourne et retourne à plaisir. Pendant qu'il est ainsi occupé avec elle, le chat survient, s'approche de l'enfant, le frôle en ronronnant, et demande sa part de caresses. Voilà notre enfant tout étonné d'apercevoir à sa gauche l'animal qu'il venait de voir à sa droite. Il se tourne d'un côté : un chat gris; et puis de l'autre côté : le même chat gris. Il semble n'en pas croire ses yeux, et ne pouvoir se résoudre à voir deux objets, son esprit étant absorbé par la vive conception d'un seul. Que se passait-il alors dans cette jeune tête? Les yeux, les mouvements des bras, les attitudes penchées et expectantes, parlaient seuls, et ne témoignaient que d'un très-fort ébahissement. Mais l'incertitude de son jugement ne fut pas longue, et, avant la fin de la visite, ayant vu les deux chats devant lui, à côté, et loin de lui, dans différentes poses, il emporta le souvenir de deux animaux semblables, sans se dire à lui-même qu'ils étaient semblables. Des expériences de cette nature souvent répétées, et elles se répètent tous les jours, préparent de riches matériaux à l'abstraction, lui permettent de dégager des perceptions semblables ou différentes la conception de qualités analogues, et excitent l'enfant à la comparaison.

Un petit enfant de dix mois mettait une très grande

différence entre les gâteaux et les pommes de terre qu'il aimait beaucoup, et le pain qu'il aimait moins, et aussi entre la viande et le pain, le lait et le vin, le vin et l'eau. Je le soumis à l'expérience suivante. On lui montra d'un côté un gâteau, et de l'autre un morceau de pain ; sans tergiverser, il saisit le gâteau, et il le porta à sa bouche. On le lui retira : il fallait entendre ses cris d'écorché vif, voir ses trépignements, ses mouvements énergiques de bras, sa figure empourprée et contractée, et de quels yeux attentifs il suivait les mouvements de la main qui lui avait ravi sa friandise. Bientôt, en manière de plaisanterie, on lui présenta un morceau de pain : il donna dans le piège, il prit le pain ; mais, avant d'y mordre, il avait reconnu son erreur, et rejeté le pain avec les marques d'un violent dépit. — Il ne faut pas qu'on lui laisse entrevoir des pommes de terre, de la viande, ou un fruit, si l'on veut qu'il mange de la soupe. Il se comporte aussi différemment avec ses jouets et ceux des autres enfants. Il se permet bien de mettre la main sur ceux de ses camarades, de les empiler avec les siens, d'en user en vrai propriétaire, *uti et abuti*; mais si quelqu'un touche aux siens, il les leur retire violemment des mains. Ainsi, des objets étant rapprochés devant ses yeux, il aperçoit très-distinctement que l'un n'est pas l'autre, et en quoi l'un n'est pas l'autre. Il compare presque sans le savoir ni le vouloir : c'est déjà un progrès accompli ! De ces rapprochements fournis par le hasard, éclairés par l'expérience, précisés par les influences éducatives et surtout par l'influence du langage, naîtront des similitudes et des différences de plus ou plus tranchées, isolées, abstraites, de vraies idées de rapport, et l'enfant comparera comme l'adulte.

Cette aptitude tardive à la comparaison proprement dite tient à la nature de l'attention. Elle est si courte et si mobile chez le petit enfant, qu'il n'observe guère que superficiellement les objets, les objets même qui l'intéressent, qui

sollicitent vivement sa curiosité, c'est-à-dire sa sensibilité, et il ne les observe le plus souvent qu'au point de vue des émotions particulières qu'ils lui procurent à un moment donné. Un enfant de trois mois essaie d'appréhender, de palper, de soulever, de porter à sa bouche, de jeter un objet qui lui tombe sous la main ; et, soit curiosité, soit besoin d'activité satisfait, l'objet est immédiatement connu, et délaissé pour un autre, sauf à être repris dans quelques instants. Il est relativement si ignorant, qu'il a très-peu de choses à voir dans un objet, surtout dans un objet qui n'a pas, comme les êtres animés, le don de se modifier et de renouveler à chaque instant la curiosité qu'il inspire. Il faut, pour bien observer, savoir et vouloir observer. C'est pourquoi le petit enfant qui ne parle pas se contente de noter au passage des analogies et de différences grossières. Le passé l'intéressant moins que le présent, il n'éprouve que fort peu le besoin de comparer.

Mais, dès l'âge de quinze mois, et surtout entre vingt mois et deux ans, l'enfant, d'ailleurs aidé dans son travail intellectuel par le secours des mots, un peu spontanément, et beaucoup par l'effet de l'imitation, use à sa manière, mais largement, de la faculté de comparaison. Il cherche fort peu les différences, bien qu'il en soit vivement frappé, mais il cherche partout des ressemblances. J'ai même noté le phénomène chez un petit garçon de treize mois. Comme un de ses cousins ressemblait à son oncle, avait même barbe, même taille, même voix, dès qu'il entra en relations avec son cousin, il le traita en vieille connaissance. Il l'appela *toto*, se fit amener à lui, lui fourra l'index dans les yeux, dans le nez et dans les oreilles ; il voulut manger à côté de lui à table, vint le trouver à quatre pattes, dès qu'il fut éveillé, pour jouer sur son lit ; après le repas, il se fit mettre sur ses genoux, et, de là, sauta sur la table, où il se livra à mille petits jeux qu'il faisait avec son oncle. Son cousin tenant à la main un crayon, il le lui prit, le porta à sa bou-

che, et fit avec ses lèvres les mouvements et le bruit d'un homme qui fume et renvoie sa fumée dans l'air (l'oncle fumait). Une fois descendu, il prit la main du cousin, et, d'un air suppliant, lui dit : « *lou lou, lou lou* » ; on expliqua au cousin que ces articulations signifiaient qu'il fallait imiter le chien, ce dont l'oncle s'acquittait, paraît-il, au grand plaisir de l'enfant. Dans le jardin, il fit aussi à son cousin une prière que celui-ci ne comprit pas, ce qui sembla intriguer beaucoup l'enfant, habitué à être obéi par son oncle : il lui dit *bon bon* ou *bô bô*, ce qui signifiait qu'on eût à lui couper une fleur, et à la lui faire sentir. Ainsi cet enfant de treize mois raisonnait et agissait en vertu de l'analogie : de certaines ressemblances il concluait à d'autres ressemblances, et même à la ressemblance totale. Il s'étonnait de ne pas retrouver ces dernières ressemblances à côté des premières, et il les cherchait avec une attention excitée par le dépit. Son cousin renseigné prit, autant que possible, la suite des habitudes que l'oncle avait rendues nécessaires à l'enfant : mais il en remplaça quelques-unes par ses habitudes à lui. Aussi, après un séjour de trois semaines auprès de son cousin, l'enfant chercha-t-il dans son oncle, les gestes, les sons de voix, les jeux, les câlineries, les actes d'obéissance, avec lesquels le nouveau *toto* l'avait récemment familiarisé. Les rôles étaient changés, mais l'intelligence, la sensibilité et la volonté de l'enfant, opéraient de la même façon.

A l'âge de deux ans et demi, l'enfant compare beaucoup. Il use fréquemment de phrases comme celles-ci : *arbre bébé* (petit arbre), *arbre papa* (grand arbre), *maman canard*, *bébé canard*, pour exprimer qu'un objet, une plante ou un animal est plus grand ou plus petit qu'un autre. Un enfant de cet âge me disait : *Toi pas vilain*, *bébé beaucoup pas vilain*, voulant dire qu'il n'était pas méchant, mais qu'il l'était encore moins que moi. Il employait beaucoup de métaphores pour faire rire : « *Vous êtes*... disait-il en faisant

attendre la suite, pour exciter la curiosité ou pour trouver une idée qui ne venait pas, vous êtes un *canard*, ou bien une *feuille*, un *acacia*, un *couteau*, etc... » C'étaient des inepties, mais qui indiquaient sa préoccupation habituelle de chercher des assimilations, si bizarres fussent-elles. A trois ans, voulant dire quelque chose d'aimable à une petite fille qu'il affectionnait beaucoup, il lui disait : « Tu es un rat, un vrai rat, un joli petit rat ! » Déjà depuis plusieurs mois, il regardait fort attentivement et fixement les visages nouveaux, pour faire connaissance avec eux, et, après les avoir étudiés quelques instants, il disait : « Barbe comme papa, robe bleue comme mamam, montre comme grand-pè... ». A cet âge, il connaissait les noms de plus de vingt arbres, dont il savait indiquer les caractères spécifiques les plus apparents, ce qui indiquait un grand progrès dans les facultés d'observation et de comparaison.

IV

LA GÉNÉRALISATION.

Il est depuis longtemps admis que le langage est un instrument nécessaire, et pour la fixation, et pour la formation elle-même des idées générales. Il me semble cependant qu'on peut en observer le rudiment chez les animaux, et chez les enfants qui ne parlent pas encore.

Les animaux nous offrent une forme initiale de la généralisation. Le chien de ferme, qui, par métier et par goût,

« Donne la chasse aux gens
« Portant bâton et mendiants, »

les reconnaît, de prime-abord, à leur accoutrement et à

leur bâton. Des caractères spécifiques sont gravés dans son intelligence, et associés à l'idée ou au besoin mécanique d'aboyer. En vain Bossuet et les héritiers de sa doctrine objectent-ils que si le chien aboie après les gens d'un certain aspect et d'une certaine mine, c'est que son maître lui en a donné l'habitude toute machinale. Pourquoi donc les chiens ne confondent-ils pas un mendiant avec un autre mendiant ? Il y en a certains à l'égard desquels ils se montrent intraitables, et dont la vue distincte excite en eux une véritable fureur. D'autres individus de cette catégorie ont, au contraire, le talent de se rendre les cerbères indulgents, et même bienveillants. De loin, le chien aboie contre eux comme contre les autres : c'est l'effet du caractère spécifique ; mais, son homme dévisagé, il commence à se radoucir : c'est l'effet du caractère individuel. — Dans toutes les villes de garnison, on voit des chiens particulièrement sympathiques aux soldats : la vue d'un pantalon rouge les fait accourir. Mais, quand il sont arrivés près du soldat, ils se comportent différemment suivant les individus ; ils caressent celui-ci avec une joie empressée, celui-là avec indifférence, cet autre avec respect ou défiance. C'est qu'après le contre-coup de l'idée générale éveillée par la vue du pantalon rouge, et qui équivaut aux idées de caresses, d'amitié, de jeu, etc., il surgit des souvenirs de bons ou mauvais traitements associés à telle ou telle ressemblance particulière.

M. Houzeau est de notre avis. « Pendant qu'Huber exécutait ses belles observations sur les abeilles, une des ruches subit un accident qui n'avait rien de prémédité. Un gâteau se détacha des parois auxquelles il était collé, et descendant de quelques pouces vint s'appuyer sur le plancher de la ruche. Il n'était pas au pouvoir des abeilles de le relever : son poids était trop considérable pour leur force physique. Aussi se bornèrent-elles à l'assurer dans sa nouvelle position, en contruisant des calles de cire et des arcs-boutants. Mais en même temps elles songèrent à un autre travail :

celui de consolider les différents gâteaux qui n'avaient pas subi d'accident. Elles fortifièrent, par de la nouvelle cire mêlée de propolis, tous les anciens points d'attache. Si cette action de prudence n'atteste pas une généralisation, nous serions désireux d'apprendre sous quel nom l'on entend la désigner. Les abeilles n'ont pas l'habitude de consolider l'attache des gâteaux ; elles se sont déterminées à ce travail après la chute d'un de leurs ouvrages ; elles ont étendu ce travail à tous ceux des gâteaux qui restaient en position. Elles avaient évidemment conclu du cas particulier au général. — Je citerai un exemple analogue chez des mammifères. En octobre 1859, j'avais fait un jour une longue reconnaissance topographique, sur le bassin de partage entre les bassins du Rio-Frio et du Nuccès. Mes animaux étaient restés sans eau depuis mon départ à quatre heures du matin. Vers trois heures de l'après-midi, j'eus terminé certaines opérations à la planchette, je montai à cheval, et descendant les flancs de la petite colline sur le sommet de laquelle j'avais passé une partie de la journée, je pris la direction qui devait m'amener le plus vite près d'un cours d'eau. Après avoir passé un terrain ondulé, nous entrâmes dans une grande prairie, à peu près sans arbres, qui couvrait devant nous trois ou quatre lieues de pays. Le sol en était uni, sillonné seulement par intervalles de petites tranchées tortueuses, de quelques décimètres de profondeur, creusées par les eaux du ciel dans les grandes pluies, mais sèches en tout autre temps.

« Le terrain manquant d'une pente décidée, ces sillons divers ne se réunissaient pas en veines ; ils s'arrêtaient à de petits abreuvoirs ou lacs en miniature, qui parsemaient la plaine, pour emprunter une comparaison de Strabon, comme les taches de la peau d'une panthère. Mais à l'époque où je traversais ce canton, tous les abreuvoirs étaient desséchés. Ils n'offraient plus que les traces de l'eau, sans contenir une goutte de ce liquide. J'avais avec moi deux

chiens, qui souffraient cruellement de la soif. A peine aperçurent-ils le premier sillon, qu'ils s'y dirigèrent de loin, de toute leur vitesse, et qu'ils le descendirent sans hésitation, dans le sens où l'eau avait coulé. Ils parvinrent ainsi, après une course de quelques centaines de mètres, à l'abreuvoir desséché, et après un court examen de son fond solide, revinrent vers moi, évidemment désappointés. Il en fut de même dans toute la traversée de la plaine, dont je n'atteignis la limite qu'à la chute du jour. Les chiens explorèrent, dans cet intervalle, entre quarante et cinquante sillons. Ils reconnaissaient ceux-ci de fort loin, s'y précipitaient avec ardeur, et suivaient le lit desséché jusqu'à l'abreuvoir. On ne soutiendra pas, dans cette circonstance, que les chiens fussent conduits au lac par l'odorat, par les effluves de l'eau, puisqu'il n'y avait pas une goutte de ce liquide. Ils n'étaient pas prévenus par les caractères de la végétation, car il ne poussait pas un arbre sur le bord des sillons ni des abreuvoirs. Il n'y croissait même pas une herbe particulière, tant le séjour de l'humidité y est court. Les chiens étaient guidés ici par des idées *générales*, secondées jusqu'à un certain point par l'expérience, et d'un caractère fort simple sans doute ; mais dans notre conception de ces sillons, de leur origine et de leur usage, en thèse générale, eux et moi raisonnions bien évidemment de la même façon.

« Je me hâte d'ajouter que cette observation n'est pas isolée. J'ai choisi seulement, pour le citer, un cas particulier qui est à l'abri de diverses objections. J'ai vu maintes fois, non-seulement les chiens, mais les chevaux, les mulets, les bœufs, les chèvres, se mettre à la recherche de l'eau dans des endroits qu'ils n'avaient jamais visités. Ils se guidaient en vertu de principes généraux, puisqu'ils arrivaient à des abreuvoirs ou des ruisseaux qui étaient, pour le moment, tout-à-fait desséchés (1). »

1. *Études sur les facultés mentales des animaux*, t. II, p. 264 et suiv.

Les faits et gestes de l'enfant nous indiquent aussi, à défaut de la parole, ce que nous pouvons supposer de sa faculté généralisatrice. Un petit enfant de [illegible] mois joue, pendant trois ou quatre heures par jour, assis sur un tapis au milieu de la chambre. Un de ses jouets favoris est une boîte en fer-blanc, qu'il aime à cause de son bruit métallique, et surtout à cause de son ouverture, dans laquelle il fourre tout ce qui peut y entrer, et essaie de fourrer tout le reste. Cette habitude de mettre un objet dans un autre lui tient au cœur. Il a constaté que plusieurs des objets qui tombent sous sa main, un seau, une charrette, une fiole, une trompette, etc., lui offrent cette propriété de pouvoir contenir d'autres objets. Aussi, dès qu'on lui donne ou qu'il rencontre un objet qu'il ne connaît pas, il l'expérimente à cet égard, il le palpe, le retourne, il y cherche quelque apparence d'ouverture. L'autre jour, il mit la main sur une poupée habillée, entre les jambes de laquelle il essaya d'enfoncer d'abord une poupée plus petite, puis un morceau de pain, puis le goulot de sa fiole. Une autre fois, on lui donna un bouchon de carafe, que, surtout à cause de sa transparence vitrée, il s'obstina à croire ouvert par le bout cylindrique : il chercha à faire entrer par là les jambes d'un petit pantin, ensuite un petit berceau de poupée, et enfin d'un air dépité, le bout de son index. Un de ses jeux familiers est de mettre l'index dans les yeux des personnes qui le tiennent sur leurs genoux, ce qu'il exécute en riant beaucoup. En un mot, il y a dans son intelligence l'idée générale de cette qualité, perçue dans plusieurs objets, et qu'il cherche dans presque tous, d'ouverture et de capacité.

Un enfant de huit mois, à la vue de toute personne jeune ou jolie (jolie pour nous), faisait des soubresauts joyeux, et tendait les bras vers elle : n'y avait-il pas là une distinction entre une apparence aimable et une apparence déplaisante, qu'il saisissait à première vue chez toutes les personnes qui

s'offraient à sa vue? C'était encore une ébauche d'idée générale. Le même enfant, à huit mois et demi, manifestait le désir qu'il avait d'un aliment solide, immédiatement reconnu pour tel au milieu d'un grand nombre d'autres objets : que ce fût un morceau de pain, de fromage, de beurre, de sucre, de viande, de pomme, il se penchait en tendant les bras, dans la direction de cet objet, et faisant entendre un son vaguement articulé, qui ressemblait à *wroua* : il ne faisait pas ainsi pour demander le sein ni le biberon, avec lequel sa mère l'allaitait en partie. A neuf mois, à la vue d'un chien, d'un chat, d'une poule, d'un oiseau, il s'extasiait, tendait les bras, et regardait significativement la personne qui le portait, pour lui indiquer qu'il voulait s'en approcher; ses mouvements pour prier, et ensuite pour manifester sa joie et son admiration, se complétaient par ces monosyllabes répétés : *appa! appa! appa!* Il avait donc une idée distincte, et jusqu'à un certain point générale, *d'aliment solide* et d'*animal*, quoiqu'il ne désignât encore aucun des individus compris dans ces deux classes d'objets, par des noms spéciaux correspondant aux qualités spécifiques qu'il ne laissait pas que de remarquer en eux. A onze mois, l'exclamation exprimant l'idée générale, transformée, soit par sélection, soit par imitation, était devenue *ah!* et quelques-unes des idées spécifiques étaient exprimées par des mots propres, qu'il est inutile d'énumérer ici.

A l'époque où tout le monde admet que l'enfant possède des idées générales, c'est-à-dire à l'époque où il en exprime un assez grand nombre par des mots, on peut constater chez lui d'autres idées générales, qui ne sont point exprimées par des mots. Un petit enfant de treize mois sait fort bien dire *matyé* (marcher), quand il veut qu'on lui donne la main pour aller ici ou là. Mais, souvent, si on refuse de satisfaire son désir, il sait fort bien faire ses affaires tout seul : il quitte la personne qui le tient en

glissant le long des jambes, il s'accroupit, et, les bras ramassés vers le corps, de l'un et de l'autre, il avance à marches forcées, sur son abdomen. Qu'il faille aller tout droit ou en prenant des détours, monter l'escalier, ou même le descendre (ce qu'il fait moins adroitement, et non sans chavirer), ramper est pour lui un moyen général d'avancer tout seul, dont il a une idée bien caractérisée, et qu'il applique à différents cas particuliers avec des modifications de circonstance.

Quand il est assis par terre, et qu'il lui prend la fantaisie de se relever en s'appuyant sur ses deux mains, une fois debout, il se trouve souvent fort embarrassé de sa station verticale, et il demande en suppliant une main à toute personne, connue ou non, qui est le plus près de lui. Voilà encore l'idée bien nette d'un moyen général qui le tire d'embarras : tenir la main d'une autre personne. — Ce même enfant, qui désigne par le mot *peau-peau*, toute espèce de couvre-chef, bonnet, casquette, gibus, feutre, bonnet de nuit, chapeau de femme, ne manque pas de mettre sur sa tête l'objet de cette espèce qui se trouve à portée de sa main ; il est même un certain nombre d'objets qu'il prend ou qu'il a pris pour cet objet de toilette, par exemple, le cabas de la bonne, un sac de papier, un couvre-plat, un abat-jour, un petit fichu, un mouchoir, un disque de carton, et une foule d'autres objets, qui, par leur forme, rappellent de plus ou moins loin celle d'un objet propre à couvrir la tête. Cette idée générale a donc pris pour lui une fort grande extension.

De tous ces faits, que chacun peut multiplier à plaisir, nous conclurons donc à l'existence, chez le tout jeune enfant, d'idées générales indépendantes du langage. Une manière d''être l'a-t-elle vivement frappé dans un certain nombre d'objets, elle commence à se fixer dans son intelligence sous forme d'abstrait, c'est-à-dire d'idée très-nette, mais non plus associée à l'idée précise de certains objets. C'est

une sorte d'analogie résumée en une conception vive, que chaque objet plus ou moins semblable a le pouvoir de réveiller. Vienne un moyen de fixation pour cette idée, elle se délimite, se restreint ou s'étend, elle devient une véritable conception générale. Le mot n'est qu'un moyen de rappel plus simple et plus efficace que la sensation pure qui avait autrefois l'habitude d'évoquer cette idée. Le langage est, quoi qu'on en ait dit, un instrument de précision et de fixation, plutôt qu'un instrument de formation, pour les idées générales.

Voyons l'enfant généraliser, à notre exemple, mais à sa façon, avec les mots que nous lui apprenons. Connaître les choses, c'est distinguer les principales frontières qui les séparent en diverses classes; connaître une langue, c'est non-seulement connaître des mots, mais des choses, tenir dans sa main et à son service journalier quantité d'observations et d'expériences qu'une langue résume. On s'aperçoit clairement du rôle des mots dans le fonctionnement de la pensée, en voyant la tendance incoercible des enfants, je ne dis pas à faire rentrer dans une classe, mais tout d'abord à relationner un terme connu avec les différents objets qui se présentent. Ils nous donnent, avec les audaces impuissantes ou heureuses que l'on sait, les plus intéressants exemples de généralisation inférieure. Ce ne sont que des analogies, mais plus ou moins étendues, des relations plus ou moins compréhensives. La raison, chez l'enfant, n'est le plus souvent que de la comparaison aussi peu abstraite que possible. La ville de Tarbes possède un joli jardin public qui porte le nom du légataire. Un enfant de Bordeaux, âgé de vingt mois, nous dit : « Il y a *un jardin Massey* à Bordeaux. » Un enfant de quinze mois a un cheval de bois naturellement baptisé du nom de *dada*. Il ne lui a fallu qu'un seul exemple, une seule ressemblance, pour appliquer ce mot *dada* à un seul cheval, ce qu'il a fait un peu avec l'aide de ses parents; c'est ensuite avec la plus grande

facilité qu'il l'a appliqué à tous les chevaux qu'il voyait. Il n'y a toujours là que des ressemblances particulières, pas de concepts dits généraux. Au milieu d'une basse-cour remplie de toutes sortes d'animaux, l'enfant voit des poules, et il les appelle *koko*, du nom de son serin et de sa tourterelle ; il voit nager des oies et des canards dans la mare, et il n'en fait qu'une seule et même espèce d'oiseaux : le canard ; le cygne est pour lui un canard aussi. Pour un enfant de trois ans, les grandes lignes des classifications sont déjà définitivement acquises, et il n'a fallu qu'une seule ressemblance pour les ébaucher, une énumération absolument incomplète pour les étendre et les affermir.

Il y aurait, je le crois, quelque subtilité à raisonner de la façon suivante : « S'il est vrai que l'idée générale *distincte* est postérieure aux notions individuelles *confuses*, réciproquement il peut être vrai de dire que l'idée générale *confuse* est antérieure à l'idée individuelle *distincte*. Ainsi l'idée d'homme, en tant que caractérisé par la définition abstraite et classique d'animal raisonnable, ou par la définition zoologique, une telle idée suppose sans doute la comparaison entre beaucoup d'hommes individuels ; mais le sentiment confus de ce qu'il y a de commun entre les hommes préexiste à la distinction précise des individus : par exemple, il faut du temps à l'enfant pour distinguer son père des autres hommes : il faut du temps à un chien pour distinguer son maître. On a dit avec raison que la faculté de généraliser caractérise l'intelligence : on peut dire que la faculté d'individualiser ne lui est pas moins essentielle (1). » J'accepte la conclusion, mais je fais mes réserves pour les prémisses. Quand l'enfant applique le mot *papa* à tous les individus qu'il voit ressembler *génériquement* à son père, ils ne lui ressemblent pour l'enfant que *particulièrement*. L'auteur précité voit là une tendance absolument générali-

1. P. Janet, *Traité élémentaire de philosophie*, p. 165.

satrice, et il confirme son opinion en ajoutant : « On ne voit pas que les petits enfants généralisent le mot *maman* comme le mot *papa*. Cela vient sans doute de ce qu'étant plus avec leur mère qu'avec leur père, ils l'individualisent davantage. » Une des raisons de cette différence, qu'il ne faut pas exagérer, n'est-elle pas l'habitude que la mère et les femmes autour de l'enfant ont de faire des démonstrations particulières à chaque apparition du père? « Tiens, voilà papa ; où est-il, papa? Regarde papa. Dis bonjour à papa. Appelle papa, etc. » Ainsi stylé, l'enfant qui commence à parler voit papa partout, marmotte le mot papa à tout propos et hors de propos. Au surplus, n'y a-t-il pas d'exemple qu'un enfant généralise le mot de *maman* d'une façon tout aussi élémentaire que le mot de *papa*? En voici toujours un exemple. Un enfant âgé de trois ans et cinq mois revenait avec ses parents de Tarbes, où il avait passé près d'un mois. Au début du voyage, il demandait toutes les dix minutes où étaient les tantes et grand'maman. Et qu'est-ce qu'elles disent? Et quand il reviendrait à Tarbes. Ensuite il attira l'attention d'une dame, qu'il amusa en lui chantant *Saint-Antoine*, la *Petite Ida*, *Marlhbouroug* et le *Petit oiseau*. Puis il entra dans des confidences intimes. Il lui dit qu'il avait *cinq* mamans ; d'abord sa maman, puis tante P., tante V., grand'maman de Tarbes, et grand'mère Louise ; la mère de cette dernière, la grand'grand'mère n'était pas une maman. « Mais, lui dit la dame, tante V.. n'est pas ta maman? — Et si, puisqu'elle me soigne. » A la même époque, il faisait l'épicier, c'est-à-dire imitait un épicier, celui de sa mère, le seul qu'il eût vu à l'œuvre. Grand'mère Louise lui avait apporté de voyage un petit magasin d'épicerie. Il vendait, disait-il, beaucoup de marchandises. « M. François et Mme Collette (les héros d'une historiette racontée à l'enfant) sont souvent enrhumés, et alors ils viennent m'acheter des petits bonbons noirs. » Ici tout est particulier, la matière, la forme,

et jusqu'aux accidents qui peuvent varier suivant les caractères d'enfants, la vivacité d'imagination, l'éducation et surtout les exemples donnés.

Nous pouvons maintenant affirmer que l'enfant ne débute ni par des concepts généraux, ni par des termes qu'il transforme d'individuels en généraux, en vertu de cette tendance primitive à la généralisation, qui s'exercerait, selon quelques philosophes, avant toute discrimination individuelle. Max Müller a dit (1), et M. Taine répété après lui (2), qu'il n'y a pas d'idées générales sans mots. « Il y a, dit Müller, dans toute langue, une couche de mots qui peuvent être appelés purement émotionnels ; cette couche est plus ou moins grande suivant le génie et l'histoire de chaque nation ; elle n'est jamais entièrement cachée par les couches postérieures du langage rationnel. La plupart des interjections, beaucoup de mots imitatifs, appartiennent à cette classe ; leur caractère et leur origine sont parfaitement manifestes, et personne ne peut soutenir qu'ils reposent sur des concepts généraux. Mais, si nous défalquons cette couche inorganique, tout le reste de la langue, soit chez nous, soit chez les derniers des sauvages, peut être ramené à des *racines*, et chacune de ces racines est le signe d'un concept général.... Ces concepts sont formés par ce qu'on appelle la faculté d'abstraire, mot très bon qui désigne l'action de décomposer des intuitions sensibles en leurs parties constituantes, de dépouiller chaque partie de son caractère momentané et concret.... Comment s'exécute cette œuvre spéciale de l'intelligence humaine, je veux dire, la formation et le maniement des concepts ? Les concepts sont-ils possibles, ou du moins y a-t-il jamais des concepts effectués, sans une forme extérieure et un corps ? Je réponds décidément non. Si la linguistique a prouvé quelque chose,

1. *Lectures on the science of language,* passim.
2. *L'acquisition du langage*, etc.; *Revue philosophique*, janvier 1876.

elle a prouvé qu'une pensée conceptuelle ou discursive ne peut se dérouler que par des mots. Il n'y a pas de pensée sans mots, pas plus qu'il n'y a de mots sans pensée. »

M. Taine, qui a fait, en l'adoptant pour son compte, cette citation de Max Müller, s'est beaucoup étendu sur cette intéressante matière. Dans un chapitre de son livre de l'*Intelligence*, où il a recueilli des observations dans le genre de celles de Tiedemann, il apprécie, en libre disciple de Locke, un certain nombre de faits relatifs à la formation des idées générales chez les enfants. Il prétend faire surgir les idées générales, en même temps que les termes généraux, ou à l'occasion de ces derniers, d'une opération spéciale à l'homme, qu'il désigne sous le terme vague de *tendance* à la généralisation. Les exemples qu'il recueille à l'appui de sa théorie nous amèneront à d'autres conclusions que les siennes.

« On peut, dit-il, assister de près à la naissance de ces noms généraux ; chez les petits enfants, on la prend sur le fait. Nous nommons tel objet particulièr et déterminé, et, avec un instinct d'imitation semblable à celui des perroquets et des singes, ils répètent le nom qu'ils viennent d'entendre. Jusque-là ils ne sont que des singes et des perroquets ; mais ici se manifeste une délicatesse d'impression toute spéciale à l'homme. Vous prononcez devant un bambin dans son berceau le mot *papa*, en lui montrant son père ; au bout de quelque temps, à son tour, il bredouille le même mot, et vous croyez qu'il l'entend au même sens que vous, c'est-à-dire que ce mot ne se réveille en lui qu'en présence de son père. Point du tout, quand un autre monsieur, c'est-à-dire une autre forme pareille, en paletot, avec une barbe et une grosse voix, entrera dans la chambre, il lui arrivera souvent aussi de l'appeler *papa*. Le nom était *individuel*, il l'a fait *général* ; pour vous il ne s'appliquait qu'à une personne, pour lui il s'applique à une classe. En d'autres termes, une certaine *tendance* correspondant à ce qu'il y a de *com-*

mun entre les divers personnages munis d'un paletot, d'une barbe et d'une grosse voix, s'est éveillée en lui, à la suite des expériences par lesquelles il les a perçues. Ce n'est pas cette tendance que vous voulez éveiller, elle s'est *éveillée* toute seule ; voilà la faculté *du langage*, elle est fondée tout entière sur ces tendances qui survivent à l'expérience d'individus semblables, et qui correspondent précisément à ce qu'il y a de commun en eux.

« A chaque instant nous voyons ces tendances opérer chez les enfants, et contre la langue, en sorte qu'on est obligé de rectifier leur œuvre spontanée et trop prompte. — Une petite fille de deux ans et demi avait au cou une médaille bénite ; on lui avait dit : « C'est le *bo-Du*. Un jour, assise sur les genoux de son oncle, elle lui prend son lorgnon et dit : « C'est le *bo-Du* de mon oncle. » Il est clair qu'involontairement et naturellement elle avait fabriqué une classe d'individus, pour laquelle nous n'avons pas de nom, celle des petits objets ronds, percés d'un trou et attachés au col par un cordon, qu'une tendance distincte, correspondant à ces quatre caractères généraux et que nous n'éprouvons point, s'était formée et agissait en elle. — Un peu plus tard, la même enfant, à qui on faisait nommer toutes les parties de son visage, disait, après un peu d'hésitation, en touchant ses paupières : « Ça, c'est les toiles de yeux. » Un petit garçon d'un an avait voyagé plusieurs fois en chemin de fer. La machine avec son sifflement, sa fumée, et le grand bruit qui accompagne le train, l'avait frappé ; le premier mot qu'il eut prononcé, était *fafer* (Chemin de fer) ; désormais un bateau à vapeur, une cafetière à esprit de vin, tous les objets qui sifflent, font du bruit et jettent de la fumée, étaient des *fafer*. — Un autre instrument fort désagréable aux enfants (pardon du détail, il s'agit d'un clysopompe), avait laissé en lui, comme de juste, une impression très-forte. L'instrument, à cause de son bruit, avait été appelé un *zizi*. Jusqu'à deux ans et demi, tous les objets longs, creux et

minces, un étui, un tube à cigares, une trompette, étaient pour lui des *zizi*, et il ne s'approchait d'eux qu'avec défiance. Ces deux idées régnantes, le *zizi* et le *fafer*, étaient deux points cardinaux de son intelligence, il *partait de là pour tout comprendre* et pour *tout nommer.* »

Appelons de leur vrai nom ces *tendances correspondant à ce qu'il y a de commun* entre des individus ou des objets semblables : des ébauches, sinon de vrais actes de généralisation. Il y a une manière plus simple, et, selon moi, plus exacte, d'interpréter les faits cités plus haut, et les faits analogues que j'ai déjà pu présenter moi-même. Des objets semblables réveillent la même idée dans l'intelligence de l'enfant ; d'abord, par suite de la faiblesse d'analyse inhérente à ses jeunes facultés, cette idée du semblable est individuelle ; mais, à force de voir des semblables simultanément ou successivement, il saisit en eux des caractères distinctifs, des différences, il cesse de confondre les uns avec les autres, il ne prend plus tout monsieur à barbe pour *papa*, un tube quelconque pour *zi zi*, tout objet sifflant pour *fafer*, tout objet rond pour *bo-Du*. Et cependant il conserve cette idée de ressemblance premièrement saisie, et qui se réveille à l'aspect des objets, puisqu'en les distinguant, il les appelle encore tous du même nom.

Ici le langage est de beaucoup en retard sur la pensée : si le terme commun correspond à la conception générale, l'idée particulière ou individuelle n'a pas encore son équivalent dans le vocabulaire de l'enfant. Une certaine couleur, une certaine forme, l'ont tout à coup averti de la présence d un aliment, et il prononce le terme général par lequel il exprime l'idée de *bon à manger* ; mais, au second coup d'œil, il a distingué le gâteau du pain, la pomme de terre du beurre ; de l'idée générale se sont donc détachées des idées particulières, qu'il ne sait pas exprimer. Lorsqu'il aura des termes pour les exprimer, les premiers termes généraux iront de plus en plus en se particularisant, et il en inven-

tera ou en recevra d'autres pour exprimer les anciennes idées générales, qui, de leur côté, iront toujours en s'élargissant.

L'aptitude du petit enfant non parlant à généraliser me semble précisément établie par ce que M. Taine appelle sa tendance soudaine à généraliser les termes qui sont pour nous individuels. Cette merveilleuse vertu d'un mot serait contraire à la loi d'évolution intellectuelle. Si l'idée générale ne préexistait pas, à quelque degré de formation qu'on la suppose, au terme qui lui est corrélatif, je verrais dans son apparition un effet sans cause, le moins produisant le plus, le signe la chose signifiée. Quand vous montrez à l'enfant son père, et que vous lui dites : *papa*, vous lui fournissez un mot, qui s'associe dans son intelligence à l'idée d'une forme de telle ou telle espèce. Mais cette idée n'est pas individuelle dans l'esprit de l'enfant ; il a déjà vu cette forme, et il la voit presque tous les jours ; c'est une vague idée de ressemblance, qui n'est pas pour lui abstraite, mais qui se reveille à la vue de tous les objets semblables. Le mot *papa*, le mot *fa/er*, etc., désignent pour lui des qualités qui l'ont frappé, non pas dans un seul objet, mais dans plusieurs. S'il désigne par le même nom, après en avoir vu un certain nombre, et tout en ne les prenant pas les uns pour les autres, tous les objets semblables, c'est incontestablement que le terme analogique pousse au terme général, et cela, parce que l'analogie dans les idées tend à une certaine généralité. Le mot progresse comme l'idée, et par l'idée.

La généralisation n'est, en définitive, pour l'enfant qu'une similitude plus ou moins étendue. Ce n'est pas encore, même quand il commence à bien exercer la fonction de la parole, cette faculté supérieure d'appliquer une idée abstraite de qualité à tout un groupe d'objets comparés entre eux. Le travail qui amène l'enfant à ces idées nettes de genre et d'espèce sera très lent.

Un enfant de trois ans, d'une intelligence très développée, ne comprenait rien à ces mots d'espèce et de classe. « Qu'est-ce que cela veut dire, cet animal est de la même espèce? » me demandait-il avec insistance. Je ne pus me tirer de la difficulté qu'en lui répondant : « C'est presque la même chose ; » il comprit que l'un était semblable à l'autre, et voilà tout. Du reste, rien d'aussi variable, même pour les adultes, que les idées générales, surtout au point de vue de la compréhension, qui est le plus important. Prenez dix personnes au hasard, prononcez devant elles les mots vertu, humanité, force, loi, nature, quantité, qualité, ou tel autre terme général que vous voudrez : demandez à chacune d'elles le sens qu'elle attache à ces mots, pourtant d'un usage vulgaire, et vous serez étonné des divergences qu'il y aura dans les dix réponses. C'est que, plus la puissance de réflexion est grande, plus l'expérience et l'analyse interviennent dans nos opérations intellectuelles, et plus les idées et les termes généraux se précisent, en se limitant ou s'élargissant. Tous les objets ronds perdent graduellement le nom de *bo-du* ou de *zizi*, tous les hommes celui de *papa*, et, à mesure que les objets revêtent leurs noms individuels, ou considérés comme tels, ils rentrent aussi, avec les idées correspondantes, dans d'autres catégories générales. Les analogies premières frappent moins, les différences sont de mieux en mieux perçues, les classes se tranchent en espèces, les espèces en variétés, les individualités elles-mêmes en singularités. Il y a comme une acuité progressive de la vision intellectuelle, qui a saisi d'abord les grandes masses, les détails ensuite, les plus minutieux en dernier lieu, et à laquelle correspondent nos généralisations successivement ascendantes et descendantes.

V

LE RAISONNEMENT

« Le processus du jugement a pour caractéristique spéciale, à mesure qu'il s'avance, le privilége de s'étendre, de déterminer la réaction des éléments cérébraux ambiants, de fouiller en quelque sorte dans les réserves du passé, d'associer des notions anciennes aux notions de la vie actuelle, de créer des jugements partiels, locaux, établis à l'avance, résultats intimes de l'expérience individuelle, et de nous permettre, à un moment donné, de juxtaposer, d'agglomérer ces jugements partiels, de les agglutiner, sous forme de raisonnements, en un jugement d'ensemble, qui, comme une véritable synthèse, les résume tous (1). » Si donc le raisonnement consiste en ce que la présentation de certains phénomènes, qui ont déjà leur équivalent dans différents états psychiques produits par les expériences passées, excite ces états psychiques à se reproduire en tout ou en partie, si, en d'autres termes, le raisonnement n'est pas autre chose qu'une série de jugements consécutifs ordonnés entre eux selon la loi des associations habituelles, il est évident que le petit enfant, comme l'animal, raisonne.

Un enfant de sept mois a très bien associé dans son esprit l'idée des mouvements de mastication à celle des agréables sensations qui en résultent. Quand il voit sa nourrice porter un aliment à sa bouche, et jouer des lèvres et des mâchoires, il juge qu'elle mange, que ce qu'elle mange est bon pour elle, et le serait pour lui-même ; et, il sait par expé-

1. Luys, *le cerveau et ses fonctions*, p. 232.

rience, que sa bonne pourrait le faire participer à ce plaisir, s'il le demandait d'une certaine manière irrésistible, c'est-à-dire en pleurant ou faisant mine de pleurer, et il agit en conséquence. On peut ici voir tout à la fois l'origine du raisonnement analogique qui lui a fait étendre tous ces jugements consécutifs, et du raisonnement déductif, qui lui fait appliquer à la circonstance présente ces expériences par lui généralisées. Le même enfant, à l'âge de huit mois, faisait entendre un gloussement guttural très bizarre, et de son invention, qui, lorsqu'il voulait satisfaire à une nécessité familière, signifiait pour ses parents : « Venez à mon aide, puisque, si je ne vous avertissais pas, vous vous fâcheriez. » Cette formule résume tout un ensemble de jugements et d'associations d'expériences, qui ont abouti à des actes de généralisation et de déduction. Ainsi raisonnent, d'une façon concrète et synthétique, le petit enfant qui ne parle pas encore, et l'animal qui ne parle pas, mais qui n'en ont pas moins, l'un et l'autre, une certaine puissance d'expression très significative. Avant de revenir à l'examen de la faculté de raisonner chez le petit enfant, étudions-en les manifestations analogues chez l'animal.

Dans des circonstances semblables à celle où se trouvait le petit enfant cité plus haut, et je demande pardon au lecteur d'insister sur des détails qui n'ont rien de choquant pour la science, voici comment se comportait un chien d'environ six mois, qui m'a appartenu. Pour lui donner des habitudes de propreté, que son premier maître avait négligé de lui faire prendre, je le cravachais chaque fois qu'il avait sali une chambre, voisine de mon appartement, où il couchait.

Bientôt l'idée d'un châtiment, associée à celle d'un besoin trop facilement obéi, excitait chez lui, avec un vif désir de n'être pas battu, l'idée d'accomplir des actes qu'il savait de nature à prévenir ce désagrément. Il me réveillait presque toutes les nuits par des cris lamentables, lorsqu'il

n'avait pas réussi à m'éveiller en grattant énergiquement la porte de ma chambre. Tous les jugements qu'il produisait en cette circonstance étaient enchaînés par des liens si rigoureux, qu'il n'y a guère qu'à les traduire en paroles, pour y retrouver les éléments de parfaits raisonnements, Essayons de parler sa pensée. « Mon maître me fustige d'importance, quand je m'oublie à gâter ma chambre à coucher (premier raisonnement inductif). Mais quand, m'ayant ouvert la porte, il me fait sortir quelques instants et descendre dans la cour, il est content de moi, et loin de me corriger, il me caresse et me flatte (seconde induction). — Or, quand je hurle d'une façon lugubre, il s'éveille et vient m'ouvrir (troisième induction). — Donc, aboyons à tue-tête, réveillons-le, et nous ne serons pas battu. » (raisonnement déductif).

Le fait suivant n'est pas moins concluant. Je l'emprunte au riche recueil d'observations et de citations de M. Houzeau, qui en a été témoin. « On sait que les laitières de Bruxelles emploient des chiens, attelés à de petites charrettes, et font le matin la ronde de leurs habitués. Ces chiens s'approchent d'eux-mêmes des maisons où ils s'arrêtent tous les jours : ce n'est là d'ailleurs que de la mémoire. En 1854, dans la rue Saint-Géry, il m'arriva d'en suivre un, qui traînait son léger véhicule, tandis qu'à quelques pas marchait la laitière. Une voiture à deux chevaux se trouvait dans la rue, au même moment ; elle allait à peu près de la même vitesse, et formait un obstacle constant à gauche du chien. Celui-ci devait s'arrêter, comme il le faisait tous les jours, en face d'une porte dont le séparait la voiture. Le problème était donc pour lui de croiser, soit en avant des chevaux, soit en arrière en les laissant passer. Le chien, continuant à marcher de son pas ordinaire, jetait alternativement les yeux sur sa maîtresse et sur la porte de son habitué. Ce mouvement fut répété trois fois en quelques secondes ; l'expression de l'animal disait dans un langage

mimique auquel on ne pouvait pas se méprendre : « Comment vais-je faire à présent? » L'interrogation était si positive et si claire que non-seulement la paysanne la comprit et y répondit, mais qu'elle résolut le problème comme le coup d'œil du chien le suggérait. Elle pria le conducteur des chevaux de les arrêter un instant, le chien vint de lui-même traverser devant eux et se ranger à côté de la porte assignée. Quiconque sera témoin d'une action semblable ne niera pas que les chiens sont capables de réfléchir (1). »

« Dans la grande inondation de la Loire, en 1836, l'eau se répandit dans un jardin où deux rossignols avaient leur nid dans une haie. Les flots montaient toujours, et menaçaient de submerger la famille naissante; car les jeunes, nouvellement éclos, n'étaient pas en état de voler. Dans cette circonstance, on pourrait soutenir qu'il fallait raisonner pour comprendre le danger croissant. Mais, à coup sûr, il y eut plus qu'un acte automatique, quand les oiseaux emportèrent le nid tout d'une seule pièce, et le mirent à quelque distance hors de l'atteinte des eaux. C'est là en effet ce qu'exécutèrent le père et la mère, chacun prenant un côté du nid dans son bec. Et de cette manière, volant d'une vitesse égale et posée, les rossignols accomplirent le voyage avec succès et sauvèrent leur famille du fléau (2). »

« Je citerai un second exemple individuel d'un autre genre, dans la classe des oiseaux. « On m'avait fait cadeau d'un beau gros-bec mâle, dit Audubon, mais il était si épuisé, qu'on eût dit une simple masse de plumes. Cependant en le nourrissant avec précaution, il reprit bientôt, et devint si familier qu'il mangeait dans ma main sans donner le moindre signe de crainte. Pour lui rendre la captivité supportable, je le laissais voler dans ma chambre à coucher, et en me levant le matin, mon premier soin était

1. Houzeau, ouvr. cité, p. 195, t. II.
2. Houzeau, ouvr. cité, p. 199, t. II.

de lui donner quelques semences. Mais durant trois jours de suite, il m'arriva de rester au lit plus tard que de coutume, et alors l'oiseau venait m'éveiller en voltigeant sur mon épaule, et réclamant sa pitance ordinaire. Le troisième jour, je le laissai voltiger quelque temps avant de faire semblant de m'éveiller. Mais il n'eut pas plutôt vu qu'il avait atteint son but, qu'il se retira sur la fenêtre, et attendit avec patience que je fusse levé (1). »

Nous voyons donc chez l'animal une foule d'opérations intellectuelles et d'actes intelligents, qu'on ne saurait rapporter à l'instinct. Les exemples cités plus haut ne sont pas de ces habitudes communes à toute une espèce, qu'on puisse considérer comme dépendant de la constitution organique, mais des manifestations individuelles, dans des circonstances exceptionnelles, et variant avec les changements extérieurs. C'est le raisonnement humain dans toute son indépendance de l'automatisme. Il faut cependant se garder, soit à l'égard de l'homme, soit à l'égard de l'animal, de trop accorder aux influences directes de la spontanéité. Ne voit-on pas surgir tout à coup une faculté longtemps enfouie dans les profondeurs de l'automatisme héréditaire, et certains actes exceptionnellement accomplis par les animaux ne peuvent-ils pas provenir de cette source mystérieuse ? Par exemple, les inondations sont-elles des événements si rares dans la vie des espèces, qu'elles n'aient pu déterminer jusqu'à un certain point chez des oiseaux la faculté semi-instinctive de transporter leur nid en s'aidant de leurs becs? De même, dans le cas de l'enfant dont j'ai parlé plus haut, qui regardait manger avec envie sa nourrice, il devait nécessairement s'ajouter aux modifications conscientes, au pur raisonnement, des jugements et des mouvements réflexes, résultat, soit des habitudes individuelles, soit des habitudes transmises. La simple vue des mâchoires agitées

1. Houzeau, *op. cit.*, p. 199, t. II.

ne peut-elle pas exciter des mouvements inconscients et involontaires, comme ceux d'ouvrir la bouche, de tendre les bras, de se pencher en avant, peut-être même de pleurer? Il est très difficile de faire la part de ce qui revient au conscient et à l'inconscient dans cet ensemble en apparence rationnellement ordonné de sentiments, d'idées et d'impulsions organiques. Toujours est-il que la conscience y est pour sa bonne part.

En effet, tout mouvement instinctif, toute action réflexe, nous l'avons déjà dit, viennent à être perçus par leur agent d'abord inconscient, pour peu qu'ils soient importants en eux-mêmes, ou que leur répétition rapprochée les mette en quelque sorte en relief et en vue. Nous voyons chez les adultes la conscience accourir à ces coups de théâtre, qui ne la laissent plus indifférente, comme le font les événements ordinaires ou non persistants. De même, si l'enfant est amené à reproduire ces mouvements d'abord passés inaperçus, ou à les produire avec une variante ou un surcroît d'intensité ou de complexité, il les remarque nécessairement, et ce qui le prouve, c'est qu'il les modifie sous le contrecoup de telle impression ou sous l'impulsion de tel sentiment de circonstance.

Un petit enfant de dix mois désirait vivement tenir un petit chat que sa sœur aînée faisait jouer sur ses genoux : il tendit les bras vers l'animal, regardant alternativement sa sœur et le chat, poussant des cris de désir semblables à un petit hoquet. Sa sœur ne lui accorda pas ce qu'il demandait, ne voulant pas confier le joli animal aux caresses maladroites de l'enfant ; celui-ci commença à pleurer et à crier modérément. Sa sœur, qu'il ne cessait, en pleurant, de regarder dans les yeux, resta calme et impassible ; le solliciteur devint alors plus pressant, agita furieusement toutes les parties de son corps ; il se démenait, se tordait, hurlait, sanglotait. Sa sœur lui dit : « Tais-toi, petit vilain, tu n'auras pas Minet, tu lui ferais mal » ; la gesticulation

du petit capricieux devint plus violente, les plaintes menaçaient, les larmes commandaient ; la douleur s'était exaspérée à un tel point que la conscience disparut au milieu de cette tempête psycho-organique. L'enfant terrible finit par oublier la cause de sa douleur, tout à sa douleur ellemême. Il tendait encore les bras en avant, sans savoir ce qu'il faisait, car le petit chat effrayé par cette scène désordonnée, était parti et s'était caché sous un lit. Pour calmer son frère, la sœur appela le chat, le prit et le lui apporta : immédialement l'enfant se tut ; mais il recommença à pleurer, après une pose de trois secondes ; la jeune fille se mit alors à caresser et embrasser son frère, en l'invitant à se calmer et à toucher le minet. Quand il fut un peu tranquillisé, il ne fit plus attention au chat, et demanda à sa sœur un bonbon. On voit ici la marche ondoyante et capricieuse des jugements et des mouvements ordonnés déjà par la loi de l'habitude, mais qui se transforment de mille manières imprévues, au gré des impressions ou des associations d'idées intercurrentes, qui les présentent tour à tour ou les enlèvent aux prises de la conscience.

Si l'automatisme retourne à la conscience dans certains cas déterminés, la conscience cède avec la même facilité ses droits à l'automatisme. Un petit enfant de deux ans et trois mois a l'habitude de voir entrer chez sa mère, presque tous les matins, une locataire de la maison, qui revient du marché. Quand il voit sa mère revenir avec un panier au bras : « Où mê Gilê ». dit-il, « Veu voi mê Gilê », « Appê mê Gilê ». Tous les jugements exprimés par ces phrases enfantines ne sont-ils pas enchaînés de façon à constituer des raisonnements concrets, mais effectifs ? Eh bien ! l'enfant en a déjà pris l'habitude, au point de les réitérer plusieurs fois par jour, n'importe à quelle heure, quand il voit prendre à sa mère un panier, et cela tout machinalement, comme un perroquet répétant des paroles n'ayant aucun sens pour lui. Le rationnel est devenu automatique, par l'effet de la répétition

habituelle. On peut observer d'autres exemples du même fait dans le même enfant. Quand la dame en question vient faire sa visite matinale, au retour du marché, l'enfant de courir à elle, de se suspendre à sa robe, et de dire : « Maman chè Gilê »; puis il tire un coin du panier, et, sans savoir s'il y a pour lui quelque friandise, il fourre les mains, à tout hasard, dans les provisions, et, tirant n'importe quoi : « Veux çà, moi, te dis, moi, veux çà ». Tous ces jugements naturels arrivent dans un ordre automatique si constant, qu'on pourrait supposer que l'enfant n'en a pas conscience.

Mais voici deux exemples en sens contraire, fournis par le même enfant, et qui nous montreront l'ingérence de la conscience dans un ensemble de jugements et de mouvements opérés en grande partie d'une manière réflexe. Son père est un ouvrier qui va souvent à la pêche, et l'enfant est habitué à manger de la friture. L'autre jour, le père, revenu après l'heure du souper de la famille, mangeait seul du poisson. « Moi veut frit, papa, veut frit »; le père fit un moment la sourde oreille; « Moi veut frit », dit l'enfant, qui tournait autour de la chaise de son père, le prit par la manche, essayant d'attirer son attention. Le père continua à manger sans souffler mot (jusqu'ici tous les mouvements, toutes les paroles de l'enfant exprimaient des idées automatiquement associées et ordonnées, comme ses gestes et ses paroles); mais l'enfant voyant que ses tentatives étaient infructueuses, se mit sous la table, et tirant une jambe de son père : « moi, veux frit, pas minet mon frit, moi veux frit » ; il avait tout à coup réfléchi que le chat se met ordinairement sous la table : l'enfant se faisait chat, par suite d'une illumination soudaine de la conscience, qui lui avait fait penser et exécuter des mouvements tout nouveaux pour lui. — La mère de cet enfant lui a donné l'habitude d'appeler, vers midi, madame Jillet, et de lui demander le journal, afin d'éviter à cette dame la peine de descendre. L'enfant s'acquitte de son rôle très-sérieuse-

ment, et il n'entend pas qu'on s'en charge pour lui. « Mé Gilé, dô jouna! » Il répète la formule, avec très-peu de variantes, jusqu'à ce que le journal lui soit jeté par la fenêtre. Un de ces jours, son frère voulut appeler pour lui la dame au journal. Le petit enfant devint rouge de colère; on empiétait sur un droit acquis; il se mit à crier de toutes ses forces : « Mé Gilé, dô jouna »! et puis, se tourne vers son frère : « No pas toi kié, faut pas kié toi, moi kié : mé Gilè! » Sur ces paroles, le journal tomba et fut ramassé par le frère aîné; le petit s'empressa de le lui arracher des mains : « Dô jouna, moi poté maman », dit-il. Il y avait là deux ou trois innovations accomplies dans sa pratique familière; mais il y revint immédiatement, en secouant le journal tombé, et disant : « nê pas sal », ce qui était passé chez lui en habitude presque inconsciente.

C'est dans cette facilité à approprier les expériences passées à des expériences nouvelles, à étendre sans cesse la chaîne des inductions et des déductions, que l'enfant et l'animal montrent une force inépuisable d'invention, des ressources d'imagination, que l'adulte, plus porté en général à vivre sur les raisonnements tout faits, acquis ou appris, qu'à en édifier de nouveaux, pourrait souvent leur envier. Remarquons aussi d'après cet exemple, que Locke et Stuart Mill ont avec raison soutenu qu'il y a un mode de raisonnement fondé sur le particulier. M. L. Ferri, dans son intéressante étude sur les *trois premières années d'une enfant* (1) a présenté des observations qui confirment cette opinion.

Le petit enfant donne à chaque instant des preuves de la force d'invention, et de l'élasticité du raisonnement. Tous ses progrès intellectuels, moraux et physiques, ses jeux, ses caresses, ses ruses, tout porte la trace de sa raison pratique et ingénieuse. Citons encore quelques exemples

1. Dans la *Filosofia delle scuole italiane*, octobre 1879.

choisis entre des milliers, que tout le monde a pu observer, sans toutefois les noter et les apprécier systématiquement en vue d'une direction à imprimer aux facultés enfantines. Le mot de direction ne rend peut-être pas exactement ma pensée : tout éclôt si spontanément dans l'évolution du petit être humain, l'accommodation des expériences sans cesse accumulées répond d'une manière si prodigieusement diverse et active aux excitations et aux nécessités des circonstances accidentelles, que le grand art de l'éducation, même pour l'âge le plus tendre, me paraît devoir plutôt être une neutralité attentive bienveillante, qu'une ingérence partiale et dominatrice. Malheur à l'enfant jeté dans le moule de la convention et de la routine, quelques formes sages et spécieuses qu'elles affectent ! Laissez donc faire, laissez passer, et n'empêchez que ce qu'il faut de toute force prévenir ou réprimer, sous peine d'arrêter dans sa marche toujours ascendante et extensive la sève destinée à produire successivement et simultanément des fleurs précieuses et des fruits exquis.

Je prends encore mes exemples dans la catégorie des enfants qui déjà parlent, marchent, et manifestent d'une manière plus évidente les phénomènes intimes qui se déroulent en eux presque à leur insu. L'enfant dont je parle a deux ans et un mois. Quand son père, que ses travaux de nuit forcent à dormir assez tard dans la matinée, lui paraît dormir trop longtemps, si la mère le laisse un moment seul, il essaie de réveiller le dormeur, soit en tirant la couverture du lit, soit en agitant la chaise avec bruit, soit en montant sur la chaise et secouant la tête du père. L'autre jour, monté sur la chaise, il prit son père par le cou, puis il tira une oreille en la pinçant assez fort ; le père faisait semblant de dormir, pour observer ce qui allait arriver. Enfin l'enfant relève la paupière de l'un des yeux paternels, et crie : « Petit pé, pas clai, n'é pas ? » C'était une invention contre laquelle le père devra désormais se mettre en garde. Der-

nièrement encore, le père venait de rentrer, et s'apprêtait à souper : le petit surveillait les apprêts faits par la mère ; elle venait de remplir une assiette de soupe, et sortit un instant. L'enfant profita de son absence, pour prendre l'assiette à deux mains, et, malgré son poids, l'apporta à son père, en lui disant : « Monsieur papa, mangez soupe. » Tout était nouveau dans cette action, qui fit rire aux éclats le père et la mère. *Monsieur papa* était le plus piquant de la trouvaille. Quelquefois, quand son père fait mine de se fâcher, il a bien vite deviné, à ses regards, au pli de ses lèvres, et à quelques autres signes pour lui évidents, que son père joue la colère, et il s'écrie, en riant très fort : Pas fâché, papa ; bibise (bêtise, plaisanterie) pas fâché. » Il lui est arrivé déjà quatre ou cinq fois à table, de dérober en tapinois quelque chose dans l'assiette de ses voisins. Quand il a mis son larcin dans la sienne, il rapproche le morceau de viande ou de légume de sa propre part, les presse et les tasse, pour qu'il n'y paraisse pas. Cette invention lui coûté quelques justes réprimandes, qui ne l'ont pas tout à fait corrigé. — Il sait que son frère, âgé de cinq ans passés, et qui va en classe, n'aime pas le voir toucher à ses jouets, parce qu'il les dérange ou les détériore, ou peut-être par instinct de propriétaire susceptible. Mais, son frère parti il sait bien trouver la cachette de la boîte où sont les jouets, ou, au besoin les obtenir de sa mère par persuasion ou fâcherie plus ou moins sincère. Mais il a l'oreille aux écoutes, et court souvent regarder de haut en bas, dans l'escalier, quelle est la personne qui monte. Il commence à reconnaître le pas de son frère, et, aussitôt, avec ses deux mains, de ramener à la hâte tous les jouets épars, de les fourrer pêle-mêle au fond de la boîte, et de les rapporter à leur place. Quoiqu'il soit incontestable qu'en bien des cas, l'animal adulte raisonne plus vite et plus juste que le petit enfant de un an à quatre ans, ou même que l'enfant plus âgé encore, voilà assurément un exemple d'invention supérieure à

celles qui se montrent ordinairement chez les plus intelligents des animaux.

A mesure que l'enfant grandit en force et en expérience, son jugement gagne en exactitude, sa raison s'affermit, se précise, s'affine, s'abstrait en quelque sorte, et l'expression de ses raisonnements, le plus souvent relatifs à ses désirs ou à ses appréhensions, arrive à la rapidité logique et oratoire. Tout enfant, mais plus âgé de deux ans qu'une de mes cousines (âgée de trois ans), j'avais abusé, au profit de ma gourmandise, du droit du plus fort, et je lui avais dérobé une magnifique poire, que notre grand'mère lui avait donnée en revenant d'un jardin situé à quelque distance de la maison. On devine les larmes, les cris, le désespoir de la pauvre victime. Elle fit son rapport très éloquent et très circonstancié à grand'mère. Celle-ci essaya de l'apaiser en lui donnant un joli grapillon de raisin. Quand je rentrai d'une cachette où j'avais été savourer les douceurs du fruit volé, la petite n'était pas encore au bout de sa grappe, ni de son chagrin. Ma grand'mère me gronda très sévèrement, et puis, s'adressant à ma cousine : « Console-toi, mon enfant, je t'apporterai une très bonne poire, et ton cousin n'aura rien. » Cette promesse, mon air décontenancé, rendirent le cœur à ma jeune cousine, et, d'un air guilleret, elle s'en alla gambader dans la rue. Une heure s'était écoulée, et moi, je n'avais pas quitté la maison, sans doute pour voir si notre grand'mère aurait le courage d'effectuer sa menace, et de donner une poire à ma cousine devant moi, sans m'en donner une. De son côté, ma cousine n'avait pas oublié la promesse. Elle revenait toutes les dix minutes, rôdant autour de notre grand'mère, lui disant de petites choses aimables, lui demandant si elle avait besoin de quelque commission, lui parlant des légumes, de la soupe, etc. Mais le mot de *poire* ne venait jamais sur ses lèvres : elle savait, par expérience, que notre grand'mère n'aimait pas les obsessions, surtout à l'égard

des choses de bouche, et elle se gardait de la mécontenter en paraissant trop pressée d'avoir le fruit attendu. Enfin, au bout d'une heure et demie, excitée peut être par les taquineries de son estomac, elle prit son courage à deux mains, et se risqua à lancer son va-tout. Elle arriva tout à coup en sautillant, du fond de la cour, et, frappant d'une main caressante l'épaule de ma grand'mère, qui était assise près d'une table, elle dit, d'un accent convaincu : « Elle sera bonne, oui ! » Ma grand'mère comprit la signification de cette formule astucieuse. Mais elle se la fit répéter, et la petite fille, encouragée, précisa davantage : « Elle sera bonne, oui, grand'mère, la poire ! » Notre grand'mère trouva le procédé charmant, elle appela notre grand-père, qui travaillait dans une chambre voisine, et lui dit : « As-tu le temps d'aller au jardin ? Va donc chercher une belle poire, que j'ai promis de donner à la petite. » Mon grand-père prit la clef du jardin ; ma cousine l'accompagnait en lui tenant la main. Inutile de dire que je fis partis du cortège, tout en me tenant avec respect derrière mon grand-père. Je crois que ce fut moi qui entrai le premier au jardin, à peine la porte fut-elle ouverte. Ma cousine eut une belle poire, et la savoura avec tant de plaisir, qu'elle oublia de dire à mon grand-père qu'il ne fallait pas que j'en eusse une. Nous mangeâmes tous les trois de concert un de ces beaux fruits, et puis, nous jouâmes dans les allées du jardin avec notre bon grand-père, deux petits et un grand enfant.

L'enfant est donc capable de raisonner dès le berceau, sans quoi il n'acquerrait jamais cette faculté, selon la remarque de Laromiguière : « Son âme, réduite à de pures sensations, qu'elle ne pourrait ni démêler, ni comparer, ni réunir, ni diviser, serait privée de toute idée et ne prendrait jamais rang parmi les intelligences (1) ». Mais la logique naturelle de l'enfant est très limitée dans ses prises et très

1. *Discours sur la langue du raisonnement*, p. 185.

incertaine dans ses allures. Si elle va droit au but, comme par un coup d'œil imaginatif, dans la sphère des relations analogiques ; si elle se laisse aller au cours quelquefois assez régulier des associations psychiques, dans les relations un peu plus complexes des ressemblances particulières qui le poussent vers l'induction ; si elle applique assez résolument quelques-uns de ses concepts analogiques et inductifs à des cas nouveaux, le raisonnement qui lui convient le mieux est le raisonnement primitif, enveloppé, irréfléchi. Ce raisonnement se confond avec les actes les plus élémentaires de discernement et de classement ; il n'est souvent qu'une ressemblance appliquée à un fait passager, que l'adaptation la plus simple des mouvements aux représentations. Plusieurs des exemples développés plus haut en fournissent la preuve. Mais je suis heureux de voir mon interprétation confirmée par des observations analogues aux miennes. Darwin, quoiqu'il n'ait constaté qu'à cinq mois la fixation certaine des associations d'idées dans l'esprit de l'enfant, note cependant le raisonnement pratique dans son fils âgé de cent dix jours, faisant glisser la main le long du doigt qu'on lui tend pour l'introduire dans sa bouche (1). Un enfant qui ne parle pas encore et commence à marcher a-t-il trébuché en passant du parquet sur le tapis ? un moment vient où il a l'idée de lever le pied à une hauteur suffisante pour franchir le bord du tapis sans accident. Il y a là un moyen terme intercalé entre le but conçu et le point de départ (2). Une petite fille d'un an et sept mois voulait avoir son chapeau placé sur une table trop haute pour qu'elle y pût atteindre : impatience, pleurs, cris ; je me lève et je le lui donne. Son premier mouvement est de le mettre sur sa tête ; puis, après quelques instants où elle

1. *Esquisse biographique d'un petit enfant, Revue scientifique*, juillet 1877.

2. Voir sur l'étude de L. Ferri déjà citée, la *Revue philosophique*, avril 1880.

paraît méditer, elle va prendre son propre chapeau, posé sur une chaise à sa portée, et me le présente d'un air fort sérieux. Etait-ce un remerciement ou une invitation à la mener promener, peu importe ; il y avait là évidemment un raisonnement analogique ou même inductif (1). »

Voilà, même quand l'enfant déjà parle, les raisonnements où il excelle. Il paraît moins sûr de lui dans ceux qu'il fait d'après nous et grâce aux analogies et aux inductions qui lui sont comme imposées par notre langage. Il juge, à tort souvent, sur de simples ressemblances, sur des analogies forcées. « Déteste-t-il une personne qui lui a fait du mal, toute personne qui a les mêmes traits du visage lui sera suspecte. Il poserait volontiers cette loi : toutes les personnes qui ont tel visage sont méchantes. Induction hâtive et non scientifique, et pourtant elle est au fond de même nature que celle des savants (2). » Il n'est même pas bien certain que la plupart des raisonnements que l'enfant aime et réussit le mieux, dépassent en général, de deux à trois ans, la moyenne intellectuelle d'un animal adulte. J'avais une chatte qui, dès l'âge d'un an, lorsqu'on avait servi le dîner dont elle devait prendre sa part séance tenante, allait frétillant de la table à moi, de moi à la table, et cherchait par ses mines persuasives à m'y attirer. Trouve-t-on quelque élément supérieur dans les raisonnements attribués à son fils par M. Egger (3)? Dès l'âge de dix-huit mois, son fils, « au moment du repas, sait appeler les absents et tirer par leurs vêtements ceux qui doivent s'asseoir à la table de famille... A vingt-huit mois, je vois s'étendre la portée de son

1. Paul Rousselot. *Pédagogie à l'usage de l'enseignement primaire*, p. 246.

2. Henri Marion, *Leçons de psychologie appliquée à l'éducation* p. 340.

3. *Observations et réflexions sur le développement de l'intelligence et du langage chez les enfants.*

raisonnement. Il devine que la personne qui prend son chapeau se prépare à sortir, que, sortant, elle traversera la cour, qu'il pourra l'y voir passer ; dès qu'elle prend son chapeau, il se dirige vers la fenêtre pour assister à son départ. » Il n'y a rien là, quoi qu'en pense M. Egger, qui indique une limite de séparation entre l'intelligence enfantine et l'intelligence animale.

La faculté de raisonnement est toujours fort limitée dans son extension logique, pendant toute la période triennale dont nous nous occupons. Si le langage apporte à l'enfant de nouveaux éléments d'induction, et de nouvelles facilités, et, surtout sous l'influence de nos exemples, la faculté nouvelle pour lui de la manie raisonneuse, il ne fait le plus souvent que mettre mieux en relief son infirmité intellectuelle : résultat d'ailleurs utile pour nous et pour l'enfant, pour nous qui pouvons par là mieux contrôler les progrès de l'enfant, et pour l'enfant qui en a occasion de prendre conscience de lui-même, d'apercevoir les limites et la portée de son intelligence naissante. Personne n'a mieux montré que M. Egger ces faits caractéristiques de l'infirmité intellectuelle de l'enfant, qui nous étonne si souvent par la sagacité de son jugement et la précocité de sa raison. Les exemples que nous pourrions lui emprunter en grand nombre ont d'ailleurs un double intérêt, l'observation psychologique et morale n'y étant pas facilement séparable des considérations lexicologiques.

« La sœur cadette d'Emile nous dit : « Je porterai Emile quand il sera petit. » Elle a vu que, de deux personnes, la plus grande seule peut porter la plus petite ; d'autre part, on lui a dit qu'elle deviendrait grande.,. le conditionnel et le futur se confondent pour son esprit. » Cette observation est d'une réelle valeur, à tous les points de vue. J'en dirai autant des deux suivantes : « Le renversement des rapports est très-familier aux enfants dans cette période de la vie. A

quatre ans, à cinq ans encore, l'enfant prendra l'une pour l'autre les idées corrélatives, comme celles de *prêter* et d'*emprunter* : « Veux-tu m'emprunter ton cachet? » « Il me dit un jour : « Je suis très généreux aujourd'hui », voulant dire : « Tu as été très généreux pour moi. » Il convient pourtant de remarquer que ces confusions enfantines portent plutôt sur les mots que sur les choses. Etudions les limites naturelles et les défaillances les plus ordinaires de la raison enfantine, dans des circonstances à peu près indépendantes de tout mélange importé par la parole.

VI

LES ERREURS ET LES ILLUSIONS DE L'ENFANT

L'enfant est soumis aux mêmes espèces d'erreurs et d'illusions que l'homme. La seule différence entre lui et l'homme, considéré dans l'espèce, et dans la majeure partie des occurences, c'est que tel genre d'erreur est plus facile et plus nécessaire au premier, étant donné le développement imparfait de ses facultés et la tendance qu'elles éprouvent néanmoins à s'exercer, dès le début de la vie, selon les lois spécfiques de la pensée humaine. A part cette différence, nous trouvons dans l'enfant toutes les erreurs les plus communes, les fausses inductions appliquées aux données des divers sens, les paralogismes occasionnés par la précipitation et la prévention, et par dessus tout, ce que nous appelons encore, d'après les logiciens de Port-Royal, les sophismes d'amour propre, d'intérêt et de passion. Signaler quelques-unes de ces diverses catégories d'erreurs souvent analogues dans l'adulte et dans l'enfant, ce n'est as faire une classification de curiosité pure ; c'est ouvrir

sur l'âme enfantine une large fenêtre par où nous pouvons en prendre une connaissance aussi utile pour nous, qui vivons de la vie de l'enfant, que pour l'enfant, que nous devons préparer lui-même à vivre.

Platon a indiqué très poétiquement et très exactement la source principale de nos erreurs, c'est l'ignorance. « Supposons, dit-il, que notre âme soit une volière dans laquelle voltigent des oiseaux de toute sorte, les uns en troupe, les autres solitaires. Par ces oiseaux, il faut entendre les connaissances. Dans notre enfance, la volière est vide, et à mesure que nous avons saisi une connaissance, nous la lâchons dans la volière. Lorsque nous voulons ressaisir une de ces connaissances, il nous arrive souvent de mettre la main sur l'une, au lieu de la mettre sur l'autre. Ainsi, lorsque nous cherchons le total de sept et cinq, nous pouvons rencontrer onze au lieu de douze, comme dans une volière on peut saisir un pigeon au lieu d'une tourterelle. Mais dans ce cas ce serait une connaissance qui nous ferait ignorer (1). » Quelque subtiles que soient ces dernières observations, on peut en accepter l'image et le sens profond. C'est bien, en effet, d'après quelque connaissance que nous jugeons à tort ou à raison, et les raisonnements, quels qu'ils soient, conscients ou enveloppés, qui nous mènent à l'erreur, aux faux jugements, s'appliquent aux plus simples phénomènes de l'esprit, à nos perceptions elles-mêmes. C'est ce dont l'enfant va nous montrer des exemples nombreux.

Examinons d'abord les erreurs auxquelles donne lieu l'exercice de nos sens. Les illusions de la *vue* portent sur la couleur, la localisation dans l'espace, la forme, les dimensions, la distance, la nature, le nombre des objets éclairés par la lumière. La sensation de lumière produit la notion ou le jugement de couleur : la réalité nous apparaît

1. Platon, *Théétète,* pensées recueillies par M. Garnier. *Traité des facultés de l'âme*, t. III, p. 26.

sous des couleurs que nous lui prêtons nous-mêmes, en vertu de jugements antérieurs. Que de temps il doit falloir au jeune enfant pour s'habituer à reconnaître les couleurs propres des corps environnants, ces couleurs à peu près constantes, mais susceptibles de mille variétés, de mille transformations, selon leur action réciproque, l'action des milieux différents, la distance et la position ! Un enfant de six mois dirige obstinément son regard, et tend ensuite ses mains avec insistance vers un bouton aplati d'espagnolette, qu'il a pris pour la balle suspendue avec laquelle on l'amuse au berceau ; il a pris un cercle plat diversement ombragé et éclairé pour un globe de couleur uniforme, comme il pourra prendre plus tard une boule pour un carré. Pour le moment l'erreur qui transforme en volumes les surfaces apparentes lui est plus familière. Il veut avoir dans ses mains tout objet dont le vif éclat l'intéresse : c'est que, dans sa connaissance bornée de la perspective, il ne juge pas de la distance des objets en comparaison des distances relatives des objets qui l'entourent ; son échelle de grandeur et de longueur est toute circonscrite aux environs de sa personne et aux quelques lieux bien connus de lui, comme sa chambre ou quelques parties de sa chamhre.

Même à dix mois, même à un an, il nous semble que la lune à son lever et le soleil à son coucher le captivent par la solennité de leur apparition : cette illusion n'existe que pour nous. L'enfant, qui n'a pas l'habitude de contempler ces deux astres dans leur zénith, ne leur prête pas à l'occasion la volumineuse apparence que nous leur prêtons. J'ai même remarqué que l'attention de l'enfant est difficilement attirée sur la clarté beaucoup plus induite que réelle des étoiles : leur scintillement pour un œil qui les voit comme des objets rapprochés est de très petite importance. Sur la forme, sur la distance, sur la grandeur, sur le nombre des objets, l'enfant commet chaque jour des illusions singulières. La montagne, la forêt, l'horizon maritime, que nous voyons,

que nous estimons à deux ou trois lieues de nous, l'enfant, même à quinze mois, ne les croit pas plus grands et plus éloignés de lui que tel arbre ou telle maison voisine. Il rapproche, en les rapetissant d'après nos appréciations, les objets éloignés; il a une tendance à rapprocher encore et toujours à grandir les objets non éloignés.

Un peu plus tard, lorsque l'enfant a, par exemple, quatre ou cinq ans, sa faculté de perspective un peu plus développée lui fera commettre des erreurs tout opposées. Je me rappelle qu'ayant cinq ou six ans, j'avais accompagné ma mère et un de mes oncles à Bagnères-de-Bigorre. Nous étions allés faire une promenade sur le mont Bédat, dont la base est plantée d'arbres ombrageant des allées sinueuses. Mon oncle, s'étant séparé un moment de nous, disparut sous la verdure, et nous le vîmes enfin reparaître dans un sentier plus élevé, son image fantastique se dessinant sur le fond nu de la montagne : je le croyais à une distance immense, et j'ai vérifié depuis qu'il n'avait pas pu être à plus de cent mètres de nous. C'est par suite de ces erreurs psychiques, et non optiques, que les jeunes enfants jugent très faussement des formes réelles, du mouvement, de la distance des objets, quand la distance devient un peu grande. Dans un wagon ou dans un bateau, ils croient longtemps que les arbres, les maisons courent ; ils croient que dans une avenue un peu longue, les arbres ou les maisons se joignent et se touchent. Deux édifices qui offrent à l'œil la même hauteur apparente leur paraissent à la même distance, et de la même grandeur. Ils ne sont pas capables, pour les objets un peu éloignés, d'évaluer leur grandeur réelle par la comparaison de la grandeur apparente qu'ils présentent, avec la distance à laquelle on croit qu'ils se trouvent. Tout au plus, même à l'âge de deux ans, apprécient-ils la distance, la dimension et le mouvement, pour des objets rapprochés, à portée ordinaire de l'œil et de la main. On a même remarqué une plus grande sûreté d'appréciation, un coup d'œil plus juste chez

les enfants les plus intelligents, et surtout chez ceux que l'on a habitués de bonne heure à des exercices et à des jeux intéressant tout à la fois la force, l'adresse et la vision, comme la balle, le volant, etc.

Les illusions, les plus fréquentes de la vue, j'entends toujours les illusions normales et non pas les illusions pathologiques, sont celles qui sont relatives au relief des objets, à la confusion de la figure visible avec la figure tangible, au nombre des objets embrassés par la vue. Longtemps le petit enfant se refuse à croire au plein des objets; il palpe toutes les surfaces pour y chercher un creux; il cherche à mettre toutes sortes d'objets les uns dans les autres. Un enfant de quinze mois, qui aimait fort à se hisser jusqu'au deuxième palier de son escalier, dans un autre escalier grimpa seulement jusqu'au premier repos, parce que le palier se trouvant assez large, il croyait que l'escalier s'arrêtait là. Nul doute que l'enfant ne fasse à tort et à travers, même après un certain nombre d'expériences, la distinction que nous établissons à première vue entre le surplomb d'une cheminée, d'un toit, d'un pan de mur, le revêtement d'un pont et les surfaces planes qui leur sont contiguës. Nous nous expliquons aussi aisément qu'un enfant même âgé de trois ans et ayant quelque idée des quantités numériques concrètes, se trompe souvent dans l'estimation du nombre des objets qui s'offrent à lui. N'en est-il pas de même pour les adultes? On sait que pour chacun de nous, quand nous portons nos regards vers le ciel pendant une nuit brillante, le nombres des étoiles visibles est toujours immensément exagéré. On peut se rendre compte du nombre beaucoup plus restreint d'astres que l'œil nu voit distinctement à la fois, en examinant une carte stellaire. C'est là encore une illusion toute mentale. Une illusion de ce genre se reproduit pour l'enfant quand il veut se rendre compte du nombre des objets rapprochés entre eux,

même à peu de distance de lui. Aussi, à l'âge de trois ans, il saura quelquefois compter jusqu'à quatre ou cinq arbres placés tout près de lui ; passé cette limite précise, le nombre devient beaucoup d'arbres, le nombre croît avec l'éloignement des objets. Ce qui est vrai des grandeurs numériques l'est de toutes les grandeurs étendues. Une flaque d'eau paraît une mer à un enfant de deux ou trois ans ; et la mer lui paraît *beaucoup*, *beaucoup d'eau ;* mais cette idée d'indéfini vague est bien autrement restreinte pour lui que pour nous.

Comme le toucher, la vue doit être exercée à reconnaître les qualités propres des objets ; autrement dit, l'apparence intuitive ne devient objet de connaissance véritable que si elle est rapportée à un genre qui détermine l'objet. Quand un enfant, à cinq ou six mètres de son berceau, voit que sa bonne prend son chapeau et son manteau, qu'elle remplit de lait le biberon, qu'elle caresse le chien ou le chat, etc., ce sont là des formes *pensées* plutôt que vues ; à la vue de ces objets, disons mieux, sur le témoignage de sa vue qui lui apporte quelques-unes des sensations qui lui font induire habituellement ces objets, l'enfant s'affirme à lui-même, croit qu'il les voit. En vertu de jugements et de raisonnements aussi rapides qu'inconscients, l'enfant rapporte immédiatement ces qualités sensibles à un genre connu. C'est pourquoi le nombre de ses erreurs, relativement à cette appréciation spécifique des objets, est en raison inverse de ses expériences bien faites et de ses inductions bien tirées.

Enfin n'oublions pas ces hallucinations en quelque sorte légitimes que produisent dans l'esprit de l'enfant un mélange indécis de lumière et d'ombre, un passage subit de la clarté aux ténèbres, la juxtaposition de certaines couleurs sur d'autres couleurs. Ce sont là des illusions encore plus optiques que mentales. Seulement, par la tendance qu'ont tous les animaux à objectiver leurs sensations un peu vives, à réaliser les images impressionnantes, l'enfant, comme par-

fois l'adulte, est porté à faire de ces spectres optiques des spectres chimériqnes, de vrais fantômes. Rien de plus dangereux que de laisser les enfants seuls dans une chambre mal éclairée, ou de les faire passer sans transition, en les laissant seuls, de la clarté aux ténèbres : quelques-uns, par une fausse interprétation des rapports existant entre la lumière et les ombres, surtout si la lumière est vacillante, se sont abandonnés à des frayeurs résultant d'illusions réalisées. Nous pouvons du moins les soumettre peu à peu à des changements dans les effets de lumière et d'ombre, et même, par manière de jeu, les amener à produire des apparences bizarres dont il ne s'épouvanteront plus quand ils se seront habitués à les produire eux-mêmes et surtout à en rire. C'est ainsi qu'un bambin de deux ans priait sa mère de lui laisser la bougie jusqu'à ce qu'il s'endormît, pour faire sur le mur, avec l'ombre de ses doigts, de vrais chiens, de vrais éléphants et de vrais jaguars.

Les sensations de l'*ouïe* donnent lieu à des erreurs spéciales, mais ni aussi nombreuses ni aussi importantes que les sensations visuelles. Le plus difficile pour l'enfant n'est pas tant de localiser dans l'espace un son que de le rapporter à son objet réel, quoique ces deux choses paraissent souvent confondues ensemble. Comme il n'est pas essentiellement utile pour l'enfant de faire cette localisation en l'absence des données de la vue, il ne doit la faire qu'assez tard, qu'après qu'il a fait un grand nombre d'expériences combinées de l'ouïe, de la vue et du toucher, et que sa faculté de comparaison a pris quelque développement. Aussi voyons-nous qu'un enfant d'un an est très-facile à s'abuser sur la distance d'un son d'ailleurs bien reconnu. Les personnes qui entourent l'enfant se font un innocent plaisir de hausser ou de baisser la voix en se tenant cachées, pour lui donner à croire qu'elles sont tout près ou très-loin de lui. Quant aux erreurs portant sur la fusion en un seul tout de diverses sensations simultanées ou successives, quel-

que importance qu'elles aient pour l'éducation musicale des petits enfants, elles rentrent dans le chapitre de l'esthétique infantile, et nous nous abstenons d'y faire allusion ici. Contentons-nous de dire que l'*oreille spirituelle* ou la faculté de juger des sensations sonores joue plus d'un tour, si elle rend bien des services à l'oreille *matérielle*. Un espèce d'erreur plus grave, c'est celle qui pourrait aboutir pour l'enfant à une hallucination effrayante.

On ne saurait croire quel mal font aux enfants les personnes, qui, par tempérament ou par habitude, ne se gênent pas d'exprimer tout haut et violemment devant eux leurs contrariétés ou leurs colères. A chaque instant, ils sont à se demander si ce ton de voix n'indique pas qu'on est mécontent d'eux, qu'on va les gronder ou les corriger. Ainsi font les chiens et les chats dont les maîtres se fâchent à tout propos : quand ceux-ci se mettent à crier, ou même à jurer, les animaux vont se cacher avec terreur. J'ai connu un enfant de cinq mois que l'on grondait et fustigeait assez souvent, pour le corriger d'une habitude ou plutôt d'une infirmité contraire à la propreté ; souvent la vue d'une mine irritée, un geste ou un cri de colère suffisait, par je ne sais quelle association bizarre d'idées, de sentiments et d'actes, pour le faire retomber en faute malgré lui. Une fillette de quinze mois, que son père grondait, sans la battre, mais plus que de raison, chaque fois qu'elle entendait dans l'escalier un pas un peu dur, croyait reconnaître celui de son père, et accourait toute tremblante sur les genoux de sa mère.

L'*odorat* et le *goût* sont sujets à d'innombrables causes d'erreur. On sait d'abord que l'excitabilité nerveuse de l'odorat s'émousse très facilement, au point qu'on ne peut jouir des odeurs le plus suaves et souffrir des plus désagréables qu'à l'occasion, et pendant des intervalles assez courts. Pour être ressenties normalement, les odeurs doivent succéder les unes aux autres dans un certain ordre. On sait aussi que

l'odorat et le goût trompent de concert. L'odorat nous fait attribuer une saveur à la canelle pilée ; si l'on se pince le nez et qu'on goûte à de la cannelle, ou elle n'a pas de goût, ou le goût perçu est celui de sapin. Grand nombre de substances perdent leur saveur dans le même cas. Aussi voit-on les nourrices faire de la science sans le savoir, quand elles bouchent les narines des enfants pour leur faire accepter une médecine désagréable. Le goût nous trompe d'une manière analogue. Quand nous faisons se succéder rapidement des substances de saveurs différentes, sans donner aux nerfs du goût le temps de se reposer de leurs premières sensations, quelque différentes que soient les substances, on ne les distingue plus à leur saveur. En buvant alternativement, les yeux bandés, du lait de beurre et du vin de Bordeaux, il devient impossible, après plusieurs répétitions du procédé, de trouver une différence entre les deux liquides. Ce sont encore là des erreurs que les médecins d'enfants n'oublient pas dans la pratique.

Enfin, quant aux erreurs du *toucher*, elles sont la plupart du temps faciles à redresser par l'usage attentif des organes tactilo-musculaires. Il en est du moins ainsi pour la majeure partie des impressions de surface, concernant le poli ou le raboteux, le creux ou le relief des objets, etc.. L'exercice pur et simple de nos organes redresse plus ou moins vite et plus ou moins complètement les erreurs de l'enfant en cette matiére : inutile de dire que l'intelligence du sujet et l'intelligence de l'éducateur font beaucoup pour avancer cette sorte de progrès. Il est d'ailleurs souvent difficile, même à l'adulte, de rectifier les indications vagues et précises du sens, ou des sens dont nous parlons.

L'appréciation des divers poids n'est pas chose aisée : si nous prenons en main deux objets, nous ne pouvons dire lequel des deux est le plus pesant ; et, si les poids sont à peu près égaux, nous ne pouvons déterminer s'ils le sont ou non tout à fait. C'est ce qui nous explique la confusion

faite par un enfant âgé de trois mois, entre un biberon plein et un biberon vide. C'est ce qui nous explique aussi que l'enfant un peu plus expérimenté, ou bien s'attaque indifféremment à tous objets pour les soulever, ou bien hésite à se mesurer avec les objets les plus légers, se figurant qu'ils sont pesants.

Le sens du toucher, si c'est à lui qu'il faut rapporter les sensations *thermiques*, est sujet aussi aux erreurs les plus fréquentes quand il s'agit d'apprécier les degrés de chaleur qui se trouvent dans les corps à toucher. Mais ici l'enfant a pour excuse les erreurs nécessaires de l'adulte lui-même. Les physiciens nous apprennent que la chaleur qui se trouve dans un corps à l'état latent ne nous affecte pas. La température de notre corps restant la même, ainsi que celle des objets extérieurs, différents objets nous affectent thermiquement d'une manière inégale. Dans une chambre où tous les objets ont la température de 120 degrés, on ressent une douce chaleur en posant le pied nu sur un tapis; si l'on pose la main sur le marbre d'une cheminée, ou sur quelque objet métallique, on sent une chaleur plus forte. A la même température, les murs et la boiserie semblent plus chauds que les vêtements dont on est couvert. Si l'on suppose les mêmes objets à une température plus basse, les degrés relatifs seront renversés, et les objets nous paraîtront de plus en plus froids, dans l'ordre où ils nous paraissaient auparavant de plus en plus chauds. Ces phénomènes bizarres au premier abord s'expliquent par le plus ou moins de facilité qu'ont les divers corps à communiquer la chaleur, et à produire sur nous ces différentes impressions de chaud et de froid. C'est pour cette même raison que lorsqu'on prend un bain froid, on considère l'eau comme plus froide que l'air, et l'air plus froid que les vêtements, quoique tous ces objets soient à la même température. De même encore, l'enfant qui sort d'un bain chaud et qui passe dans un appartement ou que l'on met dans des serviettes ayant la même

température, est saisi par le froid : c'est que l'air et les étoffes transmettent de la chaleur plus lentement que l'eau.

VII

Nous n'avons jusqu'ici considéré que les illusions ou erreurs à causes physiologiques ou purement intellectuelles. Mais il y a aussi, pour l'enfant, comme pour nous, des causes morales d'erreur. Autant de sentiments et d'inclinations, autant de sources d'erreurs. Comme il serait trop long de les passer en revue, contentons-nous de citer quelques exemples saillants.

Une cause fréquente d'erreur pour les enfants, c'est leur fièvre de mouvement, leur besoin impétueux d'agir, leur instinct passionné de l'exercice et du jeu. Ils voient souvent très bien, mais jusqu'à un certain point seulement, ce qui les intéresse, parce qu'ils y font attention. Mais ce n'est pas la recherche du vrai qui les intéresse, c'est le besoin d'agir, et d'agir vite, pour arriver à tel ou tel but. Aussi prennent-ils leur parti comme d'inspiration. Ils ne s'embarrassent ni de la vraie portée, ni des limites, ni des conséquences éloignées des choses : ils ont vu ou entrevu ce qu'ils voulaient voir, le moyen de produire tel effet, et c'est assez pour eux : ils croient, ils agissent. Trop de précipitation nuit à l'action comme à la pensée, et souvent ils s'en perçoivent à leurs dépens, mais pour retomber bientôt

après dans les mêmes erreurs. L'expérience vient lentement. Voici un exemple de ce genre d'erreurs, qui marque en même temps « l'intime connexion de la pensée et du langage, et le secours qu'ils se prêtent réciproquement. Chez les enfants et chez les animaux, des actions qui nous paraissent sensées, nous les font souvent supposer plus développés intellectuellement qu'ils ne le sont. Quand un enfant, par exemple, s'aperçoit que la cheville qui retient la roue de son petit chariot est branlante, il en vient bientôt à prévoir que la moindre secousse la fera tomber, et que la roue tombera aussi. Dès lors l'idée de raffermir la cheville se présente à lui naturellement, mais on n'est pas bien sûr qu'il y ait autre chose dans son esprit qu'une simple succession d'images. Son action réalise le tableau d'une cheville et d'une roue bien affermies, parce qu'il ne veut pas laisser subsister cet autre tableau où ces mêmes objets, en paraissant chanceler, présageraient un événement malheureux. Pour qu'il s'occupât de la recherche des causes, véritable exercice du raisonnement, il faudrait que son esprit fît un pas de plus.

« Sans oser décider que ce cas dépende entièrement du langage, je dirai que les mots sont un moyen de le franchir. Demandez à l'enfant de vous rendre raison de ce qu'il fait quand il raccommode son chariot. Les mots dont il se servira en vous répondant l'amèneront à penser qu'il s'est conduit en conséquence de certaines lois qui pourront s'appliquer à toute autre chose qu'à son jouet. L'image particulière s'effacera en présence d'idées plus générales. Il nous dira que la cheville étant branlante, la roue ne pouvait manquer de tomber, et ce mot *branlant*, désignation d'une qualité séparable de l'objet même, applicable à mille autres objets, et annonçant un événement infaillible, ce mot, dis-je, est déjà un germe d'idées générales. La notion des effets de la pesanteur, du frottement, enfin des lois

invariables de la nature, ressortira un jour de l'explication si imparfaite qu'il nous a donnée (1). »

Que d'erreurs font commettre à l'enfant l'amour propre, le sentiment personnel, l'entêtement! Marie est à la balançoire, où elle fait plus de bruit que les trois enfants qui la regardent faire et attendent leur tour. En cinq minutes, elle trouve le temps de produire plus de vingt phrases, toutes commençant ou finissant par le mot *moi*. « Regardez-moi, comme je me balance vite! Personne ne pourrait monter aussi haut que moi! Regardez, comme je vais toute seule! » Elle croit tout cela vrai, et il n'en est rien. Illusion de jugement produite par le sentiment exagéré des faits personnels. Voici un second exemple, qui nous est offert par un enfant de trois à quatre ans, le fils d'un naturaliste, un peu collectionneur lui-même à ses heures. « Papa, j'ai un grand malheur... Je vais te le dire. Çà a commencé par la cuisse. Je portais, comme ça, la boîte au rhinocéros. La boîte est tombée; la cuisse s'est détachée; puis le ventre s'est décollé; et tout le reste aussi. » *Ses* plaisirs, *ses* peines, *ses* malheurs, *ses* événements heureux, l'enfant exagère tout, par inexpérience, imprévoyance, et sens personnel.

Inutile d'insister sur les illusions et les erreurs où l'intérêt, et surtout l'intérêt gourmand, jette les enfants à tout propos. Tout le monde les a observés. Mais il est curieux de remarquer la facilité avec laquelle leurs tendances ou habitudes intéressées les reportent inconsciemment des meilleures intentions jusqu'à l'erreur, et jusqu'au sophisme pratique. Deux enfants, dont l'un a sept ans, et l'autre quatre, soit par jalousie, soit par distraction, sont souvent peu aimables l'un pour l'autre; le plus jeune, un peu dominé autrefois, commence à ne plus redouter son aîné, et souvent il le provoque. C'est par lubies qu'ils sont gentils l'un pour l'autre; ils se disent alors : « Veux-tu que nous

1. Mme Necker de Saussure, l'*éducation progressive*, t. II, p. 15.

soyons amis? » Le traité conclu, cela dure ce que ça peut. L'autre jour, nous avons été témoins d'une petite scène très drôle. On avait promis, au dessert, qu'un morceau de sucre leur serait partagé. Le petit dit à sa mère, d'un bon mouvement, qui lui est d'ailleurs familier : « Maman, je veux être bon pour Charles ; tu lui donneras le plus gros. » La mère cependant coupe les morceaux aussi égaux que possible, et l'on y voyait à peine une différence. Il y en avait peut-être bien une petite pourtant, que l'un et l'autre aperçurent. Néanmoins Charles dit : « Ils sont la même chose, » se disposant à prendre le plus gros. Mais Fernand l'avait devancé et lui présentait déjà le plus petit, en disant : « Tiens, Charles, voilà le plus gros. » Et Charles, n'osant pas se dédire, mais au fond vexé, l'a accepté sans rien dire.

CHAPITRE XI

DE L'EXPRESSION ET DU LANGAGE.

I

Le langage humain, ou la parole, n'est qu'une application supérieure de la faculté d'expression, que possèdent tous ou presque tous les animaux. Les oiseaux par leurs attitudes et par leurs chants, les chiens par leurs aboiements ou leurs gémissements, les fourmis par le contact de leurs antennes agitées, certains poissons par des sons probablement en rapport avec leurs instincts de propagation, en un mot, la plupart des êtres animés se communiquent d'espèce à espèce et d'individu à individu, par des signes oculaires, auriculaires ou tactiles, leurs douleurs ou leurs joies, leurs désirs, leurs amours, leurs colères. Pour l'homme, pour les autres animaux, le langage a la même origine ; origine complexe, et sur laquelle l'observation directe des petits enfants à l'époque de l'évolution linguale peut donner de précieuses indications.

Le langage, ou la faculté d'expression en général, a pour principe la correspondance de certains mouvements organiques très-accusés à l'extérieur avec les sensations et les sentiments éprouvés. Les modifications intérieures de la machine sont révélées par des modifications périphériques, aussi constantes que variées pour chaque espèce. Tels sont la plupart des mouvements, les cris, les sanglots, le rire, le gazouillement, machinalement exécutés par l'enfant dès

les premiers mois. Il en a nécessairement conscience, après les avoir exécutés un certain nombre de fois, mais il ne leur attache aucune signification, et les produit d'abord sans la moindre intention. Ce ne sont ni plus ni moins que des actions réflexes de l'organisme. Mais, pour des êtres intelligents, ces manifestations doivent bientôt devenir des signes. Ce résultat est l'œuvre de l'association des idées. L'animal associe l'idée d'un phénomène organique, son guttural ou autre, mouvement des membres, cri, sanglot, rire, larmes, avec l'idée des sentiments ou des sensations que ce phénomène accompagne. Une sorte de sélection naturelle rend ces mouvements et ces sons, de spontanés conscients, et de mécaniques volontaires. L'enfant qui les a produits par nécessité, bientôt les produit et les perfectionne par plaisir ou par utilité. L'enfant de trois mois, qui fait avec ses petits bras des gestes intentionnels, pour demander ou repousser un objet, sachant par expérience que ces gestes sont compris, exerce déjà personnellement la faculté innée, organique, héréditaire, de l'expression. Quand il pleure pour obtenir son biberon, pour être levé, pour être tenu sur les bras, pour refuser une médecine désagréable, cet effet d'abord automatique, est désormais conscient, intentionnel; il est même passé à tel point en habitude, qu'on le dirait souvent réflexe. L'enfant, dont on écoute volontiers les pleurs, dont on satisfait trop complaisamment les désirs exprimés par gestes, cris ou mouvements, fait ensuite ces actes par caprice, habitude prise, sans désir, sans intention: il ne pleure pas toujours sans motif, mais cela lui arrive très-souvent.

Ce qui prouve combien les affinités naturelles, les influences héréditaires, interviennent dans les premiers progrès du langage, c'est que les petits enfants, dès les premiers mois, paraissent entendre la langue naïve de leur mère, distinguer le ton de la joie, de la colère, des caresses ou des menaces. « Le 28 septembre (le jeune Tiedemann avait un mois), quand on parlait à l'enfant, il cherchait à

produire des sons, simples à la vérité, et sans articulation, mais cependant variés. » Une petite fille de trois semaines, que j'ai à côté de moi pendant que j'écris ces lignes, cesse de crier et de pleurer, quand sa mère la dorlote d'une petite voix amicale. J'ai très souvent remarqué aussi que les petits chats, dès les premiers jours, crient d'être un moment seuls, et se taisent aussitôt qu'ils entendent venir leur mère. Mais revenons à nos enfants. Une petite fille, qui commençait à sourire à l'âge de quinze jours, exprimait déjà à cette époque par des sons particuliers le besoin de téter. A trois mois, elle poussait de petits cris joyeux et admiratifs, en présence des fleurs, des oiseaux, des objets brillants ou agités. Sa mère, en appelant son attention sur ces choses, et rien qu'en lui disant : « Regarde cette jolie fleur », « ce joli koko », « cette jolie chose », excitait en elle ce gazouillement enfantin, accompagné de je ne sais quels gracieux gestes d'envie, d'admiration et de bonheur. Elle attachait un sens à une foule de mots prononcés par sa mère, tournant sa tête du côté du chien, quand sa mère lui disait : « Vois Médor ! » ou, du côté de la cage, quand celle-ci lui disait : « Vois Koko ». Elle attachait sans doute aussi, mais vaguement, quelque sens aux sons variés qu'elle faisait entendre dans la joie, le désir violent ou la colère. Mais elle ne paraissait pas les produire avec cette intention formelle, que ses mouvements ou ses cris, ses sanglots et ses larmes indiquaient à certains moments.

Un enfant de sept mois, qui ne m'avait jamais vu, me sourit comme à une vieille connaissance, en m'entendant prononcer son nom. Voilà, tout au moins, un signe vocal, joint au souvenir des caresses qu'on lui fait en prononçant son nom avec douceur, sinon un signe associé à l'idée déjà confusément conçue de sa personnalité. Quand je l'appelais par son nom, que je lui donnais un objet demandé, ou que lui-même il se procurait une satisfaction bien désirée, il se retournait aussitôt vers sa mère en souriant ; étonné, inquiet,

ou effrayé, il se retournait encore vers elle d'une façon très-significative ; on aurait dit qu'il voulait que sa mère sût qu'il était joyeux ou peiné. A neuf mois, il poussait de petits cris de plaisir et d'appel, dont quelques-uns évidemment imités, vers un chien, un chat un oiseau, et même vers une mouche, qui avait d'abord marché sur le bord de son assiette, et qu'il suivit longtemps des yeux, quand elle se fut envolée. A onze mois, il comprenait le sens qu'on voulait donner à un grand nombre de mots, et même celui d'un certain nombre de petites phrases, il gesticulait avec beaucoup d'expression. Il produisait, en rapprochant ses deux mains, un geste intentionnel, que j'observai avec un très-vif intérêt. Il se tenait debout, en s'y appuyant légèrement, devant un fauteuil ; sa mère, à trois pas derrière lui, lui fit voir un morceau de pain, dont il eut envie. Comme elle ne le lui apportait pas, il remuait tout son corps, et faisait des gestes en avant, pour indiquer qu'on vînt l'aider à marcher. Sa mère se fit prier : il joignit ses deux mains à plusieurs reprises, tout en pleurant. Il y a déjà quelque temps qu'il fait ce geste-là, quand il désire fortement une chose qu'il aperçoit de lui-même ou qu'on lui montre. Ses parents ont voulu y voir le geste de la supplication, qu'il serait trop aisé d'expliquer chez lui par l'influence de l'hérédité, et qu'il est impossible de rapporter aux influences de l'imitation (on ne l'a jamais fait devant lui)! Il m'a paru que l'habitude de rapprocher machinalement les deux mains pour appréhender ou retenir un objet a pu persister pour l'enfant, même quand on lui refuse un objet : en effet, dans la violence du désir, l'imagination tend à confondre l'idée, la vue, et la possession d'une chose.

Ce geste, d'abord inconscient, peut devenir facilement intentionnel chez le petit enfant, et devenir le geste de la prière, pour peu qu'on satisfasse ses désirs, quand il le produit. L'enfant dont je vous parle était sur le point d'en arriver là. Je crois devoir rapprocher ce geste si étonnant

de mouvements analogues, qui s'observent fréquemment chez les jeunes animaux. Une petite chatte d'un mois et demi, voyant sa mère et ses deux grandes sœurs se dresser sur leurs pattes de derrière pour saisir avec celles de devant des aliments qu'on leur jetait, essaya de les imiter; mais elle retombait gauchement sur le flanc et sans aboutir à rien. Elle se mit alors à grimper le long des pantalons et des jupes pour atteindre à nos mains. On la laissa faire. Quelques jours après, un peu plus solide sur son arrière-train, elle se relevait à demi, rapprochant les deux pattes de devant pour happer les aliments, comme elle voyait faire aux autres chats. Souvent, le morceau n'était pas encore tombé, ou l'était déjà, ou était saisi par des pattes plus agiles, que le mouvement de préhension était exécuté, et même persistait quelques secondes. Comme dans le cas du petit enfant cité plus haut, les idées de l'objet désiré et de la possession se confondant, le geste s'accomplissait dans le vide.

Voici un autre petit enfant, âgé de onze mois. Il a un petit cheval de carton à roulettes, qui lui tient lieu de souffre-douleurs. Il le pousse, l'étrangle, lui serre le ventre de toutes ses forces, le fait marcher sur la tête ou sur le flanc, plus souvent que sur les pieds. Ces intéressants exercices sont habituellement accompagnés de ces exclamations, qu'il a apprises depuis un mois : *hue! hue!* Quand on lui dit : « Donne des coups au cheval! », il prend sa pelle de bois, et frappe à coups redoublés l'insensible quadrupède. — Une dame de ses amies prend souvent l'enfant à califourchon sur ses genoux, en disant : *broum! broum!*, mots que le cavalier imite de son mieux en caracolant. — Il dit aussi distinctement : *papa! papa!* sans donner aucun sens à ces mots, puisqu'il n'a pas encore vu son père même dans une photographie. — On lui a appris à faire avec la main le geste qui accompagne les mots : « *au revoir!* » il ne prononce pas encore ces mots, mais il fait le geste, machinale-

ment, par simple association d'idées, et seulement quand on l'y invite, pour toute personne qui s'éloigne. — Il fait la comédie. Si on lui dit : « *prise!* », il renifle comme une personne sur le point d'éternuer, avec un plissement des lèvres et un redressement du bout du nez fort drôles. C'est là le premier acte, qui est suivi d'un second, plus compliqué, et non moins curieux : on lui donne une tabatière vide, il y fourre ses doigts, les porte à son nez, et recommence le jeu dont nous avons parlé. Plus on rit à le voir faire, plus il met d'entrain à faire voyager ses doigts de la tabatière à son nez, à renifler et à relever le bout de son nez. Si l'on prononce devant lui le mot grossier qui a pour tous les enfants la signification de chose dégoûtante, il devient tout-à-coup sérieux, même au milieu de ses plus grands divertissements. Ce mot, dit d'une certain façon, lui rappelle, en effet, qu'il est corrigé, quand il s'est sali. — Lui dit-on d'embrasser un objet, il s'en acquitte en conscience. Il connaît le sens de ces formules : « *Donne ceci* » ; « *Prends cela* » ; « *Bois cela* » ; *Mange cela* », etc. Il n'a donc pas seulement l'intelligence de signes représentant des objets individuels, mais, comme on le voit, des signes représentant des idées et des actes assez complexes, signes qu'il comprend chez les autres et dont il parvient déjà à imiter un petit nombre. Il sait la valeur de la parole, et il apprend tous les jours à parler.

II

Nous voyons donc le langage mimique et le langage oral se développer parallèlement, mais le premier un moment refoulé par les progrès abondants du second, qui devient l'instrument nécessaire, universel, en quelque sorte officiel de l'expression humaine. Cette sorte de langage est aussi la plus intéressante à étudier pour le psychologue, et il

convient de lui accorder ici une attention plus spéciale. Revenons un peu sur les premières lignes de cette étude, et, contrôlant nos propres observations par celles d'observateurs éminents, essayons à grands traits une esquisse de glossologie enfantine.

Il s'agit tout d'abord de constater le double rôle, et de l'instinct, de l'organisation, de l'hérédité, et de l'éducation, c'est-à-dire de l'imitation, dans l'acquisition du langage par le petit enfant. L'homme, comme les autres animaux, émet des sons et produit des mouvements spontanés, signes bientôt conscients et volontaires de ce qu'il éprouve : dès le premier jour, il commence à parler le langage de la nature et peut-être le langage de ses aïeux. « Les connexions intimes entre le cerveau et la faculté du langage, telle qu'elle est développée chez l'homme, ressortent nettement de ces affections curieuses du cerveau, dans lesquelles l'articulation est spécialement atteinte, où le pouvoir de se rappeler les substantifs disparaît, tandis que la valeur d'autres mots subsiste intacte. Il n'y a pas d'improbabilité à ce que les effets de l'usage des organes de la voix et de l'esprit soient devenus héréditaires, qu'il n'y en a à ce que l'écriture, qui dépend à la fois de la structure de la main et de la disposition de l'esprit, soit aussi héréditaire, ce qui est certain (1). »

Cette part de l'hérédité dans le langage faite à côté de celle de l'imitation, qui nous paraît si considérable, est loin d'être établie sur des preuves expérimentales, soit pour l'homme, soit pour les animaux. « On n'a jamais convenablement essayé de lâcher dans un enclos couvert d'un filet, un couple d'oiseaux, pour voir quel nid peut produire ses efforts inexpérimentés ; l'expérience a été tentée pour le chant des oiseaux, qui est censé également instinctif,

1. Darwin. *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, 90.

et l'on trouve que de jeunes oiseaux n'ont jamais le chant particulier à leur espèce, s'ils ne l'ont pas entendu auparavant, tandis qu'ils apprennent facilement le chant de tout autre oiseau avec lequel ils sont associés (1). » « Les sons que font entendre les oiseaux offrent, sous plusieurs points de vue, le plus d'analogie avec le langage, car tous les membres d'une même espèce expriment leurs émotions par les mêmes cris instinctifs, et tous ceux qui chantent exercent instinctivement cette faculté ; mais le chant effectif, et même les notes d'appel, sont appris de parents réels ou nourriciers. Ces sons, ainsi que l'a prouvé Daines Barington, ne sont pas plus innés que le langage ne l'est chez l'homme. Les premiers essais de chant peuvent être comparés aux tentatives imparfaites que traduisent les premiers bégaiements de l'enfant. Les jeunes mâles continuent à s'y exercer, ou, comme disent les éleveurs, à étudier pendant dix ou onze mois. Dans leurs premiers essais, on reconnaît à peine les rudiments du chant futur; mais à mesure qu'ils avancent en âge, on aperçoit qu'ils cherchent à arriver, et ils finissent par le savoir d'une manière complète. Les couvées qui ont appris le chant d'une espèce distincte, comme les canaris qu'on élève dans le Tyrol, enseignent et transmettent leur nouveau chant à leurs propres descendants. Les différences naturelles de chant chez une même espèce habitant des régions diverses peuvent être avec justesse comparées, selon la remarque de Barington, à des dialectes provinciaux, et les chants d'espèce voisine, mais distinctes, aux langages des différentes races humaines (2). »

Nous voyons de même que les hommes ne parlent que comme on leur a enseigné à parler. Mais il serait intéressant de savoir si, dans les circonstances actuelles de leur

1. *La sélection naturelle.* Essais par A. Russel Wallace.
2. Darwin. *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle,* p. 57.

développement cérébral, ils ne parleraient pas d'eux-mêmes une certaine langue héréditaire, dont les premiers essais spontanés du langage enfantin seraient la base informe. L'expérience faite, au rapport d'Hérodote, par le roi Psammétichus, n'est, à cet égard, ni suffisante ni même authentique. Le roi d'Égypte, curieux de savoir quelle était la plus ancienne nation du monde, fit enfermer deux enfants nouveau-nés dans une cabane où ils ne pouvaient entendre personne et où ils ne voyaient que les chèvres qui les nourrissaient. A l'âge de deux ans, ces deux petits sauvages prononcèrent, quand on vint dans leur chambre, le mot *beccos*, qui signifie *pain* en langue phrygienne. Psammétichus se crut suffisamment autorisé, grâce à cette légendaire expérience, à proclamer les Phrygiens le plus ancien peuple du monde. Nous serons plus exigeants que ce royal expérimentateur. Nous nous déclarons absolument incapables de décider *a priori* si des enfants soumis à pareil régime, trouveraient d'eux-mêmes un langage véritablement digne de ce nom, quelle sorte de langage ils trouveraient, et quelle sorte d'idées jailliraient de leurs cerveaux livrés aux seules influences des traditions héréditaires et des imitations de la nature environnante.

Nous considérons comme non avenus pour la science la plupart des faits relatifs à des séquestrations de personnes humaines de l'âge le plus tendre, et qui paraissent pourtant décisifs à quelques philosophes.

« Les journaux nous dépeignent assez souvent le misérable état de ces hommes que l'avarice ou la barbarie fait enfermer dès leur enfance, dans des endroits sombres et écartés de la société, en les privant de toute nourriture. La vie physique et intellectuelle de ces êtres n'est qu'un état végétatif; ils n'ont aucune notion générale ni spécifique de l'existence humaine...

« Le célèbre Gaspard Hauser ne pouvait se faire une idée d'un cheval; dès qu'on prononçait ce mot, il pensait à un

petit cheval de bois qu'il avait eu pendant sa réclusion ; il ne pouvait se figurer par ce mot autre chose que cet objet. Des observations analogues ont été faites sur des hommes qui ont grandi loin de toute société humaine, parmi les animaux des forêts. Ils vivaient et se nourrissaient à la manière des brutes, n'avaient pas d'autre sensation que celle de la faim, ne savaient pas parler, et ne montraient aucun indice de cette parcelle *divine* que l'on prétend innée (1). »

Les observations rappelées par le célèbre matérialiste allemand n'ont rien qui tienne de l'expérience scientifique. Qu'un enfant placé tout seul dans un cachot retiré, qu'un jeune sauvageon allaité par quelque chèvre et qui aura pu parvenir, par impossible, à vivre et à grandir dans les bois, ne parlent pas, ne montrent pas, par les moyens communs à tous ceux qui parlent, qu'ils aient aucune idée générale ni spécifique de l'existence, quoi d'étonnant? Mais n'ont-ils pas des idées, même des idées générales, quoiqu'ils n'aient pas la faculté de les exprimer? Placés cinq ou six dans le même endroit, n'auraient-ils pas un langage commun? C'est ce qui n'a pas encore été demandé à l'expérience. Cette expérience plus facile à faire, et moins barbare qu'on ne pourrait le croire, permettrait sans doute de fonder plus que des conjectures sur l'origine et la nature du langage, et sur ces intéressants problèmes de psychogenèse, que la philosophie contemporaine aborde avec tant de réserve, et si peu de résultats, mais dont les sciences naturelles préparent et annoncent les solutions probables.

Les idées émises par M. Taine sur l'acquisition du langage chez les enfants sont un mélange parfois un peu confus de la théorie condillacienne et du sélectionisme contemporain. L'enfant, selon lui, commence à exercer son organe vocal en un continuel essai de cris et d'exclamations variées ; pendant plusieurs mois, il n'aboutit qu'à *des*

1. Büchner. *Force et matière.*

voyelles, « par tâtonnements et essais perpétuels, par sélection graduelle, aux voyelles se sont ajoutées des consonnes, et les exclamations sont devenues de plus en plus articulées. » A douze mois, sa fille lui paraît avoir acquis le matériel du langage, n'attachant aucun sens aux sons qu'il émet. « Toute l'initiative lui appartient ; c'est l'invention personnelle, accidentelle et passagère qui lui ont fait trouver et répéter, des sons comme *mm*, *kraaau*, *papapa*; l'exemple et l'éducation n'ont guère servi qu'à appeler son attention sur des sons qu'elle ébauchait ou trouvait d'elle-même. » Qu'il me soit permis de considérer la liste des sons ébauchés par l'enfant comme bien restreinte, et peu propre à étayer un raisonnement sûr, touchant le rôle respectif de l'initiative personnelle et de l'imitation dans l'acquisition du langage. On aimerait à voir la notation plus ou moins précise des voyelles et des articulations ébauchées par l'enfant.

Plaidant toujours la cause de la spontanéité d'invention ou de réinvention, qui précède chez l'enfant le travail d'assimilation, M. Taine affirme, sans doute avec raison, que ce *ramage* est d'une flexibilité étonnante, il est persuadé que toutes les nuances d'émotion, étonnement, gaîté, contrariété, tristesse, s'y traduisent par des variétés de ton ; en cela, dit-il, il égale ou même surpasse une personne adulte. Quel est l'heureux observateur qui parviendra à saisir cette bizarre phonétique du langage enfantin, à coup sûr non moins difficile à noter que le chant du rossignol, dont on est pourtant venu à bout ?

La note de M. Darwin, dont il a été déjà question dans ce livre se termine par quelques observations sur les moyens de communication mis au service de l'enfant. Ce sont d'abord des cris instinctifs, servant à montrer qu'il souffre, cris changeant, au bout de quelque temps, selon qu'il sont produits par la faim ou la souffrance ; et bientôt, à ce que suppose l'observateur, ce sont des pleurs intentionnels, tradui-

sant à leur façon les désirs de l'enfant; à l'âge de quarante-six jours, de petits bruits variés, produits comme par plaisir; à cent-treize jours, l'ébauche d'un sourire; et peut-être, à la même époque, des efforts pour imiter les sons. Le son articulé *da* est formé à l'âge de cinq mois et demi. « A l'âge d'un an, il fit l'effort d'inventer un mot pour désigner sa nourriture, et l'appela *mum*; » ce mot signifia dès lors pour lui : « Donnez-moi à manger. C'est là le mot correspondant au *ham* dont se servait l'enfant de M. Taine, dit M. Darwin, qui a tout l'air de l'attribuer à la spontanéité propre et non à l'imitation, car il déclare qu'il ne sait pas « ce qui l'amena à adopter cette syllabe. »

M. Egger (1) note à cinq semaines, la transition du cri à la voix. Le cri est le premier son que l'organe humain fasse entendre : il sort du fond du larynx dès le premier instant de la vie à l'air libre. Pendant plusieurs semaines, il est le seul que l'enfant fasse entendre, et cela quand il souffre. « Puis, vers cinq semaines, je vois la bouche et la langue s'agiter, même et surtout dans la joie, pour produire des sons que nos lettres ne peuvent exprimer, mais qui certainement sont moins gutturaux que les premiers. Cette seconde espèce de sons, en se perfectionnant, produira de véritables articulations.... Chez Félix, cette voix distincte du cri douloureux ne s'est guère produite avant la fin du deuxième mois. » M. Egger émet, à propos de la voix enfantine, une observation dont l'exactitude ne me paraît pas garantie : « c'est que la voix des enfants, dans le premier âge, n'est pas caractérisée par un timbre individuel. La voix se caractérise en même temps qu'elle s'articule, en même temps qu'on y distingue des voyelles et des consonnes. » Je n'ai pas d'observation contraire à objecter à celle-ci, mais je lis dans un opuscule du Dr Laurent que « le timbre particulier du cri varie comme la voix des hommes.

1. *Op. cit.*

Il offre dans chaque enfant des modifications particulières, que le langage ne peut exprimer, mais que l'oreille peut saisir ; aussi le cœur d'une mère sait-il distinguer le cri de son enfant de celui des autres (1). » Ce point, plus intéressant pour le philologue et le naturaliste que pour le psychologue, appelle donc des informations nouvelles.

Remarquons que M. Egger, tout en rattachant l'imitation au premier éveil de l'intelligence, déclare cependant qu'elle se montre très précoce chez l'enfant. Il la trouve déjà fort développée vers neuf mois. Mais il n'aperçoit « nul effort sensible pour imiter les sons entendus. Certaines imitations passagères et accidentelles ne se reproduisent pas assez clairement pour être attribuées à un acte tant soit peu intelligent. » Rappelons-nous que Darwin n'était pas bien sûr que son fils, âgé de quatre mois, tâchât d'imiter les sons, et qu'il ne nota le fait avec certitude que six mois plus tard.

M. Egger, comme M. Taine, fait une large part à l'invention et à l'initiative personnelle dans le développement du langage. Outre les pleurs, les cris, le rire, les gestes, langage naturel « qui devient un commencement de langage artificiel quand il s'y mêle une intention », il admet des jeux de voix involontaires, qui, dès l'âge de six mois. varient à l'infini des ébauches de sons et d'articulations. Il y aurait là un langage instinctif, naturel, commun à tous les temps, à tous les peuples, qui se restreint peu à peu par les progrès d'un autre langage, inventé par l'enfant et susceptible d'une foule de variétés individuelles. M. Egger, pas plus que M. Taine, n'a noté les formes de ce langage, d'après eux, spontané. Leurs observations ont donc un caractère trop vague et trop général, pour que leurs conclusions soient définitives. Sans doute, il faut admettre, même pour la première époque du gazouillement enfantin,

1. *Des soins à donner aux bébés*, p. 207.

un instinct héréditaire de langage qui pousse le nourrisson, comme le jeune oiseau, à essayer sa voix, selon les faibles ressources de ses organes, par plaisir plutôt que par besoin, et au hasard plutôt que par imitation volontaire. Mais déjà même à cette époque, il y a une part à faire à l'imitation involontaire, à la sympathie d'organisation, à la contagion musicale. Quant à cette première période d'un langage artificiel, particulier à chaque enfant, utile pour ses communications avec les autres enfants, et surtout avec sa nourrice et ses parents, il me paraît risqué d'affirmer, sans la moindre preuve expérimentale, qu' « il n'y a pas un seul de ses besoins pour lequel il n'invente un ou plusieurs sons articulés, sans qu'aucun exemple volontaire ou involontaire lui soit proposé. »

Un observateur des plus compétents, M. A. de La Calle, vient d'enrichir notablement le recueil des observations publiées sur la formation du langage enfantin. Pendant les trois premiers mois, selon lui, il est bien difficile de pouvoir observer quelque phénomène appréciable sur la phonation. Cette difficulté ne l'a pas découragé, et il nous est permis de citer de lui quelques observations ou interprétations sérieuses. Il a remarqué chez un de ses enfants, à l'âge de quarante-cinq jours, un petit bêlement accompagnant le rire, et à partir de ce moment, comme un plaisir à exercer l'organe de la phonation. « A ce moment de la vie, dit-il, la faculté d'imitation ne s'est pas encore montrée, et on ne saurait admettre que ces gazouillements représentent des essais ou des tentatives pour imiter les sons entendus ou les chants que les nourrices emploient pour les endormir (1). » Il attribue plutôt le plaisir que l'enfant éprouve à ce gazouillement, qui n'a encore rien d'expressif et de musical, à la combinaison des actes réflexes associés pour la

1. *La Glossologie, essai sur la science expérimentale du langage*, 216. Maisonneuve, édit. 1881.

première fois aux efforts conscients. Il a d'ailleurs remarqué que ses enfants produisaient plus particulièrement ces gazouillements avec des sons variés, sous l'influence de quelque impression agréable ; il ajoute avec raison :

« Ce qu'il y a de certain, c'est que ces sons répétés et plus ou moins continus ont plus d'affinité avec les sons répétés du rire qu'avec les cris des pleurs... La sélection naturelle doit se porter principalement sur les sons exprimant des sensations agréables, en vertu de ce principe, que « tout état de plaisir répond à une augmentation d'une partie ou de la totalité des fonctions vitales (1). »

M. de La Calle a cherché à se rendre un compte exact de la variété, du nombre et de la valeur des sons variés qu'émet l'enfant avant l'articulation du moindre phonème, et, bien qu'il n'ait pu réussir, dit-il, qu'à obtenir la constation du fait, il essaie de déterminer les huit sons différents dont se compose cette gamme musicale que l'enfant met en exercice plusieurs fois par jour. Il signale en premier lieu l'apparition de la voyelle *a*, qu'il appelle la *cellule vocalique* ou *sonnantique* ; le son *ai*, *é*, se produit ensuite, quelquefois en même temps que l'*au*, *ô*, qui ne sont que les premières différenciations du son primitif *a*.

« A l'âge de six mois, Fernando exécutait une série très caractéristique de sons ; à l'aide de cette seule sonnante, il pouvait faire un entretien quelquefois d'un quart d'heure avec sa mère ou avec sa nourrice, en riant, gesticulant et gazouillant avec le même son, mais différencié par des nuances infinies et presque insaisissables, des modulations et des inflexions particulières, une fluidité, pour ainsi dire, que nos organes, roidis par l'exercice, ne peuvent plus rendre ni même imiter ; l'intensité, la vitesse et l'étendue, la hauteur du son, variaient par des gradations insensibles

1. De la Calle, *op. cit.* p. 218.

avec des alternances et des répétitions excessivement curieuses à étudier.

« Plus tard encore, à huit et neuf mois, et aidé aussi de l'expression mimique et physionomique, il employait de préférence ce même phonème *a*, quand même il savait déjà articuler quelques syllabes pour montrer, nommer, appeler et demander toutes sortes de choses ou d'objets : *àh* (inspiration) signifiait étonnement et contentement ; *àh* (expiration), appel et indication de toutes choses ou objets ; *hà*, *hà*, *hà*, très brefs et répétés, pour demander quelque chose qu'il voyait et qu'il désirait ; *hâ*, *hâ*, soutenu, lorsqu'il trouvait joli quelque objet et pour exprimer en général l'admiration ; *há*, *há*, *há*, pour manifester le désir qu'on le fasse marcher en le tenant ; quelquefois aussi pour qu'on le menât promener. Evidemment, les gestes et l'expression de la physionomie viennent ici en aide aux sons interjectifs, l'enfant montrant l'objet ou la chose désirée, ou étendant la main et contractant à plusieurs reprises les doigts comme pour saisir ; la direction des yeux et l'expression du regard, les mouvements du corps, enfin toutes les manifestations expressives que nous avons déjà étudiées, sont employés par l'enfant avec plus ou moins d'habileté.

« J'ai remarqué aussi que, dans certains cas, il se produisait en même temps la sonnante *ai*, surtout dans les tons plus élevés ; mais l'*au*, je n'ai pu l'entendre d'une façon bien nette, c'est-à-dire un *o* bien pur, chez aucun de mes enfants ; c'est seulement dans les pleurs que je l'ai remarqué, mais comme un son composé ou à l'état de diphtongue ; l'*o* absolument pur, je n'ai pu l'observer que dans la voix articulée, avant ou après l'âge de huit à neuf mois, selon les individus. Voici, du reste, comme j'ai cru pouvoir transcrire, à peu près, les cris des pleurs de mes enfants après le troisième mois : *à-há*, *à-hâ*, *à-hâ*, *è-hé*, *hèu !! áh*, *áh*, *œu !! oheu*, *à-há. à-há*, *à-há*, *oheu ! è-hé*, *è-hé*,

è-hé, *à-há*, etc., etc. Mais ces pleurs ne sont point ceux de la douleur aiguë, dont le *àh* ou *eh !*... est toujours profond et déchirant.

« Cette préférence, éminemment physiologique chez l'enfant, pour le phonème *a*, inspiré ou expiré, selon le cas, nous indique aussi le rôle qu'il joue dans presque toutes les langues primitives et rudimentaires. C'est la simple cellule, l'embryon phonologique du langage parlé. »

Il serait trop long de donner même un simple résumé de toutes les observations faites par M. de la Calle sur les premières phonations, sur les voyelles, les diphthongues, les gutturales, les labiales. Contentons-nous de citer les principales phases de cette évolution.

« A quatre mois et demi, il articulait le premier bruit explosif joint au phonème *a*, et il disait : *àp'pá*, *àp'pá*, avec grand effort, ce qui se voyait du reste très bien, car il écartait considérablement les paupières et ses yeux devenaient brillants.

« Quelques jours après, il produisait *mam'ma*, *mam'má*, avec un moindre effort, ou peut-être avec un effort plus localisé déjà dans l'organe de la phonation, car ses yeux brillaient aussi, mais les paupières ne bougeaient pas ; l'effort est déjà caractérisé ici par la sonnante nasale elle-même, comme un tâtonnement, comme quand on voudrait parler et qu'on ne le pourrait pas. C'est bien là aussi le *mu-mu* du sourd et muet, pour dire qu'il ne peut ou ne sait parler. Les Anglais écrivent *mum* pour dire : « Taisez-vous ! »

« A cinq mois, il avait un tant soit peu dominé la difficulté en parvenant à réaliser l'articulation pendant l'expiration seule du souffle, et il disait *pàpá* (aigu), *màmá* (plus grave), mais très brefs et saccadés tous les deux.

« Lorsqu'il était en colère, il proférait un cri staphylin-guttural prolongé *hhr*, en serrant les poings et devenant tout rouge ; on aurait dit le cri du sapajou ; mais, lorsqu'il

éprouvait une grande joie ou qu'on le chatouillait pendant longtemps, et que son rire devenait spasmodique, le son se prolongeait de l'expiration à l'inspiration du souffle, et il produisait alors un *khr-ahr* aigu, de nature vraiment bestiale. J'ai provoqué la répétition de cette expérience, pour m'en rendre bien compte, deux ou trois fois : alors il se mettait de nouveau en colère, faisait la moue, allait pleurer, et il fallait l'embrasser bien vite pour lui demander pardon de mon excentricité. Souvent, quand il était content et satisfait, mais non excité par une joie trop vive, il articulait la sonnante *e* avec un petit bruit explosif medio-linguo-medio-palatal : *hé-ké*, et il pouvait s'amuser à le répéter pendant quelque temps en examinant, on aurait dit soigneusement, les doigts de ses mains qu'il tournait et retournait, ou bien inspectionnant sur tous ses côtés le premier objet venu qu'on lui donnait pour le distraire. Rien ne m'a jamais amusé autant que cette récréation enfantine, qui nous rappelle si bien les singes.

« Les modulations se changeaient souvent sans conscience ni signification ; c'était un exercice auquel il se livrait par plaisir, et qui s'était substitué par développement aux gazouillements des premiers jours; mais un progrès considérable s'était accompli par ces premières articulations, car désormais l'enfant possède déjà la matière du mot.

« *Ces ké-ké* devenaient tantôt *ká-ká*, tantôt *ak-ká*, tantôt *tà-tà-tà*, *à-tá-tá*, *à-bá-bá-bá*, *dá-dá-dá*, puis *pé-pé-pé*, *bé-bé-bé*, etc.

« Une sorte de plainte douce, soit quand on l'ennuyait en l'habillant ou de toute autre manière, par exemple lorsqu'il avait appétit et qu'on le faisait un peu attendre : *ayá'yá ! aya'yá ! aya'yá !* était une différenciation que je crois avoir remarquée à l'âge de neuf mois seulement ; pourtant il me semble l'avoir entendue bien avant chez mes autres enfants. Quoi qu'il en soit, cette découverte fut très-importante pour l'enfant, et il s'en aperçut probablement, car il

enrichit son langage d'une variété plus grande de sons composés, en faisant usage de cette nouvelle gamme.

« Ainsi, *há há*, *hé hé*, *ká ká*, qui étaient déjà un grand progrès par la facilité de l'articulation pendant l'expiration du souffle seulement, se diversifiaient en se différenciant et en se prêtant à tant d'autres combinaisons phoniques nouvelles : *há há* devient *oyá'yá*; *hé hé*, *eyé eyé*; *ká ká*, *kayá'yá kayá'yá*, et ainsi de suite, et la chanson recommençait avec ces nouvelles variations. »

III

Nous voici à l'époque des acquisitions de mots, les plus importantes.

J'ai observé pendant plus de quinze jours, un enfant âgé de douze mois, qui est en retard pour marcher, qui ne peut avancer que si on lui donne la main, mais qui est très précoce pour le langage. Il y a un mois, il marchait seul, mais il est tombé quelquefois, ce qui l'a rendu défiant : maintenant, quand on l'abandonne à lui-même, et qu'on l'excite à marcher seul, il s'asseoit, et dit : *gnó*, *gnó* (non, non). Il connaît la signification d'un grand nombre de mots prononcés devant lui, et il en emploie lui-même un certain nombre dans le sens ordinaire. Il dit *painm*, pour demander du pain ; quand on l'habille, qu'on lui passe la main dans la manche, et qu'il la voit venir, il crie : *mainm !* Il appelle à chaque instant son frère Charles, dont les jeux et les espiègleries le frappent d'admiration, en criant : « Kiah, Kiah ! » articulations très distinctes des articulations : *tya*, *tya*, qui désignent pour lui un besoin à satisfaire, ou les traces qui en restent par terre, et en général toute tache étendue sur une surface quelconque : il fait usage de ce dernier mot à peu près depuis trois mois. La viande est pour lui du

miamiam; *mené mené* indique le désir de sortir d'une place pour aller à une autre; *peudu* indique un objet tombé, jeté ou disparu (perdu); il dit aussi quelquefois *a pu*, pour exprimer qu'une chose est mangée, finie, cachée, éloignée. Il aime à embrasser les poupées, qui sont pour lui des *nana* (néné signifiant dans le midi un petit enfant ou une poupée). Peu douillet, quand il tombe ou se cogne la tête, ou que son frère le bat en jouant, il se contente de dire tranquillement : *pam !* Il emploie aussi ce mot, pour indiquer qu'un objet est tombé avec bruit. Il imite l'âne, le chat, le coq, surtout le cochon; quand il désire vivement *mené* avec une certaine personne, et que celle-ci a bien voulu lui donner sa main, il exprime son grand plaisir en contrefaisant cet intéressant animal. Plusieurs fois par jour on l'entend dire : *tété*, *tété*, ce qui signifie le sein; il disait *titi*, il y a un mois. J'ai été fort étonné, l'autre jour de l'entendre reproduire par un monosyllabe initial un mot prononcé devant lui. La bonne lui ayant dit : « Veux-tu du gâteau? » il a dit aussitôt : *ga*, *ga*, et il a dirigé la bonne du côté de la salle à manger, qu'il connaît déjà comme telle, quoique n'étant à la maison que depuis deux jours. S'il connaît déjà le sens de beaucoup de mots par lui employés, il connaît le sens de beaucoup de formules simples et claires, mais correctement françaises, dont on se sert avec lui. Il me paraît inutile d'en donner des exemples, qui seraient analogues à ceux que j'ai déjà notés. Mais, ce qui est plus important, je l'ai entendu l'autre jour ébaucher avec deux noms une phrase éminemment synthétique, mais très claire, vu l'accompagnement du ton, des gestes et des mouvements. Il se promenait avec moi depuis quelques minutes; il voit sa mère, veut aller à elle; et, comme je ne m'empresse pas de l'y conduire, il me tire, me montre sa mère en étendant le bras, et d'un air suppliant, me dit à trois reprises : papa-maman (papa, mène-moi vers maman). Un peu plus, et il aurait intercalé plus ou moins réguliè-

rement, le verbe *mené* entre les deux noms : le progrès ne se produisit pas encore ce jour là, peut-être parce que je n'eus pas la patience d'attendre, et que j'obéis trop vite à l'enfant. — Outre le mouvement de la tête de gauche à droite, qui signifie : *non*, et celui de montrer un objet avec la main, j'en ai remarqué un des plus caractéristiques : quand on chante ou qu'on joue du piano, il se secoue rythmiquement, et presque en mesure : c'est un mouvement auquel on l'a habitué vers l'âge de cinq mois, et qu'il exécute en y ajoutant quelquefois un *brumm* argentin, qui est l'accompagnement de la musique.

J'ai remarqué dans un autre enfant âgé de treize mois un geste expressif, dont je ne me suis pas rendu suffisamment compte. Ses parents m'affirment qu'ils ne lui ont pas appris un mouvement d'indication produit avec l'index, qui pourrait bien être héréditaire, ou provenir, par sélection et simplification, de l'acte de préhension. En voici encore un dont la provenance évolutive ne me paraît pas absolument démontrée. Chez le même enfant, le geste de négation consistant en un mouvement alternatif de va et vient de la main, peut être, en principe, considéré comme une dérivation de l'action de repousser une chose désagréable ou qui rassasie. Il n'y avait pas de différence, il y a deux mois, entre les mouvements par lesquels cet enfant repoussait les objets placés sur une table et dont il ne voulait plus, et le refus qu'il faisait d'une chose offerte qui ne lui convenait pas. Aujourd'hui, ce même mouvement est employé par lui, lorsque, voyant dans la rue une personne qui lui rappelle sa mère ou son père, il dit, après l'avoir considérée avec soin : *mama* ou *papa*, et accompagne ce mot du geste de refus ou de répulsion, qui pour lui signifie *non*. Quant au geste de tête indiquant l'affirmation, il l'a produit de très-bonne heure, et, me dit-on, sans l'avoir vu faire. C'est un geste évidemment réflexe, comme la demi-occlusion des paupières qui l'accompagne.

Une jeune fille âgée de dix-neuf mois a déjà accompli aux trois quarts cette importante, et relativement rapide évolution, qui est l'initiation au langage. Elle n'émet encore aucune phrase, même courte, quoiqu'elle comprenne le sens d'un grand nombre de phrases assez longues ; mais elle prononce intelligiblement une grande quantité de mots. On n'a pas eu de peine à la faire passer des sons inarticulés aux sons articulés, qu'elle cherchait d'instinct, mais que l'imitation l'a aidée à émettre plus facilement et plus nettement.

Il y a quelques mois, quand elle débutait dans l'acquisition de son vocabulaire, aujourd'hui très riche, elle ne reproduisait que la derrière syllabe tonique des mots, dont elle altérait d'ailleurs l'articulation, conformément à la loi du moindre effort. Il est à remarquer que le langage des enfants, comme celui des peuples primitifs, a pour racines ou pour premiers essais des sons monosyllabiques : la voix des animaux elle-même n'est qu'une intonation gutturale ou labiale unique, mais prolongée ou répétée à court intervalle. Le petit chien ne fait pas entendre d'abord son caractéristique aboiement, représenté par *wrroua*, ni le petit chat son *miaou*, ni le pierrot son *kiou-kiou*, ni l'hirondelle son *tyityiri*. Leurs premiers essais vocaux sont grossièrement simples, monosyllabiques. Ainsi des enfants ; ils prononcent plus facilement des monosyllabes répétés *papa*, *mama*, que des dissyllabes, comme *gâteau*, *minet* ; il leur arrive même d'émettre quelques diphthongues, qui sont des variétés de monosyllabes, comme *oua*, *mia*, *mié*, etc. Ils sont assez longtemps rebelles aux véritables dissyllabes, et encore davantage aux polysyllabes. Longtemps cette petite fille, que j'ai observée depuis sa naissance jusqu'au vingt-deuxième mois, mais malheureusement sans noter chacun de ses progrès, n'a pu dire que *bou* pour *tambour*, *fé* pour *café*, *yé* pour *Pierre*, etc. En insistant, en séparant nettement les syllabes, sa mère est parvenue à lui faire émettre des sons

qui représentent les syllabes distinctes des mots. La mère prononçait : *tambour*, *Georget*, *pomme*, *pain*, *gâteau* ; et après un nombre considérable de leçons infructueuses, la petite élève a pu articuler : *a-bou*, *o-yé*, *om*, *pai*, *a-teau*, etc. Ainsi d'une foule d'autres mots, qu'elle prononce maintenant assez distinctement, sauf les modifications des consonnes, très variables d'enfant à enfant. Il n'y a rien de très régulier dans la prononciation des sons que les enfants imitent. Un petit enfant de quinze mois, qui dit *a-to* pour *bateau*, pour *gâteau* dit *caco*, ou même *cacou*, et *acacou* dans les moments de volubilité. Il appelle *tutu* la *tortue*, et aussi la *confiture*. Telle syllabe prononcée d'une certaine façon dans un mot, est prononcée autrement dans un autre mot, ou redoublée, ou augmentée d'une syllabe inutile.

En général, on voit nettement dans le langage enfantin l'application de certaines règles que la linguistique a depuis longtemps constatées dans les transformations des langues, et, entre autres, les modifications produites par la tendance des individus qui s'en servent à diminuer les efforts musculaires de la prononciation. Inutile d'en citer des exemples historiques : nous voyons toujours autour de nous prononcer *particuyer* pour *particulier*, *cuyé* pour *cuiller* ; c'est ainsi que *ll* mouillées sont prononcées aujourd'hui par la majorité des Français comme *y* ; et cette tendance persistera, s'accroîtra, en vertu de la loi du *moindre* effort, malgré les avis de M. Littré, qui ne pourront peut-être rien contre cette loi. Aussi les enfants commencent-ils par prononcer les consonnes les plus faciles à articuler, et ils les modifient peu à peu, à mesure que leurs organes sont plus exercés ou plus puissants. Avant de prononcer *l*, un enfant que j'ai observé à l'époque de ses premiers essais de parole, prononçait *ll*, mouillées, ou parfois *li* : *peillo* pour *pelote*, puis, certaines fois *pelio* ; mais à dix-huit mois, le plus souvent il articulait très bien l'*l*. Or, il est facile de constater sur soi-même que *ll* mouillées sont plus faciles qu'*l* sim-

ple; la dernière se produit par une assez forte application du bout de la langue contre le palais, tandis que *ll* mouillées se font sans efforts en adossant la partie antérieure de la langue restée flasque, presque sans contraction, contre le palais. J'ai fait des remarques analogues sur d'autres enfants. Je dirai exactement pour la consonne *t* ce je viens de dire pour l'*l* : il est plus difficile à prononcer que la consonne infigurable qui se trouve dans les articulations tcha, tchia, tchié, ou thia, thié, qui équivalaient pour le même enfant aux articulations ta, té, thiapeau, tia (table), tié (chien), tia (chat), tyéti, après *tyityi* pour *téter*. J'ai cependant vu d'autres enfants bien prononcer titi, teté, ta (table), té (tiens).

M. Pollock, un des premiers, a essayé de systématiser dans l'ordre phonétique en même temps que dans l'ordre logique, les premiers tâtonnements du langage. Son étude intéressante sur les *progrès d'un enfant dans le langage* (1), comprend la période entre le douzième et le vingt-quatrième mois. Nous en reproduisons les traits essentiels.

« A l'âge de douze mois, *mm*, était souvent répété, comme indiquant le désir ou le besoin de quelque chose ; *bá*, *bá*, un nombre indéfini de fois, comme une sorte de démonstratif général. A treize mois, l'enfant employait *dá*, *dá*, comme un vague démonstratif, qui ne tarda pas à devenir le propre nom du père. Il disait *wa*, *wa*, pour exprimer les idées d'*eau* et de *boire* ; *wah*, *wah*, un peu guttural, en présence des figures d'animaux, par exemple, des chiens, qu'il reconnaissait dans des tableaux ; fait curieux, dit M. Pollock, si on le rapproche de l'inaptitude que les adultes sauvages, ainsi que l'ont rapporté quelques voyageurs, montrent à ne rien comprendre aux plus simples représentations des objets. *Ná*, *ná*, représentait le sens propre, et non générique de nourrice. A quinze mois, *mm*,

1. Elle a paru dans le *Mind*, juillet 1878.

était continuellement prononcé; *bá*, *bá* quelquefois, et quelquefois un simple cri annonçait que l'enfant désirait un objet; *wah*, *wah*, est devenu le nom générique du chien et du chat, et peut-être de la brebis. *Nyám*, *nyám*, mot trouvé peut-être par l'enfant, désigna bientôt le chat, le conventionnel *gee*, *gee*, employé pour le cheval, fut très vite compris par l'enfant, quoiqu'il ne pût point former le son *j*. Il reconnut un zèbre dans une peinture et par *ge*, *ge*, marqua qu'il savait ce que c'était. Tous ces sons étaient fournis par les adultes, et appris d'après leur valeur réelle, de mieux en mieux imitée. Tous ces sons étaient monosyllabiques; le premier dissyllabe prononcé fut *baby* (ou plutôt bé-bi), prononcé d'ailleurs comme un monosyllabe redoublé.

Du seizième au dix-huitième mois, le vocabulaire de l'enfant est encore très-restreint, et beaucoup des mots proposés à son imitation ne sont reproduits qu'avec peine et imparfaitement. Ses articulations sont peu nombreuses : *a*, *á*, *i*, *ā* employé quelquefois pour *o*; le son long de *l'i* anglais (ai) n'est pas encore prononcé, ou il est prononcé *iá* ou *ía*. L'enfant ne produit pas encore *g*, *l*, *r*, consonnes initiales, ni les sifflantes, les aspirées, les palatales. *Guy* (nom propre) est prononcé *dá*, *k* est prononcé *t*. Les consonnes finales ne sont jamais ou que rarement produites. A part *baby*, *náni*, *náná*, le vocabulaire est essentiellement syllabique. *Lady* a été prononcé une fois, mais n'est pas devenu usuel. Avec une langue si pauvre de mots, et complètement dénuée de constructions, l'enfant peut cependant, grâce à une très riche variété de tons, et à l'aide d'interjections inarticulées, exprimer un grand nombre de sentiments, l'impatience, la joie, le dépit, le jeu, et quelquefois certaines idées distinctes, comme nous l'avons vu pour le cas du *zèbre*.

Signalons, entre autres acquisitions (dix-huit à dix-neuf mois) le mot *poor*, dont la prononciation diffère peu de

celle des adultes, et qui est une expresion de pitié, étendue même aux objets présentant quelque imperfection.

O et *g* sont plus distincts vers le milieu du dix-neuvième mois. *Guy* n'est plus *dá* mais *gá*. *L* et *t* final, même le *p*, sont prononcés plus ou moins nettement. La forme monosyllabique domine encore. Le *K* est un son favori : *Ku-stool*, *Kah-cod*, *Ko-cosy*, *Kà-cold*, *KáKá* = *chocolate*, *Khi-en* = *clean*. *S*, *sh*, *ch*, *j*, sont encore indistincts ; *w*, *v*, *f*, sont prononcés, mais pas distinctement. M. Pollock croit, avec M. Taine, que la prononciation enfantine possède quelques nuances de son qui échappent aux oreilles de l'adulte.

A vingt mois, *dush* équivaut à *dust*, et *túsh* probablement à *touch*, *tásh* à *moustache*. Les finales sifflantes l'emportent sur les initiales. Quelques dissyllabes sont plus ou moins bien prononcés : Fanny, honey, money ; *fá-wá* (flower) *la-ta* (letter), *ha-pi* (happy), *bá-ta* (butter), *A'-si* (Alice). *R*, se confond avec *d* et *l*. Je néglige quelques autres progrès du même genre, pour en indiquer deux ou trois plus importants réalisés entre le vingt et unième et le vingt-deuxième mois. L'enfant répond en monosyllabes à quelques questions très simples. *No-dá-dá*. — A vingt et un mois use souvent du trisyllabe *Tnisi* : Tennyson, une édition illustrée qui partage son attention avec *Vats* (Watts). A vingt et un mois et demi apparaît une ébauche de construction grammaticale par l'apposition d'un substantif et d'un adjectif : *dir-ty boots*. L'enfant compose même une petite phrase *kábs* dati *klam* : *klín* : *cabs dirty*, *peéram' clean*). Il faut signaler aussi un progrès relatif aux noms génériques.

A vingt-deux mois, le vocabulaire, la prononciation, et la faculté d'expression se sont beaucoup préfectionnés : *zhátis* est souvent dit pour *there it is* ; — *out-pull-baby-pecs* ; — *run away man* ; — mama get Bessie. Mais les consonnes *eh*, *J-*, et *th*, sont encore imparfaitement prononcées ; *r* ne l'est pas du tout. M. Pollock signale aussi quelques expressions indiquant la faculté dramatique de l'enfant : quant à

la distinction qui serait faite par l'enfant entre l'animé et l'inanimé, et à sa tendance anthropomorphique, M. Pollock ne voit aucun exemple qui la justifie. A cette époque se remarque aussi un penchant très décidé à l'imitation des actes dont l'enfant est témoin, à commander, à faire des questions, etc. A vingt-trois mois, les palatales, les dentales aspirées, et le son particulier de *l'a* anglais dans *hat*, sont encore un peu imparfaits, et *r* est représenté par *l*. Quand *s* marche devant une autre consonne, une des deux est supprimée. *K* est dans quelques mots confondu avec *p* ou *t*. Il dit *oken* pour *open*, *kek* pour *take*..., etc.

M. de La Calle, de son côté, vient d'apporter à ce genre d'observations son utile contribution de recherches personnelles ; elles seront d'autant plus appréciées, que l'auteur explique les faits recueillis à l'aide des lois scientifiques du langage. Nos lecteurs nous sauront gré d'avoir pris largement encore notre bien où nous le trouvons.

« J'ai remarqué, par exemple, un fait absolument constant : les consonnes dures ou bruits rudes sont très difficiles à prononcer pour l'enfant simultanément dans le même mot ; ainsi, il supprimera l'un et altérera l'autre, ou remplacera tous les deux, si le souffle est fort, par un bruit analogue de souffle faible ; souvent il infixera ou emboîtera un son, c'est-à-dire une voyelle, entre l'un et l'autre. Ce procédé nous rappelle le cas admis en linguistique, qu'une voyelle a dû séparer à son origine certaines consonnes doubles qui se sont réunies par la suite, quelquefois même confondues en une seule, comme le ψ des Grecs et l'*x* des Latins.

« Ce même procédé, je l'ai remarqué aussi dans la séparation de diphtongues par une consonne médiane, quelquefois répondant à une sorte d'harmonisation sonnantique dans le redoublement des syllabes altérées : la métathèse et la contraction sont aussi très fréquentes. Ainsi, je trouve dans mon journal qu'Adolphe, à l'âge de vingt-deux mois,

disait *cou* pour clou, *ot-tà* pour ôte-toi, *cloute* pour croûte, *toujer* pour tuer, *baugréte* pour brouette, *liff* pour livre, *anoir* pour armoire, *moussoir* pour mouchoir, *faguégué* pour fatigué, *la-ló* pour là-haut. Puis *rghouise* pour nourrice, *gouaselle* pour mademoiselle, *acquelocque* pour enveloppe, *cacquette* pour casquette, *pœterre* pour pomme de terre. Des phénomènes analogues se trouvent consignés aussi sur le langage de l'aînée. Pepita disait *lache* pour vache, *loture* pour voiture, *chelal* pour cheval, *zâme* pour femme, *zénétre* pour fenêtre, *aristrocate* pour aristocrate, *pa pi bo* pour pas plus beau, *les sansan* pour les enfants. Une autre petite fille, que j'ai observée à peu près au même âge, disait *les fanfans*, mais le phénomène harmonique dans l'altération est ici le même. Elle disait aussi *la ló*, *pœterre* et *acquelocque*, plus tard *anqueloque*, et, suivant le procédé analogique, elle forma bientôt son verbe *anqueloquer* (envelopper).

« La confusion de l'*l* et de l'*r* est aussi un phénomène caractéristique du langage enfantin; souvent, les enfants changent ou remplacent mécaniquement ces deux lettres l'une par l'autre ; mais c'est surtout la grande difficulté dans la prononciation de l'*r* qui est à consigner ici. Cette vibrante prolinguo-médio-palatale a besoin, pour être prononcée, d'un certain exercice musculaire, et ne s'apprend que très tard. J'ai remarqué aussi que les enfants commencent par la prononcer au milieu du mot, puis à la fin et dernièrement lorsqu'elle est initiale; après, il se produira pendant bien longtemps la confusion de ces deux lettres, et tantôt ils substitueront, *l* à *r*, tantôt *r* à *l*, réciproquement. Cela me rappelle que, dans certains mots latins romanisés, cette confusion a produit aussi des altérations qu'on prend pour une loi étymologique, comme dans *chapitre*, de *capitulum ; pupitre*, de *pulpitum ; épître*, de *epistola* ; *apôtre*, de *apostolus*, et *vice versa*, *peregrinus* est devenu *pèlerin*. Il paraît aussi que les an-

ciens Egyptiens ne distinguaient pas bien nettement l'une de l'autre ces deux consonnes » (1).

M. de La Calle a affleuré aussi l'intéressante question de la primitivité du monosyllabisme. Contrairement aux idées qui ont cours aujourd'hui en linguistique, il a remarqué chez ses trois enfants « que le monosyllabilisme n'est pas plus que le polysyllabisme, un phénomène absolument constant » (2).

Les mots que l'enfant retient le mieux sont ceux qui expriment la qualité la plus saillante ou la partie qui produit l'impression principale et dominante. Ainsi une petite fille de vingt mois, devant laquelle j'ôte mon chapeau, et à qui je demande : « qu'est-ce ? » me répond : « *bonnet.* » C'est pour elle le nom déjà généralisé de tout couvre-chef, soit féminin, soit masculin, et dont l'objet l'a bien frappée, sur le front de sa mère, et sur le sien, quand elle se regarde au miroir. Elle appelle la carafe *vé* (verre), tandis que la bouteille au vin est un *lit* (litre), le mot *verre* désignant une qualité qui l'a frappée et dans les verres de table et dans la carafe, et la bouteille, quoique de verre, lui apparaissant sous un autre aspect que le verre. Elle appelle aussi *lit* une petite bouteille de pharmacie qui contient à peine un décilitre. L'idée générale de *verre* ira tous les jours s'élargissant, et aussi l'idée générale de *litre* se rétrécissant, au fur et à mesure des expériences nouvelles.

Un petit enfant de deux ans et demi appelle *oua-oua* tous les chiens, sauf *Cambo*, celui de son grand-père, qu'il ne sait pas appeler par son nom, mais qui n'est pas pour lui un *oua-oua* vulgaire. Il appelle encore *oua-oua* les petits animaux de bois de sa collection, le chien, la chèvre, le loup, l'hyène, le lion. Mais, devant un lion empaillé, il a paru surpris, quand je le lui ai appelé *oua-oua*, et il me

1. *Op. cit.* p. 261 et suiv.
2. *Op. cit.* p. 266.

regardait comme si je me trompais. S'il distingue très bien un âne d'un cheval, et surtout d'un bœuf, dans la rue, dans sa ménagerie tout cela s'appelle *moû* (bœuf). L'autre soir je l'avais mis sur ma table, avec un crayon à la main et un papier blanc devant lui. J'ai dessiné grossièrement un quadrupède : il a dit *moû*. J'ai voulu lui faire quelques dessins simples, par exemple un petit rond ; il nous a fait rire de bon cœur, quand il a appelé cela *titi*, nom qu'il a appris depuis longtemps à donner au sein de sa nourrice. Nous avons appris ainsi que *titi* avait pour lui le sens précis de mamelon, et non pas de mamelle. C'est donc l'impression dominante qui se traduit, comme idée générale et individuelle, dans les mots le plus facilement et le plus fortement retenus par l'enfant. Les autres mots lui sont inutiles, ne l'intéressent pas, ne signifient rien pour lui : et, si on le force à les apprendre comme un perroquet, il les oublie plus facilement que ceux qui représentent quelque chose à son intelligence.

Ce qui précède nous fait voir que l'on aurait grand tort de considérer la rapidité des progrès linguaux, la question des organes mise à part, comme un indice de précoce intelligence : c'est même très souvent le contraire qui me paraît être vrai. J'ai noté un retard remarquable à l'égard de l'exercice de la parole, chez plusieurs enfants des deux sexes, nés de parents affinés par la culture intellectuelle, et s'exprimant avec facilité : le père de l'un d'eux me témoignait même la crainte que son enfant ne fût muet ou quasi-muet, parce qu'à l'âge de treize mois, il bégayait à peine deux ou trois mots. Cet enfant a commencé tard à parler, il a même pris son temps pour avancer ensuite ; mais, à l'âge de trois ans, ce petit homme avait un vocabulaire aussi riche que précis, et s'exprimait avec une justesse et une facilité très grandes. Je pourrais citer beaucoup d'autres exemples semblables. Il me paraît donc que, plus un enfant est intelligent, moins il se paie de mots ; plus il

faut que les mots signifient quelque chose pour qu'il les apprenne, et c'est pourquoi il n'en apprend qu'à mesure qu'il se fait des idées nettes des objets. Chez les enfants peu intelligents, mais doués d'organes souples, et d'une mémoire en avance sur le jugement, les mots précèdent les idées, les remplacent souvent ; ils les retiennent comme sons et associations de sons, moins que comme représentations d'idées personnelles. Aussi, quand ils viennent à comprendre le sens de ces mots longtemps prononcés pour la forme, ce sont les idées des autres qu'ils se trouvent avoir depuis longtemps, tandis que les intelligents lents à parler ont une foule d'idées qui leur sont venues, non par le canal des mots, mais par le moyen d'observations et d'expériences directes.

Outre ce phénomène de rabâchage familier que j'ai expliqué chez le petit enfant par l'obsession de certaines idées ou de certains sons, on remarque, même chez les plus intelligents, la manie de bredouiller des syllabes sans signification, assemblées au hasard. Ainsi, une petite fille de deux ans et deux mois, répète du matin au soir, depuis quinze jours, *toro toro*, *toro toro*, ou bien *rapapi*, *rapapi*, *rapapi*, ce qui constitue pour elle un rhythme monotone, qui lui fait grand plaisir. Un autre enfant, qui a bientôt trois ans, a de ces refrains parlés ou criés, dont il se sert même quelquefois, par plaisanterie, pour répondre quand on lui parle, malgré les efforts que ses parents font pour corriger chez lui ce travers. Il rabâcha pendant trois mois ces trois syllabes articulées d'une voix très-sonore, dont personne ne comprenait le sens, et qui n'en avaient plus aucun pour lui : *tabillé*, *tabillé*, *tabillé*. Son père me fit part des craintes que lui inspirait cette persistante habitude. « Je ne sais si je me trompe, me dit-il, mais je suis moins satisfait de son intelligence. Il paraissait autrefois devoir être observateur et réfléchi : ce n'était peut-être 'une lueur passagère et trompeuse. Je le trouve mainte-

nant étourdi, dépourvu d'attention, peu porté à suivre une idée ; je me prends à craindre parfois qu'il ne soit plus tard qu'un cerveau sans consistance, ce qui serait pour moi la plus pénible des choses. Puissé-je me tromper dans mes appréhensions ! » Je n'eus pas de peine à rassurer le père en lui donnant de la manie rabâcheuse de son enfant cette explication, qui lui parut plausible. La faiblesse des organes intellectuels surmenés à l'époque des premiers essais du langage, fait que l'enfant se repose et se complaît dans ce gazouillis machinal, et sans signification, qu'il n'a pas de peine à produire, qui n'est pour son cerveau d'aucune excitation fatigante, et qui, d'ailleurs, charme et étourdit agréablement ses oreilles. Ainsi les sauvages font retentir, durant plusieurs heures, une mélopée monotone, dont le rythme facile les distrait de tout souci, et permet même à leur imagination de divaguer agréablement. C'est sans doute pour une raison semblable, que les paysans rêveurs et paresseux du midi de l'Europe, en gardant leurs troupeaux ou travaillant dans leurs champs, recommencent, soit une chanson, soit un couplet, soit un refrain, des centaines de fois pendant une après-midi. Cela est pour eux habituel, agréable et facile : triple raison pour qu'ils s'en régalent. Ce rabâchage insignifiant, lorsqu'il n'absorbe pas tout leur temps, n'a donc rien qui doive inquiéter chez les petits enfants. Il les distrait et les repose des fatigues du cerveau.

On voit partout que l'enfant est constant à saisir le superficiel des choses mieux que le fond même, le simple mieux que le compliqué, le facile que le difficile. Aussi, le voyons-nous plus apte à imiter le ton émotionnel, l'accent et l'inflexion sonore que le mot lui-même et surtout que les réunions de mots. J'ai déjà dit que son attention et ses moyens portent principalement sur les désinences et les syllabes accentuées. « Faute de pouvoir prononcer lui-même une phrase qu'il vient d'entendre, il en reproduira du moins l'accent, qui en est comme la musique. On veut

l'habituer à remercier pour quelque don qu'il a reçu, ne pouvant répéter la phrase de remerciement qu'on lui enseigne, il la chante sans les paroles, ou tout au moins sans les consonnes, et le plus souvent, sur une seule voyelle (1). »

Les philologues qui ont observé l'enfant signalent dans le langage enfantin une foule de procédés analogiques qu'ils rapportent volontiers aux lois générales qui ont présidé à l'organisation des langues. Sur l'extension de plus en plus généralisée des mots appris, sur la logique puérile en désaccord avec l'usage et la grammaire ; sur les débuts de l'enfant dans l'art de former des phrases sans l'emploi du verbe *être*, par le simple rapprochement d'un nom, d'un pronom ou d'un attribut ; sur cette logique inflexible de l'analogie qui lui fait confondre la chose, la personne et l'action dans son esprit, en sorte qu'il les représente bientôt par des appellations uniformes et générales, qu'il forme tantôt des substantifs avec des verbes, tantôt des verbes avec des substantifs, pour la commodité de l'expression et selon la pauvreté des moyens dont il dispose ; sur l'incohérence et l'indétermination des notions de temps et de mode, de nombre et de personne, qui fait qu'il emploie d'abord tous les verbes à l'infinitif, et ensuite qu'il les met en vertu de l'analogie, et pour son usage, aux temps et aux personnes employés par ceux qui lui parlent, c'est-à-dire prenant la seconde personne pour la première, ou la première pour la seconde ; sur tous ces cas de développements progressifs, parallèles, souvent contradictoires en apparence, de la logique et de la dialectique enfantine, nos lecteurs trouveront une ample moisson d'observations du plus grand prix dans les ouvrages des deux philologues que j'ai cités, M. Egger et M. de La-Calle.

1. E. Egger, *op. cit.*

CHAPITRE XII

LE SENS ESTHÉTIQUE CHEZ LE PETIT ENFANT.

I

Aussitôt que l'enfant perçoit nettement les sons, nous l'avons déjà dit, il y en a qui paraissent lui plaire ou lui déplaire en eux-mêmes, soit que leur timbre corresponde à certaines conformations de l'appareil acoustique, soit qu'en vertu de certaines prédispositions héréditaires, il réponde à certains états intimes de la personnalité. Nous avons dit aussi que l'enfant s'accommode d'ailleurs très facilement des sons les plus désagréables pour l'adulte, pour peu qu'ils se présentent avec une apparence de rythme, quelque grossier qu'il soit. Enfin nous avons montré dans le tout jeune enfant l'éveil d'une sorte de sentiment musical, soit lorsqu'il exécute des sauts rythmiques et paraît tout joyeux en entendant chanter ou jouer du piano, soit lorsqu'il imite avec un plaisir évident le chant des personnes ou le cri des animaux. Il nous faut maintenant préciser davantage ces indications, et essayer de montrer la genèse et la nature du sentiment musical chez le petit enfant.

Il faut chercher l'élément primitif de l'impression musicale dans le caractère émotif des sons. Les vibrations de la matière se transmettent à l'oreille sous forme de sons : l'oreille saisit donc en eux certaines vibrations des corps, quelque chose de la vie des êtres. C'est d'abord cette qualité expressive de la nature intime des êtres qui éveille des sentiments concordants dans l'animal auditeur. A ce premier

élément du sentiment musical s'ajoutent les trois caractères essentiels du son, la hauteur, l'intensité, le timbre, et le caractère relatif à la durée, le rythme, la mesure, le mouvement. Par la hauteur, le son devient plus distinct, plus saillant, et aussi plus agréable, pourvu qu'elle ne dépasse pas certaines limites. L'intensité moyenne entre un son faible qui effleure à peine les nerfs auditifs et un son violent qui les heurte, est encore une cause de sensations normales, variées, et partant agréables pour l'oreille. Les rapports indirects du timbre avec les sentiments en font un des plus puissants moyens d'expression. Quant au rythme, ce mouvement qui ébranle et repose tout à la fois, s'il est une secousse qui s'adresse aux nerfs de l'auditeur, il est aussi un ordre et un arrangement périodique qui s'adressent à son intelligence.

Examinons d'après ces principes esthétiques les premières manifestations du sentiment musical chez l'enfant. Il est certain que le plaisir qu'il éprouve en entendant chanter ou jouer du piano provient déjà de toutes les causes énumérées plus haut ; la voix lui plaît en elle-même, et, à un degré moindre, le son de l'instrument, parce qu'ils sont pour lui une vague expression de la vie. Mais ce caractère expressif est très confusément saisi par l'organisation enfantine ou animale. Je doute même qu'avant l'âge d'un mois et demi, l'enfant distingue assez nettement les tons des caresses, de la pitié et de l'affection, de ceux de l'appel, de l'encouragement, de la menace, du commandement, de la colère ; il y arrive vite, grâce à son organisme riche en adaptations héritées ; mais les différences qu'il en fait à l'origine sont encore plus physiques que morales. Il est nécessaire que des associations d'idées de plaisir et de bien-être, de peine et de malaise, interviennent dans le développement de ces fonctions virtuellement déposées dans l'organisme. A l'âge de trois mois, un petit progrès s'est déjà effectué dans ce sens. L'enfant commence à distinguer [av]ec netteté et plaisir certains sons pour lui expressifs :

mais il est indifférent à des sons, soit clairs, soit rudes, soit graves, qui feraient une agréable ou pénible impression à l'adulte. Les tons d'autorité, de colère, chez sa nourrice, et encore plus chez son père, sont déjà bien distingués par l'enfant des tons de caresse ou de plaisanterie. S'il est égayé par les sons légers ou aigus, c'est encore plutôt en vertu de leur hauteur que du timbre. Mais tous, quels qu'ils soient, aigus ou graves, intenses ou faibles, expressifs ou non, lui plaisent par le rythme qui les accompagne.

Quels sont, à l'âge de six mois, ceux de ces éléments musicaux qui ont le plus évolué ? Ce sont d'abord ceux qui relèvent en quelque sorte de la sensibilité physique, je veux dire que les sons en tant qu'ils transmettent à notre système nerveux les vibrations mêmes de la matière arrivent plus différenciés et mieux ressentis à son oreille. Il est même des vibrations sonores qui ne remuent pas seulement le tympan, mais qui secouent plus ou moins énergiquement notre corps tout entier (1). Les sons doux ou clairs, rudes ou tintants, plaisent toujours à l'enfant par eux-mêmes ; mais ils lui plaisent beaucoup plus quand ils sont rythmiques, ou, si l'on veut, répétés. Placé près d'un orgue de Barbarie, l'enfant pleure et se tord sous l'impression sonore qui ébranle tout son être ; le son très immédiat du tambour produit souvent sur lui le même effet. Entendus d'un peu loin, ces mêmes sons adoucis par la distance lui plaisent énormément. Ce sont donc les formes saillantes de la musique émotive plutôt que son expression même, ce sont les percussions et les caresses toutes physiques du son, c'est surtout l'excitation impulsive de l'excitation mécanique du son qu'un enfant de six mois ressent le plus vivement.

A cette époque, et surtout un peu plus tôt, on serait un peu téméraire de chercher de véritables intentions musicales

1. G. Guéroult, *Du rôle du mouvement dans les émotions esthétiques*, *Revue philosophique*, juin 1881.

dans ces gazouillements d'abord monotones, et bientôt plus variés, que l'enfant paraît produire sans autre motif ni raison que la jouissance qu'il épouve dans cet exercice agréable. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les airs gais et les sons harmonieux produisent sur lui une impression plus vive que les sons graves, doux et même mélodieux, et qu'il cherche peut-être à produire la première sorte de sons dans ses gazouillements irrégulièrement rythmiques et médiocrement expressifs. Cependant, à l'âge de six mois, il est certain qu'au plaisir immédiat d'exercer l'organe de phonation s'ajoutent un vague discernement de la variété des sons, le plaisir que cette variété lui procure, et le plaisir plus délicat encore de se mettre à l'unisson dans les essais plus ou moins heureux qu'il fait pour imiter les chants de la nourrice ou les sons des instruments.

Le langage et la musique ne sont à l'origine qu'une seule et même chose : ils sont avant tout l'expression des sentiments peu ou point déterminés. L'enfant exerce donc tout à la fois dans les premiers mois, et pour un plaisir plus que pour ses besoins, ces deux instincts confondus en un seul pour lui comme pour l'homme primitif. Mais les adultes lui apprennent bientôt séparément chacun de ces arts isolément perfectionnés par la lente élaboration des siècles. On lui apprend d'abord la parole, instrument essentiel de communion sociale, qu'il retient avec tant de peine, quoique en apparence assez vite, parce qu'elle exprime, plus que des émotions vagues, des émotions précises, et plus que des émotions, des idées, de pures représentations, de simples signes des objets.

L'enfant d'un an à trois ans apprend un très grand nombre de signes et de combinaisons de signes oraux, parce qu'ils représentent des idées concrètes. Mais pendant la même période, il n'apprendra guère mieux à distinguer la gamme abstraite des sons qu'à distinguer la gamme abstraite des couleurs. Ce n'est pas encore là sa musique à lui. Sa

musique vocale ne peut guère s'accommoder alors à la nôtre : non que son oreille ne saisisse assez distinctement les nuances des sons, pour peu surtout que l'on chante juste autour de lui; mais son oreille même est encore plus naturelle que musicale; elle distingue plus les sons chantés comme accentués et rythmiques que comme expressifs. Il faut qu'un long apprentissage de l'ouïe et de la vue l'ait amené à distinguer la nature et l'origine des bruits quelconques, à reconnaître au son de voix les personnes, à imiter leurs paroles et leurs chants, à imiter les cris des animaux et les bruits les plus frappants des objets, pour que les sons chantés prennent pour lui un caractère expressif assez marqué. Il y a ceci encore : le développement de l'oreille musicale se fait au moins autant par l'exercice personnel de la voix que par l'audition de la voix d'autrui : or, le larynx des enfants, déjà conformé à la naissance de toutes les pièces qu'il possède chez l'adulte, n'est pourtant qu'une ébauche grossière de ce qu'il sera plus tard. Dans les premiers mois, les cartilages sont surtout à l'état fibreux. Ce n'est qu'après la deuxième année que le cartilage thyroïde prend des formes mieux marquées et que les aryténoïdes commencent à se former. A l'âge de cinq à six ans, les bords postérieurs du thyroïde et autres parties acquièrent déjà les caractères du vrai cartilage (1). Il est naturel que le développement de la voix suive celui des organes. Ce n'est que peu à peu, mais par des progrès de plus en plus importants, que le durcissement des fibres apporte quelques qualités sonores aux cris et aux vagissements des premiers jours, et que le développement des muscles met le tuyau vocal dans des conditions favorables pour modifier les sons criards de l'anche. Vers la première année, la voix commence à prendre des qualités sonores plus déterminées ; la parole, du reste, devient pour l'organe une gym-

1. De la Calle, *op. cit.*, p. 100.

nastique incessante, qui contribue énormément au développement de la voix (1).

De l'âge d'un an à l'âge de trois ans, le développement de la voix paraît suivre plutôt le développement cérébral que l'organique général. Il en est à peu près au même point pour les qualités sonores, et il reste ainsi jusqu'à l'âge de cinq ou six ans. C'est surtout à partir de quatre ou cinq ans que l'oreille se forme, et qu'elle apprend le plus facilement à reconnaître les sons (2). Le développement graduel de la voix et son exercice continuel ont beaucoup contribué à ce progrès. L'enfant d'un an peut utilement commencer à entendre de la musique juste, simple, modérément expressive, surtout gaie en elle-même ou chantée gaiement : ce sont là des plaisirs propres à lui former l'oreille. Mais sa véritable éducation musicale, celle dont il retirera les fruits les plus manifestes, ne commence presque jamais avant cinq ou six ans. Encore à cette époque, son meilleur modèle, pour la musique vocale, ce ne sera pas l'homme adulte, qui chante une octave plus bas que lui : ce sera la voix douce et agréable d'une mère ou d'une nourrice, ou la voix d'un enfant plus âgé, déjà formé. Pour la musique instrumentale, on sait ce qu'elle est, ce qu'elle peut être, et aussi ce qu'elle ne devrait pas être, à cet âge de virtuosité animale. Nous avons déjà dit, d'après Houzeau, que les premiers rudiments de musique instrumentale ne sont pas inconnus à certains animaux, et que leurs premiers essais dans ce genre se rattachent à l'exercice du tambour, c'est-à-dire au plaisir de frapper sur des objets sonores à l'aide de baguettes. Le tambour est, toujours selon Houzeau, l'instrument universel, le symbole de l'art musical du sauvage, et peut-être est-il permis d'ajouter du quadrumane. A cet instrument de percussion barbare, le rejeton du bimane ci-

1. De la Calle, *op. cit.*, p. 141.
2. Dupaigne, *Conférences pédagogiques*, 1878.

vilisé adjoint la trompette, symbole d'une sauvagerie plus raffinée. Le premier de ces instruments a été supprimé en France pour les adultes ; espérons qu'il ne tardera pas à l'être pour les enfants. Quant à la suppression de la trompette, de ce dernier vestige de la combattivité animale, elle viendra à son tour, à son heure, quoique cette heure ne paraisse pas prochaine

II

Dès la fin du premier mois ou vers le milieu du second, la fixité du regard, l'attention soutenue, le sourire, les gestes automatiques de la tête, des bras et des jambes, chez l'enfant mis en présence d'objets bien éclairés, vivement colorés, et surtout agités, ne paraissent pas exprimer autre chose que le plaisir résultant de sensations très excitantes. A cette époque aussi, ou du moins avant la fin du troisième mois, la vue d'une bougie, d'un objet à couleur tranchante, détermine des trépignements, des tressaillements, des gazouillements, qui sont l'expression ordinaire de la joie, de l'admiration, de l'envie. Depuis longtemps déjà, le sein de la nourrice, le biberon, la personne de la nourrice, celle de ses parents et amis ont fait produire à l'enfant, à peine vus, des cris, des gestes, des attitudes analogues. Ainsi, pendant les premiers mois, on peut croire que le beau se confond avec le bon, que son idée est celle de l'agréable. L'enfant en est aux premières émotions tout animales, dont l'accumulation a produit l'instinct héréditaire dit esthétique. On peut déjà constater que l'intensité de ces plaisirs visuels est en rapport avec l'impressionnabilité individuelle, et peut-être prévoir vaguement le degré du développement futur de cette force. Le diagnostic du psychologue doit se tenir, il est vrai, dans la plus extrême réserve, car ces premières indications n'ont qu'un objet très borné ; elles ne metten'

en lumière que les plus faibles des éléments dont se composera le sens esthétique, et l'on peut d'ailleurs se demander si les aptitudes héritées d'un enfant, surtout parce qu'elles se montrent avec précocité, ne sont pas condamnées à un développement médiocre.

Prenons-le à l'âge de dix mois. Un grand nombre de perceptions visuelles se sont associées dans son cerveau à l'admiration, à la joie, à la sympathie, au désir, qu'excite la vue de l'agréable et du bon : cependant, malgré les quelques progrès qu'il a faits dans l'habitude d'imaginer et de comparer, d'abstraire et de généraliser, il semble que le legs d'idéal hérité de ses parents ne se soit guère encore amplifié. Le plaisir de l'admiration et les plaisirs sensuels semblent encore pour lui se confondre. Je donne un gâteau à un enfant de neuf mois ; il rougit d'émotion, se trémousse, tend les mains avec avidité, et le porte à sa bouche avec une gaîté des plus franches. Je lui présente un joujou, la poupée de sa sœur, son admiration et sa joie se traduisent d'abord par les mêmes signes que tout à l'heure ; mais bientôt, voyant que cet agréable objet n'est bon qu'au regard et au toucher, il se borne à en jouir par ces deux sens, et bientôt même m'invite à jouir du même bonheur. C'est là un sentiment moins égoïste, ou plutôt c'est de l'égoïsme en dehors, et que la nature même des objets a d'elle-même amené l'enfant à ressentir. On peut voir là un progrès, mais un bien faible progrès, du sens esthétique.

Je vois un enfant de dix mois tout joyeux de ce qu'on vient de lui mettre sa belle robe et ses souliers neufs. Mais je vois qu'en les lui mettant, on prononce le mot : *joli*, qui s'applique pour lui à tout objet bon, agréable ou convenable; je songe aussi que tout changement relatif à sa personne le rend heureux, surtout quand on paraît partager la joie qu'il éprouve ; je me dis encore qu'il se trouve si bien dans sa robe et dans ses souliers de tous les jours ! Je ne puis, dès lors, attribuer sa bonne humeur du moment à un

sentiment, sinon très obscur, de la beauté de sa parure. La couleur de l'étoffe lui plaît sans doute, comme celle d'une fleur, ou d'un papier peint; le froufrou caresse agréablement son tympan; le toc-toc des petits souliers neufs l'amuse, comme tout bruit nouveau ou excitant: mais voilà tout peut-être.

Un autre enfant, âgé de dix mois, et sa cousine, âgée de treize mois, distinguent fort bien, entre cinq ou six espèces d'aliments, le gâteau et la friandise préférés, et s'ils y portent les mains, c'est à bon escient. Mais je leur présente tout à la fois plusieurs jouets et plusieurs poupées d'inégale beauté: quand ils s'en saisissent, c'est le plus souvent au hasard et sans choix; ou la cause qui détermine leur choix n'est rien moins qu'esthétique; c'est la grosseur, l'éclat, la nouveauté, qui les attire et les captive un moment.

Pour ce qui est de la beauté animale, et de la plus belle à notre jugement, celle de la figure humaine, il y a une sympathie d'origine et de ressemblance, jointe à l'influence des expériences familières, qui prédisposent l'enfant à les regarder avec un vif plaisir. Mais il n'y a guère autre chose.

J'ai beaucoup étudié les petits enfants en présence des animaux, au Jardin des Plantes de Paris ou aux jardins publics d'autres grandes villes. Leur attention est grande, et leur plaisir évident, à voir tous ces animaux, petits ou grands, beaux ou laids, et surtout ceux qui ressemblent à ceux qu'ils connaissent. Mais je cherchais dans leurs yeux, sur leurs visages, dans leurs gestes et leurs accents, quelque distinction faite, tout au moins en vertu de l'instinct héréditaire, entre les différents représentants des espèces zoologiques, et j'avoue qu'à mon grand étonnement, je n'ai saisi rien de tel. J'ai été presque choqué de voir ces enfants s'ébaudir aux cabrioles du singe comme aux gambades de l'ours, ou aux attitudes solennelles de l'éléphant, admirer des mêmes yeux le rutilant cacatoès, le

hideux vautour, la bizarre autruche, le gracieux ichneumon, et regarder avec un plaisir non mêlé d'horreur les boas effrayants et les lézards squameux. L'enfant en est encore aux perceptions isolées, incapable des conceptions d'ensemble, et voilà pourquoi l'idée du beau, et l'idée corrélative du laid, sont chez lui si incomplètes, si variables et si passagères.

La notion tout intellectuelle de proportion et de convenance met plus de temps à se former que la distinction presque entièrement sensible de l'expression. L'attitude de ces petits enfants en présence des personnes dont le visage leur est inconnu semble l'indiquer. Ils sympathisent à première vue avec certains visages, qui d'ailleurs nous plaisent aussi ; certains visages qui nous déplaisent, paraissent aussi les effrayer ou les rebuter. Mais la facilité avec laquelle ils se réconcilient avec ces derniers, pour peu qu'ils y remarquent des signes de bienveillance, la facilité avec laquelle ils se désintéressent des autres, s'ils n'y voient que froideur, autorisent à supposer que si l'hérédité, et jusqu'à un certain point les expériences personnelles, disposent l'enfant à sentir le charme d'un beau visage, d'un arrangement convenable de formes et de couleurs, une plus forte tendance le rend capable de comprendre ou de ressentir l'expression vraie des sentiments peu complexes. Dans l'adulte lui-même, le sentiment de l'expression prime ordinairement l'idéal de la proportion. La figure la mieux proportionnée, si elle manque d'expression, ne nous dit rien, et la plus irrégulière, même la plus repoussante, s'illumine pour nous des pensées et des sentiments qu'elle exprime, ou dont nous lui prêtons l'expression. Il n'est donc pas étonnant que les éléments intellectuels du beau soient subordonnés chez l'enfant à ses éléments sensibles, ou même que les premiers paraissent complètement absents chez lui.

Nous voici à une nouvelle étape de la lente évolution

esthétique. L'enfant a dix-huit mois, il est pourvu d'un nombre considérable de perceptions tant bien que mal différenciées et généralisées ; il a fait, il a entendu faire quantité de jugements impliquant le concept du beau, et ce terme très souvent employé par lui, ou devant lui, a pu se spécialiser dans un abstrait élémentaire. Que cette idée est pourtant encore indécise et flottante ! Pour lui, le beau c'est toujours le joli ; c'est aussi le bon, et, dans l'un et l'autre cas, l'expression concrète du connu. Il rapporte tout à lui dans ses appréciations esthétiques : joli est tout ce qui est lui, qui est à lui, pour lui, près de lui : sa personne, ses vêtements, ses jouets, ses parents, ses amis, ses animaux, ses fleurs et ses arbres. Cependant tout cela cesse quelquefois d'être joli : l'enfant, quand il s'est mis en colère, qu'il a désobéi, qu'il a fait de la peine à quelqu'un ; ses jouets, quand il en est las, qu'il les a salis ou endommagés ; ses amis, quand ils lui ont fait quelque peine. Nous voyons donc toujours entrer comme éléments dominants, dans le sens enfantin du beau, les jugements et les sentiments premiers, ou immédiatement dérivés, dont est faite sa jeune personnalité.

Quelques exemples montreront combien son idéal, en ce qu'il a de rationnel, et de quasi-universel, est confiné dans d'étroites limites. Les images d'Épinal le rendent fou de joie, même à trois ans, et les toiles d'un maître ne lui disent rien. Les belles statues d'un parc le laissent indifférent, et il suit des yeux, des gestes, le chien qui passe, l'oiseau qui vole, le bateau qui fuit. Devant les tableaux du Louvre, une petite fille de vingt mois, qui depuis l'âge de dix mois reconnaissait avec plaisir les personnages des gravures, glissait des mains pour échapper aux obsessions de son père qui voulait la forcer à regarder les personnes et les animaux représentés dans ces tableaux. Son bonheur était de courir, en riant et m'appelant très haut, entre les jambes des visiteurs, toute seule et dans tous les sens. —

Un autre enfant, âgé de trois ans, après avoir regardé, moitié par imitation, moitié par obéissance, une toile italienne aux vivantes couleurs, exprimait ainsi son admiration : « C'est bien joli, papa! Il y a beaucoup d'or, beaucoup de rouge, et beaucoup de bleu aussi ; et puis, là-bas, il y a un papa, et une maman ; il n'y a pas de bébé ; et il y a un arbre papa, et une maman canard. »

Pas plus que les beautés picturales ou sculpturales, l'enfant ne peut apprécier réellement la nature champêtre. Voici, en pleine Touraine, un site et un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Un enfant de vingt-deux mois passe un quart d'heure à ne s'apercevoir que de lui-même et de ses parents. Ceux-ci amènent adroitement la conversation sur le beau paysage ; l'enfant répète machinalement quelques lambeaux de leur entretien. Enfin, les parents s'étant assis sur un petit tertre, invitent l'enfant à regarder ce qu'ils admirent. Son tour d'admirer est bientôt venu : « Oh ! oui, c'est bien beau, bien beau ! Il y a beaucoup de grands arbres, beaucoup plus que chez nous, et que chez grand'maman aussi. » Devant une cascade irisée et tonnante, un autre enfant du même âge s'écriait : « Pourquoi, maman, dis, la cascade du moulin de Tarbes n'est pas grande comme çà? » Un autre enfant d'environ trois ans admirait tous les jours, à l'exemple de sa mère, ce beau Pic de Ger, qui domine de loin les montagnes entourant les Eaux-Bonnes. Cette montagne, située à peu près au sud de la ville, change d'aspect suivant les heures de journée ; l'enfant l'avait entendu dire, et il le répétait à sa façon : « Elle est bien grande la *mountane* ! Ce matin elle est toute blanche, hier toute noire, et l'autre hier toute rose. Oh ! la belle mountane ! Elle est bien plus grande que notre maison, peut-être quatre fois plus grande ! » D'un bel animal, ce même enfant disait qu'il était de telle et telle couleur, et puis, bien grand, ou bien gentil, pas méchant, pas vilain du tout ; d'un beau peuplier, qu'il était bien grand et bien

joli, mais pas si gros que le figuier, le grand figuier du jardin de grand'mère.

Ainsi l'enfant commence à ressentir du plaisir et de l'admiration pour des objets isolés, et d'autant plus qu'ils lui sont, ou qu'ils lui paraissent bons ou agréables. La mesure de l'agrément ne va guère au-delà de ses expériences familières. Des ensembles, il ne perçoit guère que la grandeur; des harmonies naturelles ou imitées, que les couleurs et les formes saillantes. L'idéalité transmise par les ancêtres se développe donc chez le petit enfant suivant les lois de l'évolution générale, s'adaptant aux objets de plus en plus éloignés, les analysant et les synthétisant de plus en plus. Plus les êtres et les objets lui rappellent des rapports vrais et des associations distinctes de sensations agréables et intenses, plus on peut dire que l'élément intellectuel du beau, que l'idéal a progressé.

III

L'imagination créatrice, sous forme de manie constructive ou destructive, « se montre déjà, dit le Père Girard, dans l'âge tendre ; car, si le petit enfant veut faire preuve de sa force en détruisant, il aime aussi à produire à sa manière du neuf et du beau. Voyez comme il range ses petits soldats, ses maisonnettes, ses moutons, etc., comme il se réjouit de ses combinaisons nouvelles. Il appelle sa mère, pour qu'elle en jouisse à son tour (1). » L'instinct de l'imitation, si actif chez tous les jeunes animaux, concourt au développement rapide de cette faculté héréditaire. Tiedemann nous signale dans son enfant, âgé de treize mois, une

1. *De l'enseignement régulier de la langue maternelle*, liv. III, p. 88.

rare aptitude à combiner des idées acquises en les appliquant à des perceptions actuelles, et avec l'intention évidente de représenter les premières par les secondes. Le 29 octobre, l'enfant prit plusieurs tiges découpées de chou blanc, et leur fit représenter diverses personnes qui se visitent. Le philosophe a vu là avec raison le germe de la force poétique, qui, dit-il, « semble consister à transporter des images connues à des étrangers. » Il néglige toutefois de nous dire jusqu'à quel point cette opération était spontanée, et si l'enfant agissait ainsi pour l'avoir vu faire, plutôt qu'avec l'intention originale de représenter à sa façon des scènes bien connues. Il est vrai que, même dans la dernière hypothèse, la conscience ne tardant pas intervenir dans ces actes d'imitation mécanique, ils ont bientôt revêtu un certain caractère personnel. Peut-être aussi un futur savant était-il exceptionnellement doué pour montrer des talents précoces.

Quoi qu'il en soit, cette imagination se manifeste plus ou moins puissamment chez tous les enfants, dès l'âge de huit ou dix mois. Un enfant de neuf mois, assis sur un tapis au milieu de la chambre, était comme un dieu créateur et despotique, au milieu de ses jouets, et de tous les objets qu'on lui donnait, ou qu'il parvenait à saisir en s'allongeant sur le parquet. Les pantins, la trompette, le tambour, les balles, le papier, les livres, les fruits, les aliments dont il avait assez pour le moment, étaient, des heures durant, empilés, rangés les uns à côté des autres, séparés, remis pêle-mêle, poussés, repris, caressés, embrassés, mordillés, avec un entrain, des éclats de voix, des gestes d'admiration, des trépignements de joie, qui, en même temps que le besoin impérieux d'exercer ses forces physiques, et de satisfaire une curiosité toujours renaissante, et le besoin d'imiter, de répéter des actes facilement appris, manifestaient aussi le besoin intellectuel et moral de réaliser un idéal en rapport avec ses facultés, « de pro-

duire à sa manière du neuf et du beau. » Ainsi l'homme enfant construit et détruit, en se jouant, mais avec un sérieux, une conviction, qui rappelle la manie des patriciens de Salluste, lesquels ne cessaient de construire pour démolir, et de démolir pour construire.

La faculté esthétique peut recevoir, dès cet âge tendre, une sorte de culture appropriée, par le développement de l'instinct constructeur. Donnez à un enfant de vingt mois ou de deux ans une pellette et un petit seau, asseyez-le, ou laissez-le à lui-même sur une allée sablée, et vous admirerez ses efforts de démolisseur et de rebâtisseur, multiples, infatigables, indescriptibles. Son imagination dépasse la nôtre, en ce qu'elle ne sait pas ou ne peut pas se limiter. Je voyais l'autre jour, dans un des squares que je visite le plus souvent, une petite fille assise à côté de sa bonne, qui, pendant un quart d'heure, n'a pas cessé de remplir et de vider, en le retournant, son petit seau, son moule à monticules. Avant de le relever, elle le frappait de quelques coups de pelle : c'était le moyen, enseigné par la bonne, de former une éminence de sable assez régulière. L'enfant ne réussissait pas toujours à produire une œuvre sans défaut : elle se tournait alors vers sa bonne, lui tendait la pelle, le petit vase, et l'invitait à collaborer à son poétique travail. Mais la bonne, soit qu'elle fût bien stylée, soit qu'elle s'occupât plus de bavarder avec une amie assise auprès d'elle que de favoriser le développement esthétique de l'enfant, consentait rarement à ce qui lui était demandé : laisser travailler les enfants à ce qu'ils savent et qui leur plaît, me paraît d'ailleurs chose excellente.

Gardons-nous, toutefois, de surfaire, tout en le favorisant, l'instinct constructeur de l'enfant, qui est aussi imitatif qu'inventif, et aussi maladroit qu'irrésistible.

Un jour, croyant beaucoup intéresser un de mes neveux, âgé de trois ans et quatre mois, et fort intelligent pour son âge, je lui dis, dans le jardin, que nous allions *faire* l'Adour,

avec le pont et les peupliers de la rive. Du bout de ma canne, j'écartai les cailloux, et je traçai sur le sol une longue ligne creuse, large de quelques centimètres. Je détachai quelques branches d'arbuste, et je les enfonçai des deux côtés de cette petite tranchée; quelques cailloux entassés servirent de piles au pont improvisé avec le couvercle d'une boîte. Toutes ces constructions terminées, je demandai à mon neveu si c'était joli. Il me répondit : « Non, ce n'est pas bien joli. » Je ne me tins pas pour battu. J'emplis d'eau deux grands seaux, et le contenu, déversé lentement, en amont, produisit en aval un écoulement assez régulier, que je qualifiai de *fleuve Adour*. L'admiration de mon neveu se faisait toujours attendre. Je fis alors deux bateaux en papier, que je lançai sur un nouveau filet d'eau, et qui naviguèrent avec plus de rapidité que de rectitude entre les deux rives. Mon neveu qui aimait fort les bateaux, se hâta d'en saisir un et le mit lui-même sur le lit bientôt desséché du fleuve. J'épanchai un nouveau torrent, qui, trop impétueux et trop abondant, submergea la frêle embarcation. Mon neveu s'écria : « Mais il n'y a pas de bateaux sur l'Adour! C'est sur la Garonne! Et ils ne vont pas ainsi sur la Garonne! Non, ce n'est pas amusant, cela, tonton. » Je crus inutile d'insister, et je piétinai, en riant de moi-même, mon essai maladroit de construction enfantine. J'avais déjà lu dans maint livre, mais cette fois j'avais appris expérimentalement, que la libre initiative des enfants est toujours supérieure aux imitations que nous prétendons en faire. En outre, cette expérience, et d'autres pareilles, m'ont appris que leur force créatrice ou poétique est beaucoup plus faible qu'on ne l'a dit.

IV

L'imitation des gestes, des sons, des cris de l'animal indique aussi, chez tous les enfants, un premier éveil du sentiment esthétique. Un enfant de onze mois rapprochait ses mains, comme il l'avait vu faire, pour exprimer l'étonnement, la joie. Il imitait tout ce qui lui faisait plaisir chez les autres, et souvent l'imitation seule était pour lui un plaisir. Je lui avais donné un petit seau, qu'il tenait à la main en se promenant avec moi dans le jardin. Je jetai dans le seau un caillou : aussitôt l'enfant ramassa un autre caillou, qu'il jeta dans le seau, et il agita le tout avec un grand bruit. — Il a suffi d'une fois pour lui apprendre un jeu qu'il répète assez souvent. Il se couvre quelques instants la tête avec une serviette ou un châle, en disant : *a pu*, et puis remontre sa figure joyeuse. — Son penchant à l'imitation s'est manifesté d'une manière curieuse ; jusqu'à ce jour, il lui fallait toujours une personne pour l'aider à marcher, mais rien qu'une seule : se trouvait-il avec son père, il m'appelait *papa*, dès qu'il me voyait, me demandait la main, et abandonnait celle de son père, aussitôt qu'il avait la mienne. Il en faisait autant pour tous les nouveaux venus : il laissait la main qu'il tenait pour la leur. Un jour, je remarquai qu'il avait toujours les yeux sur mes pieds en marchant, et, pour l'amuser, je fis de très long pas, qui le firent beaucoup rire et sursauter. Je répétai cet amusement le lendemain : lui de chercher à m'imiter, et d'allonger ses jambes jusqu'à les rendre presque horizontales ; il perdait naturellement son équilibre déjà fort instable, et tombait à terre. Aussi réclama-t-il bientôt la main de la première personne qui parut, et, sans laisser la mienne, il se mit à faire de longues enjambées. Maintenant, s'il y a deux personnes auprès de lui,

il lui faut toujours la main de chacune d'elles, pour exécuter cette marche bizarre, qui fait rire sa mère jusqu'aux larmes.

On sait avec quelle précocité les jeux des enfants se transforment en actes plaisants, en paroles bouffonnes et en scènes de moquerie. A trois ou quatre mois, ils s'agitent des quatre membres et poussent des cris d'admiration quand leur mère ou leur sœur se cache tout d'un coup derrière un mouchoir ou un tablier. Ils répètent devant les personnes en visite les jeux qui ont amusé leurs parents. Chez presque tous se montre, à un degré variable, la tendance à faire des singeries, des drôleries, à dire des inepties, à prononcer des syllabes baroques, pour amuser le monde, et surtout pour se concilier l'admiration des étrangers qui les intimident. J'en connais deux, dont l'aîné a déjà plus de trois ans, que cette manie rend parfois insupportables ; la présence d'un visiteur les excite au point qu'on est obligé de les expulser du salon. L'aîné, en particulier, ne fait pas un geste sans regarder la personne étrangère ; il semble croire qu'elle n'a des yeux et des oreilles que pour lui, qu'elle n'est là que pour rire de ses petites farces.

Il faut s'attacher à laisser aux jeux plaisants leur caractère primitif d'innocente espièglerie. La moquerie, défaut odieux, touche de bien près à la plaisanterie, qualité charmante. Je crois qu'en général ce défaut, même en ce qu'il a d'héréditaire, ne se montre pas dans les enfants âgés de moins de trois ans, si les exemples et les encouragements ne l'ont pas développé. Le sentiment du ridicule paraît du moins bien faible à cet âge. Il ne faudrait pas croire que les enfants, pour être enclins de bonne heure à saisir et imiter les défauts physiques des personnes, les apprécient et les imitent comme des défauts. Ils sont souvent étonnés des aspects et des conformations bizarres ; ils en demandent le pourquoi.

Un enfant de quatre ans, ayant vu passer dans la rue un

monsieur très voûté, et un autre jour un vieillard très petit, il les observait très attentivement, et demandait ensuite comment cela avait pu se faire. Son frère, âgé de deux ans et demi, faisait des remarques du même genre : « Pourquoi il marche comme ça, ce monsieur, maman ? » Mais nulle perception du grotesque comme grotesque, ni chez l'un, ni chez l'autre.

Un enfant de trois ans, ayant passé trois semaines chez des parents, revint avec des habitudes de moqueur. Il avait vu quelquefois dans ses promenades un petit vieux bossu, et il s'était mis à l'imiter, marchant courbé en deux, à petits pas pressés, devant des bonnes qui le laissaient faire et qui riaient même de ce jeu, pour elles sans importance. La famille, à son tour, n'y vit que matière à s'égayer. A partir de ce temps, un des grands plaisirs de l'enfant, plaisir pour lui très fatigant, fut de *faire le petit vieux.* Nombre de parents sont d'autant plus portés à favoriser cette caricature des défauts choquants, qu'ils y voient ordinairement la marque d'un naturel vif et d'un esprit observateur. C'est là, dans tous les cas, l'un des pires emplois de l'esprit. La raillerie caustique, chez l'homme fait, quand il n'est pas dans le cas de légitime défense, la moquerie chez l'enfant, qui n'a aucune excuse pour la pratiquer, ne sont rien moins qu'aimables. « Ces manières moqueuses et comédiennes, a dit Fénélon, ont quelque chose de bas et de contraire aux sentiments honnêtes. » Ainsi, beaucoup de gaîté dans les jeux, assez de plaisanterie, point de moquerie, voilà la règle applicable aux essais de dramatisation enfantine.

Cette tendance à tout imiter, à tout dramatiser, pour s'éjouir avec les autres, peut sans inconvénient être dérivée à des imitations tout à la fois inoffensives et instructives. Avant l'âge de quinze mois, la plupart des enfants contrefont très drôlement la voix, le chant, les cris d'un certain nombre d'animaux. C'est là un emploi très anodin de la faculté comique, qui a l'avantage de développer les

organes vocaux, et de porter les enfants à étudier les cris et en même temps à observer les formes et les allures des animaux leurs modèles. Il sera, d'ailleurs, très facile de modérer chez eux cette agréable tendance, pour peu qu'elle dégénère plus tard en manie grossière et malséante.

CHAPITRE XIII

PERSONNALITÉ. — RÉFLEXION. — SENS MORAL.

L'idée du moi est, pour les psychologues, comme pour les physiologistes, une idée toujours fort obscure. Elle est cependant très distincte pour chaque homme. La personne, l'animal, l'enfant apprennent vite à ne pas se confondre avec les autres êtres qui les entourent. Cette notion n'est, du reste, que le développement progressif de ce sens intime de la personnalité dont nous avons déjà parlé. On peut la considérer jusqu'à un certain point comme innée, comme héréditaire, comme déjà exercée et entretenue par les impressions de la vie fœtale, en un mot, comme faisant partie de ces prédispositions cérébrales que l'enfant apporte avec lui en venant au monde. Elle se précise ensuite et s'affirme, à mesure que les organes se développent, que les expériences se multiplient, que les comparaisons s'étendent, que la puissance d'abstraction et de généralisation progresse.

Dans le nouveau-né, la personnalité est surtout, ou paraît concentrée dans la sphère émotive. Il ne reconnaît distinctement ni aucun objet ni lui-même, mais il sent la présence des objets, et il se sent vivre, sentir et agir. On vient d'apporter dans ma chambre un petit enfant âgé d'un mois. A peine connaît-il sa mère à la voix : il ne le démontre par aucun geste, pas même par son sourire, qui est chez lui encore automatique, sans signification, ou d'une expression très-peu saisissable. Il commence cependant à connaître le sein par les yeux. Il y a dix jours qu'il voit de façon à distinguer les objets. Avant cette époque, il suivait seu-

lement les mouvements de la chandelle ; maintenant il suit des yeux tous les objets brillants ou agités. Il a suivi mon doigt, que j'agitais devant lui, à quelques centimètres de ses yeux ; il a suivi une feuille de papier blanc que j'agitais un peu plus loin. Mais son attention, la direction fixe de son regard s'est tournée, dès qu'il a été dans ma chambre, et plusieurs fois pendant les vingt minutes qu'a duré la séance, vers un objet placé près de la fenêtre, ou vers la fenêtre elle-même : je suppose que c'était vers un cadre que la réflexion de la lumière devait rendre très-brillant pour ses yeux, vu la position dans laquelle il était tenu. Il m'a paru un moment tourner la tête de mon côté, c'est-à-dire à gauche, pour m'écouter parler. Je me suis placé de l'autre côté, et j'ai parlé bruyamment : il s'est retourné, mais mollement, peut-être parce que le bruit lui venait un peu de derrière. Il produisait, comme sans s'en douter, un mouvement balancé de haut en bas avec le bras gauche ; je lui ai touché la joue, avec le bout du doigt, et puis avec le bout d'un porte-plume : son bras a fait un mouvement de bas en haut, automatique sans doute, et qui n'a pas abouti jusqu'à sa joue. Il a fait le même mouvement, quand je lui ai frotté le bout du nez, mais il a accompagné ce mouvement d'un plissement de la narine gauche très-rapide, et d'un plissement du front qui a persisté trois ou quatre secondes. Sa mère ayant un peu écarté son bonnet, et ensuite lui ayant mis un voile sur la tête, il a plissé le front, ouvert la bouche en grimaçant, et poussé un petit cri de mécontentement. Quand il souffre de coliques, ce qui lui arrive souvent, il est très-inquiet, et agite ses bras, comme pour repousser un mal inconnu. Je lui ai placé mon doigt sous les siens : la main a d'abord frémi, et il n'a pas tardé à serrer mon doigt très-fortement ; je faisais semblant de le retirer : lui serrait et tirait encore plus fort ; je le lui ai abandonné, et il l'a porté vers ses lèvres. Mais il ne l'a sucé que trois ou quatre secondes : il a eu bien vite re-

connu que ce n'était pas son mamelon nourricier. Ainsi donc tout est végétatif, rudimentaire, presque exclusivement, mais vaguement personnel dans ses impressions, ses idées et ses actes. Il ne paraît avoir que de lui-même, c'est-à-dire de quelque chose de très-peu distinct, une idée et une conscience persistante et continue : le reste est passager, fugitif, entrevu, vaguement souvenu, nullement distinct.

Mais prenons un enfant de trois mois. Que de progrès, successivement amenés dans toutes les fonctions et dans la notion déjà ébauchée de la personnalité ! Ce petit enfant distingue sa mère des autres personnes de la maison, quand ces personnes se trouvent près de lui en même temps que sa mère : il tend les bras vers elle de préférence. Il n'est pas encore assez habile à comparer, pour distinguer un biberon remplit de lait d'un biberon rempli d'eau, et il les prend l'un pour l'autre indifféremment ; mais quand sa sœur veut se servir de son biberon, il se fâche. Il sait que *kòko* veut dire l'*oiseau*, et il se tourne vers la cage, quand il entend prononcer ce mot. Il se penche vers ses pieds, il tend ses bras vers le bas de sa robe, quand on lui demande où sont ses pieds ou sa robe. Les dorloteries de sa mère arrêtent souvent ses larmes, même quand il souffre de coliques. Il sourit à qui lui sourit, il caresse sa mère. Voilà toutes les facultés, sensibilité, intelligence, motricité intentionnelle, s'exerçant déjà avec délicatesse, force et facilité, et tout cela conscient. Il distingue les objets entre eux, il les distingue de lui-même, il distingue plusieurs parties de son corps. Encore deux mois, et l'association de son nom aux impressions qui intéressent sa personnalité déjà dégrossie sera pour lui un véritable signe, qui la représentera distinctement et ne représentera qu'elle.

La notion concrète de personnalité, qui a succédé au sentiment primitif de cette personnalité, me paraît déjà en formation complète, lorsque l'enfant commence à ébaucher

l'expression de sa pensée. C'est pourquoi je crois qu'on a tort de trop rechercher à cette époque ce qu'il pense dans ce qu'il dit. Par exemple, quoique le contraire soit généralement tenu pour vrai, dans ce qu'il dit ce qu'il pense. je ne puis admettre que, si les enfants parlent d'eux-mêmes à la troisième personne, c'est parce que la notion de leur personnalité et le terme qui l'exprime ne sont pas encore complètement dégagés de l'objectivité extérieure. Quand l'enfant apprend à dire *je* ou *moi* au lieu de *Paul* ou *Charles*, les termes *je* ou *moi* ne sont guère plus abstraits pour lui que les noms propres qu'on le force à supplanter par *je* ou *moi*. Mais les uns et les autres expriment également une notion très-distincte, et très-concrète d'individualité personnelle. Quand l'enfant à trois ans, dit : *Je veux cela*, ce n'est que la traduction de *Paul veut cela*, et *je* n'indique, comme *Paul* n'indiquait, ni une première, ni une troisième personne, mais la personne qui est lui, sa personne bien connue et continuellement ressentie dans ses émotions et dans ses actes. La notion abstraite de personnalité n'est pas dans l'esprit de l'enfant.

En effet, croit-on que l'animal n'ait pas une idée tout aussi distincte que nous de sa personnalité ? J'ai une chatte, qui répond au nom de *Mimi*, qu'elle sait bien ne désigner qu'elle ; non-seulement elle accourt, quand on l'appelle par ce nom ; mais si ce mot vient sur les lèvres en sa présence, elle redresse les deux oreilles, et regarde dans les yeux d'une façon très significative : bien plus, quoiqu'on ne l'appelle ou ne la caresse jamais en lui donnant le nom de *mère*, si l'on vient à dire : *la mère*, on s'aperçoit qu'elle a appris, on ne saurait dire comment, que cet autre mot est le qualificatif de son individualité. J'ai eu autrefois une autre chatte, qui avait appris que lorsque quelque membre de la famille parlait de *chat* ou de *chatte*, il s'agissait d'elle ou de quelqu'un des siens, mais plus spécialement d'elle ; ses regards et ses attitudes indiquaient

très-clairement que ce mot avait pour elle cette signification, qui tendait à devenir spécifique par l'usage que nous faisions de ce mot, mais que le sentiment de cette personnalité tendait, par contre, à faire revenir à l'expression propre de sa personnalité seule.

« Personne ne suppose, dit Darwin, qu'un animal inférieur réfléchisse d'où il vient et où il va, sur la mort ou la vie, et ainsi de suite : mais pouvons-nous être sûr qu'un vieux chien ayant une excellente mémoire et quelque imagination, comme le montrent ses rêves, ne réfléchisse jamais sur ses anciens plaisirs de la chasse ? Ce serait là une forme de conscience de soi. D'autre part, comme le fait remarquer Büchner, combien peu la femme, surmenée par le travail, d'un sauvage australien dégradé, qui n'emploie presque pas de mots abstraits et ne compte que jusqu'à quatre, exercera-t-elle la conscience d'elle-même, ou pourra-t-elle réfléchir sur la nature de son existence ? Le fait que les animaux conservent leur individualité est au-dessus de toute contestation. Lorsque, dans l'exemple mentionné précédemment, du chien, ma voix évoque toute une série d'anciennes associations dans sa pensée, il doit avoir conservé son individualité mentale, quoique chaque atome ait dû avoir été plus d'une fois renouvelé pendant l'intervalle de cinq ans. Ce chien aurait pu rappeler l'argument récemment avancé pour écraser tous les évolutionnistes et dire : je persiste, au milieu de toutes les dispositions mentales et tous les changements matériels (1). »

Cela posé, nous ne pensons pas faire injure à l'homme enfant, en ne lui reconnaissant, malgré ses prédispositions intellectuelles, et ses impressions éducatives incontestablement supérieures, qu'une notion de personnalité et une puissance de réflexion sur ses états et ses opérations ana-

1. Darwin. *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, p. 65.

logues à celles que l'on doit supposer exister chez les animaux supérieurs, mais inférieure à celle de ces animaux adultes et expérimentés.

Entre l'âge de deux et de quatre ans, le sentiment personnel s'affirme au point de s'exagérer, chez les sujets même les plus doux et les mieux élevés. Un enfant était fort douillet, avant d'avoir atteint le vingt-sixième mois. Il pleurait et hurlait pour la moindre chute, et se croyait perdu pour une égratignure. L'amour-propre l'a guéri. Il fit l'autre jour devant moi une lourde chute : il se releva bientôt, après avoir marché à quatre pattes, pour me faire croire qu'il n'était pas tombé. Une autre fois, il trébucha dans l'escalier, et roula deux ou trois fois sur lui-même, en se cognant la tête avec bruit. J'accourus à lui : il était déjà debout, et faisait tous ses efforts pour ne pas pleurer. « Tu es tombé? lui dis-je. — Non, non, répondit-il avec vivacité, je ne pleure pas ! c'est pour rire que je suis tombé. » Cet amour-propre se traduit quelquefois par une fausse honte, et par un orgueil mal placé. On l'avait mis au milieu d'un groupe de petites filles de son âge, devant un tableau de lecture. Son tour venu de répondre, il s'écria, en faisant mine de s'éloigner : « Je ne veux pas apprendre à lire ici, j'ai mon alphabet chez moi, j'apprends tout seul. » Un autre jour, il refusa encore de prendre part à la leçon, en disant : « Les petites filles rient de moi, je ne veux pas apprendre à lire avec elles. »

Le sentiment personnel et l'instinct de la réflexion produisaient quelquefois, dès avant l'âge de trois ans, des retours sur lui-même aussi naïfs qu'attendrissants. Il s'était enrhumé et souffrait de la tête. On lui avait promis de lui amener ce soir-là quelques jeunes filles de ses amies. Malgré sa souffrance, il les attendait avec impatience et s'obstinait à ne pas se laisser coucher. Il faisait peine à voir : tenant sa petite tête dans ses mains, il disait : « Je voudrais

mourir. Quand on est mort, on ne souffre pas de la tête. Si je n'étais pas né, je ne souffrirais pas. Mais je ne veux pas mourir, maman aurait trop de peine. » Quand les petites filles attendues arrivèrent, il courut à elles, les embrassa, fit l'empressé, en leur prenant la main avec les deux mains; il apporta des chaises auprès du feu, et leur dit : « Asseyez-vous, chauffez-vous bien : le froid donne mal à la tête » ; et s'adressant ensuite à celle qu'il préférait entre toutes, il dit : « Tu n'as peut-être pas bien envie de danser? As-tu mal à la tête? » La souffrance qui l'avait fait replier sur lui-même d'une façon si touchante, avait ouvert dans son cœur une source vive de sympathie, ce qui n'est pas aussi rare qu'on le croirait chez ces petits êtres superficiels et égoïstes.

La personnalité est si puissante chez le petit enfant, qu'elle est toujours sur le point de s'exagérer. Elle va chez lui jusqu'à l'égoïsme, la suffisance et même le pédantisme, quoique avec des retours subits de sympathie, de tendresse, de crédulité, de pusillanimité, de défiance de soi-même. C'est de cette personnalité, flattée ou contrariée dans ses tendances propres, que naît le sens moral, ou que ce qu'il a d'héréditaire tire la matière de son développement.

II

La notion tout objective du bien et du mal, germe intellectuel du sens moral, ne peut guère se constater avant l'âge de six ou sept mois. J'ai vu un enfant de sept mois auquel sa mère avait appris en le grondant et en le secouant fortement, qu'il ne devait pas pleurer, soit pour être levé, soit pour être tenu sur les bras, quand on refusait de satisfaire immédiatement à ses désirs exprimés par des gestes

ou des articulations à demi significatives. Mais à cet âge, et même un peu plus tard, combien voit-on d'enfants qui, plus on veut exiger d'eux qu'ils se taisent, moins ils obéissent : de petites contrariétés aboutissent ainsi fréquemment à de grandes scènes de colère, de trépignements, de larmes, de cris, de sanglots, d'intonations quasi-menaçantes. Un enfant de dix mois, et beaucoup d'enfants bien dressés en sont là avant cette époque, savait très-bien se faire comprendre quand il craignait de commettre une malpropreté dans son berceau ; je dis commettre, car on lui avait appris que c'était mauvais, en lui disant : « Hou! pas beau, fanfan! hou! vilain! K... K!... » et en le mettant immédiatement sur le vase, avec des gestes et des sifflements appropriés à ce qu'on voulait obtenir de lui. Il savait aussi, quand il désirait qu'on lui donnât une chose, ou qu'on l'apportât vers cette chose, qu'il était mauvais, c'est-à-dire répréhensible de s'obstiner à la vouloir, en cas de refus, et surtout à pleurer pour l'obtenir. Comme il avait l'habitude d'écorcher la figure de ceux qui le prenaient sur les bras, moitié jouant, moitié peut-être par méchanceté inconsciente, on lui avait aussi appris à la longue à obéir sur ce point. C'est là le germe sensible du sens moral.

La première ébauche du sens moral apparaît dans le petit enfant, dès qu'il comprend la signification de certaines intonations de voix, de certaines attitudes, d'un certain air de physionomie, ayant pour but de le réprimander quand il a fait, ou de l'avertir, quand il est sur le point de faire certains actes qui déplaisent. C'est de cette sanction pénale et rémunératrice que se dégage peu à peu la distinction claire du bien et du mal concret. Dès qu'il obéit par crainte ou par habitude, l'enfant entre en possession du sens moral ; dès qu'il obéit pour être récompensé, loué ou pour faire plaisir, il le possède un peu plus.

Le sens moral, sous sa forme objective, est bien in-
let encore chez les petits enfants, même pris entre

deux et quatre ans. Ils ont cependant une idée déjà bien avancée du permis et du défendu, de ce qu'il faut et de ce qu'il ne faut pas, en ce qui concerne leurs habitudes physiques et morales. Dans leurs souvenirs, en l'absence de leurs parents, la loi morale est incarnée dans leur père, et surtout dans leur mère. Nous avions l'été dernier, dans notre famille, un petit neveu qu'on nous avait confié pour deux mois. Tout d'abord il fut très-réservé, très-sage, comme s'il se tenait sur la défensive, ou comme s'il observait son monde. Il se tenait fort bien à table, demandait avec politesse, attendait même souvent qu'on lui offrît, et, quand il avait assez mangé, disait : « J'ai fini. » — Mais, à la fin du repas, excité par les cajoleries qu'on lui avait faites, et par certaines gâteries, dont nous n'avions pas conscience, mais qu'il avait parfaitement distinguées, il se mit à dire : « Chez moi, quand j'ai mangé, maman ne me laisse pas à table. » On s'empressa d'obtempérer à son désir, qu'on croyait très-légitime. On se mit à jouer avec lui, et il s'amusa bien pendant une demi-heure. Enfin, il se mit tout à coup à pleurer, et dit : « Ma mère me couche, quand je pleure. » On le porta dans la chambre à coucher, et on se mit en train de le déshabiller. Là il se mit tout à coup à pleurer et à gesticuler d'un air désespéré ; il parlait de sa mère, et l'on pensa qu'il regrettait sa mère ; mais il se hâta de dire : « Maman fait ceci, et cela, quand elle me couche », et une foule de prescriptions, relatives à son coucher, et qu'il regardait comme autant d'obligations à remplir à son égard. Ainsi ce que l'on fait ordinairement autour de lui, c'était pour lui ce qui devait être fait. Il en était de même pour ses propres actions. Il nous disait : « C'est bien vilain de mentir, ou de désobéir ; cela fait de la peine à maman, cela la fait pleurer. »

Le bien, c'est donc, pour le jeune enfant comme pour l'animal, ce qui est permis, et le mal ce qui ne l'est pas. De là vient une fréquente incertitude, pour les actes nou-

veaux ou se présentant dans des circonstances encore inconnues. Au bout de quelques jours, les bonnes habitudes de l'enfant se modifièrent suivant ses impressions nouvelles, et suivant le caractère des personnes qui l'entouraient. Il avait tout d'abord un très-grand respect pour moi, qui l'avais amené, et qui lui rappelais sans doute son père, plus craint que sa mère. Il me regardait dans les yeux, avant de faire quelque chose de répréhensible : il se montrait plus coulant et moins circonspect avec d'autres personnes de ma famille qui lui en imposaient moins. Il prit quelques habitudes contraires à celles qu'il avait contractées chez lui, il désobéit quelquefois, il s'habitua peu à peu à commander par ses larmes ou ses cris. Je me vis dès lors forcé de mettre une variante à un des principes de ma pédagogie enfantine, qui est de détourner autant que possible l'attention des enfants de leurs désirs illégitimes ou de leurs douleurs sans cause sérieuse, de les réprimander le moins possible, et seulement dans les cas extrêmes. Je me vis obligé de hausser souvent la voix, et de faire un geste qu'il reconnaissait pour un geste redouté de son père, mais que je n'allai pas jusqu'à faire suivre d'effet. Les observations qui précèdent montrent que la morale apprise du petit enfant, même âgé de trois ans, est un édifice bâti à grand frais de labeur, de patience et de prudence, et qui peut, les circonstances et le milieu changeant, s'écrouler en quelques semaines.

Le sens moral est donc l'une des facultés héréditaires les plus susceptibles d'être modifiées par les impressions du milieu ambiant. Ce n'est pas en vain que l'on fait appel à cet instinct social, à cette impressionnabilité individuelle, à cette sympathie, à ce désir inné de plaire, qui joue un rôle essentiel dans la culture des jeunes facultés morales. Une petite fille de quatorze mois était fort affligée quand sa mère lui disait : « Je suis fâchée, bébé. » Mais elle restait insensible à la plupart des gronderies de son père, qu'elle

avait l'habitude d'entendre crier et menacer. A l'âge de deux ans et cinq mois, lorsque le fils de Tiedemann croyait avoir fait quelque chose de bien, il s'écriait : « Le monde dira : c'est un bon petit garçon ! » Lorsqu'il était méchant, si on lui disait : « Le voisin le voit, » il cessait aussitôt. Il est des délicatesses de sensibilité innées dans l'enfant, qui ne sont jamais excitées en vain par les bons éducateurs, et qui, même chez les enfants les moins bien doués sous ce rapport, sont les meilleures auxiliaires, et les plus utiles équivalents des moyens coercitifs. Je voyais passer hier dans la rue une mère qui revenait de faire des emplettes avec une petite fille, d'environ trois ans. L'enfant marchait à deux pas de sa mère, la précédant, et se retournant très-souvent de son côté, pour obtenir un regard ou un geste approbatif : c'est que la petite fille avait été chargée d'une besogne qu'elle jugeait bien sérieuse, et pour la bonne exécution de laquelle elle se croyait bien méritante ; elle portait sur le plat de ses deux mains un paquet fort large, mais fort mince et fort léger, qu'elle devait considérer comme excessivement grand, en comparaison de sa petite taille ; et le porter sans broncher, sans le laisser tomber, lui paraissait une grande prouesse. Elle faisait tout cela pour faire plaisir à sa mère, pour se faire admirer, louer, pour s'admirer elle-même dans ce déploiement de sa force et de son adresse. L'obéissance passive et la crainte d'un châtiment ou d'une réprimande auraient eu de la peine à obtenir un tel résultat, si facilement et si sûrement obtenu par un appel fait aux sentiments bienveillants et généreux de notre nature.

Le sentiment de la justice se manifeste quelquefois très-énergiquement dans le petit enfant, surtout à l'époque où il est capable d'exprimer assez nettement ce qu'il sent. La première fois qu'un enfant, maintenant âgé de quatre ans, fit un mensonge réfléchi, sa mère crut devoir le punir. Elle lui dit qu'il allait être enfermé dans la cave, elle lui

fit descendre avec elle l'escalier qui y menait. Chemin faisant l'enfant, dont l'imagination était frappée de l'importance qu'on attachait à sa faute, et qui se croyait grandement coupable, dit à sa mère : « Mais, maman, je ne suis peut-être pas assez puni pour une aussi grande faute ? » Quelques mois après, il avait été envoyé chez sa grand'mère, où il faisait le maître et même le despote. Un jour qu'il avait commis je ne sais quelle espièglerie jugée grave, sa grand'mère l'enferma dans une chambre noire, tout à côté de la cuisine. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que, malgré sa dureté d'oreille, la bonne dame entendit des cris de paon. Elle se hâta d'aller ouvrir la porte de la prison, et l'enfant se précipita au dehors, tout en larmes, et la figure contractée tout à la fois par la frayeur et la colère. Comme il ne craignait qu'à demi sa grand'mère, beaucoup trop faible à son égard, il ne lui croyait pas le droit de le punir si sévèrement, et il protestait ainsi contre ce qu'il considérait comme une injustice : « Oh ! méchante, bonne maman, tu es bien méchante ! J'avais dit que je n'y reviendrai plus, et, tu m'as enfermé là-dedans ! Tu voulais donc me faire manger par les rats ! Ils m'auraient d'abord mangé les pieds, et je serais mort. Maman aurait eu bien de la peine : elle ne serait plus revenue ici, ni mon père non plus. Je le lui dirai. »

Remarquons cependant que l'enfant n'applique d'abord l'idée de justice aux actes d'autrui que d'après la nature des sentiments que ces actes lui font éprouver. Il s'irrite de voir qu'on lui prend ses jouets, et c'est à force d'avoir connu ce déplaisir, et aussi d'avoir entendu dire qu'il est vilain de prendre aux autres ce qu'ils ne vous donnent pas, qu'il finit par concevoir l'idée d'abord concrète, et puis assez générale d'appropriation illicite. De même, lorsqu'on punit un de ses frères, il viendra vous raconter en détail la nature du châtiment, la faute qui l'a occasionné, surtout la manière dont le coupable l'a supporté, et il ne manquera pas de

qualifier par quelque épithète générale l'acte puni : tout cela, parce qu'il en a commis de tels, et subi conséquemment des punitions semblables. Du reste, l'enfant hait l'injustice, mais surtout à lui faite, ou supposée faite, et qui n'est pour lui qu'un désaccord entre la manière accidentelle et la manière habituelle dont on le traite. Il est passionné aussi pour l'égalité, mais quand elle flatte ses caprices, ses goûts, ses penchants dominants. Quand l'inégalité s'exerce au détriment d'un autre, même de ses parents et de ses amis, s'il y trouve un avantage actuel, il ne la sent pas.

Il en est ainsi pour toutes autres habitudes morales, et il en est ainsi pour le sens moral, qui n'est la plupart du temps, pour l'enfant comme pour l'adulte, que la théorie de ses actes. Déjà, avant l'âge de trois ans, la nécessité de généraliser inhérente à toute intelligence porte l'enfant à mettre d'accord ses pensées et ses actes. « Cette loi psychologique ne devrait jamais être perdue de vue, tant elle est de grande conséquence : tous nos penchants innés ou acquis, bons ou mauvais, toutes nos habitudes, par conséquent de quelque manière que nous les ayons contractées, tendent non-seulement à déterminer en fait, et comme mobiles actuels, notre conduite, mais aussi à se changer en motifs pour la volonté réfléchie, c'est-à-dire à se faire prendre pour des raisons dans la délibération même, à suggérer du moins des sophismes de justification, dont le jugement corrompu finit par être dupe presque de bonne foi (1). » Les actes entraînent les pensées, et les pensées les actes. Or l'intérêt, l'amour propre, la passion, ont leur bonne part dans les meilleures déterminations de l'enfant. Il cherche à motiver ses actes, même quand on ne le lui demande pas. « J'ai fait ceci, parce que... » cette formule revient à chaque instant sur ses lèvres. Il cherche nos

1. H. Marion, *La solidarité morale*, p. 109.

louanges pour une foule d'actes insignifiants qu'il juge méritoires. Il imagine des motifs quelquefois invraisemblables aux actions des autres, qu'il juge d'après les siennes; surtout il imagine des raisons spécieuses pour expliquer ses actes les plus blâmables. Ce qui est vrai des habitudes l'est donc aussi du sens moral : si d'un côté ils tendent au désintéressement, ils sont toujours « intéressés par quelque côté (1). »

Si l'on veut donc comprendre la signification des actes d'un petit enfant, et diriger sa volonté dans un sens utile et progressif, on doit bien être persuadé que toutes les tendances, quelles qu'elles soient, sortent de l'égoïsme pour y rentrer. Il faut surtout se garder d'attribuer au sens moral, et chez l'enfant encore moins que chez l'adulte, une valeur actuelle de détermination qu'il n'a pas. Si l'homme est loin de pouvoir ce qu'il veut, à plus forte raison est-il loin de vouloir ce dont il a l'idée, même très nette.

Le sens moral fournit simplement à la volonté plus ou moins consciente des motifs plus ou moins puissants suivant les individus, les lieux, les temps, les situations. L'éducateur psychologue doit bien plus se préoccuper des habitudes que l'enfant peut prendre, et de sa volonté, qui se développe, elle aussi, par un exercice habituel, que du développement de sa conscience morale. Celle-ci est la fleur, que suivront des fruits, mais celles-là sont les racines et les branches.

Le développement de l'intelligence et de la réflexion précise et étend la distinction primitive du bien et du mal. La soumission à l'autorité, personnification de la raison pratique, la docilité s'accroît aussi avec l'expérience et la réflexion. Avec la tendance à la réflexion, s'accroissent aussi peu à peu, la sympathie, l'amour de

V. M. Guyau, *La morale d'Épicure*, p. 220.

la louange, l'amour-propre, la force de l'exemple, la crainte du reproche, le désir de n'être pas grondé, de faire plaisir aux siens. Ainsi se constitue cet état dans lequel la réflexion domine la tendance contraire et rend possible le gouvernement de soi-même. De tous ces éléments divers se forme peu à peu la conscience morale, ce qui veut dire que le bon vouloir et le sentiment moral se surajoutent au premier acquis des habitudes morales. L'enfant a pu être dressé plus ou moins facilement, plus ou moins complètement, selon les aptitudes innées de son caractère; maintenant il est encore incapable de se conduire par lui-même, mais il réagit volontairement sur ses tendances impulsives, il a un vague sentiment de sa liberté si étroite, et il peut collaborer à la direction de sa petite personnalité.

Quoi de plus touchant que ces exemples de retour sur soi-même avec la défiance bien justifiée de ses forces, et la peine morale du *meliora video, deteriora sequor*, da[illegible] de petits enfants à peine âgés de deux ans ! A l'âge e[illegible] tout d'impulsivité, la fille de L. Ferri (1), priée par sa mère d'être bonne, lui fit plus d'une fois cette réponse singulière, qui indiquait un retour sur soi-même avec conscience de sa faiblesse : « Je sens que je ne puis être bonne. » Mais vers l'âge de cinq ans, et le père aurait pu observer plus tôt des faits analogues, ayant été louée par sa mère : « Demain, dit-elle, je voudrais te rendre encore plus contente. Je voudrais toujours être bonne. Mais, dis-moi, pourquoi ne puis-je pas être toujours bonne ? » Il ne faut pas croire que, même à cinq ans, l'enfant le mieux doué, le mieux appris, se maintienne toujours dans cette sphère relativement élevée du sentiment moral. Même beaucoup plus tard, l'enfant retombera souvent au-dessous

1. *Osservazioni sopra una bambina*, dans la *Filosofia delle scuole italiane*, octobre 1881.

de ce qu'il put être ou paraître vers l'âge de trois ans, voire de deux ans. L'important est qu'à un âge aussi tendre, on puisse éveiller par intervalles la lumière toujours si vacillante de la raison morale (1).

1. Pour plus de développements, voir dans mon livre *l'Éducation dès le berceau,* le chapitre VII, *Des habitudes morales et du sens moral,* de page 265 à 300

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

Imp. A. DERENNE, Mayenne. — Paris, boulev. Saint-Michel, 52.

